

7. 5. 16

Bibliothèque d'Élite.

CHEFS-D'OEUVRE POÉTIQUES

DE

THOMAS MOORE,

Traduits par

Mme L. SW. BELLOC,

Avec une traduction des poésies satiriques et burlesques de Moore,

UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DU MÊME AUTEUR.

PAR D. O'SULLIVAN,

Directeur de la Bibliothèque anglo-française, professeur au collège royal de Saint-Louis.



PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

MDCCCXLI

CHEFS-D'ŒUVRE POÉTIQUES

DE THOMAS MOORE.

IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

CHEFS-D'OEUVRE POÉTIQUES

DE

THOMAS MOORE,

Traduits par

Mme LOUISE SW. BELLOC,

Avec une traduction des poésies satyriques et burlesques de Moore,

UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DU MÊME AUTEUR,

PAR D. O'SULLIVAN.

Directeur de la bibliothèque anglo-française, professeur au collége royal de Saint-Louis.



PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
Éditeur de la Bibliothèque d'Élite,
9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

MDCCCXLI



NOTICE

SUR

LA VIE ET LES OEUVRES DE THOMAS MOORE.

« Il est impossible de faire dans des termes ordinaires l'éloge » de notre illustre barde; son nom seul éveille les plus nobles » sentimens. Nous l'admirons non seulement comme un des » premiers hommes de notre époque, mais bien plus encore » comme le défenseur le plus ardent d'une liberté universelle, » et surtout de celle de son pays. Nous le saluons, cet homme » qui a défendu courageusement les droits de sa patrie, et qui » n'a pas craint de dénoncer l'injustice de ses oppresseurs. Quel » contraste glorieux avec cette race de renégats qui l'a précédé! » Nous avons eu nos poètes : les Parnell, les Roscomon et les » Goldsmith, hommes de mérite sans contredit, et fort célè- » bres à leurs époques; mais ces Irlandais ont dédaigné de nom- » mer même le malheureux sol qui les a vus naître. Il fut ré- » servé à Moore de marcher dans une voie jusqu'ici inconnue, et, » croyez-m'en, son exemple ne sera pas perdu pour ses compa- » triotes. L'esprit de la nation se réveille. La littérature ir- » landaise reprendra bientôt le rang qui lui est dû; il ne » manque pas d'hommes de talent dans un pays si justement » nommé le sol privilégié de la musique et de la poésie. Il me » semble entendre nos anciens bardes appeler la jeunesse à mar- » cher sur leurs traces et à revendiquer leur antique gloire. » Moore en parlant de l'Irlande devait s'exprimer en poète. » Pouvait-il en être autrement? comment pourrait il traiter ce » sujet sans se sentir inspiré par le souvenir de nos bardes? » Quel est celui d'entre nous qui ne se dévouerait pas pour son » pays? Quel est l'homme qui pourrait contempler avec indiffé- » rence cette patrie, la terre des braves, cette patrie, le séjour » de la beauté, de la sainteté, de la poésie et de la sagesse, où » reposent tout ce qui mérite d'être aimé et tout ce qui nous » est le plus cher? »

Tel est le jugement qu'a porté sur le barde national de l'Irlande le charmant poète Furlong, qui assista, peu de temps avant sa mort, à un dîner public à Dublin, auquel présidait le célèbre patriote O'Connell. Ce jugement semble être confirmé par les contemporains. En effet, malgré le grand nombre de littérateurs qui ont vu le jour en Irlande, leur patrie jouit à peine d'un seul rayon de ce génie qui répand tant de lustre sur la Grande-Bretagne. Congrève fut un renégat; le hasard avait fait un patriote de Swift, tandis que Goldsmith porta la faiblesse jusqu'à témoigner son dédain pour un peuple dont il conserva toujours l'accent. Il serait facile de prolonger cette liste des enfans ingrats d'Érin; mais nous en détournons avec plaisir nos regards pour les fixer sur celui qui est une exception si honorable pour son pays. C'est avec orgueil que l'Irlande proclame Moore son poète favori, son poète national par excellence. Le nom et les malheurs de la patrie vivront à jamais dans ses chants. Tant que dureront le goût, le patriotisme et l'amour des lettres, le nom de l'Irlande retentira dans les chansons ravissantes des jeunes filles de la verte Érin.

Patriote, Moore mérite des couronnes civiques; poète, il est sans rival depuis la mort de son ami Byron; prosateur, il occupe un rang distingué parmi les premiers écrivains de la Grande-Bretagne.

Moore est fils unique d'un négociant de Dublin, où il naquit, le 28 mai 1780. Les jours de son enfance, passés avec ses deux sœurs, ont laissé les souvenirs les plus agréables gravés dans sa mémoire. Après avoir reçu les premiers élémens d'une excellente éducation par les soins du savant précepteur de Sheridan, Samuel White, il entra au collége de la Trinité de Dublin, à l'âge de quatorze ans.

Moore se distingua, pendant son séjour dans l'université, par son enthousiasme et son attachement à la liberté et à l'indépendance de son pays, qu'il revendiqua plus d'une fois avec une mâle énergie et une éloquence entraînante, dignes préludes de sa gloire future. Les progrès rapides qu'il fit dans la littérature de l'antiquité, non moins que son excellent caractère, lui valurent l'estime générale de ses camarades. Le 17 novembre 1799, Moore fut reçu membre du Middle Temple; et l'année suivante, il publia sa belle traduction des odes d'Anacréon, qu'il fit précéder d'une ode en grec de sa composition. Il dédia cet ouvrage au prince de Galles, depuis Georges IV.

Au titre d'Anacréon que cette belle traduction du barde de

Téos lui valut, Moore voulait ajouter aussi celui de Tibulle et de Catulle. Un volume de poésies passionnées, publiées sous le nom de *Little's poems*, effaroucha non sans raison la pruderie anglaise, et suscita à notre barde un concert d'imprécations de la part des faiseurs de *Bévues* de l'époque, que Byron a si justement stigmatisés depuis dans ses *English Bards* et *Scotch Revewers*. Après son arrivée à Londres, le jeune poète se trouvant un jour à un grand dîner, se lève de table pour conduire les dames dans le salon, un Français s'écrie : *Ah! le petit bonhomme qui s'en va!* mais le petit bonhomme devint bientôt une des gloires de la capitale. C'est en parlant de lui que Sheridan disait : « Il n'existe pas d'homme qui ait aussi bien réussi » que Tom Moore à faire passer le langage du cœur dans les » élans de son imagination. On dirait que son âme fut une étin- » celle de feu céleste qui, détachée du soleil, voltige sans cesse » pour remonter vers cette source de lumière et de vie. »

Vers l'automne de 1803, notre poète s'embarqua pour Bermude, où il obtint un emploi du gouvernement. Pendant son séjour en Amérique, il composa des esquisses sur les coutumes de la société américaine dans une série d'odes et d'épîtres, qu'il publia l'année suivante après son retour en Europe. Ces odes, remplies de charmantes descriptions poétiques des lacs et des grandes forêts vierges de l'Amérique, renferment des remarques peu flatteuses pour les compatriotes de Washington.

Moore fut recherché par plus d'une douairière ; mais ayant toujours devant les yeux les effets malencontreux du mariage ambitieux d'Addison, il préféra son bonheur à l'intérêt ; il épousa miss Dyke, jeune personne d'une rare beauté et d'un esprit cultivé. Hormis quelques visites à Londres, la vie de notre barde s'écoulait dans la retraite, à *sa chaumière*, près de Devises, où il consacra ses loisirs à l'éducation de ses enfans.

Voici une esquisse rapide de la notice que l'auteur lui-même a tracée des premières années de sa vie.

« Les éditeurs de cette nouvelle édition de mes œuvres m'ayant témoigné le désir de placer en tête des différens volumes quelques remarques et notices inédites qui pourraient offrir l'histoire de mes poésies littéraires, j'ai consenti, non sans éprouver des scrupules et beaucoup d'hésitation, à céder à leurs vœux. En Angleterre plus que dans aucun autre pays les détails de la vie privée des écrivains ont toujours offert au public le plus vif intérêt ; d'un autre côté, il n'existe pas non plus de

pays où celui qui raconte son histoire soit plus exposé aux reproches de vanité et d'amour-propre que lui adressent ses concitoyens. » Plusieurs de ses poèmes furent composés entre la seizième et la vingt-troisième année de sa vie. Dès l'âge de quatorze ans, un sonnet à son maître d'école M. Samuel White parut dans l'Anthologie (*Magazine* publié à Dublin). Des fragmens en vers qu'il y avait fait insérer l'année précédente lui valurent le titre de *Notre estimable correspondant* T. M. « Encore aujourd'hui, dit-il, je ne relis pas ce volume sans ressentir la satisfaction que la lecture des *Plaisirs de la mémoire* de Rogers me procura à cette époque.

« Environ trente ans auparavant, madame Sheridan avait confié à M. White l'éducation de son fils; et, chose étrange, l'auteur de *l'École du scandale* passa aux yeux de son précepteur et de sa mère pour un véritable sot. Les théâtres de société qui furent de mode alors devinrent bientôt le goût dominant de la noblesse irlandaise. Le duc de Leinster, le comte de Castellane de son temps et d'autres seigneurs irlandais, firent représenter par leurs amis diverses pièces sous la direction de M. White, auxquelles celui-ci joignit des prologues et des épilogues de sa composition. Il réunissait à ses leçons de déclamation l'élite de la jeunesse des deux sexes, et encourageait ces exercices dramatiques où il me faisait figurer constamment sur ses cartes. Mais non content de m'acquitter de mes rôles chez les autres, j'ai transporté ce goût théâtral dans la modeste demeure de mon père, le salon placé au-dessus du magasin nous servant de salle de spectacle. Je jouais plusieurs rôles dans des pièces de ma composition. Ma sœur et d'autres jeunes personnes complétaient notre troupe, et M. ***, qui devint depuis un de nos plus célèbres compositeurs, touchait le piano, et formait à lui seul notre orchestre. Tandis que le goût que j'ai montré de si bonne heure pour la poésie s'entretenait dans les cercles brillans au milieu desquels je vivais alors, le changement qui ébranla l'Europe entière ne tarda pas à étendre son influence sur l'Irlande et à me révéler le noble sentiment du patriotisme. Né de parens catholiques, je vins au monde empreint du sceau de l'esclavage. En vain ma mère regardait le barreau comme une carrière qui devait me conduire aux honneurs et à la fortune, les *lois pénales* me fermaient non seulement cette carrière, mais jusqu'aux portes de l'université. Qui peut s'étonner qu'un peuple ainsi foulé aux pieds ait salué la brillante aurore de la révolution française comme l'arc-en-ciel de la liberté qui devait briser à jamais les liens de

l'esclavage? Je me rappelle d'avoir été conduit par mon père à un dîner donné pour célébrer ce grand événement : j'étais assis sur les genoux du président tandis que l'on porta le toast suivant : « *Puisse le vent qui souffle de la France faire fleurir en Irlande l'arbre de la liberté !* »

» Quelques mois après fut passé l'acte mémorable de 1793, qui, en supprimant quelques-unes des restrictions monstrueuses de ces codes infâmes, ouvrit aux catholiques les portes de l'université. Je fus du nombre des jeunes Ilotes qui profitèrent du privilége d'y être élevés, quoiqu'ils fussent exclus de toute participation aux honneurs et aux places qui offraient un puissant aiguillon à l'ambition des jeunes protestans.

» Ce fut en 1794, après avoir rempli un rôle dans une pièce burlesque, que j'ai débuté dans le genre satirique par une ode adressée au roi Étienne au sujet des avantages de sa royauté éphémère sur celle de son frère d'Angleterre, obligé de s'enfermer dans une voiture d'acier pour se soustraire aux attaques de la populace. Un discours en vers anglais, qui excita l'attention des examinateurs de l'université habitués à n'en recevoir qu'en latin, me valut comme prix le *Voyage du jeune Anacharsis.* »

En 1794, l'auteur commença la traduction des *Odes d'Anacréon.* Le sous-bibliothécaire d'un établissement qui se trouvait dans le voisinage de la cathédrale de Saint-Patrice, M. Cradock, fournit à notre poète les moyens de recueillir les notes dont il accompagna sa traduction.

« J'avais mes entrées libres dans cette bibliothèque, même pendant la saison qu'elle n'était pas publique ; l'on m'enfermait souvent seul sous clef : aux recherches faites pendant les heures passées alors, et même depuis, à fouiller dans les vieux volumes poudreux de cette bibliothèque, doit être attribuée la bizarrerie de mes premiers écrits. »

Cette soif insatiable de s'instruire devint bientôt un vrai besoin pour lui. Il trouvait à le satisfaire le charme de sa vie. Voilà le secret de ses nombreuses et admirables productions.

« En 1799, je quittai l'Irlande pour la première fois et je me dirigeai vers Londres, la tête remplie de deux projets qui ne s'accordaient guère ensemble, celui de faire mon stage à Middle Temple, et l'autre de publier un manuscrit par souscription de ma traduction d'Anacréon qui m'a valu une lettre flatteuse du docteur Lawrence, ami de Burke et protecteur éclairé des lettres. »

A une connaissance très-étendue de la musique, Moore joint une érudition qui ferait honneur à plus d'un membre de

l'Académie des inscriptions. Personne ne possède mieux que lui l'histoire et la littérature du moyen âge. Convive aussi spirituel qu'agréable, il a assisté dans presque toutes les capitales de l'Europe à des dîners publics donnés en son honneur, où il a prouvé qu'à ses autres talens il pouvait ajouter celui d'habile orateur. Homme d'esprit, il brille également dans les salons; et pendant un assez long séjour qu'il fit à Paris avec sa famille, ses bons mots et ses reparties fines ont fait fortune dans les boudoirs de la capitale.

Le célèbre poème de *Lallah Rookh* parut en 1817, l'année où Moore vint à Paris pour la première fois, afin de recueillir des documens pour le *Fudge Family*, ouvrage fort original qu'il publia à cette époque. En 1823 parurent les *Amours des Anges*. Par une coïncidence singulière, lord Byron, alors en Italie, fit paraître son poème de *Ciel et terre*. Les deux poètes, devenus rivaux à leur insu, empruntèrent le sujet de leurs poèmes du deuxième vers et du sixième chapitre de la Genèse: « Et il arriva » que les fils de Dieu virent les filles des hommes, qu'elles » furent belles, et ils prirent pour épouses celles qu'ils se choi- » sirent. »

Moore reçut quatre-vingt mille francs de Longman et compagnie pour *Lallah Rookh*, soixante mille pour la Vie de Sheridan. Il touche un revenu de douze mille francs de Power pour ses Mélodies irlandaises et d'autres productions lyriques. Sa collaboration au journal le *Times* lui valut autrefois douze mille francs par an; et sans compter ce que lui rapportèrent ses autres ouvrages, il est aujourd'hui pensionné du gouvernement anglais. Moore est du petit nombre des auteurs qui, sans sacrifier leur indépendance, ont heureusement échappé aux effets déplorables de ce tableau si éloquent mais si fidèle qu'il avait tracé, dans un dîner public, des gens de lettres: « On raconte » que les guerriers du Nord burent leur *mead* au palais d'Odin » dans les crânes de ceux qu'ils tuèrent sur le champ de bataille; » de même les libraires de nos jours boivent leur vin dans les » crânes des auteurs dont les œuvres les ont enrichis. Les » hommes de génie, semblables aux parfums précieux de l'O- » rient, s'épuisent promptement; il vient une époque où il ne » leur reste que la sensibilité. Le flambeau qui éclaira si long- » temps le monde finit par ne jeter qu'une pâle lueur. C'est » ainsi que l'homme de génie, au déclin des ans et de la fortune, » ne voit souvent d'autre avenir pour lui que l'indigence et le » dédain des sots. »

L'on sait que lord Byron fit présent de ses Mémoires à son ami Moore, qui en devint le dépositaire, à la condition de ne les publier qu'après sa mort. Murray les acheta au prix de cinquante-cinq mille francs. A la mort de Byron, tout l'intérêt de la société sembla se concentrer sur ces Mémoires. La douleur publique fit bientôt place à la curiosité, et le monde, fatigué des opinions hasardées des commentateurs, voulut savoir ce que Byron avait écrit sur lui-même. Des scrupules de délicatesse privèrent le public de ces Mémoires que l'illustre chantre de Child-Harold lui avait légués. Avant de les publier, Moore offrit de les faire lire en présence de la famille du poète défunt, et d'en élaguer tout ce qui serait de nature à porter atteinte à la mémoire de leur auteur. « Je les ai mis, dit-il dans une lettre adressée » dans les journaux de l'époque, à la disposition de mistress » Leigh, sœur du poète, en demandant qu'ils ne fussent point » entièrement détruits; mais la plupart des personnes qui s'é- » taient réunies à cette occasion furent d'un avis contraire. » Malgré mes remontrances, le manuscrit fut déchiré et brûlé » sous nos yeux; et j'ai remis à Murray les cinquante mille francs » que Longman m'avait avancés.

» La famille de lord Byron m'a offert depuis, avec un empres- » sement qui les honore, un arrangement pour me rembourser » la somme que j'avais remise à Murray; mais, par des considé- » rations dont il serait inutile de parler ici, j'ai refusé cette offre. » C'est ainsi que Moore rend compte de cet événement désagréable, qui lui attira en Angleterre et sur le continent les reproches les plus sévères. Nous devons à la vérité de reconnaître que les plus grands ennemis de l'anéantissement de ces mémoires ne mirent un seul instant en doute l'honneur, le désintéressement, ni la délicatesse de Moore. Ils ne purent se rendre compte des scrupules qui l'empêchèrent de remplir ce devoir sacré et de réhabiliter la mémoire de Byron, qui fut ainsi livrée aux conjectures les plus extravagantes, aux attaques et aux opinions hasardées des puritains du jour; ils pouvaient encore moins concevoir comment Moore, par déférence envers cette famille, lui eût permis de détruire ainsi sa propriété. Dans toute l'Europe il ne s'éleva qu'un cri universel d'indignation contre les acteurs de cette scène étrange. La plume de Moore seule aurait pu mettre le nom de son illustre ami à l'abri des attaques hypocrites qu'il avait su si bien démasquer. Les amis de Moore, les ennemis du scandale, les dévots, répondirent que celui-ci venait de remplir un devoir des plus difficiles. Citoyen, nous l'avons vu sacrifier ses intérêts personnels

par délicatesse envers les parens de Byron. Ami, il montra un dévouement bien rare, en voilant ces faiblesses du grand poète à cette portion du public qui n'est que trop portée à satisfaire sa curiosité criminelle aux dépens du génie. Chrétien, il s'est noblement conformé à l'esprit de l'Évangile, préférant s'exposer aux outrages que les écrivains du jour lui prodiguaient, que d'insulter à la morale. Telles furent les opinions des contemporains sur la destruction de ces mémoires. La conduite de Moore fut plus sévèrement blâmée sur le continent qu'en Angleterre même. Nous ne pouvons nous dissimuler que sa promptitude à céder aux exigences méticuleuses des parens de Byron n'ait donné beau jeu à ses ennemis. Byron voulut que ses mémoires fussent publiés; il les avait légués au public et en confia le dépôt à l'amitié. Moore ne pouvait ignorer qu'en consentant à leur destruction, il allait livrer sans défense Byron à ses ennemis, qui ne lui pardonnèrent jamais d'avoir dévoilé leur hypocrisie et flétri leurs sots préjugés; ils ne manquèrent pas de saisir cette occasion de faire circuler les propos les plus injurieux pour la mémoire du défunt. Moore a victorieusement démontré que Byron ne fut point le monstre qu'un public prévenu s'était figuré. On ne peut donc que déplorer cette condescendance, qui priva le monde de ces mémoires, dont la suppression a fait mille fois plus de tort à Byron que n'aurait fait leur publication. Lorsque Byron voulait que ses opinions devinssent la propriété du monde entier après sa mort, comme ses écrits et sa conduite l'avaient été de son vivant, on n'a pu, sans commettre une espèce de fraude, lui refuser cette satisfaction. Si ces mémoires contenaient des passages scandaleux, il fallait les supprimer; mais les détruire, c'était sacrifier l'amitié et l'intérêt des lettres aux sots préjugés et aux calculs intéressés de famille. Lord Byron, dans une lettre adressée au capitaine Medwin, dit : « Je crains que l'affectation et la pruderie de quelques » membres de ma famille ne mettent un jour obstacle à l'im» pression de mes mémoires; je les ai confiés à mon ami Moore. » Ces mémoires donneront le change à la curiosité; il y a peu » d'aventures ou d'anecdotes scandaleuses, ils se composent de » souvenirs d'enfance, et serviront en partie de leçons aux jeunes » gens en leur montrant les fatales conséquences de la dissipa» tion. »

La destinée de Byron a été fort étrange; une coïncidence des causes les plus bizarres contribua à cacher au public son véritable caractère, et à laisser sans réfutation les calomnies pro-

diguées à sa mémoire. Rien de plus innocent, au dire des personnes qui les ont vues, que les lettres de Byron à sa mère, qui témoignent de la plus vive sympathie du poète pour l'humanité.

Les vers qu'il adressa au barde d'Erin, la dernière fois qu'il visita l'Italie, montrent combien l'amitié de ces deux poètes était vive et sincère.

Voici en quelle occasion Moore et Byron firent connaissance : lorsque Byron publia ses ***English Bards***, où il traite Moore fort durement, ce dernier eut seul le courage d'envoyer à l'illustre satirique un cartel. Quelque temps après le retour de Byron en Angleterre, Moore témoigna le désir de devenir son ami en retirant cette lettre des papiers du noble poète, qui ne l'avait jamais vue; et quoique cette manière de présenter le pistolet d'une main et la branche d'olivier de l'autre ne fût pas du goût de Byron, ils devinrent par la suite les amis les plus intimes.

Le célèbre Jeffrey, directeur de l'***Edinburg Review***, ayant critiqué trop sévèrement les poèmes de Moore, ce dernier envoya un cartel à l'Aristarque moderne. Arrivés au rendez-vous, la police mit fin au combat et s'empara des armes ; en déchargeant les pistolets, ils furent étonnés de ne pas trouver de balles : l'une d'elles étant tombée dans la voiture, les témoins, à l'insu des adversaires, consentirent à retirer l'autre, afin de rendre le combat égal et d'éviter ainsi un dénouement qui aurait pu devenir funeste.

Le caractère indépendant de Moore l'empêcha de devenir le favori du prince de Galles. Le prince lui ayant demandé un jour s'il était fils du docteur Moore, l'auteur de ***Zeluco***, notre poète répliqua avec aigreur : Non, monsieur ; je suis fils d'un épicier de Dublin. L'anecdote suivante montre que le roi Georges IV n'oublia pas d'acquitter les dettes du prince de Galles. Un jour, un courtisan, parlant devant le roi de la ***Vie de Sheridan*** par Moore, dit que ce dernier avait massacré son ami. Vous êtes trop sévère, répliqua le roi. Je ne puis pas admettre que Moore ait ***assassiné*** Sheridan, mais il a certes ***attenté*** à sa vie. Les qualités sociales de Moore lui ont valu autant que sa poésie le titre d'Anacréon Moore.

La réputation de Moore comme prosateur s'est accrue par la publication de la ***Vie de Sheridan***, ouvrage fort estimé des biographes littéraires ; des ***Mémoires de lord Byron ;*** de l'***Épicurien***, roman en prose poétique ; du ***Philosophe à la recherche d'une religion***, et d'une ***Histoire d'Irlande***.

Une saine critique, des sentimens nobles exprimés dans un

langage éloquent et avec des embellissemens portés quelquefois jusqu'à l'excès, caractérisent sa *Vie de Sheridan*. Celle qu'il a tracée de *Byron* est écrite dans un genre bien différent. Là point d'ornemens poétiques, le style en est simple et sévère; Moore avait une tâche fort difficile à remplir. Pendant les dernières années de sa vie, Byron par ses écrits et par sa conduite semblait vouloir braver l'opinion d'un monde qu'il méprisa et dont il fut dégoûté. Mais le talent du biographe a su triompher de toutes ces difficultés. Tantôt il nous montre ce grand génie absorbé par ces compositions qui ont étonné et électrisé l'univers; tantôt nous apercevons le noble poète briller dans les cercles de la *fashion*, ou présider aux spirituels festins, animé par le vin et par les saillies de ses gais compagnons; alors il semble oublier, dans les plaisirs, ses malheurs et les torts de sa patrie.

Cette biographie nous fait lire jusque dans les replis les plus intérieurs de son cœur. Il est piqué au vif d'une allusion à ses infirmités ou d'une critique injuste de ses poésies. L'instant suivant, absorbé dans ses idées sombres et mélancoliques, il médite sur la ruine de sa fortune et sur la perte de son bonheur domestique. Tantôt il décoche ses traits acérés contre l'insolente fatuité ou la stupide ignorance des sots; tantôt, bravant son sort, nous le voyons se roidir contre sa destinée. Quelquefois, faisant un retour sur lui-même, déplorant ses infortunes, le noble barde s'attendrit au souvenir de son pays natal et des jours heureux de son enfance, qui ne reviendront plus.

La *Vie de Fitz Gerald* contient une foule d'épisodes touchans et des anecdotes du plus grand intérêt sur les patriotes qui périrent victimes de l'insurrection irlandaise; néanmoins, cet ouvrage est inférieur aux deux biographies précédentes.

Tous les efforts de Moore tendaient vers l'affranchissement de son pays. Ses mélodies brûlent d'un feu sacré qui pénètre l'âme de ses lecteurs. Il faudrait être dépourvu de tout patriotisme et de tout enthousiasme pour rester insensible aux créations harmonieuses d'un poète qui a su marier les airs inimitables et parfois originaux de son pays à un langage passionné et à des sentiments patriotiques qui trouveront de l'écho dans tous les cœurs généreux. Dans les Adorateurs du feu de Lalla Rookh, il a peint les malheurs et les nobles sentimens des Irlandais; dans ses Mémoires du *Capitaine Rock*, le Rob-Roy de l'Irlande, il a accompli une tâche difficile; le talent transcendant de l'écrivain a contraint le Saxon à lire, en dépit de ses préjugés,

une véritable histoire de ce malheureux pays, sur lequel s'est appesantie pendant des siècles la main de fer de ses oppresseurs.

Grandes furent les espérances du public lorsqu'on sut que le poète patriote avait entrepris d'écrire une histoire d'Irlande qui devait couronner dignement la longue série de ses brillantes compositions, et venger sa patrie des calomnies des historiens à préjugés ou salariés de l'Angleterre.

L'*Histoire de l'Irlande* se distingue par une vaste érudition et par les recherches les plus minutieuses que l'auteur a faites sur l'antique origine et sur la civilisation primitive des habitans de ce pays, sur les causes de sa décadence et de ses malheurs. Quoique Moore, en s'appuyant sur les témoignages d'historiens étrangers et sur les notions géographiques des anciens, revendique avec raison la haute antiquité de l'Irlande, il se montre néanmoins trop sévère pour les traditions et les chroniques, que des auteurs enthousiastes n'adoptent que trop souvent sans examen. L'imagination des bardes a pu répandre, il est vrai, les couleurs les plus brillantes et les fictions les plus hasardées sur leurs récits; cependant il faut bien se garder de rejeter les faits dont les traditions ont sanctionné la vraisemblance, surtout lorsque ces récits se rattachent à quelques-unes des invasions dont l'histoire a fixé les époques et qui se trouvent ainsi confirmées par les témoignages des écrivains de l'antiquité.

Nous devons ajouter que l'auteur n'a pas toujours su éviter l'aridité et la sécheresse presque inséparables d'un pareil travail: des redites et un manque de chronologie contribuent souvent à rendre obscur le plan de son histoire.

Moore établit hors de doute l'origine celtique et asiatique des premiers habitans de l'Irlande à une époque bien antérieure à l'invasion teutonique qui chassa vers ce pays les Celtes de la Bretagne. Il démontre que la langue irlandaise est l'idiome le plus pur qui existe de la langue des Celtes, que les *tours rondes* et les monumens, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, furent destinés au culte d'une religion qui a pris naissance dans l'Orient. Il démontre aussi les relations des premiers habitans avec les navigateurs phéniciens. Il passe ensuite en revue successivement les Belges (les Firs bolgs des bardes) qui vinrent en Irlande, soit de la Gaule, soit de la Bretagne; les Tuatha des Danaan, et enfin les Scots ou Milésiens. Après avoir donné leur histoire et démontré l'établissement d'une colonie irlandaise en Calédonie, il s'étend sur l'introduction du christianisme, la mission de saint Patrice, les travaux apostoliques de cette multi-

tude de saints et de savans qui portèrent dans l'Europe entière leur piété et leurs lumières. Il parle ensuite du deuxième établissement des Scots d'Irlande dans le nord de la Bretagne, et fait justice des anachronismes et des contradictions du ***pseudo-poème d'Ossian.***

Pour donner une idée des difficultés qu'offrait la composition de cette histoire, il aurait fallu pouvoir l'analyser, montrer l'auteur déchiffrant les restes des chants bardiques, consultant les vies des saints du moyen âge, en un mot débrouillant le chaos des antiquités irlandaises. Malheureusement les bornes étroites de cette notice ne nous permettent pas d'entrer dans un pareil examen, encore moins de suivre Moore dans tous les dévelop-pemens qu'il a donnés à son ouvrage dans les deux volumes suivans.

Dans notre crainte de ne pas pouvoir rendre justice à l'auteur, nous préférons placer ici sous les yeux du lecteur une rapide esquisse des principaux événemens de l'histoire de l'Irlande, qui ne peuvent manquer d'offrir de l'intérêt dans un moment où l'état politique de ce pays occupe tous les esprits, et qu'il est peut-être à la veille de se voir enlever ces concessions que le patriote O'Connell était parvenu, par ses efforts gigantesques, à arracher à ses oppresseurs.

L'histoire de l'Irlande a été si intimement liée à celle de la France pendant les trois derniers siècles, que nous croyons devoir nous étendre davantage sur le récit des événemens qui contribuèrent à opérer ce rapprochement. Quoique cette digression semble nous éloigner du sujet de cette notice, nous osons réclamer l'indulgence du lecteur en faveur de ces détails, adressés principalement aux descendans de ces nobles exilés qui ont si dignement répondu à l'hospitalité que la France leur accorda, en arrosant de leur sang presque tous ses champs de bataille, depuis Fontenoy jusqu'à Waterloo.

Dès les temps les plus reculés, le gouvernement de l'Irlande se composa d'une réunion de petits royaumes, où, indépendamment du monarque de l'île entière et des quatre rois des provinces, il y avait aussi une foule de petits souverains ou dynastes qui prenaient le nom de roi et en avaient le pouvoir. Chacun de ces chefs exerçait la prérogative de faire la guerre, non seulement contre les princes ses égaux, mais contre le roi de la province entière, lorsqu'il pouvait rassembler des forces suffisantes pour tenter une pareille entreprise. Ce régime politique continua à se maintenir, sans subir aucun

changement important, jusqu'à la conquête du pays par Henri II.

Il est incontestable que, dès la plus haute antiquité, l'art de l'agriculture en Irlande était porté au point le plus élevé. La nation excellait dans la fabrication des armes, des vases d'or et d'argent, des draps et des toiles. Elle se faisait remarquer pour son goût et son habileté dans la musique. Les premiers Irlandais étaient un peuple pasteur et vivaient principalement du produit des troupeaux. Si les lois civiles des Irlandais étaient excellentes, la constitution politique était extrêmement défectueuse. Les lois empêchaient les particuliers d'acquérir des biens, et firent le territoire des chefs la propriété commune à tous ses membres. Les tribus ou clans, toujours nombreuses, ne comprenaient chacune qu'une seule famille dont le chef était électif, quoiqu'il fût toujours choisi dans une branche particulière.

A mesure que les tribus devenaient puissantes, des combats fréquens et sanglans s'élevèrent entre elles, de sorte que l'Irlande fut souvent déchirée par les querelles de ces petits princes, qui se faisaient entre eux une guerre cruelle et acharnée.

Malgré toute l'imperfection des institutions des anciens Irlandais, il y eut néanmoins de fréquens intervalles de paix, de gloire et d'amélioration. Les règnes de quelques princes heureux et puissans nous fournissent ces brillantes époques auxquelles les chroniques de cette île se reportent avec tant de plaisir.

Les Irlandais se rappellent avec un juste orgueil les jours heureux de leur ancienne renommée, lorsque la jeunesse de l'Europe se pressait en foule à leurs écoles; lorsque des Irlandais célèbres par leur savoir se répandaient en Angleterre et sur le continent, fondant des colléges dans les déserts, et s'efforçant de maintenir ou de rétablir l'empire de la religion et des lettres. La renommée des nations forme leur plus brillant héritage, et l'Irlande revendique avec raison sa célébrité primitive.

Pendant plus de deux siècles environ, à partir de l'an 800, ce royaume fut troublé par les fréquentes invasions des Danois, qui réussirent pendant quelque temps à établir leur pouvoir dans l'île; mais ils furent enfin chassés du pays après la bataille mémorable gagnée à Clontarf, près de Dublin, en 1014, par Brien Borombe, le grand monarque de l'Irlande. Les Irlandais étaient assez puissans sur mer pour combattre avec avantage les Danois, qui étaient alors des navigateurs hardis et expérimentés; et quand la monarchie irlandaise fut détruite, les O'Drisols, les O'Sullivan, les Mac Carthy et d'autres chefs du sud, au déclin

de leur fortune, continuèrent encore à exercer un pouvoir formidable sur les bords de l'Océan. Aux guerres danoises succéda un intervalle d'une grande faiblesse et d'un grand désordre dans la nation, qui paraît avoir excité l'ambition de Henri II, roi d'Angleterre, en 1177, et qui dès lors convoitait la souveraineté de cette île.

Le prince de Leinster avait été chassé de son petit royaume pour avoir enlevé la femme de O'Rourke, prince de Breffni, et pour plusieurs autres excès commis sur ses voisins et sur ses sujets. Il forma une ligue, de concert avec Henri II, quelques gentilshommes gallois et plusieurs seigneurs normands, qui l'aidèrent à reprendre ses possessions. Il avait lui-même un parti considérable dans sa principauté. Quand ses alliés parurent sur le champ de bataille, ses partisans et ses vassaux se rallièrent sous son étendard et présentèrent un front si formidable à ses ennemis, qu'on lui accorda bientôt une paix avantageuse. Strongbow, le plus puissant de ses alliés, épousa sa fille et lui succéda dans sa principauté.

Strongbow servit de guide pour étendre le pouvoir des Anglais sur Leinster et les autres parties de l'île. Secondés par la force et la ruse, mais principalement par des alliances, plusieurs grands seigneurs anglais trouvèrent le moyen de s'établir dans différentes parties de l'Irlande, mais plutôt comme tanets ou chefs qu'en qualité de vassaux anglais. Jusqu'à Henri VIII, les rois d'Angleterre prirent seulement le titre modeste et douteux de seigneurs d'Irlande, seul titre auquel ils avaient droit par suite d'un traité conclu en 1177 entre Henri II, roi d'Angleterre, et Roderick O'Connor, monarque de l'Irlande.

L'histoire de ce pays, depuis sa réunion à l'Angleterre jusqu'au traité de Limerick, ne nous présente guère qu'une longue série de confiscations dont les Irlandais originaires et ensuite les Anglo-Irlandais furent les victimes; et à travers tous ces désordres, la couronne, de temps en temps, mais toujours en vain, intervenant pour réprimer cette fureur de spoliation. Le peuple fut livré au pouvoir des partisans zélés du gouvernement, qui avaient intérêt à favoriser les envahisseurs au préjudice des nationaux, qu'ils représentaient traîtreusement comme sauvages, pour persuader au peuple anglais qu'ils étaient indignes des droits dont jouissent les hommes civilisés. Par sa timidité ou son avarice, l'Angleterre, oubliant ses plus nobles sentimens, perdit de vue ses intérêts les plus directs; les rois, les usurpateurs et les vice-rois, selon qu'ils exercèrent le pouvoir du gouverne-

ment, agirent toujours contre l'Irlande d'après les mêmes principes aveugles et arbitraires qu'on leur avait inculqués depuis leur enfance, ou qu'ils avaient hérités de leurs prédécesseurs.

Les guerres de ce pays forment une série de trois luttes longues et terribles, unies par les deux courtes époques des règnes de Jacques Ier et de Charles II, qui furent chacun d'environ vingt ans. Le premier sépara les longues guerres du règne d'Élisabeth de celles de Cromwell; le second remplit l'intervalle qui s'écoula entre cette dernière et la guerre de la révolution de 1688, qui fit disparaître presque entièrement du pays les faibles débris de ses anciennes illustrations.

Depuis l'établissement de Strongbow dans le Leinster, jusqu'au règne d'Élisabeth, période de quatre cents ans, le peuple d'Irlande, à l'exception des Anglo-Irlandais qui habitaient le petit territoire du *Pale*, comprenant la ville de Dublin et une partie des contrées adjacentes, continua à être gouverné d'après ses anciennes lois et institutions. L'autorité des chefs était encore reconnue par les membres du clan; mais parmi les chefs eux-mêmes il n'y avait ni accord ni plan régulier pour résister à l'ennemi commun.

Le règne d'Élisabeth ouvrit une nouvelle ère en Irlande. Ce fut un règne signalé par des guerres continuelles dont les résultats changèrent entièrement la face du pays. Quoique les catholiques irlandais aient été persécutés pendant le court règne d'Édouard VI, cependant sous le règne de Marie, et sous celui de Jacques II, lorsque la religion catholique était triomphante, personne ne fut persécuté ou banni pour ses croyances.

O'Neil, comte de Tyrone, chef irlandais de beaucoup de talent, et le comte de Desmond, levèrent l'étendard de l'indépendance contre le gouvernement tyrannique d'Élisabeth; mais ils furent complètement soumis. La population irlandaise diminua de moitié, et la plus grande partie de l'île fut confisquée au profit des vainqueurs.

L'Irlande était alors déchirée par des partis et des factions ennemies et jalouses; le pays, ruiné par de longues guerres, fut privé de toutes ses ressources. Ce fut dans de pareilles circonstances que O'Neil soutint une guerre de dix ans contre toutes les forces de l'Angleterre, dirigées par ses plus habiles généraux, Norris, Russel, Burg, Essex, Bagnal, Clifford, Ormond et Montjoie. L'Irlande, malgré cette union de forces et de talens, ne fut vaincue que par la fatale négligence de ses alliés espagnols. L'on ne peut nier que O'Neil ne fût un des hommes les plus remar-

quables de son temps. Les différentes expéditions que les Espagnols avaient envoyées à l'aide de l'Irlande, sous ce règne, avaient toutes été insuffisantes et conduites sans habileté et sans vigueur.

Les ruines et les ravages dont Cromwell couvrit tout le pays présentent encore un spectacle affligeant. Il renferma les Irlandais qui échappèrent à ses massacres dans un étroit district; relégua le clergé dans un seul comté; confisqua deux tiers du territoire, et souilla sa carrière sanguinaire en massacrant, sans distinction d'âge ou de sexe, les habitans des forteresses qui lui résistèrent.

La révolution de 1688, malgré les éloges des historiens salariés et des courtisans, fut l'œuvre de quelques puissantes familles anglaises, qui craignaient que l'attachement de Jacques II au culte catholique ne les privât des biens du clergé qu'elles devaient aux spoliations de Henri VIII. Elles eurent assez d'habileté pour persuader au peuple qu'en changeant de souverain elles n'agissaient que dans son intérêt. C'est ainsi que la nation, trompée par les prétextes spécieux des intrigans et des ambitieux, qui, sous le masque hypocrite de bien public, d'indépendance et de patriotisme, usurpèrent le pouvoir suprême, crut conquérir une liberté qu'on lui refuse encore aujourd'hui.

Quelles que fussent les nombreuses erreurs de Jacques II, la grande majorité du peuple lui resta fidèle, et l'armée lui fut dévouée malgré la trahison de ses chefs. Ce fut le spectacle le plus étrange dont le monde ait jamais été témoin que de voir un roi, saisi d'une terreur panique, abandonner une armée certaine d'avance de la victoire, et rejeter sa couronne et son royaume.

Le débarquement de Guillaume en Angleterre, et les événemens qui suivirent, produisirent une sensation profonde en Irlande; les catholiques et les protestans prirent les armes, et presque toute la nation se leva en masse. Jacques, après avoir été expulsé du trône d'Angleterre, chercha un refuge dans la bonne foi et la loyauté du peuple irlandais; il débarqua dans ce pays au mois de mars 1689, et au mois de mai suivant il ouvrit son parlement à Dublin.

L'armée irlandaise se composait d'environ quarante mille hommes; mais il y régnait une grande confusion et un grand embarras par suite de la jalousie et des ordres contraires des commandans français et irlandais; la mésintelligence des généraux et des officiers supérieurs fut partagée par les soldats des

deux nations, et causa plus tard la ruine de Jacques. Le siége de Derry mérite sa célébrité ; cette ville fit une vigoureuse résistance contre l'armée de Jacques, jusqu'à ce qu'elle fut renforcée par une escadre anglaise.

Le général *Schomberg* débarqua en Irlande à la tête d'une armée anglaise considérable; mais il fut obligé de former un camp retranché, que Jacques ne voulut pas attaquer, malgré les vives instances de ses généraux. « Votre majesté eût-elle, » lui dit le général français, lorsqu'il ne put décider Jacques à livrer bataille, « dix royaumes au lieu de trois, elle les perdrait tous.»

Guillaume, pour apaiser les cris du parlement anglais, que le mauvais succès de l'armée de Schomberg avait fortement indisposé, débarqua en Irlande. Son armée fut recrutée par l'arrivée de troupes de presque toutes les nations de l'Europe; elle était d'environ quarante mille hommes, bien armés, et sous tous les rapports amplement pourvus. Elle se composait de vétérans qui avaient fait plusieurs campagnes et s'étaient formés dans les guerres du continent ; ils étaient commandés par quelques-uns des plus habiles généraux du siècle.

Jacques quitta Dublin, à la tête d'environ six mille hommes d'infanterie française, pour rejoindre l'armée irlandaise à Boyne; avec ce renfort elle était encore inférieure en nombre à celle de l'usurpateur; la plupart étaient des recrues, enrôlées seulement depuis quelques mois. La tactique de Jacques devait être de prolonger la guerre jusqu'à l'arrivée d'hommes, d'armes et d'artillerie de France, et pendant ce temps de harceler l'ennemi par des escarmouches et des siéges; chaque jour aurait fortifié l'état de son armée et affaibli celle de Guillaume; mais, par un motif dont on ne peut se rendre compte, il refusa d'écouter ses officiers, qui l'engageaient à ne pas combattre; à mesure que l'heure du combat approchait, l'héroïsme momentané de Jacques s'évanouit. Il résolut de livrer seulement un simulacre de bataille.

La conduite des Irlandais, dans cette rencontre, surpassa ce que leurs amis ou leurs ennemis en attendaient. Le corps étranger de Guillaume, à l'exception des gardes hollandaises, avait été plusieurs fois rompu et mis en fuite. Pendant toute cette journée, la cavalerie irlandaise conserva la supériorité décidée qu'elle avait eue depuis sa première rencontre avec l'ennemi. Le roi Guillaume fut légèrement blessé et Schomberg y perdit la vie; Jacques échappa au danger et demeura simple spectateur du combat; quand le danger approcha de sa personne, ce prince

pusillanime non seulement prit la fuite, mais emmena ses alliés français, qu'il ne voulut pas laisser combattre. Il ne désirait que fuir honteusement en France. La bataille de la Boyne, quoiqu'elle ne fût pas une bataille rangée, eut pour Guillaume les conséquences d'une grande victoire. «Changeons de général,» tel était le cri universel des Irlandais, « et nous recommencerons la bataille.» La veille de la bataille de la Boyne, les flottes combinées de l'Angleterre et de la Hollande furent défaites par celle des Français.

L'armée irlandaise marcha vers la Shannon, et se concentra en partie dans le voisinage d'Athlone et en partie à Limerick. Le général anglais Douglas assiégea la première; mais les habitans se défendirent avec tant de courage, que le siége fut abandonné. Guillaume marcha avec toute son armée sur Limerick; cette ville soutint un des siéges les plus remarquables dont l'histoire fasse mention : « Avec la poignée de braves Irlandais renfermés dans la ville,» s'écria le monarque dans son désespoir de réussir, « je la prendrais, fût-elle défendue par toute mon armée anglaise. » La bravoure des troupes de Guillaume s'épuisa dans des assauts inutiles. Pendant ce siége le général irlandais Sarsfield se distingua particulièrement; on cite de lui, comme un beau fait d'armes, d'avoir enlevé et fait sauter un convoi d'artillerie qui se rendait au camp de Guillaume; son retour dans cette ville fut regardé comme presque miraculeux.

Guillaume fut obligé de lever le siége. Les défaites sanglantes qu'il avait essuyées devant Limerick et Athlone firent plus que balancer le succès qu'il avait obtenu à Boyne.

Ginckle, commandant en chef des troupes de Guillaume, commença la campagne suivante par le second siége d'Athlone. Saint-Ruth, officier français d'une grande expérience, mais d'une vanité insupportable, fut nommé par Louis et par Jacques commandant en chef de l'armée. Sarsfield et les autres officiers irlandais furent mécontens de cette nomination, qui augmenta encore les divisions qui régnaient déjà parmi les Irlandais et leurs alliés. Tyrconnel, vice-roi de Jacques, encore plus mal traité, fut éloigné.

L'histoire ne fournit pas d'exemple d'un plus noble héroïsme que celui que la brave garnison et les habitans d'Athlone déployèrent pendant ce siége mémorable; la ville fut littéralement réduite en un monceau de ruines; elle a dû sa perte à la surprise et à l'inconcevable folie de Saint-Ruth. Ginckle, après des échecs réitérés, désespérant du succès, résolut d'essayer une

ruse de guerre; il retira ses canons de gros calibre des batteries, afin de faire croire à Saint-Ruth que les Anglais avaient abandonné l'entreprise et se préparaient à la retraite. Saint-Ruth donna aveuglément dans le piége que lui avait tendu le général hollandais; malgré les remontrances des généraux irlandais, il éloigna les troupes de la ville et laissa la place presque sans défense.

Saint-Ruth voyant qu'il était devenu un objet de risée pour les deux armées, résolut de réparer son honneur. Il avait choisi sa position avec beaucoup d'habileté sur le champ de bataille d'Aughrim. La fortune de cette journée fut décidée par la mort de Saint-Ruth. Les troupes anglaises avaient été plusieurs fois battues et culbutées à travers un marais qui séparait les deux armées. L'élite de leur infanterie fut taillée en pièces et presque tous leurs régimens furent anéantis. La confusion que la mort du général en chef répandit dans l'armée irlandaise donna aux troupes anglaises, qui avaient été repoussées plusieurs fois, le temps de se rallier. Sarsfield n'avait aucun commandement et n'était même pas sur le champ de bataille. Jusque alors les Irlandais avaient été vainqueurs sur tous les points. La cavalerie anglaise réussit à se frayer un passage à travers un chemin étroit à Aughrim; et par une de ces chances de guerre qui échappent à tout calcul humain, leur présence sur le terrain opposé fut pris par les deux armées pour le signal de la victoire. L'infanterie irlandaise se replia, disputant courageusement le terrain pied à pied. Personne n'ayant pris le commandement, la cavalerie fut laissée sans ordres et enfin forcée de suivre le mouvement général. A mesure que la nuit approchait, la retraite des Irlandais devint une déroute. Ce fut ainsi que les dissensions des généraux français et irlandais contribuèrent à la ruine de ces derniers. Le général hollandais, après s'être emparé de plusieurs places, s'approcha de Limerick et occupa devant la ville la même position que Guillaume avait prise dans le dernier siége. La mésintelligence qui régnait dans la ville l'année précédente rendit très-difficile la défense d'une place qui pouvait sortir victorieuse de la lutte. Les renforts français tardèrent trop long-temps à arriver : après un mois de siége, les généraux irlandais furent forcés d'entrer en pourparlers; mais, avec leur mauvaise fortune accoutumée, ils conclurent la paix dans un moment inopportun, lorsque après avoir combattu avec habileté et courage ils étaient encore maîtres d'une forteresse imprenable. Le traité fut à peine signé,

qu'une flotte française considérable, chargée de transporter des troupes et des provisions de guerre au secours de Limerick, apporta dix mille hommes, le plus grand armement que la France ait jamais envoyé en Irlande.

Les généraux irlandais à Limerick non seulement traitèrent pour eux, mais aussi pour tous ceux de leurs compatriotes qui avaient pris les armes. Ils devaient être indemnisés et rétablis dans tous les droits qu'ils possédaient au temps du roi Charles, lorsque les catholiques siégeaient dans les deux chambres législatives et remplissaient des charges dans l'État. Le prix que les catholiques irlandais donnèrent pour ce traité fut un diadème et un royaume. Ils transférèrent la couronne de l'Irlande à Guillaume au lieu de Jacques, et cédèrent à l'Angleterre une nation qui aurait pu appartenir à la France. Ils pouvaient fort bien continuer la guerre; et, avec le secours de la France, ramener la victoire sous leurs drapeaux. Ce traité fut l'émancipation complète des catholiques, mais aussi jamais traité ne fut plus honteusement ni plus impudemment violé.

C'était un spectacle bien étrange que de voir les deux grandes puissances de l'Europe se disputer les débris de ces braves restés fidèles à leur souverain légitime. Les généraux anglais et irlandais haranguèrent les troupes irlandaises pour les décider à se joindre aux armées de Guillaume III ou de Louis XIV. Après quoi ils se formèrent en colonne et arrivèrent à un drapeau planté à l'embranchement de deux routes; là les troupes devaient se déclarer pour la France ou pour l'Angleterre, en suivant l'une ou l'autre de ces directions. Deux mille environ entrèrent au service de l'usurpateur; cinq mille mirent bas les armes et retournèrent dans leurs foyers; et environ vingt-cinq mille furent incorporés dans l'armée française sous le nom de *brigade irlandaise*. Dix-neuf mille hommes de troupes disciplinées se dévouèrent ainsi à un exil volontaire, et la brigade de lord Mount-Cashel, composée de trois régimens, de deux bataillons chacun, imita leur exemple. Ces dix-neuf mille hommes furent divisés en douze autres régimens qui furent donnés aux officiers qui se trouvaient favorisés par Jacques.

Les troupes irlandaises au service de France montèrent à une époque à quarante mille hommes, et furent presque toujours au-dessus de douze mille, jusqu'à la révolution française, où ils furent réduits à trois régimens. Cette brigade, qui exista depuis 1691, fut entièrement licenciée en 1814, d'après une clause spéciale introduite par Castlereagh dans le traité de Paris,

D'après les registres du ministère de la guerre de France, *sept cent mille Irlandais sont morts au service de cette dernière puissance, Dettingen, Nervinde, Marsaille, Barcelone, Crémone, Spire, Castiglione, Almanza, Villa-Viciosa*, etc., furent témoins de la bravoure de ces troupes fidèles.

L'on peut citer avec éloge les noms de Sheldon, Butler, Sarsfield, O'Brien, Dorington, Luttrel, Fitz-Gerald, O'Neill, Power, Burke, Mac Elligott, Dillon, Lee, Rothe, O'Donnel, Nugent, O'Mahony, Mac Donnel, Lawless, Lacy, O'Carrol, O'Shea, O'Sullivan, Grafton, Gardiner, Comorford, d'Alton, Lauriston, Walsh, Linch, Morris, Wall, O'Meara, Mac Carthy, Harty, Kilmaine (Jennings), O'Connor, O'Connell, Mac Donald, Clarke, Hely, Allen, Fitz-James, Lally Tollendal, etc., qui se sont distingués à différentes époques.

Malgré les batailles de *Boyne* et d'*Aughrim*, si glorieuses pour les armes irlandaises, malgré la résistance opiniâtre que firent les villes d'*Athlone* et de *Limerick* pendant les siéges les plus mémorables, la pusillanimité du monarque en paralysant l'ardeur et le dévouement des troupes, lui fit perdre pour toujours l'espoir de remonter sur le trône (1). Les chefs irlandais trouvèrent de l'emploi au service militaire des grandes puissances de l'Europe, et de toutes les grandes familles de la vieille souche irlandaise il n'en resta que des branches cadettes que l'âge ou des circonstances fortuites retinrent dans leurs foyers, familles malheureuses destinées à tomber bientôt dans un abîme de pauvreté et de misère que tant d'événemens leur avaient préparé (2).

(1) En lisant l'histoire des Stuart, il semble qu'il fut réservé à cette famille infortunée de réaliser les malheurs fabuleux de la maison d'Atrée. Jacques Ier, roi d'Écosse, fut assassiné ; Jacques II fut tué par accident ; Jacques III fut assassiné ; Jacques IV fut tué à la bataille de Flodden ; Jacques V mourut de chagrin ; Darnley fut assassiné ; Marie Stuart mourut victime de la jalousie d'Élisabeth ; Charles Ier fut décapité, ainsi que le duc de Monmouth, et Jacques II, d'Angleterre, mourut en exil.

(2) La brigade de Mount-Cashel devait, par un arrangement particulier, avoir une haute paye ; mais à son arrivée en France elle consentit à ne recevoir que demi-solde en considération de la pension accordée par le roi de France à leur prince exilé. Leur traitement fut ainsi diminué de cinquante mille livres par mois, et Jacques fut tellement touché de cette marque de la générosité irlandaise, que, par un document signé de sa main, il regarda cet arriéré de solde comme une dette contractée légitimement par lui et ses successeurs.

Nous croyons ne pouvoir mieux clore ce résumé qu'en citant le discours que l'abbé Ma-Geoghegan, auteur d'une Histoire d'Irlande, adressa, en 1758, aux troupes irlandaises au service de la France.

« L'histoire de l'Irlande est à vous, puisqu'elle est celle de vos ancêtres. Ce sont » leurs mânes que j'évoque dans une terre étrangère, c'est leur gloire que je rap-

Un siècle même après la capitulation de Limerick, l'Irlande présentait un spectacle déchirant d'oppression, de souffrance, de

» pelle, ce sont leurs exploits, ce sont leurs vertus, qui remplissent l'espace d'un » grand nombre de siècles, dont j'offre ici les fastes à vos regards.— Parmi les vertus dont vous verrez tant de témoignages éclatans, vous en remarquerez deux » qui leur furent favorites : un zèle ardent pour la véritable religion aussitôt qu'ils » la connurent, et une fidélité inviolable pour leurs souverains... Ce sont encore, » messieurs, celles qui vous caractérisent.

» L'Europe, à la fin du dernier siècle, fut surprise de voir vos pères quitter les » douceurs d'une patrie fertile, renoncer aux avantages qu'une naissance illustre » leur donnait dans la terre qui les avait vus naître, s'arracher à leurs possessions, » au sang, à l'amitié, à tout ce que la nature et la fortune leur rendaient plus cher : » elle fut étonnée de les voir sourds aux offres d'un usurpateur libéral, marcher » sur les pas d'un roi fugitif, chercher avec lui dans des climats éloignés les fatigues » et les dangers.

» La France leur ouvrit avec joie un sein généreux ; persuadée que des hommes » si dévoués à leurs princes ne le seraient pas moins à leurs bienfaiteurs, elle se fit » un plaisir de les voir marcher sous ses drapeaux. Ils ne trompent point ses » espérances : Nerwinde, Marsaille, Barcelone, Crémone, Luzara, Spire, Castiglione, Almanza, Villa-Viciosa (a), et tant d'autres lieux témoins de leur valeur » immortelle, consacrèrent leur dévouement pour la nouvelle patrie qui les avait » adoptés. La France applaudit à leur zèle, et son monarque mit le comble à l'éloge » en les honorant du titre flatteur de ses *braves Irlandais*.

» L'exemple de leurs chefs animait leur courage : les vicomtes de Mount-Cashel » (Mac Carthy), de Clare (O'Brien), le comte de Lucan (Sarsfield), les Dillon, les Lee, » les Rothe, les O'Donnell, les Fitz-Gerald, les Nugent, les Galmoy (Butler), leur » ouvrirent, sur les bords de la Meuse, du Rhin et du Pô, la carrière de la gloire : » tandis que les O'Mahony, Mac Donnel, Lawles, Lacy, Burke, O'Carrol, Grafton, » Gardener, Comerford, O'Connor, se couvraient de lauriers sur les rives du Tage.

» Les puissances voisines voulurent posséder les enfans de ces grands hommes. » L'Espagne retint une partie de vous auprès de son trône ; Naples vous invita dans » ses contrées fertiles ; l'Allemagne vous appela à la défense de ses aigles. Les Taaf, » les Hamilton, les O'Dwyer, les Brown, les Wallis, les O'Neill, soutinrent la majesté de l'empire, et furent les dépositaires de ses postes les plus importans. Les » cendres du maréchal Brown sont encore arrosées tous les jours des larmes du » soldat, qui l'adorait, tandis que les O'Donnel, les Maguire, les Lacy et autres » travaillent à se former sur le modèle de ce grand homme.

» La Russie, cet empire si vaste et si puissant, cet empire passé tout-à-coup de » tant d'obscurité à tant de gloire, voulut apprendre de votre corps la discipline » militaire. Pierre le Grand, ce génie si perçant, ce héros créateur d'une nation » aujourd'hui triomphante, ne crut pouvoir mieux confier cette partie si essentielle » de l'art de la guerre qu'au feld-maréchal de Lacy, et la fille de ce grand empereur remit toujours à ce guerrier la principale défense de son trône.

» Enfin le vicomte de Fermoy (La Roche), officier-général au service de la Sardaigne, mérita toute la confiance de cette couronne.

(a) Monsieur de Vendôme, qui avait une estime particulière pour cette belliqueuse nation, à la tête de laquelle il avait livré tant de combats et remporté tant de victoires, avoua qu'il était surpris des terribles expéditions que ces bouchers de l'armée (c'est ainsi qu'il les appelait) faisaient en sa présence. *Camp. de Vendôme*, p. 224.

résignation et de patience, qui excita l'étonnement et la pitié de tous les peuples de l'Europe. Proscrits dans leur pays, laboureurs sur leurs terres, ils tiraient des pierres de leurs domaines pour bâtir des palais destinés à entretenir le luxe et la magnificence de leurs oppresseurs. Ils travaillaient ainsi pour les descendans de ces sujets hypocrites et félons qui avaient massacré leur roi, ou pour les soldats étrangers de ce prince sombre et ambitieux qui, corrompant la loyauté des enfans en les indisposant contre leurs parens, finit par occuper le trône de leur père exilé.

Sous l'oppression tyrannique des lois pénales que les catholiques avaient supportée si long temps, l'exercice de la religion était regardé comme un crime; l'éducation des enfans fut également défendue ; les prêtres catholiques furent proscrits; l'acquisition de propriétés était absolument prohibée; les catholiques étaient exclus de tout emploi ou place dans l'État, du barreau, de l'armée, de la marine, des corps municipaux, et des corporations privilégiées. Cependant l'Irlande demeura tranquille pendant près de quatre-vingts ans sous ce joug odieux;

» Mais pourquoi rappeler des temps reculés? Pourquoi chercher vos héros dans » des régions éloignées? Souffrez, messieurs, que je vous montre ce beau jour à » jamais mémorable dans les fastes de la France, que je vous ramène dans les » champs de Fontenoy si précieux à votre gloire, ces champs où, mêlés à l'élite des » Français, le comte de Thomond à votre tête, vous chargeâtes avec tant de courage » des ennemis redoutables; animés par les regards de votre commandant, vous » contribuâtes avec tant de succès à fixer une victoire qui jusque alors avait paru » douteuse (a). »

» Lawfield vous vit deux ans après forcer, de concert avec un des plus illustres » corps de France, des retranchemens qui semblaient imprenables. Menin, Ypres, » Tournay, vous voyaient sous leurs murs vous couvrir de gloire, tandis que vos » compatriotes, sous les étendards d'Espagne, faisaient des prodiges de valeur à » Campo-Santo et à Veletri.

» Mais tandis que je parle, une partie de votre corps vole à la défense des alliés » de Louis. (Le régiment de Fitz-James, cavalerie irlandaise dans l'armée de Soubise, s'est distingué à la bataille de Rosbach, contre les Prussiens.) L'autre vogue » au milieu des mers et va chercher à travers les flots, dans un autre hémisphère, » les éternels ennemis de la France. (Le général Lally-Tollendal avec son régiment » embarqué pour Pondichéry.)

» Voilà, messieurs, ce que toute l'Europe contemple en vous; voilà ce qui vous » donne jusqu'à l'estime de vos injustes adversaires. Un compatriote à qui la gloire » de l'Irlande est si chère pourrait-il vous refuser son admiration? »

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les Irlandais contemporains ont hérité de l'esprit belliqueux de leurs ancêtres. Pendant la guerre que la Péninsule soutenait contre Napoléon, presque tous les généraux des armées anglaises et espagnoles, Wellington, Pack, Blake, Carrol, Doyle, O'Donnel, Sarsfield, Grant, Beresford, etc., furent des Irlandais.

(a) La conduite des Irlandais dans cette journée mémorable arracha à Georges III cette exclamation : « Maudites soient les lois qui me privent de pareils sujets! »

l'ignorance dans laquelle la pauvreté et la misère avaient plongé ce peuple, ne lui permit pas d'entrevoir toute l'étendue de ses malheurs.

Ce fut peu de temps avant le soulèvement des colonies anglaises de l'Amérique du Nord que le peuple irlandais, réveillé de son long assoupissement, sentit renaître le désir de la liberté et de l'indépendance. Attentif à la lutte glorieuse que soutenait le Nouveau-Monde, il comprit que le moment était venu de reconquérir ses droits trop long-temps méconnus. La circonstance était favorable; une commotion pour ainsi dire électrique se communiqua d'une extrémité de l'île à l'autre, et de toutes parts retentirent le bruit des armes et le cri de la liberté.

L'Irlande, à cette époque, possédait des hommes d'une capacité supérieure; cette éloquence mâle et pathétique qui caractérise les discours admirables de Burke, de Grattan, de Flood, de Bushe, de Barrowes, de Curran, de Sheridan, de Canning, de Plunkett, d'O'Connell, de Shiel, etc., etc., et si particulière à l'Irlande; éloquence qui s'adresse à la fois à la raison et aux passions, maintenait encore sa supériorité au barreau et sa prééminence au sénat : la chambre des communes du parlement d'Irlande, à cette époque, renfermait autant d'hommes distingués par leur éloquence et leur patriotisme, qu'aucune assemblée populaire depuis les temps les plus brillans de la république romaine.

L'état de l'Angleterre devint de jour en jour plus critique; une guerre continentale et une insurrection coloniale formaient un accroissement d'embarras tels que l'Angleterre n'en avait encore éprouvé. L'Irlande, livrée à ses propres forces, n'avait d'autre salut que dans le courage et les ressources de ses habitans. Cette situation donna naissance à ces associations célèbres connues sous le nom de *Volontaires irlandais*, et leur fournit les moyens d'obtenir promptement leur indépendance. Le souvenir de cet armement extraordinaire excitera toujours en Irlande un amour pour la cause de la liberté que le temps ne peut effacer et que les malheurs ne pourront éteindre.

Un statut de Henri VII défendait au parlement irlandais de rendre aucune loi avant qu'elle fût discutée en Angleterre; elle devait être d'abord soumise au vice-roi ou lord-lieutenant de l'Irlande et à son conseil privé, qui pouvaient, selon leur plaisir, la rejeter ou l'envoyer en Angleterre. Dans la sixième année du règne de George Ier, l'Angleterre usurpa le droit de donner des lois à l'Irlande sans le consentement de son parle-



ment. Les effets de ce système ruineux se firent sentir sur le commerce de l'Irlande : dans chaque débat du parlement irlandais sur le commerce ou les manufactures du pays, les accapareurs anglais étaient toujours vainqueurs.

Le célèbre patriote et orateur Grattan réussit, en 1782, à obtenir une déclaration législative des droits et de l'indépendance constitutionnelle de ses compatriotes, par laquelle le pouvoir usurpé du parlement anglais pour donner des lois à l'Irlande fut aboli. Toute la force militaire dont la Grande-Bretagne pouvait alors disposer était incapable de combattre pendant une semaine contre les volontaires de l'Irlande, qui composaient une armée de cent cinquante mille hommes bien armés et bien disciplinés. Cette armée pouvait être augmentée au besoin d'un demi-million d'enthousiastes, dont les rangs auraient été renforcés par la désertion des soldats irlandais, qui composaient plus d'un tiers de l'armée anglaise. Une grande partie de la marine anglaise était aussi manœuvrée par des matelots irlandais. Les régimens et les corps de volontaires étaient commandés par des hommes d'un rang élevé qui jouissaient d'une grande considération dans le pays. Les volontaires furent disciplinés par des officiers retraités de l'armée anglaise, et d'anciens soldats qui, vieillis dans les campagnes d'Amérique, avaient appris par leurs propres défaites à reconquérir la liberté au prix de tous les sacrifices.

Les *volontaires irlandais*, à l'époque dont nous parlons, se montraient dans la nation avec toute la supériorité d'un grand caractère, et jouissaient du fruit de leurs nobles efforts. Dès lors l'Irlande régénérée vit s'accroître ses richesses et son commerce; ses manufactures prospérèrent; l'agriculture prit un nouvel essor, et toutes les branches de l'industrie, qui font la richesse matérielle d'un pays, se développèrent successivement. Elle venait de reprendre son rang parmi les nations du monde. La cour de son vice-roi était aussi brillante que celle de son roi. Les nobles et les riches propriétaires vivaient et dépensaient leurs grandes fortunes parmi le peuple. Elle n'avait besoin ni d'armée sur pied, ni de milice, ni de police pour maintenir la tranquillité dans le pays. La vigilance active des volontaires avait réprimé partout le crime; les préjugés religieux s'affaiblissaient de jour en jour; la prospérité du pays paraissait assurée. Cependant cette malheureuse nation était destinée à perdre par son indiscrétion ce qu'elle avait acquis par son courage. Afin de réformer la chambre des communes, les

volontaires irlandais, en 1783, nommèrent trois cents délégués pour former la *grande Convention nationale de l'Irlande*. La chambre des communes du parlement irlandais, composée de trois cents membres, délibérait au moment où les délégués, escortés chacun par de petits détachemens de volontaires de leurs comtés respectifs, entrèrent dans la capitale. Quelques-uns des membres les plus distingués du parlement qui avaient été nommés à la Convention, remplirent leur devoir alternativement dans les deux assemblées. Ce que la force réunie de la Grande-Bretagne ne put accomplir fut effectué par la faiblesse de lord Charlemont, commandant en chef des volontaires, et président de la Convention. Dans un moment de trouble et d'aveuglement, la peur de la guerre civile et de l'insurrection le décida à céder aux insinuations des amis du gouvernement; il se rendit à la Rotonde, où se tenaient leur réunion, avant l'heure ordinaire de la séance; ses partisans seuls connaissaient son intention, et il ajourna indéfiniment la Convention. La Rotonde fut promptement évacuée; et quand les autres délégués, les amis sincères du corps des volontaires, vinrent pour prendre leurs places, ils trouvèrent les portes fermées, le président absent; et ce corps, sur lequel la nation se reposait pour veiller sur son indépendance, dissous pour toujours. Les volontaires irlandais ne survécurent que peu d'années à ce fatal événement.

L'insurrection de 1798, qui fournit au ministère le prétexte fatal et prémédité d'anéantir la législature irlandaise, fut excitée par les artifices de Pitt pour établir une *union législative* entre ce pays et la Grande-Bretagne. L'Irlande fut livrée à lord Clare et à ses partisans. Dans un court espace de temps, l'on a répandu plus de sang, commis plus d'outrages et de cruautés des deux côtés et un plus grand nombre d'exécutions militaires, que pendant dix fois le même espace de temps sous le règne sanguinaire d'Élisabeth, l'usurpation de Cromwell ou du roi Guillaume.

Pitt compta sur l'habileté du gouvernement irlandais pour effectuer une explosion prématurée. Des quartiers libres, qui rendirent les officiers et les soldats maîtres absolus du paysan, de sa maison, de sa propriété, de sa famille, furent alors ordonnés afin d'irriter la population; de longues tortures furent employées, sous le prétexte de leur arracher des aveux. Le peuple, par l'excès des vexations de tout genre qu'il eut à souffrir, se souleva de toutes parts.



Pendant cette courte insurrection de quelques mois, on livrait continuellement des combats partiels et des escarmouches; il n'y eut presque pas de grandes batailles. Les principales furent celles d'Arklow, de Gorey, de Vinegar-Hill, et la prise d'assaut d'Enniscorthy et de Ross par les paysans.

Parmi ceux qui périrent victimes de ces temps de troubles et de cruauté, *lord Edward Fitz-Gerald*, le jeune *Emmet*, et les frères *Jean* et *Henri Sheares*, tiennent une place distinguée. Les Sheares se tenaient par la main en montant à l'échafaud. Ce fut un des procès les plus intéressans qui eurent lieu en Irlande.

La France envoya un armement, sous le commandement du général Hoche, au secours des insurgés irlandais. La flotte, assaillie par une tempête, ne put débarquer qu'environ mille hommes à Killala-Bay, dans le sud de l'Irlande. Après différens engagemens dans lesquels ils se conduisirent avec beaucoup de bravoure, les Français, voyant que le succès était impossible, se rendirent prisonniers de guerre, quoiqu'ils eussent pénétré jusqu'au cœur du royaume.

Les procédés honteux et les actes atroces de corruption pratiqués par les lords Cornwallis et Castlereagh pour emporter l'union législative des deux pays, n'ont pas d'exemple dans les annales d'aucun peuple civilisé. Après une lutte vive et animée mais inégale, l'Irlande passa de l'état de nation libre à celui de province. Grattan, qui avait conquis l'indépendance de son pays en 1782, se montra son plus zélé défenseur au moment de cette crise politique; mais rien ne put résister aux moyens de corruption mis en œuvre par lord Castlereagh, qui, pour se faire des partisans, disposait des revenus publics; en outre, le maniement des fonds secrets de l'Angleterre était à ses ordres, et ces ressources furent illimitées.

La chambre des communes du parlement d'Irlande assistait d'un air abattu à l'agonie d'un peuple brave, indépendant naguère, maintenant trahi, divisé, vendu, et ayant perdu jusqu'au titre même d'état libre. Le gouvernement eut une majorité de huit voix seulement malgré ses plus grands efforts, et des cent cinquante-huit députés qui votèrent pour lui en 1800, la plupart avaient des places ou des pensions; vingt-huit membres, qui avaient voté contre l'union l'année précédente, changèrent d'opinion dans cette occasion; ils furent notoirement corrompus ou influencés par la mauvaise foi. Des commis et des officiers anglais furent introduits furtivement dans le parlement irlandais pour voter

contre la constitution d'un pays auquel ils étaient étrangers, et dans lequel ils n'avaient aucun intérêt (1).

Placée sous l'influence immédiate d'un gouvernement spoliateur, l'Irlande languit dans un état d'oppression et d'obscurité dont il est difficile de prévoir le terme. On conçoit que l'Angleterre avait ses raisons pour la présenter au monde comme une île insignifiante, et remarquable seulement par sa stérilité et le caractère remuant de ses habitans. Ce système réussit si bien, que tandis que les autres contrées de l'Europe sont journellement parcourues par les étrangers et deviennent le sujet des relations d'un grand nombre de voyageurs en fournissant un texte abondant aux historiens, l'Irlande n'est visitée que pour être méprisée, on n'en parle que pour la calomnier. Aussi est-elle restée jusqu'ici presque inconnue à l'Europe, et, chose encore plus étrange, à l'Angleterre elle-même ; mais lorsque ses ressources et sa force réelle seront entièrement développées, elle ne peut manquer de devenir un objet d'intérêt pour tous ceux qui sauront apprécier l'étendue de ses efforts généreux et de ses nombreux sacrifices. Ses longs malheurs éveilleront aussi dans tous les cœurs un sentiment de compassion et une noble sympathie. Il est temps que le voile qui a jusqu'à présent dérobé l'Irlande aux regards de l'Europe soit déchiré pour toujours, et que le monde entier connaisse l'injustice des mesures employées ostensiblement pour la gouverner, mais en réalité pour anéantir sa puissance et sa prospérité.

La situation géographique de l'Irlande la rend propre à un commerce très-étendu. L'Irlandais, avec des mœurs opposées, et supérieur par son courage et par son talent au peuple anglais, possède une île d'environ neuf cents milles de circonférence. La douceur de son climat et la parfaite régularité des saisons mettent cette île à l'abri des brusques variations de température, et de ces convulsions de la nature qui ravagent tant d'autres pays. Son exposition aux vagues de l'Atlantique, qui augmente l'humidité de l'atmosphère, ajoute à la fécondité du sol et enrichit ses champs fertiles d'une végétation presque perpétuelle. Les marchandises de Londres, de Bristol et de Liverpool, côtoient ses rivages avant d'arriver à leur

(1) Les événemens les plus remarquables qui eurent lieu depuis l'union de l'Angleterre et de l'Irlande sont le bill de la réforme qui passa en 1832, et l'association catholique, fondée par MM. Lawless, Shiel, Wyse, et le célèbre patriote O'Connell ; c'est aux efforts gigantesques et à l'éloquence du dernier que l'émancipation catholique est due.

destination ; et quelques-uns des plus beaux ports de l'univers invitent les commerçans de toutes les nations à faire de l'Irlande l'entrepôt du commerce de l'Inde et du Nouveau-Monde. L'Irlande possède des avantages immenses, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. L'on trouve des mines riches presque dans toutes les parties de l'île ; de l'or dans le lit des courans et dans le sable des fleuves ; en général, les montagnes sont labourables jusqu'à leurs sommets, les vallées surpassent en fertilité les meilleurs terrains de l'Angleterre ; les ruisseaux qui descendent des collines contribuent à la fertilité du sol en l'arrosant ; et les marais de l'Irlande, qui ne ressemblent en rien à ceux de l'Angleterre, ne donnent point d'humidité ni d'exhalaisons nuisibles, et fournissent du combustible en abondance aux habitans, en même temps qu'ils produisent de riches pâturages.

La population de l'Irlande est nombreuse et progressive ; près de neuf millions d'hommes braves et robustes sont répandus dans les champs ou habitent les villages. De cette population, il n'y a pas plus d'un demi-million qui professent la religion anglicane ; de sorte que l'établissement de l'église établie n'est qu'une *énorme sinécure*, qu'une *aubaine prodigieuse*, au bénéfice de quelques centaines d'individus, et qui tend à l'appauvrissement, à la désunion et à la dégradation de tout le reste de la nation. Les liens qui unissent l'Angleterre à l'Irlande deviennent de jour en jour plus faibles : une guerre étrangère ou toute autre occasion favorable, ajoutée à l'empire d'une foi ennemie, une opinion publique nouvellement créée, une population considérable et mécontente, peuvent effectuer, en peu de temps, une séparation éternelle. Les partisans du système anglican doivent frémir à l'idée d'un pareil dénouement. Cependant cette catastrophe est imminente : il n'est qu'un moyen de la prévenir, c'est la réforme ecclésiastique.

Au lieu d'entraver les progrès de son industrie par des taxes croissantes, que l'on fait peser sur ses manufactures et sur la classe si intéressante des agriculteurs, qui auraient besoin d'encouragement, l'on devrait chercher des ressources dans les domaines de l'Église, dans les immenses terres en friche que possèdent les évêques anglicans, et dans les millions que produisent les terres et les dîmes qui appartiennent aux colléges et aux bénéficiers absens. Voilà le moyen salutaire qu'il faut employer pour cimenter et resserrer les liens de l'union des deux pays, calmer les passions, ramener la tranquillité et pour-

voir aux besoins d'un trésor appauvri. De l'issue de la réforme des dîmes en Irlande, dépendent la paix et la prospérité de l'empire britannique. Un arrangement satisfaisant est à désirer; car rien ne peut être plus déplorable qu'un système vénal qui permet à l'aristocratie privilégiée de l'Angleterre de créer des bénéfices pour son agrandissement personnel, et qui oblige huit millions de catholiques romains de payer en dîmes, biens d'église, etc., près de quatre-vingts millions de francs, pour entretenir environ un millier d'évêques et de ministres de l'église anglicane. Un système aussi révoltant n'offre pas d'exemple dans l'histoire.

Les bornes que nous nous sommes imposées ne nous permettent pas de nous étendre davantage sur les ouvrages en prose de notre auteur (1). Nous allons passer à l'examen de ses œuvres poétiques.

Pendant long-temps il fut à la mode, dans une certaine classe, de critiquer et de décrier les poésies de Moore comme n'étant pas assez métaphysiques; les productions de Wordsworth et des poètes des écoles des lacs avaient seules des charmes pour lui. Pope et Moore, au dire de nos critiques, n'ont aucun droit à leur immense popularité; il va sans dire qu'à ces poèmes classiques, les novateurs préfèrent ceux des poètes qu'on ne lit jamais.

L'opinion erronée qu'il n'est rien de plus facile que d'imiter Pope et Moore, et par conséquent de les égaler, fut accréditée par une foule d'écrivains qui dédaignent le simple et le vrai pour courir après des associations métaphysiques qu'ils décorent du nom générique de génie. Cette erreur fit éclore une foule de versificateurs qui ont inondé l'Angleterre, pendant les vingt dernières années,

(1) Voici la liste et l'ordre des publications des œuvres de Mooro : — Les Odes d'Anacréon, traduites en vers anglais, 1800. — Considérations sur la crise actuelle, 1803. — Corruption et intolérance, deux poèmes. — Epitres, odes et poésies diverses, 1806. — Un volume de poésies passionnées, sous le titre emprunté de *Tom Little's poems*, 1808. — Lettre adressée aux Catholiques de Dublin, 1810. — Bas-Bleu, opéra-comique en trois actes, joué au Lyceum, 1811. — Des lettres interceptées, ou le *Two penny post bag*, 1812. Cette satire mordante a obtenu au moins vingt éditions. — Mélodies irlandaises continuées en onze numéros. — Moore a fini la traduction de Salluste, que la mort du traducteur Murphy avait interrompue. — Le Sceptique, satire philosophique. — Lallah Rookh, roman oriental, dédié au poète Rogers, 1817. — La Famille des Fudge à Paris, 1818. Airs nationaux en quatre numéros. — Chants sacrés, — Ballades, — Pétitions de *Tom Crible au congrès*, en vers. — Bagatelles réimprimées en vers. — Les Amours des Anges, 1823. — Rimes sur la route, et poésies diverses. — Fables en vers pour la Sainte-Alliance. — Ballades, chants, poésies diverses. — Mémoires du capitaine Rock. — La vie de Sheridan, — la vie de Fitz-Gerald, — l'Epicurien, — le Voyageur à la recherche d'une religioo, — la vie de Byron, et une histoire d'Irlande en trois volumes.

de leurs productions. Invention, imagination, passion, voilà leurs grands leviers : l'élégance et les couleurs poétiques furent dédaignées par nos novateurs.

Moore est le seul qui ait nationalisé les poèmes orientaux en Europe. Les belles formes, les splendeurs éblouissantes, les parfums les plus suaves, ont enfin trouvé un digne interprète dans ce charmant poète, dont le génie semble folâtrer à l'aise dans ces régions voluptueuses, comme s'il avait enfin retrouvé son élément naturel. Pénétré du caractère des scènes qu'il dépeint et auxquelles il nous initie, il déploie toutes les richesses de son intelligence. Comparaisons, descriptions, noms propres, traits d'histoire, allusions romanesques, ici tout est nouveau. Néanmoins, tout indique une grande connaissance des coutumes de l'Orient.

Quelque grande que soit la popularité que Lalla Rookh valut à notre poète, c'est comme auteur des Mélodies irlandaises que son nom parviendra à la postérité. C'est en parlant de lui que Byron a dit : « Moore est du petit nombre des auteurs qui survivent à leur siècle ; son nom vivra dans ses Mélodies, qui dureront aussi long-temps que l'Irlande, la musique et la poésie. »

Presque toutes les nations ont une espèce de musique primitive qui leur est particulière, et dont les airs et les mélodies plaisent également au peuple et aux esprits cultivés ; les enfans, bercés au son de ces mélodies, en conservent un souvenir qui ne s'efface jamais ; l'impression ainsi produite sur l'imagination se transmet de génération en génération ; le génie qui le premier les marie à la poésie, acquiert des droits à la reconnaissance éternelle de son pays.

« Mes souvenirs se reportent avec plaisir à cette première partie de ma vie, dit Moore, lorsque j'ai conçu l'idée de faire passer dans mes vers le langage si tendre et si éloquent des airs ravissans de mon pays natal. Je me sens entraîné à parler des impressions et des influences sous l'empire desquelles j'ai résolu de marier la musique à la poésie. C'est au zèle et aux recherches de M. Bunting que son pays est redevable de ces vieux airs nationaux qu'il a su conserver sous le joug des *lois pénales*. La musique de l'Irlande partagea le même sort que le peuple, tous deux furent proscrits. Les admirateurs de cette musique firent un dernier effort pour conserver à leur pays le seul bien qu'il a pu sauver du naufrage de ses libertés, dans un congrès scientifique tenu à Belfast en 1792, auquel assistaient deux ou trois ménestrels, les seuls qui survécurent à cet ordre.

» Les principes démocratiques qui se répandaient si rapidement en Europe réveillèrent en Irlande l'esprit patriotique, et préparèrent ainsi un brillant accueil à un ouvrage qui flattait l'amour-propre national en offrant des preuves irrécusables de l'antique civilisation de ce pays.

» Ce fut en 1797 que la lecture de cet ouvrage me fit connaître pour la première fois les beautés de notre musique nationale. Edouard Hudson, ami de notre famille, qui devint plus tard victime de son patriotisme, me dévoila cette mine riche des mélodies irlandaises. Mes œuvres poétiques doivent aux travaux de Bunting l'accueil favorable qu'elles ont reçu du public. Je me suis lié, vers la même époque, avec le jeune Emmet, qui devint bientôt mon ami intime. Il faisait partie d'une classe plus avancée que la mienne lorsque je fus reçu membre d'une *société délibérante* établie parmi les élèves de l'université.

» Son savoir, son éloquence, non moins que la pureté de ses mœurs et la douceur de ses manières, lui valurent l'estime générale. Nos assemblées se tenaient dans les appartemens des élèves, et l'on peut juger par les questions suivantes des principes politiques qui s'y traitaient :

» Quelle forme de gouvernement est la plus favorable à l'avancement des sciences et des lettres? Une démocratie ou une aristocratie? Un soldat doit-il dans toutes les occasions obéir aux ordres de ses officiers? — En parlant sur ces questions irritantes, Emmet fit une profonde impression sur ses jeunes auditeurs. Après avoir démontré combien les républiques de l'antiquité avaient contribué à l'avancement des lettres et des sciences, il vint à parler de la république française, qui offrait alors aux yeux du monde l'exemple dangereux de ses innovations. Faisant allusion à ce qu'on rapporte de César, qui, en traversant le Rubicon à la nage, parvint à emporter avec lui ses Commentaires et son épée : « C'est ainsi, s'écrie le jeune enthousiaste, que la France navigue à travers une mer orageuse et sanglante : d'une main elle brandit le glaive contre ses agresseurs, tandis que de l'autre elle garantit le dépôt sacré des sciences et des lettres de ces flots sanglans au milieu desquels elle se débat. » Je me souviens de l'avoir entendu dire, dans un autre de ses discours : « Lorsqu'un peuple à la fois puissant et éclairé s'aperçoit enfin combien son gouvernement est arriéré, que lui reste-t-il à faire en pareil cas? C'est d'élever le gouvernement à la hauteur de la nation. » Quelques mois après, Em-

met et moi nous fûmes reçus membres de la société historique. Malgré tous les soins que prirent les fonctionnaires de l'université d'écarter de nos conférences les questions qui se rattachaient à la politique du jour, les jeunes orateurs trouvaient le moyen de parler à leurs auditeurs de l'Irlande et de l'avenir glorieux qui s'ouvrait devant elle. Nous avions nos conservateurs et nos libéraux : Emmet fut à la fois l'ornement et le champion de l'opinion de ces derniers. Ses discours produisirent tant d'effet et parurent si dangereux aux fonctionnaires, que ceux-ci jugèrent nécessaire d'envoyer parmi nous un orateur expérimenté, afin de détruire la fâcheuse impression que les discours d'Emmet auraient pu laisser dans l'esprit de ses jeunes auditeurs. Notre parti fut bientôt mortifié de l'échec éprouvé par Emmet, qui, soit modestie, soit timidité, en répondant à cet orateur, se troubla, et, après avoir balbutié quelques mots, fut obligé de s'asseoir.

» Je soutins moi-même une lutte assez vive avec le parti dominant, au sujet d'un poème burlesque qui m'a valu la médaille littéraire. Sans avoir jamais reçu de leçons de musique, j'ai appris à jouer, sur le piano, quelques-uns des airs de Bunting, dont je venais de me procurer un exemplaire. Emmet s'asseyait souvent à côté de moi, tandis que je jouais. Je me souviens qu'un jour il se leva précipitamment comme un homme qui sort d'un rêve, au moment où je venais de jouer un air martial, et s'écria : « Oh! que ne suis-je à la tête de vingt mille hommes marchant au son de cet air ! »

» Bien que j'eusse senti vivement les beautés qu'inspirèrent de pareils accords, je n'avais pas encore écrit de vers sur cette musique. Mes premiers essais comme champion de la cause populaire parurent dans le journal *la Presse*, fondé par le célèbre Arthur O'Connor, Thomas Additt Emmet et autres chefs des *Irlandais Unis*.» L'auteur, qui avait l'habitude de lire ce journal à sa famille, raconte l'embarras qu'il éprouva un soir en lisant un article qu'il avait inséré lui-même à leur insu. L'heureuse indiscrétion de l'un de ses amis apprit cette circonstance à sa mère qui, lui arracha la promesse de ne plus écrire dans ce recueil. «C'est grâce aux soins de ma mère, qui veillait constamment sur moi, que je dois de n'avoir pris aucune part dans les délibérations des chefs républicains (1), et d'avoir ainsi évité

(1) Les amis de Moore qui prirent part aux événemens déplorables de cette époque furent presque tous protestans.

toute participation à cette lutte téméraire dont tant d'hommes éminens devinrent les victimes. » Il raconte que, par suite du progrès que firent les principes démocratiques parmi les élèves de l'université, lord Clare les força tous, sous la foi du serment, de déclarer s'ils faisaient partie de cette organisation. « Je me rappelle fort bien la tristesse dans laquelle ma famille fut plongée la veille du jour où je devais paraître devant ces inquisiteurs. » Heureusement notre poète se tira avec honneur de ce pas difficile. Au nombre des jeunes gens renvoyés de l'université pour avoir refusé de répondre à des questions qui pouvaient compromettre leurs camarades, se trouvèrent deux frères, dont l'un, après avoir pris une part distinguée dans toutes les entreprises de Napoléon, a été promu au grade de général. Il parle ensuite d'une conversation intéressante qu'il eut avec ce général il y a quelques années en Normandie, dans un voyage à Bayeux, et qui roula sur l'époque de leurs études, sur les amis de leur jeunesse, et sur les scènes orageuses qui marquèrent la vie du général.

» C'est sous l'empire de ces événemens mémorables que naquit et se développa le sentiment qui plus tard se fit connaître dans la musique de ma patrie.» L'on sait que plusieurs des mélodies de Moore renferment des allusions politiques.

When first I met thee warm and young fut le plus populaire de ces chants. Lord Byron lui dit dans une lettre : « J'ai appris que vous avez quitté Chetsworth, où votre mélodie a produit le plus grand effet. Je vous ai déjà dit que c'est une de vos meilleures productions, quoique ce scélérat de..... vous ait engagé à en supprimer une partie.»

Le gouvernement de l'Irlande, las de ses exécutions, finit par accorder aux chefs de l'insurrection le choix de l'exil ou d'une prison perpétuelle. Avant leur départ, il leur fut permis de dire à leurs amis un dernier adieu. — « J'ai visité, dit l'auteur, Édouard Hudson dans sa prison, où il passa quatre ou cinq mois. Chaque jour lui apporta la triste nouvelle du supplice d'un de ses amis. Il attendait son tour. Pour se distraire dans sa solitude, il crayonnait un dessin qui représentait l'origine fabuleuse de la harpe irlandaise, circonstance qui m'inspira ce chant :

'Tis believ'd that this harp, which I wake now for thee
Was a siren of old, who sung under the sea ;
And who, often at eve, through the bright billow rov'd,
To meet, on the green shore, a youth whom she lov'd,

But she lov'd him in vain, for he left her to weep,
And in tears, all the night, her gold ringlets to steep,
Till Heaven look'd, with pity, on true love so warm,
And changed to this soft Harp the sea-maiden's form!
Still her bosom rose fair — still her cheek smiled the same —
While her sea-beauties gracefully curled round the frame;
And her hair, shedding tear drops from all its bright rings,
Fell over her white arm, to make the gold strings.

» On croit que cette harpe, que j'éveille maintenant pour toi, était jadis une sirène qui chantait sous la mer, et qui souvent au soir traversait les vagues brillantes pour venir sur le vert rivage à la rencontre du bien-aimé!

» Mais elle aimait en vain; il la laissa pleurer et baigner de ses larmes toute la nuit ses longues tresses, jusqu'à ce que le ciel, prenant pitié d'un amour si tendre et si vrai, métamorphosa en cette douce harpe la vierge des mers!

» Son beau sein s'éleva comme auparavant, ses joues sourirent encore de même, son corps se courba gracieusement; ses cheveux, distillant des pleurs de chaque brillante boucle, recouvrirent ses bras de neige, et devinrent des cordes d'or. »

Le jeune Emmet, après avoir été enveloppé dans une série d'insurrections, fut enfin arrêté au moment où il retardait sa fuite dans l'attente d'une dernière entrevue avec sa fiancée, fille du célèbre Curran, et dont Washington Irving a peint la cruelle destinée avec tant de pathétique.

« J'étais bien loin de croire alors, » dit Moore, « qu'un de ses » airs favoris servirait d'interprète à l'appel touchant qu'il adressa » à la postérité à l'heure de sa condamnation.

» Le flambeau de ma vie vient de s'éteindre; ma carrière est » terminée; le tombeau s'entr'ouvre pour me recevoir et j'y des- » cends. Je ne demande qu'une seule grâce avant de quitter ce » monde. C'est qu'il me laisse reposer en silence : que personne » n'inscrive mon épitaphe, car puisqu'il n'existe pas d'homme » qui connaisse mes sentimens et qui puisse les défendre; que les » préjugés ou l'ignorance ne les calomnient pas; qu'ils reposent » ainsi que moi dans la paix et dans le silence; que ma tombe » reste sans inscription jusqu'à ce que d'autres temps et d'autres » hommes puissent rendre justice à mon caractère. »

Voici les paroles que ce discours touchant m'inspira :

Oh! breathe not his name, let it sleep in the shade
Where cold and unhonour'd his relics are laid :
Sad silent and dark be the tears that we shed,

As the night-dew that falls on the grass over his head!
But the night-dew that falls, though in silence it weeps,
Shall brighten with verdure the grave where hi sleeps;
And the tear that we shed, though in secret it rolls,
Shall long keep his memory green in our souls.

« Oh! ne murmurez pas son nom... qu'il repose dans l'ombre où froids et sans honneurs ses restes furent ensevelis! Tristes, mornes et silencieux comme la froide rosée des nuits, sont les pleurs que nous versons sur l'herbe qui recouvre sa tête!

» Mais la rosée, bien qu'elle tombe en silence, fera reverdir la fosse où il dort, et nos larmes, quoiqu'en secret elles coulent, garderont sa mémoire vivante dans nos cœurs! »

» Je ne devais pas être moins surpris qu'un autre de ces chants plaintifs se graverait dans les cœurs de ses compatriotes en s'associant au souvenir de la fiancée dont le généreux dévouement partagea avec sa patrie ses derniers vœux.

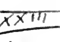
» Elle est loin du sol où repose son jeune héros : une foule d'amans se pressent autour d'elle; mais elle fuit leurs regards, et pleure, car son cœur est enseveli dans la tombe où il dort!

» Elle chante les airs doux et sauvages des plaines chéries qui l'ont vue naître. Elle répète les accords qu'il se plaisait à éveiller. Ah! ceux que ravissent ses chants pensent peu que le cœur de l'enchanteresse se brise!

» Il vécut pour celle qu'il aimait, il mourut pour sa patrie. Elles seules l'attachaient ici-bas. Les pleurs de sa patrie ne tariront jamais : loin de lui son amie ne languira pas long-temps.

» Oh! creusez le tombeau de la vierge en un lieu doré des rayons du soleil lorsqu'ils promettent à la terre un glorieux lendemain; qu'ils brillent sur sa couche comme un sourire de l'Occident; un sourire de son île de douleur, si tendrement aimée! »

Les paroles que j'ai écrites pour un autre de ces airs inimitables, auxquels aucun poète ne saurait rendre justice, devinrent célèbres par l'effet qu'elles produisirent sur l'esprit de Lucretia Davidson, dont l'histoire est racontée d'une manière si intéressante dans la *Quarterly-Review*. Le sentiment qui lui fit placer une harpe éolienne dans une croisée de ses appartemens pour inspirer sa muse, la portait à entendre ce chant à l'heure du crépuscule, afin d'augmenter l'effet qu'il produisait sur elle. Toutes les fois qu'elle l'entendait, elle pâlissait, et même parfois s'évanouissait : néanmoins ce chant favori inspira les vers touchans qu'elle adressa à sa sœur à l'âge de quinze ans.



Nous devons à madame Valmore les vers suivans sur la mort de cette intéressante jeune personne.

Non, je ne veux plus vivre en ce séjour servile.
André Chénier.

Muse à la voix d'enfant ! quelle route épineuse
Déchira tes pieds d'ange égarés loin des cieux ?
Quels épis indigens, fugitive glaneuse,
Nourriront tes destins frêles et gracieux !
Fleur étrangère ! en vain l'eau coule entre ta rive
Et mon rivage, un flot m'attire aux malheureux.
Je suis leur écho triste où leur plainte m'arrive :
Près de moi, loin de moi, j'ai des larmes pour eux !

Oh ! que d'êtres charmans étonnés de la terre,
Ne sachant où porter leur âme solitaire,
Malades de la vie, altérés d'en guérir,
Au milieu de leurs jours s'arrêtent pour mourir !

Tu pleurais de l'entrave attachée à tes ailes,
Toi ! replongeant ton vol dans le ciel étoilé,
Sur ton astre tremblant aux pâles étincelles,
Tu consolais tes yeux d'un sommeil envolé.

Eh bien ! ton front brûlant est voilé sous l'argile ;
Ton âme est échappée à sa prison fragile ;
Un tissu délicat se brise sans effort ;
Ainsi l'œuf au soleil éclate après l'orage :
L'ange qu'il enfermait a ressaisi l'essor,
Et ton dernier soupir fut un cri de courage !
Ne demandais-tu pas ce repos virginal ?
Sur ta tombe innocente un oiseau matinal
Ne va-t-il pas verser quelque suave plainte,
Douce comme ta voix, ta douce voix éteinte ?
La rosée en tombant de ton jeune cyprès,
Ne baigne-t-elle pas ton sommeil calme et frais ?
Dis ! ne souris-tu pas quand ta rêveuse étoile,
Le soir dans ses rayons humides et flottans
Glisse un chaste baiser sur la pudique toile
Où le ciel, qui t'aimait, plongea tes beaux printemps !
Non ! tu ne voudrais plus cueillir nos fleurs avares
Dont les âcres parfums tourmentaient ta raison ;
De nos rangs consternés, libre, tu te sépares,
Et tu ne bois plus l'air où roule le poison.
Le monde t'a fait peur ; de ses bruits alarmée,
Tu te penchas, soumise et vierge, sous la mort,
Et tu t'envolas, fleur fermée,
T'épanouir aux feux qui n'ont pas de remords.

Tu ne vins pas, d'un jour prolongeant ton voyage,
Tenter de nos climats l'air tiède et transparent,
Sous le voile d'encens où brûle leur bel âge,
Regarder tes sœurs en mourant!
De celle dont le cœur s'enferme et bat si vite *,
Toi! tu pouvais prétendre à rencontrer la main :
L'ange blessé l'attire au bord de son chemin,
Et sa grâce peut-être eût enchaîné ta fuite.

A ta pure souffrance elle eût jeté ses fleurs;
De sa lyre voilée elle eût touché ta lyre;
Et dans ses vers brillans, que de loin j'ose lire,
Ton nom jeune eût vécu, baptisé de ses pleurs!

Tu n'as pas vu Delphine à son adolescence,
Muse qui prit son vol si près de ta naissance,
Que l'on eût dit vos jours nés de la même fleur;
Sur son front imprégné de gloire et d'innocence,
Tu n'as pu, jeune sainte, apaiser ta douleur.
Non! l'étoile fuyait. Ton oreille enfantine,
Doucement rappelée au mouvement des flots,
N'aura pas entendu rouler la *brigantine*
D'une exilée aussi qui chante ses sanglots **.

Et tu laisses tomber tes larmes poétiques,
Comme un cygne qui meurt, ses sons mélodieux :
Cris d'âme! ils font vibrer les feuilles prophétiques
Où s'épanchaient tout bas tes précoces adieux;
Car tu tremblais de vivre et tu cherchais ta tombe,
Seule, sous un rameau qui n'a pas vu l'hiver;
D'une vie effleurée, inquiète colombe,
Tu laissas le livre entr'ouvert.

Que de chants étouffés! que de pages perdues!
Que d'hymnes au silence avec toi descendues!
Tu sortais d'être enfant, *Lucretia*... Tu meurs,
Et tu le voulus bien! pardonne à nos clameurs.

Non! je n'ose pleurer dans ma pensée amère;
Non, je ne te plains pas, mais que je plains ta mère (1)!

* Madame Tastu.

** Madame Pauline Duchambage.

(1) Les paroles *Love, Valour and Wit* valurent à notre poète un témoignage bien flatteur, et lui prouvèrent que l'effet de ces chants patriotiques, loin de se borner à la terre natale, se grave aussi dans les cœurs des descendans de ces nobles familles qui furent obligées pendant les jours déplorables de la persécution de chercher l'hospitalité sur une terre étrangère. Il y a quelques années j'ai reçu un portefeuille contenant une belle peinture représentant *Love, Valour, Wit* (Amour, Valeur, Esprit), entourés des emblèmes favoris de l'Irlande, la harpe, le trèfle et la tête mitrée de saint Patrice, accompagnée de la lettre suivante :

Il sera difficile de lire sans émotion cette courte vie insérée dans la *Quarterly-Review* et traduite par M. Amédée Pichot.

Il ne m'est pas possible d'y penser, s'écrie Mme Valmore, sans que mon cœur ne s'emplisse de larmes. Si je savais peindre, je ferais le portrait de *Lucretia*. On la devine dans ces stances, qu'elle écrivit à l'âge de quinze ans.

« Étoile du soir! astre étincelant, diamant de la couronne du ciel. Ah! si mon âme était libre, comme elle prendrait son essor vers toi!

» Que tu es calme et belle! Semblable à la clarté pure d'une lampe allumée sur l'autel de la vertu! Ah! sans doute le monde brillant que tu es fière de contenir ne fut jamais ni perdu, ni racheté!

» Là, des êtres purs comme l'aile des cieux mêlent en commun leurs espérances et leur félicité, pendant que les anges font vibrer leurs lyres, et que les séraphins forment un dais avec leurs ailes étendues.

» Là, des jours sans nuages, des nuits brillantes sont éclairées par le reflet des clartés célestes. Là, se succèdent rapidement

25 août 1836.

Monsieur,

« Si les poètes n'étaient en quelque sorte une propriété intellectuelle dont chacun prend sa part à raison de la puissance qu'ils exercent, je ne saurais en vérité comment faire pour justifier mon courage, car il en fallait beaucoup pour avoir osé consacrer mon pauvre talent d'amateur à vos délicieuses poésies, et plus encore pour en renvoyer le pâle reflet à son véritable auteur.

J'espère toutefois que ma sympathie pour l'Irlande vous fera juger ma faible production avec cette heureuse partialité qui impose silence à la critique; car, si je n'appartiens pas à l'île Verte par ma naissance ni mes relations, je puis dire que je m'intéresse avec un cœur irlandais et que j'ai conservé plus que le nom de mes pères. Cela seul me fait espérer que mes petits voyageurs ne subiront pas le triste noviciat des étrangers. Puissent-ils remplir leur mission sur le sol natal, en agissant conjointement et toujours pour la cause irlandaise et amener enfin une ère nouvelle pour cette héroïque et malheureuse nation : —Le moyen de vaincre de tels adversaires s'ils ne font qu'un!

Vous dirai-je, monsieur, les doux momens que je dois à vos ouvrages, ce serait répéter une fois de plus ce que vous entendez tous les jours et de tous les coins de la terre. Aussi j'ai garde de vous ravir un temps trop précieux par l'écho de ces vieilles vérités.

Si jamais mon étoile me conduit en Irlande, je ne m'y croirais pas étrangère. Je sais que le passé y laisse de longs souvenirs, et que la conformité des désirs et des espérances rapproche en dépit de l'espace et du temps...

LA COMTESSE ***.

les saisons et les années inaperçues, et sans laisser de regrets à l'âme.

» Petite étoile étincelante du soir, diamant posé sur le bandeau bleu du ciel, avec quelle ivresse je volerai vers toi dès que mon âme sera libre.

» Elle est libre ! »

Les peintres appellent les dernières touches de pinceau qu'ils donnent à quelque tableau favori, *ultima basia.* « C'est avec le même sentiment, s'écrie le poète à qui nous empruntons ces détails, que je dis à mes mélodies un dernier adieu. »

Madame Belloc, dans les aperçus intéressans placés en tête de sa belle traduction des chefs-d'œuvre de Moore, qu'elle a su rendre avec tant d'élégance et de grâce, ayant parlé de ses poésies, nous bornerons cette notice à quelques remarques générales et à la reproduction en vers français de quelques passages de ces compositions.

Nous devons l'imitation suivante à la belle lauréate de l'Académie française, madame Louise Colet, qui a déjà enrichi notre Bibliothèque anglo-française d'une traduction en vers et en prose de la tragédie de *Macbeth* de Shakspeare et d'une foule d'autres charmantes imitations des poètes anglais.

Pars, puisque la gloire t'appelle !...
Mais lorsque tu t'enivres d'elle,
Oh ! du moins, souviens-toi de moi.
Quand la louange autour de toi
Se répand douce à ton oreille,
Ah ! que mon image s'éveille
Dans ton cœur, souviens-toi de moi.
D'autres femmes te seront chères,
D'autres bras pourront t'enlacer,
Et tous les biens que tu préfères
Sur tes pas iront se presser ;
Mais si celles que ton cœur aime
Sont heureuses auprès de toi,
Au comble du bonheur suprême,
Oh ! toujours souviens-toi de moi !

La nuit, quand ta vue est charmée
Par ton étoile bien aimée,
Alors, oh ! souviens-toi de moi !
Pense qu'elle brilla sur toi
Un soir où nous étions ensemble,
Et quand sur ton front elle tremble,
Oh ! toujours, souviens-toi de moi.

Lorsque dans l'été tu reposes
Tes yeux sur les mourantes roses
Que nous aimions tant autrefois,
Lorsque leur parfum t'environne,
Songe que, tombant sous mes doigts,
Je t'en formais une couronne
Ou les effeuillais avec toi;
Et toujours souviens-toi de moi.

Puis quand le vent du nord résonne,
Et que les feuilles de l'automne
Gisent éparses près de toi,
Alors, oh! souviens-toi de moi.
Lorsque tu contemples dans l'âtre
La flamme ondoyante et bleuâtre,
Oh! toujours souviens-toi de moi.
Si des chants de mélancolie
Tout-à-coup viennent te frapper,
Si tu sens ton âme amollie
Dans une larme s'échapper,
Si ton souvenir te murmure
L'harmonie enivrante et pure
Que j'entendais auprès de toi,
Oh! pleure, et souviens-toi de moi.

Nous terminerons notre revue des Mélodies par celle intitulée: *Come o'er the sea*, etc., que madame Tastu a rendue avec son talent accoutumé.

LA MER.

Viens! ô viens avec moi sur la mer azurée;
Qu'aux vents capricieux ma barque soit livrée.
Tu seras ma compagne, alors que le soleil
Colore l'Océan de son éclat vermeil,
Ou lorsque, s'échappant de la nuit orageuse,
La neige au sein des flots tombe silencieuse.
Que nous font des saisons les changemens divers?
La flamme qui nous luit ne connaît point d'hivers.

Ah! qu'importe le sort si ta main caressante
S'appuie au gouvernail de ma nef inconstante!
Si nous sommes unis, si l'amour suit nos pas,
La vie est près de toi, la mort où tu n'es pas.
Viens! ô viens avec moi sur la mer azurée;
Qu'aux vents capricieux ma barque soit livrée;
Oublions des saisons les changemens divers:
La flamme qui nous luit ne connaît point d'hivers.

Crois-moi, fuyons la terre et ses brillantes chaînes,

oublier, dans des fictions aussi flatteuses, la dégradation que nous offre l'histoire de temps plus modernes? »

Les poèmes satiriques de Moore, la *Corruption* et *l'Intolérance*, furent publiés en 1808, et l'année suivante parut le *Sceptique*. « Dans les nombreuses attaques des journaux du gouvernement, dit-il, que m'attirèrent mes vers satiriques contre le Régent, on prétendait, pour aggraver mes torts, que j'étais l'obligé du prince. Voici les seules faveurs que j'en ai reçues : A la demande d'un de mes meilleurs amis, lord Moira, le Régent me permit de lui dédier ma traduction d'Anacréon. Je fus admis deux fois à dîner à Carlton House, et à l'époque de son avénement à la régence, je fus une des quinze cents personnes qui jouirent du privilége d'assister à la fête qu'il donna à cette occasion. »

En parlant des *Airs nationaux*, Moore s'exprime ainsi : « C'est, je crois, Platon qui dit : *Naturâ ad modos ducimur ;* nous sommes naturellement portés vers la mélodie : le grand nombre d'airs que tous les pays, à l'exception de l'Angleterre, possèdent, démontre la vérité de cette assertion ; un joli air sans paroles ressemble à l'une de ces demi-créations que Platon décrit comme errant dans le monde à la recherche de l'autre moitié ; la retrouver en mariant des paroles appropriées aux airs des divers pays, tel est le but de ces compositions. Nous ne voulons pas nous borner à des airs purement nationaux, mais partout où nous rencontrerons un air dépourvu de paroles, nous n'hésiterons pas à en enrichir notre collection. »

Nous devons les imitations suivantes de deux de ces airs à la plume élégante de madame Amable Tastu.

LES TROIS BARQUES DE MOORE.

Sur les bords d'une source où fermente la vie,
L'Espérance et l'Amour se penchaient en riant ;
La source était limpide, et l'Amour prit envie
De se livrer sans guide au rapide courant ;
L'Espérance, sur la rive,
S'arrêta, toute pensive.

Ma voile, dit l'Amour, a besoin de s'étendre
Sur les flots scintillans d'écume et de clarté !
Et son regard d'adieu se prolongea si tendre,
Qu'elle dit : Au revoir ! avec sécurité.
Hélas ! la jeune Espérance
Ne connaissait pas l'absence !

Son repos dura peu. Triste, errante, peureuse,

Jusqu'à l'heure où, le soir descendant sur les eaux,
Elle chercha des yeux la barque aventureuse,
Et sa main, sur le sable envahi par les flots,
Traça le nom qu'elle adore,
Et l'eau l'effaçait encore !

Une voile apparait enfin ! le vent l'apporte;
La crédule immortelle a cessé de gémir;
Mais quoi ! c'est l'opulence et sa froide cohorte;
Dans sa nacelle d'or elle semble dormir.
Oh ! celle où l'Amour voyage
Illumine davantage !

Une autre voile encor s'enfle plus gracieuse,
C'est l'Amitié paisible au milieu du torrent;
La lueur de sa lampe est calme et radieuse;
Mais l'Amour ! ah ! l'Amour brûlait en éclairant !
D'où vient donc que sa lumière
Ne revient pas la première ?

Sur les monts, sur les bois, sur l'eau, sur le rivage,
La nuit jette sa chaîne et ses pavots pesans;
Chaque voile s'endort sur un pâle nuage;
Des larmes ont noyé les songes séduisans;
L'Amour laissa passer l'heure,
Il ne vient plus quand on pleure !

LE GONDOLIER.

Sur l'eau qui nous balance,
Glisse et vogue en silence;
Poursuis, mon gondolier,
Ton chemin familier;
Dans le flot qui sommeille
Frappe si doucement,
Que l'attentive oreille
D'une amante qui veille
Devine seule, en ce moment,
Que la barque porte un amant !

Vois ! si le ciel parlait aussi bien qu'il regarde,
Quand ses yeux étoilés brillent au sein des nuits,
Que raconterait-il de tout ce que hasarde
Une errante jeunesse en ses tendres ennuis ?

Sur l'eau qui nous balance,
Glisse et vogue en silence;
Poursuis, mon gondolier,
Ton chemin familier;

Dans le flot qui sommeille
Frappe si doucement,
Que l'attentive oreille
D'une amante qui veille
Devine seule, en ce moment,
Que la barque porte un amant!

Au pied de ce balcon tourne et suspends ta rame;
J'y suis... je monte... O Dieu! si nous prenions pour vous
Les soins que nous prenons pour l'amour d'une femme,
Quels anges nous serions! Mais l'amour est si doux!

Sur l'eau qui te balance,
Reste seul en silence;
Garde, mon gondolier,
Ton poste familier;
Que la craintive oreille
D'une amante qui veille
Devine seule, en ce moment,
Que la barque attend un amant!

C'est dans l'île de Zéa, (le Céos des anciens) la patrie de Simonide de Bacchylide, que le poète a placé la scène de ses chants sur la Grèce; il les a liés ensemble par des narrations poétiques. Il voulut ainsi en unissant le récréatif au chant, faciliter à un plus graud nombre de personnes les moyens de prendre part à ces divertissemens, et associer comme lecteurs les personnes auxquelles la nature a refusé le don d'une mélodieuse voix.

L'idée d'un poème sur l'Orient date de 1812. M. Perry se chargea d'en parler à Longman, qui, sans avoir vu un seul vers du manuscrit, consentit à payer quatre-vingt mille francs pour cet ouvrage, dont la composition ne fut terminée qu'en 1816. Madame Belloc en ayant donné l'analyse, nous neus bornerons à insérer ici le jugement que l'*Athénéum* a porté de ce poème, et du roman en prose poétique l'Épicurien: « Je saisis cette occasion, dit le correspondant du journal, de constater l'exactitude extraordinaire qu'apporte M. Moore dans ses détails topographiques et caractéristiques des mœurs et des coutumes que renferment Lalla Rookh et l'Épicurien. J'ai eu occasion de lire ses Odes Atlantiques et Américaines dans le pays et au milieu du peuple dont il fait la description. J'ai eu le plaisir de lire Lalla Rookh en Perse, et j'ai parcouru l'Épicurien tandis que mes souvenirs de l'Égypte et de ses merveilles étaient encore aussi récens que si je venais de quitter les bords du Nil

pour l'Arabie. Je me plais à reconnaître la satisfaction que me fit éprouver la lecture de ses ouvrages et à en constater la fidélité et l'exactitude. »

Parmi les incidens qui se rattachent à Lalla Rookh, nous ne devons pas passer sous silence le magnifique divertissement mêlé de chants et de danses qui eut lieu au château de Berlin pendant une visite du grand duc Nicolas en 1822. Les différentes histoires que renferme ce poème furent représentées sur le théâtre de la cour. Les principaux acteurs qui parurent dans cette représentation furent : le grand duc, le prince Guillaume frère du roi, le duc de Cumberland (roi de Hanovre), le comte de Maak, la grande duchesse, la princesse Louise Radzivill, sans compter cent cinquante personnes qui remplirent les rôles de seigneurs et dames de Bucharie, dames de Cachemire, seigneurs et dames dansantes à la fête des roses, etc.

Voici quelques détails sur cette fête :

Les décors représentaient les portes brillantes du Paradis entourées de nuages. Dans le premier tableau on voyait la Peri, triste et désolée, couchée sur le seuil des portes fermées, et l'Ange de lumière qui lui adresse des consolations et lui donne des conseils. Le second tableau offre le moment où la Peri, dans l'espoir que ce don lui ouvrira l'entrée du Paradis, recueille la dernière goutte de sang que vient de verser le jeune guerrier indien en combattant pour la liberté de son pays.

La Peri et l'Ange de lumière répondaient pleinement à l'image et à l'idée qu'on est tenté de se faire de ces deux personnages, et l'impression généralement produite par les tableaux de cet épisode délicat et intéressant est loin de s'effacer de notre souvenir.

Cette grande fête décida le baron de La Motte Fouquet à traduire en vers allemands Lalla Rookh ; il décrit dans un poème adressé à l'impératrice de Russie, et placé en tête de cette traduction, les motifs qui le portèrent à l'entreprendre.

Nous sommes redevables de nouveau de deux autres fragmens au talent si gracieux de madame Tastu, qui a répandu tant de charmes sur les emprunts qu'elle a faits à la poésie anglaise.

LA GUIRLANDE.

Je connais dans les bois, sur le front des montagnes,
La fleur qui sert d'asile aux songes incertains.
Cours, ô jeune beauté ! dépouille les campagnes,
Que leurs dons parfumés s'assemblent sous tes mains.

Hâtons-nous de former la guirlande légère
Qui doit rendre l'amour à tes vœux assidus;
Hâtons-nous, le temps fuit, la fleur est passagère,
Les songes et les fleurs demain ne seront plus!

Le songe de l'amour, vers la vierge timide,
S'élance chaque nuit de ce jasmin humide;
Le songe de l'espoir, plus fidèle au malheur,
Et dont le chant magique assoupit la douleur,
Naît de cet amandier, qui dans les airs balance
De ses rameaux fleuris la pompeuse imprudence:
Hâtons-nous, profitons de ces rians tributs;
Les songes et les fleurs demain ne seront plus!

Cette fleur, où se cache une brillante image,
Teint des couleurs de l'or la dent du faon sauvage;
La noire mandragore, en inspirant l'horreur,
Poursuit le meurtrier d'un fantôme vengeur.
Garde-toi d'approcher cette plante ennemie
Qui jette la terreur dans nos sens éperdus;
Tressons, tressons ces fleurs, hâtons-nous, jeune amie,
Les songes et les fleurs demain ne seront plus!

Voici le cannellier, à l'écorce odorante;
Le songe du cœur pur qui l'habite le jour,
Oppose au noir soupçon la douceur caressante;
Ah! ce songe puissant ramènera l'amour.
Hâtons-nous, hâtons-nous, achevons la guirlande,
Les instans différés sont des instans perdus;
Cours au front d'un amant déposer ton offrande,
Les songes et les fleurs demain ne seront plus!

L'ODALISQUE.

Aux bords du Bendemir est un berceau de roses
Que jusqu'au dernier jour on me verra chérir;
Le chant du rossignol, dans ses fleurs demi-closes,
Charme les flots du Bendemir.

J'aimais à m'y bercer d'un songe fantastique;
M'enivrant de parfums, de repos, d'avenir,
J'écoutais tour à tour l'oiseau mélancolique
Et les ondes du Bendemir.

Maintenant, loin des lieux où fleurit mon aurore,
Je dis : Voit-on encor la rose s'embellir?
Et le chantre des nuits soupire-t-il encore
Sur les rives du Bendemir?

Non, le printemps n'est plus, la rose s'est flétrie,
Le triste rossignol de douleur va mourir,
Et je ne verrai plus couler dans ma patrie
Les flots d'azur du Bendemir.

Mais il nous reste au moins, quand la rose est passée,
Un parfum précieux que l'art sait obtenir,
Pareil au souvenir qui rend à ma pensée
Les bords rians du Bendemir.

Aussitôt que la représentation fut terminée, Lalla Rookh (l'impératrice elle-même) s'écria en soupirant : Est-ce donc fini ? sommes-nous arrivés à la fin de ce qui nous a procuré tant de plaisir ? N'y a-t-il pas de poète qui voudrait communiquer aux autres et aux temps futurs une idée du bonheur dont nous avons joui ce soir ? A cet appel, un chevalier de Cachemire (qui n'est autre que le baron lui-même) s'approche et promet de présenter au monde le poème tel qu'il avait été conçu, et reçoit pour récompense un sourire approbateur de Lalla Rookh.

En parlant de son voyage en Amérique, Moore ajoute : « Il se trouvait alors dans cette station un jeune marin qui s'est acquis un nom justement célèbre parmi les auteurs qui ont écrit sur les voyages.» Le capitaine Bazil Hall a rendu justice aux tableaux gracieux que Moore a tracés des scènes si pittoresques de l'Amérique dans ses voyages de Bermuda à New-York, à Norfolk, à Washington, où il raconte d'une manière assez plaisante la mortification qu'éprouva M. Méry, le ministre anglais, de la réception que lui fit M. Jefferson, président des États-Unis. Tandis que l'ambassadeur crut nécessaire de revêtir le plus brillant costume, afin de présenter ses lettres de crédit, le président se contenta de le recevoir en pantoufles et en bas de laine.

Après un second voyage à New-York, Moore visita la cataracte de Niagara : « J'aurais de la peine à dire lequel des deux m'a impressionné le plus vivement : la vue des chutes de Niagara ou celle des ruines du Colysée aperçues au clair de la lune.» Il descendit le Saint-Laurent à Montréal, à Québec, d'où il se rendit à Halifax. Ces voyages sont décrits dans ses épîtres qui donnent une description de ces pays.

« Celui qui veut chercher chez les anciens, dit le poète, cette délicatesse de sentiment et cette riche imagination si nécessaires à épurer et à animer la poésie passionnée sera bien déçu dans ses espérances. Aucun écrivain de l'antiquité ne saurait lui servir de modèle dans ce genre de composition. Les écrits d'Ovide sont trop

licencieux; les commentateurs de Properce décorent du nom d'érudition les allusions mythologiques du dernier, qui nous paraîtraient le comble du pédantisme. Il est étonnant que tant de critiques l'aient préféré au doux et tendre Tibulle. Ce dernier est rempli de sentimens délicats et d'aperçus remarquables par leur finesse. L'idée de son retour inattendu à Délia *« tunc veniam subito »* est imaginée avec toute l'ardeur de l'amant le plus passionné, et le sentiment *nec te posse carere velim* vient du cœur; mais suivant moi le poète de Vérone possédait des sentimens plus élevés qu'aucun d'entre eux. »

Il était réservé au poète d'Érin de nous offrir un exemple de l'union de compositions passionnées et de sentimens d'une exquise délicatesse, dont il déplore l'absence chez les auteurs de l'antiquité. Que de beautés dans ces stances :

Entends-tu les gondoles
S'égarer sur les flots ;
Les tendres barcarolles
Des jeunes matelots ?

Le frais désir
Éveille partout le plaisir.
Oh ! viens à moi,
Belle ! je rame ici vers toi !

Au son des mandolines
Que de cœurs palpitans !
Là-bas sur les collines
Que de couples contens !

Tout s'unit, tout s'adore
Sur la terre et les eaux,
Et je suis seule encore
Au milieu des roseaux !

Voici l'heure charmante
Où l'on chante plus bas ;
Et de ma jeune amante
Je sens frémir les pas !

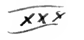
Quand, sur les mêmes fleurs dont se parent leurs têtes
A la lueur des feux qui brillent dans nos fêtes,
Des anges de la nuit la foule se répand,
Lorsqu'un objet aimé nous cherche et nous attend,
Qu'il est doux de verser dans l'âme inquiétée
De cet objet charmant, qui se penche vers nous,
Les aveux renfermés dans notre âme agitée,

Et nourris tant de jours pour la fête enchantée
Dont l'espoir fut si doux !

Quand la fête, et le luth, et la danse amoureuse
S'endorment sur les fleurs du gazon parfumé ;
En se tenant la main loin de la foule heureuse,
Quand on s'égare seul avec l'objet aimé,
Qu'il est triste de voir déjà le jour descendre
Sur un front qui rougit, plus touchant désormais !
Qu'il est triste l'adieu qui nous suivra si tendre
Dans un songe où le cœur se berce et croit entendre :
Ne nous quittons jamais!

Nous croyons ne pouvoir mieux finir cette notice qu'en établissant un parallèle entre notre poète et le génie sublime dont les œuvres offrent un contraste si frappant avec celles du barde d'Érin.

Moore dit dans sa préface placée en tête des *Amours des Anges*, qu'il en avait précipité la publication afin d'éviter le désavantage de paraître après le *Ciel et Terre* de lord Byron, ou comme il l'exprime lui-même, « par une apparition plus prompte dans l'horizon littéraire, me donner la chance de ce que les astronomes appellent un *lever héliaque*, avant l'apparition de l'astre dont l'éclat devait m'éclipser. » Ce fut de la part de notre auteur une modestie qui lui fait honneur, mais qui n'était nullement fondée. La lumière tendre qui brille autour des vers suaves de Moore ne courait aucun danger d'être éteinte par l'éclat volcanique du génie de Byron; ce serait une aurore boréale éclipsée par une éruption du mont Vésuve. Il y avait place pour tous deux dans les régions infinies de l'imagination et de l'invention; leurs révolutions ne s'accomplissant pas dans les mêmes orbites, ils ne pouvaient se rencontrer; tous deux se partagèrent le public poétique dans des genres différens; lus et admirés tous deux par tous les hommes de goût, chacun avait néanmoins une classe favorite de lecteurs. Tous ceux qui ont en partage la gaieté, la beauté, l'esprit, le bonheur, idolâtrent la muse gracieuse de Moore. Les vers sombres de Byron sont gravés dans les cœurs de ceux dont la gaieté s'est rembrunie et cache un ver rongeur. En réfléchissant aux maux qui écrasent l'humanité, il n'est pas étonnant que les admirateurs des sombres portraits de Byron fussent plus nombreux que ceux de son brillant rival. — La poésie de Moore est essentiellement la poésie de l'*imagination*, celle de Byron est la poésie de la *passion*. —Byron est sérieux jusque dans ses plaisanteries; Moore



semble badiner dans ses momens les plus sérieux. Tandis que celui-ci joue avec le sujet qu'il traite et le caresse, l'autre le serrant convulsivement contre son sein, exhale sur lui un souffle mortel et s'en détourne avec dégoût et désespoir; le délicieux arome qui s'échappe des fleurs de la poésie répand constamment ses parfums sur les vers du barde d'*Erin*; le noble poète, moins heureux dans son choix, n'en extrait que du poison. Egoïstes fastidieux, faux dévots, hommes aux préjugés, aux calculs intéressés, aux cœurs durs et desséchés, hypocrites de tout genre, Byron leur arrache à tous le masque, et par la force de son génie les contraint à contempler leurs traits hideux, qu'il a dévoilés sur le tableau tracé dans les vers magiques de sa brûlante poésie.

Créations vierges et délicieuses de la nature, sylphes légers, esprits aériens, ailes odoriférantes, fleurs, arcs-en-ciel, sourires, rougeurs qui embellissent le front pudique de la jeune beauté, baisers, même les larmes; voilà le brillant cortége de la muse de Moore. Chaque page de ses œuvres forme une vignette, chacun de ses vers brille et étincelle; parfois le noble exilé, faisant un retour sur lui-même, oublie les torts de sa patrie; alors sa muse se complaît au milieu des montagnes de son pays natal, ou des scènes enchanteresses de l'Orient. Sa *Highland Mary*, la première qui fit battre d'amour son cœur, la tendre Zuleika, la belle Gulnare, la naïve Haïdée, délicieuses créations de son pinceau magique, paraissent au milieu de ses sombres tableaux, comme l'oasis dans les déserts brûlans de l'Afrique. Moore, par un contraste non moins frappant, dépose ses couronnes et ses guirlandes de roses, quitte un moment la coupe enivrante, saisit la harpe de la gloire, et fait entendre de mâles accens de vengeance et de liberté. Dans son *Two penny post Bag* sa plume satirique va chercher jusque dans son palais le régent et ses courtisans, leur décoche ses traits acérés; on dirait alors sa plume trempée dans du fiel. Non content de les avoir terrassés il les poursuit en France, et plus d'une fois avec l'arme du ridicule, peignant leurs faiblesses et leurs extravagances, venge les torts de sa patrie sur ses stupides oppresseurs.

Byron, délaissé par sa femme, séparé de son enfant, repoussé par ses compatriotes, en proie aux angoisses les plus vives, se livrant aux accès de sa colère, devint souvent injuste; ses tableaux sombres déchirent le cœur. Moore nous éblouit trop par les splendeurs de ses images, nous sommes rassasiés de par-

fums, l'oreille est fatiguée de sons harmonieux, chaque syllabe exprime un soupir. Le sentiment se perd dans les sourires, les sourires mêmes sont surchargés d'épithètes, c'est l'aurore en plein midi. On a reproché au barde d'*Erin*, dans son indolente volupté, de ne pas exciter notre curiosité à rechercher les rapports qui existent entre ses inspirations et les objets qu'il dépeint. Ce soin fastidieux, qui devient insipide dans Wordsworth, Moore l'a évité avec trop de soin; l'intérêt et le plaisir que nous éprouvons en lisant ses poèmes nous viennent souvent des impressions et des propriétés physiques des objets qu'il peint. Nous n'apercevons pas de figures humaines, point d'effets pittoresques, le poète a tout sacrifié à ses vives conceptions, à son ambition insatiable d'ornemens poétiques et aux caprices inépuisables mais délicieux de sa riante imagination.

Moore est le plus habile coloriste de tous les poètes de la Grande-Bretagne; sa poésie reflète le cœur tendre et susceptible de l'auteur qui sympathise avec tout ce qui est délicieux et aimable dans la nature. Le lecteur n'est pas obligé d'avoir constamment sous les yeux ces tableaux de souffrances et de crimes qui nous révoltent chez tant d'auteurs. C'est là ce qui explique le charme de la poésie de Moore : ce charme, tout le monde le sent. Point de rides, point de difformité sur sa surface unie et luisante. Voluptueux sans cesser d'être décent, notre poète ressemble à ces amans qui disent les choses les plus tendres dans toutes les occasions. Les peines et les chagrins sont bannis de leurs pensées; ils communiquent, à leur insu, aux autres le plaisir qu'ils éprouvent eux-mêmes.

La poésie de Byron ressemble au pin de Milton brûlé par le feu du ciel; la forme en est âpre et souvent repoussante, les racines se plongent à travers les noires fentes des rochers, la tête, excoriée mais altière, semble braver le ciel et se complaire au sein des régions qui enfantent le tonnerre et l'ouragan.

La poésie de Moore est une fleur sans épines; son toucher est velouté, sa couleur rosée; sa forme gracieuse a été moulée par les mains mêmes de la beauté et de l'amour.

D. O'SULLIVAN.

CHEFS-D'ŒUVRE POÉTIQUES

DE THOMAS MOORE.





LALLA-ROOKH.



LALLA-ROOKH.

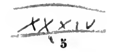
ANALYSE ET CITATIONS DU PROPHÈTE VOILÉ.

La poésie de Moore est toute resplendissante. Elle emprunte aux astres leurs rayons, aux fleurs leurs plus belles teintes, aux cascades leurs perles d'argent, à l'arc-en-ciel ses changeantes couleurs; c'est une splendide fête de l'imagination. Le poète-sylphe a voltigé, butiné sur la terre, sur l'océan, dans les nues; il a savouré toutes les joies qui sont sous le soleil, et il en a extrait l'essence. Il secoue ses ailes, et une pluie de lumière et de parfums vous inonde; il ouvre la bouche, et il en sort de ravissantes harmonies; il fait apparaître sans relâche de magiques tableaux; il change en or tout ce qu'il touche. Les cailloux de ses paysages sont autant de pierres précieuses, dont chacune a son étincelle, son jet de flamme. Il y a de grandes beautés, une puissante séduction, dans cet immense déploiement de luxe. Vous tombez tout d'abord sous le charme; vous êtes ravis, transportés; puis, à la longue, vient la fatigue : cette atmosphère de palais vous étouffe; vous avez besoin d'air. Dans ce festin, tout de miel et de lait, vous regrettez le pain bis : enfin, vous demandez grâce; et si, par hasard, vous entrevoyez un coin de terre que le poète a oublié de dorer, vous y courez bien vite, heureux d'échapper à tant de richesses factices, et de revenir à la réalité.

Une inépuisable fécondité d'ingénieuses métaphores, de chatoyantes images, de gracieuses fantaisies, est à la fois la qualité éminente et le défaut de la plupart des œuvres de Moore. Jamais on ne poussa plus loin la coquetterie du langage, jamais on ne varia avec plus d'art les épithètes, les mots nuancés qui enrichissent la langue poétique des Anglais; partout la trame dis-

paraît sous l'éclat des broderies. Comment une traduction pourrait-elle donner l'idée de ce talent tout de détails? Comment rendre dans notre prose nette et concise, qui vit surtout de pensées et de faits, bagage léger pour un poète aussi sensitif que Moore, le brillant de cette poésie, travaillée, ciselée comme un vase d'or bruni où les ornemens et le fond se disputent à qui attirera le plus l'œil? A chaque instant l'expression fait défaut; le traducteur ne trouve point d'équivalens à cette foule de mots d'autant plus riches qu'ils sont plus vagues, et que leur sens flottant se prête aux fantaisies capricieuses du lecteur et change selon son point de vue. On se résout difficilement aussi à mutiler des vers harmonieux, à leur ôter un de leurs plus grands charmes. Le poète, dépouillé de son auréole, a droit de vous demander compte de cette injure, et pourtant s'il est véritablement inspiré, si ses impressions sont profondes, il reste encore assez de lui dans ces débris pour émouvoir et plaire. C'est la pensée qui m'a soutenu pendant cette tâche ingrate. Je me suis dit que ceux qui ne savent pas l'anglais aimeraient mieux connaître Moore à demi que de l'ignorer tout-à-fait. Quant aux autres, je les renvoie au texte, dont l'intelligence peut seule faire comprendre certaines beautés, m'absoudre de certaines affectations, et suppléer enfin à ce que mon travail a nécessairement d'imparfait.

Lalla Rookh, l'œuvre la plus importante de Moore, parut en 1817. Ce poème eut un succès de vogue. On le traduisit en arabe, et l'ambassadeur persan affirmait, après l'avoir lu, que c'était bien certainement un manuscrit hindou qu'on avait mis en vers anglais. La scène est en Asie, cette terre promise des poètes, qui a toujours à leurs ordres son soleil de feu, ses mines de diamans, ses rives semées d'écueils de corail, ses légendes de guerre et d'amour, et tous ses noms sonores. Un si brillant *matériel* appartenait de droit à Moore : aussi s'en est-il emparé en roi! Nul ne s'est trouvé plus à l'aise dans cette terre de féerie; il la connaît comme son pays natal; ainsi que sa Péri, il sait où sont situées «les îles des parfums,» où est cachée «la coupe de joyaux pleine de l'élixir de vie qui pétille jusqu'au



bord.» Il n'y a pas une superstition de l'Orient, pas une coutume poétique qu'il ne fasse revivre dans ses vers.

Le plan, ou plutôt le cadre des divers poëmes réunis sous un même titre, est des plus simples.

Aureng-Zeb a promis sa fille au fils d'Abdalla, roi de la Petite-Tartarie, et descendant en ligne droite du grand Gengis-Khan. La princesse, qui n'est autre que Lalla-Rookh ou «la belle aux joues de tulipes,» part de Dehli avec un cortége qui surpasse en magnificence toutes les pompes de l'Inde. Elle est accompagnée de Fadladin, grand chambellan du harem, représentant de l'étiquette, défenseur des idées reçues et juge suprême de toutes choses, «depuis la teinte des paupières d'une Circassienne jusqu'aux plus profondes questions de science et de littérature, depuis le mélange d'une conserve de feuilles de rose jusqu'à la composition d'un poëme épique. Telle était l'influence de son avis sur les divers goûts du jour, que dans Dehli, cuisiniers et poètes tremblaient devant lui. Sa conduite et ses opinions politiques se réglaient sur ce distique de Sadi : «Si le prince vient à dire qu'il fait nuit à midi, jurez que vous voyez la lune et les étoiles!» et son zèle pour la religion, dont Aureng-Zeb se montrait le zélé protecteur, était à peu près aussi désintéressé que l'amour de l'orfèvre qui s'éprit des yeux de diamans de l'idole de Jaggernaut.»

Lalla-Rookh, bientôt lasse de ce fastidieux personnage, lasse aussi des beaux sites qu'elle entrevoit du haut de son palanquin, ennuyée des récits de ses esclaves et des danses des bayadères, avise enfin parmi sa suite un jeune poète que son fiancé lui a dépêché du fond de la vallée de Cachemire pour la distraire et abréger la route. Feramorz est le plus beau, le plus élégant, le plus sentimental des poëtes ; il porte négligemment des rangées de perles fines sur ses habits; un magnifique châle du Thibet entoure son haut bonnet tartare; ses sandales sont couvertes d'admirables broderies, et il sait autant d'histoires que la sultane Schéhérazade de conteuse mémoire : c'est plus de titres qu'il n'en faut pour être admis, malgré l'opposition du chambellan, dans le pavillon de la princesse, à laquelle Feramorz raconte

durant chaque halte quelque merveilleuse légende d'amour.

Tandis que la princesse s'extasie sur l'érudition du poète et sur son imagination plus riche encore, Fadladin fait l'office de critique, et traduit en langue vulgaire les élans poétiques du jeune homme. Par un jeu d'esprit plein de finesse et de grâce, mais qui contraste avec le ton général du récit, Moore prend ainsi parti contre lui-même, et fustige de temps à autre sa muse, lui reprochant ses écarts et l'abus trop fréquent qu'elle fait de ses richesses. Ces passages en prose interviennent entre chaque chant, comme les haltes du voyage à travers un ravissant pays. Enfin, de site en site et d'histoire en histoire, Lalla-Rookh, toujours plus charmée du conteur, approche du lieu de délices où l'attend son futur époux : mais en vain la vallée de Cachemire s'ouvre devant elle avec tous ses charmes, elle ne lui semble pas moitié si belle que Feramorz la lui a montrée dans ses magiques descriptions. L'enchanteur a disparu, et avec lui tous les prestiges que seul il savait évoquer. C'en est fait de la belle fiancée, elle ne peut plus habiter que le pays des rêves où errent des formes fantastiques, où vibrent les paroles harmonieuses et tendres qui ont trouvé le chemin de son cœur. Elle traverse sans joie les bois sacrés, les jardins du palais ; parmi la foule qui se presse sur son passage elle ne cherche qu'un visage aimé. Mais à quel titre le poète figurerait-il dans cette pompe royale? N'a-t-il pas d'ailleurs sa cour à lui, mille fois plus magnifique, et peuplée à son gré? Pourquoi lui a-t-il fait entrevoir ses royaumes, s'il devait la laisser retomber sur la terre? Oh! son âme trouvera des ailes pour remonter à lui

Cependant, à travers les parterres embaumés, à travers les jets d'eau qui s'élancent vers les nues comme de mobiles colonnes de diamant, elle arrive voilée jusqu'au trône où l'attend le monarque. Mais à peine celui-ci a-t-il touché son voile, qu'elle reconnaît Feramorz. Poète, roi, amant, époux, il a voulu être aimé pour lui-même de « la belle aux joues de tulipe. » Fadladin est d'abord consterné; mais, en habile courtisan, il change rapidement d'allure, et loue avec transport ce qu'il avait critiqué avec amertume.

Le premier des poèmes que réunit cette donnée assez commune, mais gracieuse dans ses détails, est intitulé *le Prophète voilé du Khorassan*. La nature du sujet, emprunté à d'Herbelot, ne permet d'en donner ici qu'une rapide analyse, entremêlée de citations.

Un imposteur, séduit par l'exemple de Mahomet, s'est érigé jadis en chef de secte. Il règne sur une province de la Perse. Des milliers de croyans l'adorent : il a une armée prête à se dévouer pour lui, un harem auquel « chaque terre a donné sa fleur ; » il attire à sa cour par l'appât de l'or et des plaisirs les ambitieux et les âmes viles; il trompe aussi les nobles cœurs; car il a écrit sur sa bannière ce vieux rêve de tous les temps : « Liberté au monde ! » La foule crédule se prosterne devant le voile d'argent qui recouvre son visage, plus rayonnant, plus lumineux, disent ses disciples, que celui de Moïse, alors qu'il descendit du mont sacré resplendissant encore de la présence de l'Éternel. Cependant, derrière ce voile, il cache des traits hideux, et sous des semblans d'humanité, une âme de boue et de fiel. Une jeune fille, qui a cru voir en lui un envoyé du Très-Haut, a cédé à son irrésistible ascendant. Pour le suivre, elle a quitté son pays, sa famille ; elle a renié son dieu, son amant, tout ce qui lui était cher, tout ce qu'elle aimait ici-bas. Au sortir d'un banquet où les parfums, la musique, la poésie, l'ont enivrée de leurs délices, il l'a entraînée en un lieu de ténèbres et d'effroi. Il a lié son âme par un effroyable serment; ils ont bu ensemble dans une même coupe : « Oh ! l'aspect, le goût de ce rouge breuvage, la poursuivront jusqu'à la mort ! » Elle est à lui : la première du harem, la prêtresse de la nouvelle foi. Mais, un jour, jour funeste ! l'aiguillon des souvenirs avait déchiré son cœur ; pâle, abattue, ébranlée par le doute, elle s'achemine vers le kiosque où Mokanna l'attend. Elle s'arrête; elle écoute; elle a surpris ses horribles secrets. Le noir démon auquel elle s'est donnée triomphe et s'exalte en sa joie. Comme un autre Lucifer, il a mis le pied sur le cou de la race humaine; il la courbe, il la foule, il l'avilit, et s'en rit. « L'homme faible est son instrument, l'homme maudit est sa proie. » C'est l'esprit du mal, le mauvais principe incarné ici-bas.

« O mon âme perdue ! » s'écrie la jeune fille frissonnante ; mais l'impitoyable démon se voyant démasqué redouble d'ironie.

« O ma belle prêtresse, lumière de la foi ! toi qui sais si bien mêler l'ardeur de ta croyance aux flammes de l'amour, que ceux qui t'écoutent ne savent plus s'ils soupirent pour le ciel que tu prêches, ou pour le ciel que tu portes avec toi !... »

Le prophète veut gagner à sa cause Azim, le jeune guerrier dont le renom s'étend au loin. Il veut l'entourer de tous les genres de séductions, l'enlacer près de lui par tous les liens. Pour cette précieuse conquête, ce n'est pas trop de Zélica elle-même. Il a compté sur elle, et il le lui dit avec un mélange d'amers sarcasmes et d'insultantes louanges.

Elle frémit d'horreur à la pensée d'entraîner un autre dans le gouffre où elle est tombée. Elle résiste ; mais il l'adjure au nom des vœux qu'elle a prononcés, au nom du serment qui les lie. Elle doit servir son implacable haine contre Dieu, contre le genre humain ; et pour lui faire juger de l'étendue de sa vengeance, il lui en dévoile la cause.

A l'aspect de ses traits, elle pousse un cri d'horreur, et tombe évanouie....

« Maintenant, à travers les salles du harem, les lumières mouvantes et les pas empressés proclament l'heure de la toilette. Les esclaves accourent ; les unes habiles à rouler avec goût les replis du turban, ou à suspendre négligemment le voile sur les chaudes rougeurs de la jeune fille dont l'œil brille au travers ; d'autres apportent les feuilles du henna (1), qui teignent les bouts des doigts d'un rose si vif et si brillant qu'on dirait, à les voir se réfléchir dans les profondeurs du miroir, des branches de corail nageant sur l'onde ; d'autres encore mêlent les teintes sombres du kohol, pour donner aux yeux (2) ce long et languissant regard qui rend si belles les vierges de Circassie.

« Tout est en émoi : les anneaux, les plumes, les perles scintillent de toutes parts. Quelques-unes des plus jeunes filles sont allées au jardin cueillir à la clarté de la lune de fraîches et froides guirlandes pour leurs têtes. Gracieuses créatures ! c'est chose douce et triste

à voir que la préférence de chacune pour l'arbre qui lui rappelle les jours de son enfance, et ses champs regrettés, et ses amitiés lointaines. La vierge de l'Inde, joyeuse d'emplir encore une fois sa robe des feuilles d'or du champac (3), songe au temps où sur les bords du Gange ses folâtres compagnes semaient de ces jaunes boutons sa chevelure noire et lisse, encore ruisselante des eaux sacrées du fleuve. Tandis que la jeune Arabe, que poursuit le parfum des fleurs de ses montagnes, du doux éleaya (4), et de cet arbre hospitalier qui s'incline devant ceux qui cherchent son ombre (5), voit autour d'elle, évoqués par ces magiques senteurs, la citerne, les chameaux, les tentes de son père, et soupirant pour l'errante patrie qu'elle laissa sans remords, regrette jusqu'à ses misères.

« Cependant au travers des vastes salles illuminées, silencieuses et brillantes, où l'on n'entend que la chute des eaux odoriférantes, jaillissant avec un frais murmure des bassins de jaspe, le jeune Azim erre ébloui, sans pouvoir deviner où conduit ce labyrinthe lumineux, solitaire. Il traverse de longs corridors pavés de marqueterie ou de nattes du Caire; là brûlent, dans des cassolettes et des urnes d'argent, le bois d'aloës et de santal; les torches aromatiques qui dissipent les ombres de la nuit dans les bocages du Thibet (6), répandent à l'entour leurs suaves clartés, pareilles aux baguettes des Péris montrant à quelque pur esprit la route du ciel! Soudain resplendit à ses yeux une salle sans limites, où la lumière éclate comme à midi; au milieu, des milliers de rayons se réfléchissent en arcs-en-ciel brisés dans l'eau de la fraîche fontaine qui joue et s'élance jusqu'à la coupole émaillée d'arabesques d'or et de fleurs; le pavé de mosaïque apparaît au travers de la rosée d'argent comme apparaissent au travers des vagues les coquillages mouillés et polis, aux teintes variées, qui couvrent les plages de la mer Rouge.

« Là encore il reconnaît les traces de la femme dans ses tendres soins pour toutes ces belles créatures de la terre et des ondes, vouées à l'esclavage par leur faiblesse et leur beauté, et dont le sort, hélas! ressemble tant au sien! Dans une eau aussi limpide que le vase de cristal qui la renferme, glissent et bril-

lent de petits poissons, pareils à des lingots d'or vivans tirés d'une mine enchantée. Plus loin, sous de légers treillis du bois parfumé de comorin (7), habitent les hôtes de l'air : c'est le chatoyant lori, qui se plaît au milieu des fleurs écarlates de l'arbre de corail (8), dans les chaudes îles de l'Inde; c'est le pigeon bleu, l'oiseau sacré de la Mecque (9), et la grive de l'Hindoustan (10), qui verse le soir ses saintes mélodies du sommet de la pagode; puis ces oiseaux dorés qui lors de la récolte des aromates tombent dans les jardins, enivrés de ces doux fruits dont le parfum les attire de par-delà les mers (11), et ceux qui sous le soleil d'Arabie se bâtissent des nids de l'écorce du cannelier (12); enfin, toutes les choses rares et belles qui scintillent et volent à travers le pur élément, ici reposent endormies et radieuses comme les oiseaux verts (13) qui peuplent, dit-on, les prairies d'asphodèle du paradis! Ainsi, à travers des scènes qui passent toute imagination, rappelant le luxe de ce roi impie (14), que l'ange ténébreux de la mort frappa de la foudre sous le portique même de son palais, en ces lieux si différens de la pure demeure d'un prophète, envoyé et armé par le ciel pour l'affranchissement de l'homme, errait Azim, dont les regards sévères, les simples vêtemens et l'attirail guerrier et retentissant contrastaient avec la pompe et le silence de ce lieu de délices.

« Est-ce là, pensait le jeune homme, la voie libératrice qui affranchit l'âme du joug énervant des voluptés mondaines? — Est-ce ainsi que l'homme apprendra à ne connaître pendant sa vie d'autres biens que ceux de la vertu, et à laisser à sa mort un nom glorieux, éclatant, aimé et vénéré au loin? Ce n'est pas là ce qu'enseignaient tes divins sages, terre des pensées généreuses et des grandes actions! Ce n'est pas au milieu de la mollesse et des plaisirs que grandissait, ô Grèce! ta mâle liberté! Les myrtes dont tu ornais ton glaive quand tu livrais tes immortels combats, ne croissaient pas sous l'éclat enivrant des flambeaux de l'orgie, mais au grand air vivifiant du travail, de la tempérance, dans cette atmosphère de vertu seule propre à donner la vie et l'éclat aux couronnes de la liberté! Qui voudrait, contemplant la terre étroite que nous foulons, et la vie, ce

point imperceptible dans l'immensité des temps, isthme étroit jeté entre deux mers sans rivages, le passé, l'avenir, deux éternités! Qui voudrait souiller le sol brillant ou le laisser nu quand il y peut élever un glorieux monument, un nom qui éclaire au loin et se dresse comme un phare sur les écueils dont la gloire est semée? Mais non... celui que Dieu a envoyé pour briser le sceptre fallacieux du mensonge, le prophète de vérité, qui tient sa mission d'en-haut, ne saurait profaner ainsi sa cause par des pompes vulgaires et mondaines. — Non, non... il m'a cru faible... ce déploiement de luxe n'est que pour m'éprouver, pour essayer si mon âme, encore jeune, peut comme l'œil de l'aiglon regarder le soleil : — Qu'il brille, il ne m'éblouira pas! »

« Ainsi pensait le jeune brave; mais tandis qu'il défiait ces prestiges, leurs séductions s'insinuaient dans ses veines : le parfum, esprit dominateur de l'air, le murmure tranquille des eaux tombantes, cadencé comme le chant des abeilles de l'Inde au coucher du soleil, lorsqu'elles voltigent autour du nilica parfumé et se bercent en bourdonnant au fond de ses corolles bleues; et la musique—puissance céleste qui émeut par-dessus tout l'âme qui sait la sentir—la musique soupire dans le lointain,—comme les faibles, mais ravissantes harmonies d'un rêve! — C'en était trop pour lui; le cœur fermé à toutes ces magies eût été plus qu'insensible. Vaincu, il se laisse tomber sur les coussins, et livre son cœur aux pensées qui se succèdent comme les flots sous la brise quand l'orage est apaisé. Il pense à Zélica, sa bien-aimée; aux jours où, le sein gonflé de soupirs, ils demeuraient assis l'un près de l'autre, heureux et muets, se contemplant dans une silencieuse extase, comme si Dieu ne leur eût donné nul autre objet à admirer de ce côté du paradis. . . .

. . . .

« Tandis qu'il songe ainsi au passé, les délicieux accords flottans dans l'air se rapprochent, chaque note ajoutant un nouvel anneau à la chaîne qui lie son courage. Il se tourne vers les sons : au loin, à travers une longue avenue étincelante du jeu d'innombrables clartés, pareilles au sillon lumineux et mobile que le jour trace sur les eaux avant de s'éteindre, il voit s'a-

vancer un groupe de femmes; les unes, enlacées dans les détours sinueux de la danse, chargées de liens tressés sous les ombrages verts, semblent captives du roi des fleurs; d'autres tourbillonnent à l'entour, libres et sans frein, se riant de l'esclavage de leurs compagnes, et redoublant leurs cercles étourdissans comme les papillons autour d'une lampe de nuit; tandis que d'autres, marquant la mesure de leurs pas gracieux, évoquent l'esprit d'harmonie enfermé dans le psaltérion, le tambourin et le luth frémissant, ou s'accompagnent de leurs fraîches et jeunes voix, musique plus céleste encore. . . . .

. . . .

« Elles passent et repassent devant ses yeux, tantôt rapprochées par la danse, tantôt dispersées comme les nuages rosés du soir autour du soleil : enfin elles gagnent en silence les jardins, les terrasses éclairées par la lune, d'où s'élèvent des rires apportés par le vent. Une seule est restée en arrière; en vain elle leur fait signe de revenir, toutes ont fui; elle est là tremblante, inondée de lumière, sans voile pour cacher son beau front, qu'embellit une pudique rougeur; une légère chaîne d'or, comme celle que portent les vierges de Yezd et de Schiraz, retient ses cheveux; de chaque côté pend une amulette sur laquelle est tracé, en caractères arabes, quelque immortel passage des saints livres, ou quelque vers non moins divin.

« Debout, repliée sur elle-même comme la sensitive, la jeune fille tient à la main un luth de bois de santal incrusté d'or; une fois ou deux elle a promené ses doigts errans sur les cordes, puis les a retirés; mais lorsque enfin, jetant à la dérobée un regard timide sur Azim, elle a vu la douce gravité de ses traits, sa frayeur s'est évanouie, et comme une gazelle à demi apprivoisée, elle s'est approchée de plus en plus; et toujours frémissante, elle est venue s'asseoir sur le bord du musnud (15). Là, plus hardie, elle prélude sur le mode pathétique d'Ispahan (16), et commence ainsi :

« Un berceau de roses croît sur les bords du Bendemir (17), le rossignol y chante tout le jour, et le plus doux rêve de mon enfance était de m'asseoir parmi les fleurs et d'écouter la chanson de l'oiseau.

» Jamais je n'ai pu oublier ce berceau et sa mélodie. Souvent seule, au printemps de mes jours, je songe et me demande : Le rossignol chante-t-il toujours là-bas? Les roses fleurissent-elles toujours aussi belles aux bords du calme Bendemir?

» Non, les roses qui se miraient dans l'onde sont fanées; mais les boutons cueillis à peine éclos, distillent une rosée qui nous rend les parfums de l'été quand l'été n'est plus.

» Ainsi la mémoire tire de nos joies avant qu'elles passent un parfum qui survit aux années; ainsi le riant berceau des bords du Bendemir apparaît à mon âme comme jadis il apparaissait à mes yeux.»

« Pauvre jeune fille! pensa le jeune homme; si tu as été envoyée avec ton doux luth et tes merveilleuses beautés pour éveiller en mon cœur d'impurs désirs ou pour éprouver ma foi, tu es novice en cet art; car, si tes lèvres pouvaient jamais conseiller le mal, tes chastes yeux renieraient tes paroles. Mais tu respires tant d'innocence, ton chant retourne avec un tel amour aux jours de ton enfance, ramenant ton âme, si elle a jamais erré, à sa pureté première avec une si irrésistible puissauce, que j'enchaînerais plutôt la colombe aux ailes blanches qui, libre enfin, revole vers son nid, que je ne voudrais dérober à la vertu un de tes vœux! »

A peine ce sentiment a effleuré son âme, qu'au travers des rideaux entr'ouverts pour laisser passer la brise, d'innombrables yeux scintillent comme les étoiles sur le ciel bleu des nuits; curieux et rians, ils semblent railler le couple immobile e triste. Tout-à-coup les rideaux s'écartent, et, au milieu d'une averse de fleurs que leurs folâtres compagnes lancent en se jouant, apparaissent deux jeunes filles. Légères comme les sylphides aériennes qui vivent de parfums, rasant la terre de leurs pieds, elles se poursuivent autour de la lumineuse salle, variant à l'infini la danse tantôt gaie, tantôt languissante, qui imite trop bien en ses caprices l'ardente poursuite de l'amour. Cependant celle qui a chanté si mélodieusement sur son luth ses rêves d'enfance s'éclipse, emportant avec elle un soupir d'Azim, un de ces soupirs que nous donnons aux visions qui passent devant nous

dans la foule, trop belles pour rester, lumineuses créatures que nous ne reverrons plus!

« Des rangées de pierreries d'Orient, plus chatoyantes que les collines de cristal de la mer Caspienne (18), parent le col blanc des nymphes dansantes, tandis qu'attachées à leurs longues tresses noires, des clochettes, aussi harmonieuses que celles qu'une éternelle brise agite sur les arbres d'Éden, à tiges d'or, se balancent sonores autour de leurs pas bondissans, langage mélodieux de ces pieds qui palpitent. Enfin, la course est terminée, elles s'arrêtent enlacées dans les bras l'une de l'autre.

« Mêlée aux exhalaisons des fleurs nocturnes et à l'air frais qui pénètre du dehors, la musique semble sortir du sein d'un lac, tant elle monte limpide et pure : entre chaque pause, comme elle s'élève et s'abaisse, l'oreille distingue, à travers le mélange d'instrumens et de voix, des paroles passionnées.

« Il est un Esprit dont les soupirs embaumés brûlent dans l'air et pénètrent jusque dans les profondeurs de la terre. Quand un doux coloris brille sur les visages, l'Esprit est proche ; quand les lèvres se rencontrent, l'Esprit est là!

» Son souffle est l'haleine des fleurs, et ses yeux humides ressemblent aux lis bleus (19), quand la brise fait trembler l'onde autour d'eux.

» Salut! ô! salut, puissant Dieu! Esprit d'amour et de bonheur! L'heure qui t'est consacrée s'avance : jamais la lune ne versa une lueur plus douce et plus mystérieuse. Hâte-toi!

» Au nom de la vierge et du guerrier qui s'unissent en rougissant comme les vagues et le soleil se confondent le soir à l'horizon!

» Par les pleurs que la passion fait répandre, chaude rosée qui tombe d'un ciel en feu!

» Par la première palpitation d'amour d'un jeune cœur! par le bonheur de se revoir, par la douleur de se quitter!

» Par toutes les joies que tu as données aux mortels, et qui, si elles pouvaient toujours durer, feraient de cette terre un paradis!

» Nous t'invoquons, pouvoir suprême! Esprit d'amour et de

bonheur! L'heure qui t'est consacrée s'approche; jamais plus douce lueur n'éclaira un ciel plus serein! »

. . . .

. . . .

« Les chants ont cessé, les riantes enchanteresses ont pris l'essor; il est demeuré seul et rêveur. Seul? — Non... Ce profond soupir, ce sanglot déchirant, échappé à un cœur qui se brise, d'où viennent-ils? — Hélas! la douleur habite-t-elle aussi ce séjour enchanté? Il se tourne et voit une femme enveloppée de longs voiles; elle s'appuie contre une colonne, comme si son cœur et ses forces défaillaient en même temps. Elle ne porte ni pierreries ni diadème étincelant, mais le triste vêtement d'un bleu sombre que prennent les vierges de Bokhara en mémoire des amis et des proches, morts ou partis; le même que portait Zélica le jour de leurs adieux, lorsque, le cœur trop plein pour parler, il essuya de ses lèvres ses larmes encore chaudes.

« Une étrange émotion s'éveille au-dedans de lui.—Jamais auparavant il ne s'était senti si ému de pitié. Il entr'ouvre les bras: elle s'y précipite par un dernier effort d'énergie et de vie; mais elle succombe : ses faibles mains s'attachent aux genoux d'Azim. Son voile est tombé : c'est elle! c'est Zélica! »

Non plus belle et fraîche comme aux jours d'innocence, mais pâle de remords et d'angoisses. Elle a long-temps souffert : elle a pleuré mort celui qu'elle aimait. Sa raison s'est égarée, et elle est devenue la proie d'un noir démon. Un abîme les sépare. Azim veut l'arracher à ces lieux maudits.

Elle entrevoit déjà le salut : elle pourra marcher à ses côtés, se purifier au feu de ses regards; le prier, le bénir, comme l'ange miséricordieux qui rouvre le ciel aux damnés.

Mais une voix terrible a retenti sous les voûtes; le serment sacrilége qui la voue aux enfers ne peut être brisé : Mokanna réclame sa proie. Elle s'arrache aux bras d'Azim, pousse un cri, et s'enfuit à travers la longue avenue de lumières, comme un triste et sombre oiseau de nuit qui passe sur le disque éclatant du soleil.

Le dernier chant n'est qu'un long récit de guerre, de combats livrés par le calife au faux prophète, qui, toujours poursuivi

par la vengeance d'Azim, et traînant à sa suite sa malheureuse victime, finit par se dévoiler à ses sectaires, qu'il empoisonne dans un infernal banquet, se réservant de mourir au milieu des flammes que son art sait allumer : digne mort d'un prophète « que réclame le ciel ou qu'engloutit l'enfer. »

Zelica, qui a bu les dernières gouttes du poison, survit à tant d'horreurs, et trouvant la mort trop lente, elle se couvre du voile d'argent de l'imposteur, se montre sur les remparts ruinés, et tombe aussitôt sous les coups d'Azim, heureuse de mourir de sa main.

Cette romanesque fiction se prêtait peu au talent de Moore, aussi ses défauts s'y font-ils sentir davantage; il y a plus d'exagération que de force et plus d'afféterie que de grâce. En revanche, les poèmes qui suivent et que nous avons traduits en entier, sont fort supérieurs au début. Il est peu de créations poétiques plus ravissantes que *la Péri*. *Les Adorateurs du feu*, qui font allusion aux souffrances de l'Irlande, forment à eux seuls un drame complet plein de mouvement, de verve et d'intérêt. Enfin *Nourmahal* ou *la Lumière du harem* est une guirlande de rayons, de fleurs et de chants, qui couronne dignement l'ouvrage.

LE PARADIS ET LA PÉRI.

Un matin, aux portes d'Éden, une Péri veillait désolée, comme elle écoutait les sources de vie coulant au-dedans à flots harmonieux, la lumière étincelante qui s'échappait du portique entr'ouvert vint dorer ses ailes, et elle pleura en pensant que sa race réprouvée avait perdu ce glorieux séjour!

« Qu'ils sont heureux, s'écria cet enfant de l'air, les saints esprits qui errent au milieu de fleurs qui jamais ne se fanent et qui jamais ne tombent! J'ai pour jardins et la terre et les mers; jusque dans les étoiles il est des fleurs qui pour moi s'épanouissent, mais un seul bouton du ciel les éclipse toutes!

« Le lac de la fraîche vallée de Cachemire, et l'île de platanes qui s'y réfléchit (1), étincellent au soleil; les sources frémissent et murmurent doucement au fond du vallon; les eaux du Sing-su-Hay sont brillantes ainsi que les flots d'or qui s'y jettent (2), et pourtant, il n'y a que les bienheureux qui puissent dire combien plus brillantes encore sont les eaux du ciel!

« Va, prends ton essor, d'étoile en étoile, de monde en monde lumineux, vole jusqu'où l'univers étend son mur de flamme, rassemble les plaisirs de toutes les sphères, multiplie-les à travers des années sans fin; une seule minute du ciel les surpassera tous! »

L'ange radieux qui gardait les portes de lumière la vit pleurer; il s'approche, prêtant l'oreille à son triste chant, et sous sa paupière une larme brille, pareille à la rosée de la fontaine d'Éden tombée sur la fleur bleue, qui — au dire des Brahmines — ne fleurit qu'en paradis!

« Nymphe d'une race belle, mais déchue, dit-il tendrement, une espérance te reste. Il est écrit au livre du destin :

« La Péri qui déposera à cette porte éternelle l'offrande la plus agréable aux cieux, obtiendra son pardon. »

« Va, cherche, et rachète ta faute. — Il est doux de laisser rentrer ceux à qui l'on pardonne ! »

Aussi rapide que les comètes qui se précipitent dans le sein du soleil, plus agile que les brandons étoilés lancés de nuit par les mains des anges (3) contre les esprits impurs et ténébreux qui tentent d'escalader les hauteurs de l'empirée, la Péri descendit de la voûte d'azur, et guidée vers la terre par le premier rayon échappé de l'œil du matin, elle demeura suspendue, planant au-dessus de notre monde.

Mais où l'esprit ira-t-il chercher ce don digne du ciel ? — « Je connais, » s'écrie la Péri, « les richesses enfouies dans les urnes où étincellent et brûlent d'innombrables rubis, sous les colonnes de Chilminar (4) ; je sais où gisent les îles des parfums à plusieurs brasses de profondeur dans la mer, au sud de l'Arabie dorée du soleil (5). Je sais aussi où les génies ont caché la coupe de pierreries de leur roi Jamschid (6), dans laquelle l'élixir de vie pétille jusqu'au bord, — mais de semblables dons ne sont pas faits pour les cieux. Où fut-il jamais diamant qui brilla comme les marches du merveilleux trône d'Allah ? — Et les gouttes de vie — oh ! que seraient-elles dans l'abîme sans bornes de l'éternité ? »

Tandis qu'ainsi elle songeait, ses ailes rafraîchissaient l'air de cette douce terre des Indes, dont l'atmosphère est embaumée, dont la mer s'étend sur des rochers de corail et des lits d'ambre, dont les montagnes, fécondées par les rayons de l'ardent soleil, enfantent des diamans, dont les ruisseaux, comme de belles et riches fiancées, roulent de l'or sous leurs ondes, dont les bosquets de bois de santal et les berceaux aromatiques pourraient être le paradis d'une Péri ! Mais aujourd'hui ces rivières coulent rouges de sang humain, — l'odeur de la mort monte fumante de ces bosquets fleuris, et l'homme, victime de l'homme, souille d'un souffle impur l'haleine des innocentes fleurs ! Terre du soleil, qui donc envahit tes pagodes et tes colonnades ombragées, tes sanctuaires caverneux et leurs idoles de pierre, tes

monarques et leurs milles trônes? C'est celui de Gazna! — Terrible en sa colère il vient, et les diadèmes de l'Inde gisent épars dans son sentier dévasté. — Il orne ses limiers des joyaux arrachés au cou profané de plus d'une sultane jeune et chérie (7); il égorge les vierges dans leurs purs Zénanas (8); il massacre les prêtres à l'autel, et comble les fontaines sacrées des débris resplendissans du temple!

La Péri tourne ses regards vers la terre, et, à travers le brouillard ensanglanté du champ de bataille, elle voit un jeune guerrier debout, seul, près de sa rivière natale; — son glaive rougi est brisé dans sa main; dans son carquois il n'a plus qu'une flèche.

« Vis, » dit le vainqueur, « vis pour partager mes trophées, mes couronnes! » Le guerrier demeure immobile — muet, il montre du doigt le fleuve teint du sang de sa patrie; puis, pour réponse, il lance le dernier de ses dards au cœur du conquérant. Quoique bien visé, le trait perfide frappa à faux; le tyran vécut, le héros tomba. — Du haut des airs la Péri vit sa chute; et lorsque le choc de la guerre fut passé, se laissant glisser sur un rayon de l'aurore, elle recueillit la dernière, glorieuse goutte échappée de ce noble cœur, avant que l'âme libre se fût enfuie.

« Sois le don bienvenu qui m'ouvrira les portes de lumière! » s'écria-t-elle en reprenant son vol. « Les gouttes qui détrempent la terre du champ de bataille sont souvent impures; mais le sang versé pour la liberté est sanctifié, et ne souillerait pas le plus clair des ruisseaux qui étincellent au séjour bienheureux! Oh! s'il est, sur cette sphère terrestre, un don, une offrande chère au ciel, c'est la dernière libation d'un cœur qui saigne et se brise pour la cause de la liberté! »

— « Salut et accueil aux braves qui meurent ainsi pour leur terre natale! » dit l'ange, comme en sa main radieuse il recevait l'offrande; « mais vois, hélas! les portes de cristal d'Éden ne s'ébranlent pas : plus saint encore que ce sang doit être l'offrande qui te rouvrira le ciel! »

Trompée dans sa première et chère espérance, la Péri descend au loin, vers le sud, sur les monts de la Lune (9). Elle

baigne son plumage aux sources du fleuve égyptien, dont la naissance, cachée aux fils de la terre, est enfouie dans les profondeurs de ces bois où souvent les génies des eaux dansent autour du berceau du Nil, saluant le sourire du géant nouveau né (10)! Là, déployant de nouveau ses ailes, l'exilée erre en soupirant au-dessus des palmiers de l'Égypte, de ses grottes, de ses sépulcres de rois (11) : tantôt elle se penche sur la chaude vallée de Rosette pour écouter le roucoulement des tourterelles (12); tantôt elle épie les rayons de la lune sur les ailes blanches des pélicans qui brisent l'azur du lac Mœris (13). C'est un beau spectacle. Jamais terre plus brillante n'apparut à des yeux mortels! Qui eût pu penser en voyant cette nuit, ces vallées et leurs fruits d'or inondés de la suave lumière des cieux, ces groupes de dattiers courbant leurs têtes couronnées de feuillage, comme de jeunes filles que le sommeil a surprises et qui s'inclinent vers leurs couches soyeuses (14); ces lis, baignant toute la nuit leurs beautés virginales dans le lac, pour se relever plus frais et plus brillans au réveil de leur soleil aimé; ces temples en ruines, ces tours, qui semblent les débris d'un rêve splendide; solitude magique dont le silence n'est troublé que par le cri du vanneau, où rien de vivant ne se voit, si ce n'est parfois—lorsque les ombres, fuyant devant la lune, donnent passage à ses rayons—un oiseau aux ailes de pourpre (15), immobile sur une colonne, et resplendissant comme un symbole sacré! — qui eût pu penser que là, même là, au milieu de sites si calmes et si beaux, le démon de la peste eût secoué de ses chaudes ailes un souffle empoisonné, plus mortel que n'en envoyèrent jamais les sables de flamme du désert! si prompt que toute chose vivante sous une forme humaine, atteinte au passage, tombe noire et desséchée comme les plantes sur lesquelles a passé le simoun.

Le soleil en s'abaissant a éclairé plus d'un front radieux de jeunesse et de fraîcheur qui, maintenant décomposé dans le lazaret pestilentiel, ne sentira plus ses chauds rayons! Oh! voyez ces amas de cadavres sans sépulture gisant à la tranquille clarté de la lune! — les vautours mêmes se détournent avec dégoût d'une si infecte proie! la hyène féroce hante seule à minuit les

rues désertes des cités, et accomplit son œuvre de carnage. Malheur à l'infortuné agonisant qui voit reluire dans l'ombre ces larges yeux bleus (16)!

« Pauvre race humaine! » dit la Péri, émue de pitié, « tu payes cher ta première chute! — Si tu as hérité de quelques fleurs d'Éden, la trace du serpent les souille. » Elle pleurait. — A mesure que les gouttes brillantes tombaient, l'air devenait pur et serein autour d'elle; car il y a une magie dans les larmes que les esprits miséricordieux versent sur l'homme.

A ce moment, sous un groupe d'orangers dont les fruits et les fleurs se balancent ensemble au souffle de la brise folâtre, comme l'âge mûr jouant avec l'enfance, sous ce frais et naissant ombrage, tout près du lac, elle entendit gémir.

Celui qui, à cette heure silencieuse, s'est caché là pour mourir seul, naguère plein de vie, entraînait tous les cœurs à sa suite; et maintenant, comme si jamais il n'eût été aimé, il va mourir sans qu'un œil le voie et le pleure. Personne ne veillera près de lui; personne, pour éteindre le feu qui brûle son sein, ne fera jaillir quelques gouttes de cette eau, frais miroir, qui luit devant ses yeux. Nulle voix chère et bien connue ne lui dira les dernières paroles : — paroles solennelles que l'oreille recueille comme une musique lointaine, quand tous les autres sons s'éteignent; tendre adieu qui, du rivage de ce monde orageux, vient, alors que tout est fini, ranimer l'âme avant que sa barque s'enfonce dans l'abîme inconnu!

Pauvre délaissé! une pensée unique fait tressaillir de joie son cœur défaillant. Celle qu'il aime depuis de longues années, qui devait lui appartenir un jour, elle du moins est en sûreté, préservée de l'haleine fétide de la nuit dans les salles royales de son père. Là, l'air renouvelé par le jet de nombreuses fontaines, embaumé par les feux du bois odorant de l'Inde, est aussi pur, aussi doux que le front qu'il rafraîchit.

Mais qui donc se glisse furtivement vers le triste bosquet?... On dirait une messagère de la Santé, apportant sur ses joues roses les dons de celle qui l'envoie. C'est *elle!*... De loin, à la pâle lueur de la lune, il a reconnu sa bien-aimée, sa fiancée, celle qui

aime mieux mourir avec lui que vivre après lui reine du monde. De ses bras elle enlace son amant; contre ce visage livide elle presse son visage; pour rafraîchir ce front brûlant, elle plonge dans le lac froid ses tresses pendantes. Ah! qu'il pensait peu jadis qu'une heure viendrait où il se déroberait avec horreur aux vives étreintes de ces bras chéris, sacrés pour lui comme le berceau des chérubins d'Éden! Tantôt il cède, et tantôt se détourne, frissonnant, comme si ces lèvres qui s'offrent à lui contenaient seules tout le venin : — ces lèvres devenues hardies pour la première fois, et qui jamais auparavant n'approchèrent des siennes sans honte et sans résistance. « Ah! laisse-moi seulement respirer l'air, l'air béni de ton souffle! Qu'il apporte la vie ou la mort, il est doux pour moi! — Bois mes larmes tandis qu'elles coulent encore. Que le sang de mon cœur n'est-il un baume! tu le sais, je le répandrais tout entier pour donner à ton front une minute de calme. Non, — ne détourne pas de moi ce cher visage! — ne suis-je pas à toi, — ta fiancée, ton amante, seule élue entre toutes pour être à tes côtés dans la vie, dans la mort? Crois-tu que celle dont tu étais la lumière en ce monde supportera la nuit longue et terne qui l'enveloppera quand tu ne seras plus? Que je vive, et te laisse partir, toi qui es ma vie elle-même? — Oh! non, non! — Quand la tige meurt, la feuille sortie de son sein meurt aussi! Tourne-toi donc vers moi, mon amour; tourne-toi, avant que je me dessèche et brûle; attache-toi à ces lèvres fraîches encore; bois ce qu'il y reste de vie...» Elle défaille, elle succombe: la douce clarté de ses yeux s'éteint rapidement sous les soupirs empoisonnés de celui qu'elle aime, comme s'éteint une lampe plongée dans l'air des sépulcres, ou l'humidité des caveaux. Une lutte de plus, et l'angoisse est passée.—Il a cessé de vivre!... La vierge donne un dernier, un long baiser, et expire en le donnant.

« Dors, » dit la Péri, recueillant avec tendresse le soupir d'adieu de cette âme fugitive, la plus fidèle qui jamais échauffa le sein d'une femme; « dors au milieu de visions célestes, de suaves odeurs, entourée de nuages plus balsamiques que celui qui monte du bûcher de l'oiseau solitaire, l'oiseau sans pair, qui chante jusqu'à la fin son hymne de mort, et s'exhale en mélodie et en

parfum...» Disant ainsi, elle envoie de ses lèvres un souffle divin; elle secoue sa guirlande étincelante, et les pâles visages se couvrent d'un éclat resplendissant. On croirait voir deux bienheureux sortis, à l'approche du jugement dernier, de leurs noirs sépulcres, dormant embaumés, tandis que la bienfaisante Péri rayonne à leurs côtés, semblable à l'ange gardien qui attend le réveil des âmes.

A peine le matin rougit les nues, et la Péri a repris son vol, portant au ciel ce précieux soupir d'un amour si pur, si dévoué; son cœur bat plus fort à l'espérance de regagner enfin la palme d'Éden, car l'esprit brillant qui veille aux portes a souri en recevant son offrande. Déjà elle entend les arbres du paradis et les vibrations sonores de leurs cloches de cristal chantant dans les brises chargées d'ambroisie qui émanent du trône d'Allah; déjà elle distingue les coupes d'étoiles rangées autour du lac diaphane où les âmes des élus viennent boire à longs traits l'immortalité (17)!

Hélas! il n'est pas jusqu'aux espérances des Péris qui ne soient vaines — les destins ne sont point apaisés, l'inexorable barrière est toujours immobile. — « Pas encore! » dit l'ange dérobant à regret à l'esprit la vision glorieuse, « l'histoire de la vierge dévouée, écrite en caractères de feu au-dessus de la tête d'Allah, sera long-temps lue par les séraphins; mais, vois, Péri, la barrière de cristal ne s'est point ébranlée; il faut pour te rouvrir les portes des cieux un don plus saint encore que ce soupir.»

La molle lumière du soir repose maintenant sur la Syrie, terre des roses (18), et le large soleil couronne d'une auréole éclatante le Liban, mont sacré dont la tête, trône des hivers, élève son royal bandeau de neiges éternelles, et domine au loin la vallée fleurie où l'été dort souriant à ses pieds.

Pour celui qui planerait dans l'air au-dessus de ces régions enchantées, que de vie, d'éclat, d'étincelantes beautés! Dans les riches jardins, au bord des ruisseaux qui scintillent, s'étalent par rangées des melons d'or, plus dorés partout où les rayons du soleil les touchent; d'agiles lézards (19) glissent, reluisent sur les murs des temples ruinés; tout éclat, tout mouvement, ils sem-

blent nourris de lumière! Plus splendides encore, d'innombrables nuées de pigeons s'abattent sur les rocs, agitant leurs ailes frémissantes, dont les chatoyantes couleurs resplendissent dans la pourpre embrasée du couchant; plumages radieux qu'on croirait incrustés de pierreries, ou ciselés dans les arcs-en-ciel sans larmes qui se déroulent sur le ciel toujours pur du Péristan. C'est alors que montent dans l'espace des sons doux et confus, les notes des pipeaux agrestes des bergers (20), les bourdonnemens des sauvages abeilles de la Palestine, butinant au travers des vallées fleuries, et les murmures de tes eaux, les gazouillemens de tes bords, ô Jourdain! de tes bois peuplés de rossignols!

Mais rien ne peut charmer la triste Péri; son âme est morne, ses ailes sont fatiguées : elle voit sans joie les regards du soleil plonger sur ce vaste temple qui fut jadis à lui (21), et dont les colonnes isolées se dressent sublimes, projetant d'en-haut leurs ombres, aiguilles du cadran gigantesque élevé par ce grand magicien, le temps, pour compter les siècles!

Mais peut-être sous ce palais du soleil est enfouie quelque amulette de diamant, forgée aux feux éternels, quelque tablette scellée du grand nom de Salomon, et qui, lue par ses yeux pénétrans, pourra lui apprendre où se cache sous la lune, dans la terre, dans la mer, le charme qui peut rouvrir les cieux à l'esprit errant.

Ranimée par cet espoir, elle se courbe et redescend ; l'œil radieux du ciel rit encore à ce monde, — les pourpres dorées du soir n'ont pas encore pâli dans l'ouest. Planant lentement au-dessus de la vallée de Balbec, elle aperçoit un enfant qui chante et se joue parmi les fleurs, aussi rose, aussi sauvage qu'elles. L'œil brillant, la main frémissante, il poursuit les belles demoiselles bleues (22), fleurs ailées, pierreries volantes, qui scintillent autour des tiges du jasmin. Las de jouer, l'enfant s'est niché au milieu des roses. Près de lui, un homme épuisé se jette à bas de son coursier fumant : au bord de la rustique fontaine d'un petit minaret, impatient, il se couche, et boit : puis, il tourne son front hâve vers le bel enfant, qui est demeuré assis, insouciant et sans peur, quoique jamais les rayons du soleil n'aient bronzé de traits

plus farouches, plus sombres, plus menaçans—effrayant mélange, pareil aux nuées d'orage, tout ténèbres et tout feu. L'œil de la Péri y démêle de lugubres noirceurs, d'impitoyables attentats, les vierges violées, les autels profanés, les parjures, et le seuil teint du sang des hôtes! — tout est écrit là, noir comme les gouttes de malédiction qui tombent de la plume de l'ange exterminateur avant que l'archange miséricordieux les efface de ses larmes!

Cependant, tranquille maintenant comme si l'air balsamique du soir adoucissait son âme, l'homme de sang s'arrête, et contemple l'enfant vermeil en ses jeux. Quand, par hasard, un de ses livides coups d'œil rencontre le regard limpide et joyeux du jeune garçon, on croirait voir l'éclat des torches qui ont brûlé toute la nuit pour quelque rite impie et profane, pâlir soudain aux premiers glorieux rayons de l'aube.

Paix!... A mesure que l'astre du jour descend, les sons de la cloche du soir, qui appelle aux prières, montent doucement dans l'air du haut des minarets nombreux de la Syrie. L'enfant s'élance du lit de fleurs où il plongeait sa tête, et s'agenouille sur le gazon odorant, le front tourné vers le sud, balbutiant de ses pures lèvres de chérubin le nom éternel, le nom de Dieu. Les mains, les yeux levés vers cette voûte resplendissante, il semble un nourrisson du ciel égaré sur cette plaine fleurie, et qui va regagner la patrie céleste! O quel spectacle! — Ce ciel — cet enfant, eussent arraché à l'orgueilleux Éblis lui-même un soupir de regret pour ses gloires perdues, pour cette paix qui ne peut revenir.

Et qu'éprouvait-il, *lui*, le misérable, enchaîné là, tandis que sa mémoire, parcourant des années de crimes et de luttes, remontait le sombre courant de sa vie sans y trouver une place lumineuse, un lieu de repos, sans lui rapporter la branche de salut? «Il fut un temps,» dit-il d'un accent doux et humble qui partait du profond du cœur, «un temps où jeune, pur, heureux comme toi, enfant béni, je priais aussi comme toi; mais aujourd'hui...» Il penche la tête; tout ce qui avait sommeillé de noble en lui depuis son enfance, projets, désirs, espoir, tout s'éveilla de nouveau — et il pleura... il pleura!

Larmes bénies qui s'épanchent de l'âme repentante, sources de

2

rédemption et d'amour, d'où jaillit la première, la seule joie innocente que puisse connaître le coupable!..

« Il est, » dit la Péri, « il est une goutte d'eau qui, lors des haleines desséchantes de juin, tombe de la face de la lune sur le sol d'Égypte (23), eau douée d'une telle puissance, d'une vertu si balsamique, qu'à l'heure même où elle descend, la contagion cesse, et la santé régénère la terre et les cieux! O pécheur, n'en est-il pas ainsi des pleurs du repentir? Quelque saignantes que soient les plaies qui te rongent au-dedans, une larme venue du ciel les a toutes guéries!»

Voyez! il s'agenouille là à côté de l'enfant: il se prosterne, il prie! le même rayon brille sur le coupable, sur l'innocent, et des hymnes de joie proclament dans les profondeurs des cieux la conquête d'une âme rachetée!

Le disque d'or avait disparu! tous deux restaient encore agenouillés, lorsqu'une lumière, mille fois plus pure que celle qui rayonne de la face d'une étoile, ou de l'astre du jour même, vint tomber sur cette larme brûlante, rosée divine sur la joue du pécheur repentant. Pour des yeux mortels, cette clarté n'eût été que le reflet d'une aurore boréale, l'éclat passager d'un météore, mais la Péri, dans son ravissement, reconnut le sourire radieux du gardien des portes du ciel, saluant d'en haut cette larme, gage du retour de l'esprit vers les gloires célestes.

« Joie, joie à jamais! — Ma tâche est accomplie! j'ai franchi les portes sacrées! j'ai reconquis le ciel! Oh! mille fois heureuse! mon doux Éden m'est rendu! Que ternes et sombres m'apparaissent les tours de diamant de Shadukiam (24) et les berceaux ambrés d'Amherabad!

» Adieu, parfums de la terre qui mourez et passez comme les soupirs des amans; à moi l'arbre Touba (25) et ses fraîches odeurs, souffle d'éternité!

» Adieu, fleurs flétries, qui pariez ma guirlande d'un éclat fugitif; qu'est la plus ravissante, la plus fraîche d'entre vous, près de l'arbre Lotus (26), qui croît au pied du trône de l'Éternel, et qui a pour feuille de chacune de ses fleurs une âme épanouie! — Joie! oh! joie à jamais! — ma tâche est accomplie, j'ai franchi les portes sacrées!... J'ai reconquis le ciel!... »

LES ADORATEURS DU FEU.

CHANT PREMIER.

La lune éclaire la mer d'Oman (1); ses rives de perles et ses lles de palmiers reposent toutes belles sous les rayons nocturnes, et ses eaux bleues dorment et sourient. La lune éclaire les murs d'Harmozia (2), et glisse à travers les salles de porphyre où résonnaient, il y a peu d'heures, le son grossissant de la trompette et le choc du zel (3) mauresque, saluant d'un adieu l'œil brillant du jour — le paisible soleil, qui préfère aux fanfares la mélodie du rossignol ou les légers accords du luth des amans pour le bercer en sa couche dorée.

Tout se tait, pas une brise ne s'éveille, le rivage est silencieux comme l'Océan. Quand les zéphyrs arrivent, ils viennent si légers que pas une feuille ne remue, pas une vague n'est soulevée. La tour-à-vent (4), qui se dresse sur le dôme de l'émir, peut à peine dérober un souffle d'air au ciel.

Il dort; oui, même lui, le tyran arabe dort calme, tandis qu'à l'entour une nation pleure, tandis que des malédictions chargent l'air qu'il respire, tandis que d'innombrables sabres sortent du fourreau pour venger la honte que sa race infligea au nom d'Iran (5). Chef sans entrailles, que ne peuvent émouvoir ni les larmes qui coulent ni les glaives qui frappent; soldat de cette horde saintement meurtrière qui, adonnée au carnage et au Koran, croit qu'il n'est de chemin vers les cieux qu'à travers les cadavres des infidèles; homme qui s'arrête et s'agenouille pieds nus dans le sang chaud que sa main a versé, pour murmurer quelque

texte divin gravé sur son sabre fumant (6), qui peut froidement examiner jusqu'à quelle ligne, quelle lettre des saintes paroles, sa lame est entrée, fouillant, avec un art infernal, au cœur de la victime.

Juste Allah! quel doit être ton regard lorsqu'un tel misérable apparaît devant toi sans rougir, ton livre sacré à la main, tournant les feuillets de ses doigts ensanglantés, et torturant tes sublimes pages pour en extraire son *credo* de luxure, de crime et de vengeance! ainsi les abeilles de Trébizonde tirent des plus brillantes fleurs, qui parent de leurs sourires les jardins d'alentour, un venin qui rend les hommes fous (7).

Jamais la féroce Arabie ne vomit satrape plus cruel en sa grandeur; jamais Iran ne se courba sous un joug plus meurtrier. Il est tombé le trône d'Iran, — son orgueil est broyé, — ses fils ont accepté l'esclavage et ne rougissent plus: sur cette terre, — qui n'est plus leur terre, — ils rampent sous le joug d'un étranger. Les tours où jadis Mithra (8) brûlait, se sont changées, ô honte! en autels musulmans, où des esclaves, convertis par le sabre, offrent leurs vœux apostats et maudissent la foi de leurs pères. Cependant, parmi tous ces maux, au milieu de ce naufrage où bouillonne encore l'espoir de la vengeance, il est des cœurs qui rayonnent de toute la lumière des jours passés, pareils aux pierreries qui gardent pour les ténèbres les feux qu'elles ont empruntés au soleil couchant! — Des sabres, rapides et forts, sont prêts à accomplir tout ce que de tels cœurs peuvent oser! Il l'apprendra trop tôt, celui qui dort là, à la lueur paisible de la lune, calme comme si son âme se sentait bénie sous ce rayon du ciel. Dors! — pour des yeux plus purs que les tiens les vagues se taisent, les étoiles brillent. Dors! — que l'éclat de la blanche lumière ne trouble pas ton repos! Personne que celui qui aime et celle qui est aimée, ne doit veiller à cette heure si douce.

Voyez!... là-haut, où les rocs allongent leurs ombres sur l'abîme, plus haut encore s'élève une tourelle. — De longs cheveux noirs, lustrés comme l'aile du héron sur le turban royal (9), pendent à travers la jalousie; c'est elle, la fraîche enfant de l'émir, et sa fleur et sa joie! toute vérité, toute tendresse et tout charme,

quoique descendue de cette race farouche: image de la radieuse source de jeunesse qui jaillit des flancs d'une montagne désolée (10).

O que pure et sacrée est la beauté que ne profanent point les regards du vulgaire, qui n'illumine de ses clartés qu'une seule demeure, invisible à l'œil audacieux de l'homme. — La fleur qui s'épanouit sous l'onde, trop avant pour que les rayons du soleil l'atteignent, n'est pas ensevelie dans une ombre plus chaste que celle où tu vécus, Hinda! Comme les mystères saints, ton âme et ton visage sont demeurés cachés au fond du sanctuaire. O quel transport pour un amant d'en écarter le voile! Ainsi, parfois, le voyageur égaré sur l'Océan désert aborde à quelque île enchantée, que jamais pied humain ne foula, et s'endort et s'éveille au milieu de brises embaumées, que n'avait encore respirées aucune lèvre mortelle.

Elles sont belles les jeunes filles qui, par de beaux soirs d'été, glissent à travers les bosquets de l'Yémen (11), ils sont brillans les regards qu'elles lancent derrière les voiles rosés de leurs litières. Là, de jeunes fiancées, gracieuses et blanches comme les fleurs de jasmin qu'elles portent, bercées à l'ombre d'un frais kiosque, comptent les heures devant leur miroir, et chaque heure ajoute à leurs charmes; mais jamais, dans les plus gais harems de l'Arable, il n'y eut vierge ou fiancée dont l'éclat vanté ne pâlit devant la toute charmante fille d'Al-Hassan.

Svelte comme les formes angéliques qui visitent les enfans en rêve, et pourtant riche de toutes les graces d'une femme, avec des yeux si purs que le vice n'en saurait supporter l'éclat et s'en détourne confus, aveuglé comme le serpent qu'éblouit la lumière virginale de l'émeraude (12)! Émue des vagues désirs de la jeunesse, et mêlant les feux chastes et purs d'un autre monde à toute la faiblesse, toute l'ardeur passionnée de celui-ci; âme d'une trempe plus d'à moitié divine, où à travers quelques ombres de sentimens terrestres brillent les gloires adoucies de la religion; ainsi la lumière passant au travers des ombrages de l'été, répand au-dessous une teinte si suave, si chaude, si mystérieuse, que les ténèbres mêmes y sont plus belles que le jour!

2.

Telle est la jeune fille qui, à cette heure de nuit, a quitté sa couche ; inquiète, elle veille seule dans cette haute tour, épiant la face étincelante et tranquille de la mer. Ah ! ce n'était pas ainsi — jadis, dans son pays natal, aux jours de son bonheur, — ce n'était pas avec ces yeux en larmes et ce cœur palpitant qu'elle se plaisait à contempler la magnificence de la terre et des cieux ! Pourquoi regarde-t-elle avec tant d'anxiété ces rocs, dont les aspérités noircissent le miroir des eaux ?... Qui attend-elle durant cette longue nuit ?... Les rochers sont trop âpres, et la pente est trop raide pour qu'un homme ait tenté d'escalader la tour.

Ainsi, du moins, le pensait son père, lorsque pour saisir au passage l'air froid des nuits après les feux desséchans du jour (13), il fit construire cette fraîche retraite, et l'orna à grands frais, heureux de la croire aussi sûre que belle. Crois-le, grave rêveur ; crois-le toujours ! ne t'éveille pas pour apprendre ce que l'amour peut oser ; l'amour, qui défie tout, qui ne voit point de charme dans les trophées facilement gagnés, dont les plus rares et les plus chères délices fleurissent au bord des abîmes. Plus hardi que les plongeurs, qui ne vont chercher les trésors de la mer que quand elle est en repos, l'amour, qui vit de tempêtes, préfère à tout la perle enfouie au plus profond des eaux orageuses !

Oui, charmante fille de l'Arabie, bien que la tour soit haute, bien que le chemin soit rude, il est un homme qui pour un de tes baisers gravirait jusqu'aux solitudes inaccessibles de la cime redoutée du mont Ararat (14), et à qui ses sentiers sombres et terribles sembleraient le chemin du ciel s'ils conduisaient vers toi.

Enfin, tu vois jaillir l'écume qui éclaire sa rame impatiente, tu entends le choc soudain de la barque rapide contre le roc, et tu lui tends tes bras de neige comme pour l'enlever jusqu'à toi : pareille à la fiancée du héros Persan à la chevelure lumineuse, qui, plein d'orgueil et d'amour, escalada, au profond de la nuit, la terrasse de sa bien-aimée, et elle, le voyant s'élancer de cime en cime suspendu à mi-chemin au-dessus de l'abîme, lui jeta ses longues tresses noires, et, toute éperdue, lui cria ! « Prends, mon amour, prends (15) ! »

Le héros Zal, à cette heure d'énergie, n'était pas animé d'un plus mâle courage que le jeune imprudent qui, audacieux et agile, gravit les rocs jusqu'à la retraite d'Hinda. Voyez!... les chèvres de l'Arabie ne gravissent pas plus légères les flancs de granit de leurs montagnes (16)! Intrépide, il saute de pic en pic, il approche : il est près d'elle!

Elle aime — mais elle ne sait qui elle aime, quelle est sa race, ni d'où il est venu. Ainsi, parfois l'on rencontre dans les bosquets de l'Inde un bel oiseau sans nom, apporté par la brise embaumée d'îles semées au loin dans des mers inconnues; il montre tout un jour son radieux plumage aux yeux émerveillés, puis prend l'essor et fuit. S'envoiera-t-il ainsi l'amant sans nom? Ah! qu'Allah l'en préserve! C'était par une nuit aussi pure que celle-ci, comme elle chantait un doux refrain sur sa cithare (17); seule, à cette heure ensorceiante, elle vit pour la première fois des yeux brilians rayonner à travers la jalousie, dans cette même tour, où chaque nuit se confondent maintenant leurs soupirs: elle crut que quelque esprit des airs—car, qui eût pu porter là un simple mortel? — glissant sur un rayon de la lune s'arrêtait pour écouter sa chanson solitaire.

Cette pensée depuis n'a plus quitté son âme; et quoique, le premier frisson de terreur passé, elle n'ait vu qu'un homme prosterné devant elle, cependant, quand il a proféré parfois des paroles étranges et menaçantes; quand de ses yeux noirs ont jailli des flammes trop brûlantes pour en soutenir l'éclat; oh! elle a craint d'avoir donné son âme à quelque esprit impur, à quelque ange déchu, rejeté loin du ciel comme les séraphins qui, jadis épris d'amour pour les filles des hommes, abandonnèrent les gloires célestes, et échangèrent les cieux contre les regards des femmes.

Tendre fille! celui qui a séduit ta candide innocence n'est ni un ange ni un démon; c'est un des fils passionnés de la terre, aussi ardent en son amour, aussi terrible en sa colère, qu'aucun des cœurs qu'échauffe le feu vivant du dieu du jour.

Mais cette nuit, son ardeur semble éteinte; sa joue est pâle, et son front morne. Jamais auparavant elle ne l'a vu si sombre,



excepté dans ces rêves où son sommeil était troublé, alors qu'il y avait joie à s'éveiller et à pleurer; visions qui ne veulent pas se laisser oublier, et viennent attrister les scènes du jour, comme ces ombres prophétiques qui laissent le lieu où elles ont une fois apparu flétri et désolé.

« De quelle douce lumière, » dit la tremblante fille effrayée même au son mélodieux de sa voix, tant ils étaient demeurés long-temps muets, les yeux fixés sur l'eau tranquille, « de quelle douce lumière la lune inonde ce soir cette île de feuillages là-bas ! Que de fois, dans mes fantastiques rêveries, j'ai souhaité que cette petite île verte eût des ailes, et que, cachés dans ses bocages magiques, nous fussions emportés vers des mers inconnues, où pas un cœur ne battrait que le nôtre, où nous pourrions vivre, aimer, mourir seuls, loin des cruels et des jaloux; où nous ne verrions autour de nous que les yeux brillans des anges ouverts sur notre paradis pur et solitaire. Dis, ce monde serait-il assez vaste pour toi ? » Folâtre, elle se tourne afin qu'il voie le sourire passager qui effleurait ses lèvres ; mais quand elle rencontra son regard profond et terne, ce sourire s'évanouit, et fondant en larmes amères, elle s'écria : « Oui, oui; mes craintes de chaque heure, mes songes n'ont prédit que trop vrai. — Nous nous quittons, — et pour jamais ce soir — je savais, je savais que ce bonheur ne *pourrait* pas durer. — C'était brillant, c'était le ciel, et c'est passé! Ah ! toujours ainsi, dès mon enfance, j'ai vu se flétrir mes espérances chéries. Jamais je n'élevai une chère gazelle pour me réjouir de son doux œil noir, que quand elle vint à me connaître et à m'aimer, il lui fallût mourir ! Et encore à présent, cette joie plus près du ciel que tout ce que j'ai jamais rêvé ou connu, ce bonheur de te voir, de t'entendre, de dire il est à moi : ah ! douleur, faut-il aussi le perdre ?... Oui, pars — il y a trop de danger à se voir. — Ces affreux rochers, cette mer perfide — Non, ne reviens plus — ne reviens jamais! — Quoique doux, quoique divin — pour toi ce peut être la mort! Adieu, et béni soit ton sentier quelque part que tu ailles, étranger bien aimé ! Mieux vaut rester seule à suivre de l'œil ce rayon, et te savoir

loin, mais à l'abri, que t'avoir près de moi au péril de ta vie! »

— « Au péril de ma vie! ah! ne tente pas mon orgueil, » s'écria le jeune homme, « tu ne sais guère ce que peut braver celui qui, né et nourri au giron du péril, l'a défié face à face, qui entend retentir d'heure en heure à son oreille le signal de lutte et de mort, qui dort la tête sur le sabre que sa main brûlante doit étreindre au réveil. Le danger!... »

— « Dis, dis toujours... tu ne crains donc pas? — Nous pourrons nous revoir — nous revoir souvent? »

— « Oh! ne me regarde pas ainsi; je ne crains rien sous le ciel, rien que tes yeux. Si quelque chose sur la terre pouvait séduire mon âme, et la détourner du chemin qu'elle a pris, si quelque chose pouvait faire oublier à cette âme le serment qu'elle a fait, ce seraient tes yeux—eux seuls peuvent fondre sa force, énerver sa constance. Mais non! le sort en est jeté — ma terrible sentence est portée. —De ce côté de la tombe nous ne devons plus nous revoir. Pourquoi, pourquoi le ciel mêla-t-il deux âmes entre lesquelles un gouffre s'est ouvert ici-bas. O fille de l'Arabe! les puissances de la lumière et des ténèbres se pourraient allier plutôt que moi m'unir à toi ou aux tiens. Ton père!...»

— « Que le saint Allah préserve sa tête grise de l'éclair de ton regard! Tu ne le connais pas — il aime les braves, il n'existe pas d'homme sous le soleil qui t'estima plus haut que lui, qui honora davantage tes mâles vertus. Quand, toute petite, je jouais avec le brillant cimeterre qui pend à son côté, je l'ai entendu jurer que sa balbutiante enfant n'appartiendrait qu'à un guerrier. Encore à présent, lorsqu'aux heures du harem, je lui porte de frais sorbets et des fleurs, il a coutume de me dire, lorsqu'il est d'humeur joyeuse, qu'un héros sera mon fiancé, puisque les hommages qui plaisent le plus aux vierges sont les trophées des batailles et les cris de la victoire. Oh! ne te détourne pas ainsi — toi seul fus formé pour gagner nos deux cœurs.—Va prendre place dans ses rangs sacrés — tu sais dans quelle lutte impie ces Persans sont engagés. — Dieu! quel regard farouche! — Ah! je le vois, tu brûles d'une sainte fureur! Va, cours au camp dès les premières lueurs du matin, et quand ton sabre se lèvera

dans le combat, rappelle-toi que l'amour et moi nous tremblons sous son ombre — Une victoire, une seule remportée sur ces esclaves du feu, ces Guèbres impurs, que mon père abhorre...»

— « Arrête, arrête! tes paroles sont mortelles! » s'écria l'étranger; et rejetant son manteau en arrière, il montra la ceinture guèbre (18) qui l'entourait. « Regarde, jeune fille! pleure, et rougis de voir en moi tout ce que ton père abhorre! Oui, je suis de cette race impie, de ces esclaves du feu, qui, soir et matin, saluent la demeure de leur créateur au milieu des vivantes lumières du ciel (19). Oui, je suis de ces rares proscrits, fidèles à Iran et à la vengeance, qui maudissent l'heure où vos Arabes vinrent renverser nos autels de flammes, et qui ont juré, sous l'œil brûlant de Dieu, de briser les chaînes de la patrie, ou de mourir. Ton fanatique père — non, va, ne tremble pas — celui pour qui plaident tes yeux m'est sacré comme le lieu d'où s'élèvent les feux de notre culte — mais sache que c'était lui que je cherchais le soir, où, errant sur la mer dans mon bateau de garde, j'aperçus pour la première fois une lueur douteuse au haut de cette tour. — Je gravis les âpres rochers, je m'élançai vers ma proie — tu sais le reste — je surpris le nid ensanglanté du vautour, et n'y trouvai qu'une tremblante colombe. A toi la victoire, à toi la faute, si l'amour a envahi la pensée que la vengeance réclame première — dernière — seule!

« Oh! que nous ne nous fussions jamais, jamais rencontrés! ou que même aujourd'hui ce cœur pût oublier que nous pouvions être bénis l'un par l'autre, si le sort n'eût ouvert un abîme entre nous. Vierge persane, tu aurais habité une vallée voisine de la mienne; agenouillés aux pieds du même autel radieux, enfans, nous eussions joué dans les mêmes prairies; alors, oh! alors tous ces liens sans noms qui font le charme de la patrie, se seraient enlacés autour de nos cœurs jusqu'à ce que ta cause et celle d'Iran fussent confondues en une seule; lorsque dans les soupirs de ton luth j'eusse entendu la voix des jours passés, et vu briller dans tes sourires nos gloires revenues, quand enfin l'esprit souffrant de notre terre eût vécu de ta vie, regardé par tes yeux, et parlé par ta voix; grand Dieu qui eût pu résister à ce glaive?

Son éclair même eût été la victoire ! Maintenant, nos seuls liens sont tissus par l'amour ; croyance, amis, patrie, tout nous sépare : étrangers, divisés à jamais autant que la serre de fer du destin peut nous arracher l'un à l'autre, fidèles à l'amour, traîtres à tout ce que nous tenons pour cher : ton père, l'ennemi le plus mortel d'Iran — toi-même peut-être — mais non — la haine ne fut jamais si belle ! non ! — sacrée pour ton âme sera la patrie de celui qui put oublier tout pour toi, tout, hors cette patrie saignante ! Quand d'autres verront d'un œil sec gémir ses veuves et tomber ses guerriers, tu te rappelleras comment un Guèbre aimait, et pour l'amour de lui tu pleureras sur tous ! — Mais vois !... »

Il se tourna en tressaillant, et montra du doigt la vague lointaine où s'allumaient des lumières bleuâtres pareilles aux feux follets des sépultures sur la tombe du marinier : de temps à autres, des dards de feu sortaient étincelans de l'abîme (20), comme si chaque étoile qui tombe la nuit remontait vers le ciel. « Mes signaux ! il faut partir — nous nous perdons tous deux si je reste. Adieu ! ma vie ! — tu me retiens en vain. — A présent, à toi, vengeance, je t'appartiens ! »

Farouche, il se dégage ; il ne s'arrête ni ne regarde, mais de l'étroite fenêtre il se laisse tomber sur les pics au-dessous, comme s'il fuyait de l'amour à la mort.

Pâle, muette, Hinda demeure immobile, jusqu'à ce que le bruit de l'eau qui rejaillit la tire de sa transe douloureuse. Elle pousse un cri : elle court vers la fenêtre : « Je viens, je viens ! si dans cette mer tu dors cette nuit, j'y veux dormir aussi, morte et froide à tes côtés. Ah ! je ne veux d'autre couche que la vague glacée qui recouvre celui que j'aime. Mieux mille fois reposer morts ensemble que vivre séparés ! »

Mais non — l'heure n'est pas venue. Elle voit voler la barque qui porte le Guèbre à sa demeure, en quelque lieu que cette fatale demeure soit située. Calme et rapide, l'esquif glisse sous l'haleine du vent, le long du rayon lumineux, comme si au-dedans tout était paix et joie, comme s'il ne laissait pas en arrière un cœur brisé.



CHANT DEUXIÈME.

L'aurore s'est levée calme et pure, et colore de ses pâles rayons la mer verte (21), révélant un à un les bosquets de palmiers de Bahrein et les vignes ambrées de Kishma (22). De frais parfums s'exhalent des rives de l'Arabie; les brises de l'océan indien soufflent autour du saint promontoire de Selamah (23), et rident au-dessous l'onde brillante, qui roule dans ses vagues les raisins, les noix de coco, les guirlandes de fleurs, pieuses offrandes du marinier qui passe et jette ces présens aux génies du Cap, pour en obtenir un ciel serein et des vents constans. Le rossignol a pris son vol de la cime des hauts arbres où toute la nuit il a chanté sa douce mélodie sans que personne l'écoutât : il se dérobe à l'étoile du matin, là-bas, dans les buissons dont l'aube éclaire les grenades rougissantes, emperlées de rosée, gouttes diaphanes qui ne terniraient pas le plus étincelant cimeterre (24) que jamais jeune sultan ait porté au premier matin de son règne.

Voyez! — voici venir le soleil! — il déploie ses ailes radieuses et monte de l'Orient. Ange de lumière! qui, depuis l'heure où les cieux commencèrent leur course sublime, s'élança, le premier de tout le chœur étoilé, sur les traces de feu du Créateur! Astre merveilleux, que sont devenus les jours où, pareil à l'héliotrope, Iran se tournait vers le point où brûlait ton œil? — quand, des bords du Bendemir aux bosquets de Samarcande, les feux de tes temples couvraient toute cette terre?... Que sont-ils devenus?... Demande-le aux ombres des guerriers qui sur les plaines sanglantes de Cadessia (25) virent de féroces envahisseurs arracher les pierreries du diadème brisé d'Iran, et enchaîner son antique croyance... demande-le au pauvre exilé, seul, sans amour, inconnu, jeté sur des rives étrangères, par-delà les portes de fer de la mer Caspienne (26), ou dans les montagnes neigeuses de Mossian, loin

de la belle patrie des dattiers, des berceaux de jasmin, des fontaines aimées du soleil ! Et pourtant plus heureux là, que si, asservi aux caprices du despote, il foulait encore ce sol chéri mais souillé. Ah ! plutôt errer à la merci de Dieu et de la Liberté, sans toit qui nous abrite, que d'engraisser, esclave, fléchissant le genou à l'autel du vainqueur ! L'orgueil d'Iran est-il donc éclipsé pour toujours ? S'est-il éteint avec les flammes des cavernes de Mithra ? — Non, — la patrie a des fils qui jamais — jamais — ne se courberont sous le joug musulman, tant que le ciel aura des clartés, tant que la terre aura des tombes... Esprits de feu, qui ne couvent pas de longs ressentimens, mais rendent le coup pour l'insulte ; cœurs où les semences de haine, lentes à germer, mais sûres, mûrissent tout-à-coup en actes, et, à quelque heure d'un calme perfide, éclatent comme le gigantesque palmier de Ceylan (27), dont la fleur s'épanouit avec un bruit qui ébranle les arbres pygmées des forêts d'alentour !

Oui, Émir, l'homme qui escalada cette tourelle, — et qui, s'il fût parvenu jusqu'à toi dans ton sommeil, t'eût montré qu'un tyran peut reposer en paix, quoique au pouvoir d'un Guèbre, est un de ces braves qui t'exècrent, toi et ta race hautaine. — Ils savent que la lutte est vaine, — ils savent que la chaîne ne se rompt que pour entrer au cœur de celui qui, le premier, la brise : ils le savent, et cependant ils osent, — heureux de se sentir libres et saignans, heureux d'une agonie de liberté! Tu les connais bien. — A peine quelques lunes ont brillé depuis que tes soldats à turbans et tes rouges étendards hérissaient les rochers de la mer Verte ; car ici même, au seuil de cette terre, que tu as la témérité d'appeler tienne, Arabe, vil satrape d'un despote fanatique ! ici, une troupe sacrée avait croisé ses lances sur ton chemin : les vents ne t'avaient pas poussé à la moitié du golfe, que déjà, du rivage, la rébellion te défiait !

Rébellion ! mot infâme, déshonorant, qui a si souvent entaché d'une injuste flétrissure la plus sainte cause que les langues et les sabres des hommes aient jamais gagnée ou perdue ! Combien d'esprits, nés pour bénir, et qu'un jour, une heure de succès eussent élevés à une éternelle gloire, sont tombés écrasés

sous l'opprobre de ce nom ! Ainsi les exhalaisons de la terre attiédie, glacées tout d'abord au sortir de la plaine, s'épaississent et retombent en brouillards; mais si, une fois triomphantes, elles déploient leurs ailes sur la cime des montagnes, elles règnent dans les hautes régions de l'air, et dorées du soleil, se changent en éclatantes auréoles !

Quel est-il celui qui dispose de la toute-puissance de la Liberté sur les rives de la mer Verte, dont le sabre étincelant fait baisser les yeux aux guerriers de l'Yémen, celui qui marche à l'ombre des lances des hardis montagnards du Kerman? de ces hommes qui, fidèles jusqu'à la fin, s'attachent aux anciens rites de la patrie, comme si le Dieu qui éclaire de ses derniers regards les montagnes d'Iran avait jeté aussi sur leurs cimes neigeuses les dernières lueurs de son culte !

C'est Hafed — nom terrible, qui glace d'épouvante comme les paroles d'un maléfice; — criez-le haut et loin, et le bras paralysé retrouvera sa vigueur. C'est Hafed — de tous les fils du feu le plus exécré, le plus maudit par la haine et la rage musulmane! Au milieu de la nuit, pendant l'heure de garde, les Arabes racontent de si effrayantes choses de son pouvoir malfaisant et sans bornes, que chaque sentinelle abaisse son bournou sur ses yeux, de peur de voir Hafed sortir de terre au milieu du cercle ! Homme de naissance monstrueuse, disent-ils, d'une race pétrie de fange et de flamme, descendue de ces vieux rois magiciens (28) qui portaient à leurs casques enchantés une plume arrachée aux ailes mystérieuses de l'irrésistible Simourgh; race que les démons du feu, furieux de voir renverser leurs autels, ont douée de charmes contre lesquels on lutterait en vain, et qui doivent un jour noyer dans le sang la lumière du prophète.

Telles étaient les fables qui trouvaient croyance : prestiges que l'imagination prêtait au chef jeune, ardent, intrépide, qui combattait bravement, mais en homme, pour la terre qu'adorait son âme, pour conquérir aux siens d'heureuses demeures, des autels libres, — sans autre sortilége que son sabre, sans autre talisman que ce mot : Liberté! Le dernier d'une antique lignée de héros entre lesquels brillent des noms qui sanctifient leur race,

comme la faible source du mont Liban est sanctifiée par les cèdres qui croissent sur ses bords (29). Ce n'était pas à lui à fléchir le genou devant la tyrannie musulmane, lui, dont l'âme était jetée au brillant moule des temps passés, dont l'esprit mélancolique se repaissait des gloires des morts, qui, formé pour les plus belles années d'Iran, était né au milieu du deuil et des larmes! — Ce n'était pas à lui à grossir la foule des têtes serviles qui se prosternent devant le Turc, quand il passe, comme les arbrisseaux ploient sous un souffle pestilentiel! — Non — il a fui au loin, — il a fui indigné les fêtes qui proclament la honte de sa patrie. Chaque larme qu'ont répandue ses frères est tombée sur son cœur en goutte de feu; et comme un amant salue l'aube d'un premier sourire, il a salué l'éclair du sabre tiré le premier pour la vengeance et pour la liberté!

Mais que pouvait la valeur à cette heure de mort? — Que pouvait la fleur des guerriers du Kerman contre la toute-puissance d'Al-Hassan? — En vain ils l'ont rencontré face à face, au seuil de ce royaume qu'il venait gouverner dans sa pompe insolente; en vain de leurs corps ils lui ont barré le passage; — pour une lance qu'ils levaient, mille brillaient autour du conquérant; contre chaque bras qui bordait le rivage, se ruaient des myriades d'esclaves apportés par les flots, — foule innombrable, hardie, sanguinaire essaim devant lequel tous tombaient comme tombent les dattes sous une nuée de sauterelles!

A une courte lieue de l'étouffante baie de la vieille Harmozia, s'élève une montagne de rochers, surplombant la mer d'Oman : dernier et solitaire anneau de ces chaînes gigantesques qui descendent en tournoyant des rives hérissées de roseaux de la mer Caspienne jusqu'aux bords de la mer Verte. Autour de sa base se dressent les rocs dépouillés, comme autant de géans nus, sortis des eaux pour garder l'entrée du golfe; et sur son pic qui défie le ciel, il y a un temple ruiné, bâti si haut, que souvent l'albatross (30), endormi et bercé dans la nue, heurte son aile aux vieilles ruines, et s'éveille en sursaut, étonné de trouver une demeure des hommes dans les champs silencieux de l'air où il habite seul. Au-dessous, de sombres cavernes accueillent par de

longs échos les vagues orageuses qui s'y précipitent en tumulte, comme les fougueux amans du plaisir à l'orgie nocturne. Les bruits qui roulent sous ces ténébreuses voûtes sont parfois si étranges et si mystérieux, on raconte de si redoutables merveilles des turbulens esprits qui y sont enfermés, que hardi serait le Musulman qui oserait, à l'heure du crépuscule, diriger son esquif vers le solitaire promontoire du Guèbre.

Du côté de la terre, ces tours superbes semblent braver l'effort du temps, séparées du séjour des hommes par un gouffre profond, large, plein de ténèbres, dont aucun œil humain ne peut sonder le vide : lieu d'horreur où les goules viennent, au sortir des tombeaux, se repaître, invisibles, de leur hideuse proie !

Les rumeurs des torrens montent d'en bas comme un lointain tonnerre, si haut, et pourtant si confus, que l'œil ne peut voir, ni l'oreille distinguer si c'est le mugissement de la mer emprisonnée, ou le grondement furieux de la flamme inquiète; car chaque ravin, chaque pyramide rocheuse de la vaste montagne est assise sur le feu (31) ! Et quoique les jours où le Dieu était adoré sur cette ardente cime soient à jamais passés, quoique les prêtres aient fui, que les disciples soient dispersés, la puissante flamme jaillit toujours à travers les hasards et les changemens, à travers les jours bons et mauvais, brillante, inextinguible, éternelle comme l'immuable volonté du Dieu dont elle est le symbole.

C'est là qu'Hafed vaincu conduisit les débris de sa chétive armée. « Salut, gouffre terrible ! » dit-il, « ta redoutable obscurité, qui effrayerait Eblis lui-même, est le ciel pour qui fuit l'esclavage ! » Franchissant l'abîme sur un pont étroit, connu seulement de lui et des siens, il gagne la tour. « Cet asile du moins nous reste ! » s'écrie-t-il; « nos blessures y peuvent saigner sans que les chants de triomphe du Musulman résonnent au-dessus de nos têtes; ici nous pouvons tomber, sans que nos membres frémissent sous les pieds du Turc. Étendus sur ce roc où les vautours aiguiseront leurs becs sur nos joues encore chaudes, heureux de dérober nos angoisses à l'œil avide des tyrans, ici nous pouvons mourir ! »

Il était nuit : comme il parlait, la flamme capricieuse qui sortait de l'autel en ruines jetait une lueur sinistre sur ses traits : «Tout est fini ;— ce qu'il est donné aux hommes de pouvoir faire, nous l'avons fait. — Qu'Iran dompté voie d'un œil calme ses guerriers et ses prêtres obéir à un geste du fanatique sensuel, qui, transportant au ciel sa luxure, fait de son dieu le vil complaisant de ses plaisirs ! que ses fils, ses âmes d'élite, ces hommes qui ont encore dans les veines, ô comble d'infamie ! le sang des Zal et des Rustam (32), courtisent cette race née d'hier, et qu'ils se détournent de l'antique rayon de Mithra pour s'agenouiller à de nouveaux autels ! S'ils veulent ramper sous l'ennemi d'Iran, qu'ils rampent ! — jusqu'à ce que le désespoir de la patrie crie vers le ciel, et que l'esclavage soit devenu trop vil pour que même les lâches l'endurent; jusqu'à ce que la honte, long-temps cachée, consume leurs os, et que la conscience renvoie à leur cœur, en gouttes de fiel, chaque larme qu'ils versent en secret!—Ici, du moins, il n'est pas de bras enchaînés, pas d'âme souillée par la servitude; jamais ce lieu ne fut profané par le pied d'un esclave ou celui d'un tyran ! et quoique nos jours soient comptés, quoique le flot de la vie se retire vite de nos veines, il en reste encore assez pour la vengeance. Après le coucher du soleil, les panthères qui habitent au pied du mont Liban bondissent à travers le noir sentier du pirate (33) ; nous aussi nous bondirons sur notre proie épouvantée; et quand des cœurs gonflés d'orgueil auront senti le dernier adieu de nos sabres, quand l'espérance sera morte, et que l'énergie du désespoir ne pourra plus rien, alors ce lieu sera la tombe sacrée des braves morts pour la patrie qu'ils n'auront pu sauver ! »

Debout, autour de lui, chaque guerrier dépose sur l'autel brisé son glaive étincelant.—Jamais cette enceinte, où jadis siégeaient les puissans de la terre, ne parut si morne et si désolée ! On ne voit plus sur ces tours croulantes les banquets de fruits et de fleurs servis aux esprits errans des morts par les mages des vieux temps (34); plus de prêtres, plus de rites, plus de feuilles sacrées de pure grenade (35); ni chants, ni parfums montant de l'encensoir ; plus de symbole de l'astre adoré (36). Et pourtant le

même Dieu qu'imploraient leurs pères *les* entendit, lorsque les nobles cœurs qui avaient encore du sang à répandre, jurèrent par les feux du sanctuaire, au nom du pays outragé, de mourir sur ce mont de flamme, derniers débris d'une race héroïque, devant les ruines du dernier autel! Cœurs souffrans et braves! ils savaient peu, dans leur angoisse, combien leurs maux coûtaient de larmes à une innocente jeune fille, une douce ennemie, à qui l'amour avait appris, pour la première fois, à pleurer sur les autres. Aussi vide de pensées que de fautes, sa vie dormait tranquille comme un lac, jusqu'à ce que la passion, y jetant son talisman, eût ému l'onde et étendu au loin ses cercles vacillans. Il fut un temps, Émir! où ta fille, insoucieuse, s'épanouissait et souriait au milieu du carnage, calme comme le lis persan qui brille et domine le champ de bataille, avant que la pluie rouge du combat ait souillé ses fleurs dorées. La vierge au cœur léger, sans frayeur, sans émoi, tant qu'il plaisait au ciel épargner le père qu'elle aimait, demeurait à l'écart et distraite, le soir, pendant tes sanglans récits. Que de fois, lorsque échauffé de fureur tu parcourais à grands pas les salles de ton harem, tu as maudit sa joyeuse chanson, qui t'arrivait pure et douce, comme les accords des luths des anges, touchés trop près des confins de l'enfer, arrivent aux oreilles des damnés! L'amour a tout changé: — l'âme de la jeune fille est devenue de flamme : son front s'est voilé de tristesse; elle n'a plus qu'une pensée unique et chère, et elle s'y plonge jusqu'au délire. Son cœur affaissé lui redit sans cesse ces paroles: « Pour l'amour de moi, tu pleureras sur tous!» Et à mesure que les jours de meurtre se succèdent, elle pleure son amant mort dans chaque Guèbre qui saigne. Pas un sabre ne frappe ses yeux qu'il ne lui semble teint du sang de celui qu'elle aime, pas une flèche ailée ne traverse les airs qu'elle n'en voie la pointe tournée vers lui. Elle n'apporte plus d'un pas léger à Al-Hassan son cimeterre pour le combat. S'il eût regardé d'un œil plus pénétrant, si les fumées qu'exhale toujours un esprit impur n'eussent obscurci sa vue, il aurait observé le frémissement de la jeune fille quand il revenait de l'arène sanglante, ses paroles sans suite, son regard vague, le changement

de voix, de démarche, de vie, de beauté; — il aurait tout vu, tout deviné. L'amour seul peut altérer ainsi; non l'amour qui devait bénir ce sein jeune et pur, non cet amour chaste, prospère, sans voiles, formé sur la terre, scellé dans le ciel; grandissant sous les regards approbateurs du monde, et qui entouré des sourires de l'amitié, des caresses de la famille, fait de tous les doux liens de l'âme une seule trame de bonheur! Non, Hinda, non, — ta funeste flamme se nourrit de silence, de douleur et d'opprobre; — passion sans espoir, sans plaisir, enfouie au plus profond de ton âme ténébreuse, comme quelque trésor mal acquis, quelque honteuse idole, sans autel et sans nom, sur laquelle des disciples impies, à l'œil terne, se penchent et veillent quand tout dort!

Sept nuits ont noirci la mer d'Oman depuis la nuit où Hinda a vu fuir, sous les rayons de la lune, la barque du Guèbre, poussée par les rames agiles. Et cependant elle est toujours venue, quand la douzième heure a sonné, gémir seule dans cette haute tour, attendre, épier sur l'abîme celui dont les sourires l'ont fait pleurer pour la première fois;—mais ses veilles, ses pleurs, tout est vain; — elle n'a plus revu la barque. Le cri solitaire de l'orfraie, le vol du faucon de nuit qui passe dans les ténèbres, souvent le haïssable oiseau qui se repaît de cadavres, battant pesamment l'air de son aile alourdie, encore fumante des vapeurs de son banquet du jour, — c'est tout ce qu'elle voit, — c'est tout ce qu'elle entend.

Le huitième matin s'est levé; — le front d'Al-Hassan a rayonné de joie. — Quelle immense misère le réjouit, lui qui ne sourit jamais que pour détruire! Les aigrettes de feu qui s'allument à minuit sur la mer d'Herkend (37), alors qu'elle se débat furieuse, ne présagent pas les naufrages et les ruines avec plus de certitude, que cet œil souriant.

« Debout, enfant, debout! — le kerna (38) a soufflé un ouragan à réveiller les morts, et tu es encore endormie! — Debout, enfant; viens voir ce jour béni pour le ciel et pour moi,—jour plus riche de sang païen qu'il n'en a encore lui sur le golfe d'Oman; avant l'aube de demain, sa tête, — son cœur, — ses membres,

— j'aurai tout! — Cette nuit même, je ne dormirai pas que je n'aie plongé mes mains tout entières dans son sang!»

— «Son sang!» s'est-elle écriée avec un gémissement d'horreur, — son âme en isolant *un seul* de tout le genre humain.

— «Oui — malgré ses remparts et ses tours, Hafed est à nous cette nuit! Grâce à la toute-puissante trahison, sans laquelle les liens qui unissent ces maudits eussent été trop forts pour qu'Allah lui-même pût les rompre, ce rebelle, qui entassa sur ma route des monceaux de cadavres musulmans, ce démon dont les sortiléges avaient presque détourné de leur voie les glaives du Très-Haut, saura enfin, lui et toute sa bande, jusqu'où peut entrer une lame arabe, quand Dieu et la vengeance dirigent le coup. O prophète! je jure par la couronne sacrée que tu portais sur le champ de mort d'Ohod (39), que pour chaque sanglot arraché par l'angoisse à ce cœur d'infidèle, une pierrerie, ravie aux mines de la Perse, brillera sur le plus saint de tes autels. Mais quoi! — elle tombe! — cet œil hagard — ces lèvres livides — ma fille! ma fille! cette vie de sang n'est pas faite pour toi : va, retourne en Arabie! Enfant faible et timide, jamais je ne t'eusse risquée au milieu de scènes redoutables même aux hommes, si je n'eusse espéré te faire marcher sur les têtes rampantes de ces Persans prosternés. — Race maudite! au lieu de tendre le cou, elle a tiré le sabre! — Mais prends courage, enfant; — le vent qui souffle sur ton front fiévreux t'emportera aujourd'hui même loin du rivage, et avant qu'une goutte du sang qui doit couler là-haut dans ces tours ait eu le temps de se figer, tu auras revu les doux bosquets de l'Arabie!»

Son triomphe sanguinaire n'était que trop certain. — Parmi les rares partisans que l'œil perçant d'Hafed avait comptés autour de lui sur le mont de Feu, un misérable s'était glissé. Un vil apostat, gagné par l'or, avait trahi le secret du sentier qui conduisait des noires profondeurs du vallon à ces hautes tours, où la liberté tenait encore derrière un dernier rempart de sang et de flamme. Dans cette terrible nuit, où, quittant les hauteurs sacrées, les Guèbres avaient livré leur dernier combat et dit pour toujours adieu à l'espérance, resté sur le champ de bataille,

le traître n'y était pas mort avec les braves. Le soleil, qui devait dorer son tombeau, le vit parjure et esclave; — et tandis que ses compagnons peu nombreux regagnaient la haute forteresse du roc, pleurant celui qu'ils avaient laissé parmi les morts sans tache, étendu sur le lit de gloire, il vivait, et, à la face du jour, il se riait d'eux, de sa foi et du ciel!

Oh! qui me donnera assez de voix pour maudire l'esclave dont la trahison plane comme un souffle mortel au-dessus des conseils du brave, et le frappe en sa force! Puisse la coupe de la vie être pour lui empoisonnée jusqu'aux bords de perfidies, d'espérances qui leurrent pour s'enfuir, de joies qui s'évanouissent à l'approche des lèvres, comme ces fruits de la mer Morte, qui tentent l'œil, et tournent en cendres dans la bouche! Malédiction de son pays, opprobre de ses enfans, apostat de vertu, déshérité de repos et de gloire, puisse-t-il, la bouche en feu, dans le désert desséché, mourir de soif, tandis qu'un mirage moqueur présente à son agonie des lacs brillans qui se dissipent sans qu'il s'y plonge, sans qu'il s'y abreuve, comme se sont éclipsées les glorieuses espérances qu'il a flétries! et quand enfin son âme quittera cette terre, fais, ô juste prophète! que, damnée, elle habite en vue du Paradis, contemplant le ciel et endurant l'enfer!

CHANT TROISIÈME.

Le jour est menaçant : la vague de plomb dort immobile et noire, tandis qu'en haut l'ouragan promène entre le ciel et la terre les vapeurs pendantes comme les haillons d'un dais en lambeaux! Pas un nuage dans cette plaine bleue qui ne parle de tempêtes à venir ou passées. Ici, la nue s'effrange comme la crinière d'un cheval de guerre que fait flotter la brise; là, roulée en sombres et grossissantes masses, elle s'enorgueillit d'être la demeure du tonnerre! Ailleurs, déjà crevassée, elle efface et noie à l'horizon les limites du ciel, comme si l'orage avait déchiré le sein puissant qui lui donna naissance, et après avoir balayé le firmament, se précipitait furieux vers la terre. Et cependant au-dessous tout est calme encore; le silence est sans souffle, profond, terrible, plus effrayant que les hurlemens de la tourmente. Le plongeur de perles se dirige vers les bois d'Ormus, et amarre sa nef au rivage en attendant une heure plus propice. Les oiseaux de mer volent vers la côte avec des cris sinistres. — Le pilote a fait plus d'une halte sur la plage, et levant les yeux, il a long-temps regardé la vaste étendue. Tout était prophétique, morne, terne comme l'âme d'Hinda, quand la barque qui la portait s'éloigna lentement des rives de la Perse. — Point de musique pour accompagner le son de la rame plongeante (40); point d'ami qui tarde sur la plage effacée pour agiter encore de loin une main qui ne se voit pas, pour crier un adieu qui ne s'entend plus. — Seul, inaperçu, le vaisseau suit sa triste route hors de la baie, comme une barque abandonnée à son mauvais destin franchit en silence la Porte des Larmes (41).

Où donc était alors le redoutable Al-Hassan? Ce saint fléau des hommes n'a-t-il pu dérober une minute au carnage pour

ce dernier adieu? Non. — Retiré au fond de son palais, tour à tour maudissant et priant, il se repaît de la nuit de mort qui approche : il flaire le sang avec l'instinct pénétrant et sûr du vautour qui sent sa proie dans l'haleine encore chaude et vivante (42)! tandis que sa fille éplorée fuit sur les vagues, loin de ces scènes de meurtre, pareille à une colombe de Babylone (43), qui, lâchée pour annoncer la victoire, revole vers son nid, mais hélas! l'aile souillée par les mains rouges de ceux qui la retinrent prisonnière!

Ce nid qu'elle va chercher, le souvenir de cette demeure depuis long-temps quittée, ne peuvent-ils rallumer un éclair de joie sur ses joues? les fleurs qu'elle a plantées, — ses bosquets bien connus où si souvent son âme a erré dans ses rêves, — ses chères gazelles qu'elle verra venir bondissantes au-devant d'elle avec leurs clochettes d'argent, le nouveau plumage de ses oiseaux à admirer, ses poissons agiles et étincelans qu'elle a laissés enveloppés de réseaux d'or, se poursuivant autour de leur bassin de jaspe (44), — sa mosquée des jardins qu'elle va revoir, et son doux berceau d'acacia parfumé où elle pourra encore le soir aller dire son rosaire de rubis : toutes ces délices qui l'attendent ne sauraient-elles rappeler sur son front un rayon de soleil? Non. — Silencieuse, elle sent déjà son cœur se glacer sous sa sentence de mort, et s'assied à l'écart, belle en sa tristesse, comme l'ange pâle des tombeaux; elle voit en frissonnant s'élever au-dessus des vagues larges et orageuses ces tours où dans quelques heures solennelles et courtes, la marée de sang montera, odieux encens offert au soleil de demain!

« Où es-tu, mon glorieux étranger! si tendrement aimé, si tôt perdu? où es-tu maintenant? Ennemi, — Guèbre, — infidèle, — quel que soit le nom profane que tu es condamné à porter, toujours radieux, toujours cher à ce cœur qui t'aime plus que sa vie, qui que tu sois! oui, — Allah! dieu terrible! oui, s'il y a faute, s'il y a crime, que ces noires vagues qui roulent autour de nous m'engloutissent sur l'heure avant que mon âme, oubliant foi, — patrie, — père, — tout, — se prosterne devant son idole terrestre, et l'adore au mépris de Toi. — Oh! je l'aime d'un tel

amour, que ton Paradis même serait terne et sans joie, si je ne le partageais avec lui! »

Ses mains étaient jointes — ses yeux levés au ciel laissaient tomber leurs larmes comme s'épand en pluie le nuage qui voile la lune; et quoique la passion audacieuse et profane brûlât ses lèvres délirantes, il y avait sur son front une chaste clarté, dans ses regards une sainte innocence, qui disaient que cette âme errante et torturée sur la terre avait le ciel pour patrie. Oui, car un esprit d'une trempe aussi belle reste pur alors même qu'il s'égare; ainsi un rayon de soleil, brisé dans le ruisseau et détourné de sa route, est encore le soleil!

Elle a tout oublié, hors une pensée, une seule: — elle ne voit pas la tempête qui s'élève, — ni la vague qui jette en passant l'ombre de minuit; — elle n'entend pas les malédictions répétées, le tumulte croissant au-dessus de sa tête, — le choc des sabres, le bruit des voix, qui rivalisent avec la querelle des eaux et des cieux. — Écoutez! — ce cri sauvage parti du pont, ce craquement qui semble annoncer que mâts, voiles, vaisseau, tout se brise, au milieu des hurlemens et des grincemens de dents du désespoir!

Ciel miséricordieux! qu'est-ce donc?

Ce n'est pas l'orage, quoique la puissante barque ait violemment tressailli en montant sur l'énorme houle. — « Pardonne, ô Dieu! pardonne! » s'écrie la vierge à genoux et tremblante, car elle sent que l'heure du jugement est proche. Ses femmes, couchées autour d'elle, à demi mortes de frayeur, se tiennent embrassées, sans haleine, éperdues. — Encore un craquement! — un second, — un troisième! — tout-à-coup, comme si un coup de foudre eût ouvert les planches gémissantes, le pont s'enfonce et croule. — Oh! que d'horreurs alors! le sang, les vagues, les cordages, les sabres et les hommes descendent pêle mêle à travers le gouffre. Quelques-uns combattent dans les spasmes de l'agonie, — d'autres crient : « Dieu! — Iran! » et tombent morts.

Quelle main détourna d'Hinda le flot de la mêlée furieuse? Qui l'arracha de dessous ce chaos de débris et de mourans? elle



l'ignore. — Un froid de glace a passé sur elle, et son corps affaissé est tombé au milieu des ruines comme une pâle fleur foudroyée par la pluie rouge d'un volcan. Mais que d'effroyables vues, que de sons horribles ont épouvanté ses sens avant qu'ils l'abandonnent! Le pont qui bâille, la foule qui se rue sur les planches chancelantes, — les voiles déchirées dont les lambeaux sanglans flottent comme de rouges drapeaux sur les têtes de ceux qui luttent, — le cliquetis des sabres, — le reflet de l'éclair sur les lames tournoyant dans l'air comme autant de météores brandissants (45), — la rage convulsive qui circule de la terre au ciel, qui court de l'homme aux élémens, sans qu'on puisse dire où elle brûle plus terrible!

Une fois, — mais non, — c'est impossible, — ce n'est qu'une illusion. — Et pourtant, avant que ses yeux se fussent tout-à-fait voilés, elle a cru entrevoir là-haut, sur les débris du pont, cette forme qui n'a rien de terrestre, cette constante vision de son âme. — Même alors, au milieu de ce tourbillon de naufrage et de sang, elle l'a vu briller au-dessus des autres hommes, comme par une nuit noire et tempêtueuse éclate en jets de flammes l'étoile d'Égypte (46), dont l'orgueilleuse clarté fait pâlir les autres yeux du ciel, et n'a jamais rayonné sur les blanches îles de l'ouest (47). Mais non, — c'était un souvenir, — le rêve d'une minute : — un faible cri s'échappa à demi de ses lèvres livides; — puis un évanouissement de mort, — une éclipse glaciale de l'âme et des sens étendit ses ténèbres autour d'elle, et elle tomba comme morte!

Oh! que belle et calme est l'heure qui vient après l'orage! alors que les vents guerroyans se taisent, et que sous les tièdes rayons du soleil les nuages se fondent et laissent la terre et la mer endormies dans un brillant repos, — frais, vermeils comme si le jour ne faisait que de naître au giron du matin! alors que les fleurs, violemment arrachées de leurs tiges et semées au gré de l'ouragan, flottent encore dans l'air pur qu'elles imprègnent de leurs parfums en reconnaissance de ce calme si doux. Chaque goutte que la pluie d'orage a laissée sur l'herbe et sur les fleurs, étincelle comme la pierre précieuse dont la flamme liquide est

née de l'éclair (48) ! Au lieu d'un vent impétueux et toujours le même, mille douces haleines se croisent, apportant toutes un parfum différent, comme si les plantes les plus odorantes, les arbres les plus fleuris avaient chacun une brise à leurs ordres pour les protéger, les rafraîchir, et répandre au loin leur souffle. Les eaux bleues se soulèvent et s'abaissent encore frémissantes sous les rayons dormans du soleil; et ce gonflement que laisse la tempête ressemble aux battemens pleins et silencieux du cœur des amans, trop nouvellement bénis dans leurs amours pour être tout-à-fait calmes !

Telle était l'heure dorée qui éclairait le monde, quand Hinda, s'éveillant de sa longue transe, n'entendit plus à l'entour que le bruit de l'eau murmurant le long des flancs du navire, qui montait lentement avec la marée. — Mais où est-elle ? — ses yeux sont encore obscurcis, hagards. — Est-ce la même barque qui la portait ce matin au sortir de la baie d'Harmozia, et dont le chien de mer suivait le sillage sanglant ? —Non,—tout ce que rencontrent ses regards étonnés est étrange et nouveau. Couchée sur le pont de la nef, aucun riche pavillon ne lui prête son ombre ; un éventail de plume ne rafraîchit pas ses yeux appesantis ; point de jasmin fleuri à son chevet. Quelques manteaux de guerre étendus à la hâte forment sa couche grossière; des châles, des ceintures, jetés sur des javelots, abritent sa tête. Elle a regardé en frissonnant autour d'elle. Là, un groupe de guerriers dorment au soleil, comme si, pour ce jour du moins, leur tâche de mort était finie : quelques-uns, plongés dans une vague rêverie, contemplent les flots qui sommeillent, tandis que d'autres, impatiens de ce lâche repos, regardent d'un œil irrité la voile détendue qui pend flasque le long du mât.

O bienheureux Allah ! qui la sauvera cette fois ? il n'y a pas dans toute cette bande un sabre arabe, un seul turban, — rien qui rappelle sa terre natale ! Les vêtemens, le large ceinturon de cuir (49) qui ceint la veste jaune (50), — couleur proscrite, — le haut bonnet tartare (51). — Oui, — oui, — ses terreurs ne sont que trop justes : — à cette heure terrible, le ciel l'a livrée au redoutable Hafed, — Hafed, le Guèbre ! — tout le sang de

son cœur s'est glacé; car on lui a enseigné à le maudire comme un affreux démon, ministre des enfers, envoyé pour semer la désolation sur son passage, et pour étendre son ombre, tant qu'il marche sur terre, entre l'homme et Dieu! Et elle est maintenant sa captive, — jetée entre ses mains féroces, vivante et seule! Cette troupe furieuse, c'est la sienne, — tous infidèles, — tous ennemis! Quelle audacieuse espérance a traversé son âme comme un éclair, lorsque, enhardie par le désespoir, elle a dardé à travers cette foule armée un regard si perçant, si intense, que le plus rude de ces hommes de guerre a baissé la tête sous le feu de ses yeux, confus comme s'il eût deviné qui elle cherchait. Mais non, — elle ne le voit pas. — La vision qui a passé devant elle à travers le brouillard de sang et d'orage s'est évanouie, — ce n'était qu'un fantôme, — un de ces rêves, demi-ombre, demi-lumière, arcs-en-ciel que les rayons de l'imagination peignent sur les vapeurs passagères qui roulent autour de notre âme dans l'angoisse ou dans le sommeil.

La barque s'est ranimée; plus vive, elle a bondi sur la vague bleuâtre. — L'équipage se meut, — toutes les rames sont dehors, et brisent le miroir des eaux, éparpillant à l'entour de liquides éclats. Et maintenant, Hinda voit avec horreur l'esquif se diriger vers ce repaire dont l'aspect la glace d'épouvante, vers ces tours où les sacriléges ennemis de Dieu et de la Mecque habitent comme des scorpions roulés dans leurs replis venimeux.

Entre la terre et les flots resplendissans la puissante montagne apparaît sombre; seulement, au-dessus de sa redoutable cime, se déroule un nuage enflammé, d'un rouge de sang, pareil à l'étendard du destin qui désigne le lieu où descendra la mort! Si l'esprit éperdu de la jeune fille eût eu puissance de penser à cette heure terrible, elle se fût demandé par où, comment, le pied de l'homme pourrait escalader le front sourcilleux de la montagne; car jamais Arabe n'y avait soupçonné d'autre route que le sentier du ravin. Mais toute pensée s'est perdue dans sa terreur, lorsqu'elle a vu la barque bondissante se rapprocher du roc, lorsqu'elle a senti les vagues l'entraîner vers

ces affreuses cavernes dont les détours s'enfoncent sous la masse volcanique du mont. — Une voix haute commande sur le pont d'abaisser le mât, d'allumer les torches! — Aussitôt, portés par la marée jaillissante, ils glissent dans les profondeurs d'une voûte, ténébreuse comme l'éternel portique que franchissent les âmes des morts. Le tison allumé et la torche qui flambe n'éclairent de leur vacillante lumière que l'onde épaisse qui bouillonne au-dessous.— Ils voguent silencieux,— comme si chacun, immobile et sans voix, eût craint de parler dans cet obscur dédale, où le son même devient sombre, — tant l'écho sépulcral de la caverne le prolonge tristement sur la vague noire: on dirait quelque terrible secret de la tombe murmuré à voix basse par les esprits infernaux! Mais la barque s'arrête, — le courant se détourne de la ligne droite qu'il a suivie; — une puissante et invisible barrière repousse les flots irrités et écumans. A peine les efforts redoublés de la rame peuvent-ils lutter contre la violence des flots qui tourbillonnent. Ecoutez! un pied intrépide s'est élancé au milieu des rocs; la chaîne est jetée, — les rames sont hors de l'eau, — les amarres se cramponnent à la pierre, et la barque agitée se balance sur le flot turbulent.

A ce moment, une lueur tremblante perça les ombres: — mais, avant que la jeune fille puisse voir d'où se glisse la lumière, elle sent en frissonnant une main invisible attacher un bandeau sur ses yeux. La couche grossière sur laquelle elle est étendue est enlevée de terre, et portée le long des pentes escarpées par ces rudes guerriers.

O bienheureuse puissance du soleil! jour créateur! que de baume, que de vie dans tes rayons! Il y a à te sentir un bonheur si réel, que le monde n'eût-il d'autre joie à nous offrir que celle de nous étendre à ta chaude et douce clarté, ce serait encore trop de délice pour l'échanger sans douleur contre la nuit profonde et froide de la tombe! Hinda elle-même, bien qu'elle ne sût pas où elle était, ni où conduisait cette route périlleuse, connut, à l'air vivifiant qui circulait autour d'elle, qu'elle était sortie des ténèbres, et qu'elle respirait de nouveau à la face de la terre éclairée du soleil.

Mais bientôt cette fraîcheur balsamique passa, — le labyrinthe tortueux s'enfonça de nouveau dans d'humides et ténébreuses solitudes, — au milieu des branches qui craquent, des pierres détachées qui tombent et réveillent en sursaut le léopard affamé rêvant de carnage. Il tressaille, prend chaque pierre pour une proie, et on l'entend s'élancer de pic en pic à leur poursuite, comme elles tonnent et roulent jusqu'au fond. Le cri du chacal, — le gémissement farouche et solitaire de la hyène, et la voix éternelle et triste des torrens dans le gouffre au-dessous, pareille au mugissement du flot noir et profond qui coule sans cesse sous le pont de la mort, tout, tout est effroyable! — Et cependant voir, regarder face à face ces choses horribles dont elle n'entend que le bruit, serait pour Hinda un soulagement : car l'imagination, plongée ainsi dans la nuit et nourrie de bruits effrayans, évoque des fantômes mille fois plus hideux que la réalité.

Est-ce un rêve? La crainte a-t-elle de nouveau troublé ses sens? Une voix toute mélodieuse n'est-elle pas sortie des ténèbres pour lui murmurer tout bas : « Ne tremble pas, mon amour; le G3èbre est là! » Non, elle ne rêve pas : toute sensation, toute oreille, elle boit avidement ces mots : « Le Guèbre est là! » C'était bien sa voix, — elle n'a pu s'y tromper. — Dans le monde entier, il n'existe pour elle qu'une voix aussi tendre, aussi douce, aussi éloquente! Oh! la rose de mai méconnaîtrait le rossignol et ouvrirait son sein vermeil (52) à quelque chantre vulgaire, avant que l'amour se méprît à l'accent, au souffle du bien-aimé.

Au milieu de ses angoisses elle se réjouit de penser qu'il est près d'elle, lui, dont le sourire rayonnant sur le bord d'un abîme, rendrait encore le péril cher; mais cette lueur de joie s'est bientôt effacée et perdue dans ses terreurs. Comment l'impitoyable Hafed souffrirait-il qu'un des siens, un Guèbre, regardât sans horreur une fille arabe, — une vierge musulmane, — l'enfant de celui dont le triomphe sanglant a rendu les temples vides, les autels froids, ce beau pays désert, et qui évoqua cette nuit de sang plus terrible encore? — Oh! qui arrêtera le

sabre, qui le détournera, une fois qu'il se sera plongé aux cœurs des Persans? [Quel bras couvrira la victime? Qui défendra son amant des fureurs de son père?

« Sauve-le, grand Dieu! s'écrie-t-elle en son âme. Sauve-le cette nuit! — Si tu prends plaisir aux larmes des pécheurs, au sacrifice des cœurs brisés, garde-le cette nuit, et je jure ici, devant ton trône, d'arracher du plus profond de mon âme, amour, espérance, souvenirs; fussent-ils liés à chaque fibre, à chaque palpitation de vie, je jure de les jeter tout saignans à tes pieds! Qu'il vive, et tant de larmes brûlantes, de soupirs coupables et chers, prodigués pour lui, ne seront plus que pour le ciel. Une jeunesse passée dans la pénitence, une vieillesse usée à de longs et pénibles pèlerinages, ne laisseront plus de traces de la flamme qui me consume. — Son nom ne bénira plus mes lèvres que pour te demander que cet esprit radieux, dissipant de ses rayons les ombres de la terre, brille aussi là-haut, glorieux, racheté, tout à toi! Oh! quelle victoire de ravir au péché cette âme splendide! — de ramener à son sentier des cieux cette étoile égarée! Qu'il vive, et tous deux nous sommes à toi, — à toi ensemble, — car, béni ou maudit, vivant ou mort, sa sentence sera la mienne: — s'*il* périt, nous périssons tous deux! »

CHANT QUATRIÈME.

Pour des yeux sans larmes et des cœurs épanouis, c'eût été un spectacle enchanteur que ces rives touffues, et ces eaux brillantes qui s'étendaient au-dessous de la haute montagne, par une de ces soirées balsamiques qu'un jour d'orage laisse souvent après lui : alors que l'occident entr'ouvre ses profondeurs dorées, et qu'une clarté humide et tremblante descend du ciel, comme l'éclat qui s'échappe des paupières de quelque douce pénitente, dont les dernières heures lumineuses expient les heures de ténèbres, et dont les larmes, versées sur des erreurs passées, brillent, en tombant, d'une lueur divine !

Tout était repos. — Les vents qui se ruaient, il y a peu d'heures, à travers les bois d'amandiers du Kerman, faisant pleuvoir des hauts dattiers ces fruits rafraîchissans que le voyageur aime (53), maintenant bercés dans une molle langueur, effleurent à peine les eaux de la mer Verte, qui reluit limpide, comme si ses mines de perles s'étaient fondues pour former ses courans. Ses beaux îlots, petits et scintillans, avec leurs verts rivages réfléchis dans l'onde, ressemblent aux îles de lumière des Péris, que suspend dans l'air un charme magique.

Mais en vain ces gloires éclatèrent aux yeux éblouis d'Hinda, quand on enleva enfin le bandeau qui couvrait son front. Pâle, terrifiée, comme les morts qui s'éveillent dans leurs noirs sépulcres, à l'approche des redoutables visiteurs de la tombe (54), elle se tourna en frissonnant pour lire son sort dans les yeux farouches ouverts autour d'elle. Au-dessus de sa tête les tours désolées et menaçantes défiaient ce ciel si beau d'égayer de ses sourires leur sombre masse. En vain elle cherche, avec un mélange d'espérance et de crainte, celui dont la voix si chère, douce mélodie, a frappé son oreille : — ce rêve étrange et dé-

cevant a fui de nouveau.—Mais quelles palpitations, quelles angoisses de terreur s'éveillent au plus profond de son sein, lorsqu'au dehors des voix proclament « Hafed, le chef! » — et qu'un à un les guerriers crient ce redoutable nom!—Il vient!— — Le roc résonne sous ses pas! — Comment osera-t-elle lever la tête, et rencontrer ces yeux dont les plus hardis fils de l'Yémen ne peuvent soutenir l'ardeur dévorante ; ces regards rouges et flamboyans, que les sectateurs de Mahomet assurent être doués d'un éclat aussi vénéneux, aussi mortel, que les feux infernaux qui s'allument la nuit sur les feuilles de la mandragore (55)? Comment supportera-t-elle cette voix dont le cri de bataille a seul dispersé au loin les escadrons emportés par la peur, comme une immense caravane étendue le soir autour du puits du désert, se disperse et s'enfuit au rugissement du tigre altéré!

Debout et sans haleine, les yeux fixés en terre, elle demeure éperdue sous l'éclair de ce regard de feu que son imagination lui peint, et qui la brûle! Frémissante, elle entend les pas des guerriers qui se retirent. Jamais attente ne fut si pleine de terreur. Enfin Hafed a pris sa main, et se penchant vers elle, il a murmuré : « Hinda! » Rien que ce mot, et c'est assez. — Le cri qui s'échappe du cœur oppressé de la jeune fille dit le reste. — Pantelante de frayeur, de joie, de surprise, elle a levé ses yeux étonnés pour les cacher aussitôt dans le sein du Guèbre. C'est lui! c'est lui, — l'homme de sang, le plus cruel de cette race infernale! Hafed, le démon des combats, dont la voix énerve, dont les regards consument: — c'est son Guèbre aimé, son Guèbre doux et radieux, comme à l'heure où il sourit pour la première fois dans sa tour solitaire, l'illuminant de purs rayons qui depuis ont hanté ses rêves de jeune fille, si bien qu'elle a cru avoir donné asile à quelque ange errant loin des cieux!

Il est des momens, tels que celui-ci, arrachés au destin, rayons de soleil au milieu de la noire éclipse du Simoun, points verdoyans autour des lèvres brûlantes du cratère, adoucissant l'horreur même de la destruction! Le passé, l'avenir, tout ce

que le sort peut amasser de désespoir autour de pareilles heures, ne fait que leur prêter une splendeur plus vive!

Même lui, l'infortuné, — qui avait vu s'obscurcir, s'éclipser une à une chaque étoile qui égayait sa route, — lui, qui avait vu sa gloire perdue, sa cause trahie, Iran, sa patrie bien-aimée, devenue un champ de cadavres et d'esclaves, un affreux désert de chaînes et de tombes! — lui, mort au cœur, et qui tardait encore pour voir s'exhaler le dernier souffle de la liberté, puis se coucher et mourir avec elle: même lui, plongé jusqu'aux lèvres dans la douleur, et qui sentait peser sur sa tête une sentence encore plus sombre, à cette heure de pures caresses, baigné dans la lumière de ces yeux qui lui disaient qu'il était aimé, — chèrement, ardemment aimé; — assurance qui vaut toutes les joies de ce monde — à cette heure précieuse, il comprit quel profond, quel ineffable ravissement peut naître de la souffrance, et quelles délices surnagent encore sur le breuvage amer, bu d'un seul trait, quoique la mort doive suivre!

Elle aussi, en contemplant ces yeux qui plongent si avant dans son âme, elle aussi oublie toute terreur, toute misère, ou ne les sent plus que comme le malheureux endormi, auquel l'imagination arrache un sourire, et qui rêve de joie en même temps qu'il sanglotte!

Les puissantes ruines où ils étaient debout, sur la cime escarpée et sourcilleuse de la montagne, s'ouvraient du côté de l'Océan. Plus d'une belle barque qui tout le jour s'était tenue cachée à l'écart dans la baie bondissait légère sur le flot éclairé, livrant ses voiles, encore ruisselantes, aux brises du soir; ainsi, après l'orage, les aigles déploient au soleil leurs ailes mouillées. Quoique l'œil du jour fût descendu derrière les collines de Laar, les nuages se teignaient encore de brillantes auréoles, comme si, pour parer le splendide occident, l'Esprit de lumière, avant de prendre son essor, avait ce soir-là déroulé derrière lui son manteau de pourpre. Jamais heure ne fut plus faite pour l'amour! Au-dessous les vagues de cristal se gonflent et s'abaissent, — le ciel étincelle au-dessus, et leurs chastes cœurs s'enflent avec le flot, et brûlent avec les cieux.

Mais, hélas! trop tôt la vision a passé. — Rapides, les terreurs reviennent! La nuit, la nuit terrible approche. — Elle vient vite! Les flammes de l'horizon s'éteignent, et les teintes rosées qui couvraient la mer se sont effacées. Hinda regarde le ciel qui s'obscurcit, puis elle s'écrie: « Cette nuit, a-t-il dit, — vois, elle est proche! fuis, fuis, — si tu m'aimes encore, fuis! — bientôt sa horde meurtrière sera là, et je te verrai saigner et mourir! — Paix! n'entends-tu pas résonner des pas d'hommes, là-bas, dans ces noires profondeurs? — Peut-être, dès à présent, ils gravissent le bois; — fuis, — fuis, — quoique l'occident brille encore, il viendra; oh! oui, — il veut ton sang, — je le connais, — il n'attendra pas la nuit! »

Dans son angoisse qui va jusqu'au délire, elle s'enlace autour du guerrier surpris: « Hélas! pauvre enfant, pauvre insensée! c'est à moi que tu dois cette transe douloureuse! Je suis maudit, rien n'a jamais pu croître à mon ombre sans y périr. — L'air qui m'entoure est pareil à celui de la mer Morte, auquel rien de ce qui a vie ne résiste! Pourquoi nos barques ont-elles été poussées l'une vers l'autre par l'ouragan furieux du matin? — Pourquoi, quand je vis quelle prise le sort avait jeté dans mes bras, quand, te regardant un moment, pâle et prosternée, je jurai de veiller invisible à ta sûreté, mais de ne plus jamais risquer mon cœur d'homme au danger de te revoir, — pourquoi ai-je rompu ce vœu? Pourquoi la faible et folle lâcheté de te chercher ici? Ne tressaille pas, — ce n'est que le choc des torrens qui se précipitent au fond de la vallée. — Ne crains rien; — ici, sur ce rocher, nous avons dépassé le monde; — échappés à ses espérances, — à ses terreurs, — notre triste sécurité est pareille à celle des morts. Quand même la terre et l'enfer s'uniraient pour assaillir ces hauteurs sacrées, ne crains rien, — moi, et toutes les étoiles qui habitent près de Dieu, serons tes sentinelles cette nuit; — et avant que le crépuscule du matin ait brillé, de retour chez ton père.... »

— « Demain! — non, — gémit la vierge, — tu ne reverras pas le soleil de demain. — Le cri de mort retentira cette nuit dans ces tours fumantes. — Fuis, — fuis. — Fuis! te dis-je,

fuis sur l'heure! — Tu es trahi, — un misérable qui connaît les mystérieux détours de cette redoutable gorge, — oh! n'en doute pas... par ces étoiles là-haut, je dis vrai! — Il t'a vendu aux fureurs de mon père. — Ce matin, avec ce sourire sinistre qu'il a dans ses joies, il m'a tout dit; il a marché en triomphe à travers la salle, comme si déjà ton cœur palpitait sous ses pieds! O Dieu! combien peu je pensais alors que sa victime était mon bien-aimé! — Fuis... envoie un des tiens, et qu'il veille au passage!..... Par toutes mes espérances du ciel, je jure que j'ai dit vrai! »

Plus froide que le vent qui gèle les fontaines brillantes et dansantes au soleil, est l'angoisse qui s'empare d'un noble cœur trahi. Hafed sentit cette angoisse glaciale et profonde, — son sang s'arrêta, et il demeura immobile, pétrifié par quelque charme puissant, pareil aux habitans de marbre des muettes salles d'Ishmonie (56).

Mais bientôt cette douloureuse transe passa, et sa grande âme, se redressant toute entière, plongea de sa hauteur dans les souvenirs rayonnans de ses meilleurs jours heureux et purs! Jamais ce sublime esprit ne plana plus haut; radieux, calme, fixe, il élève ses regards au ciel, comme pour y lire en caractères de feu la sentence du destin. — Elle a sonné, l'heure du martyr, — l'heure de mourir pour la sainte cause d'Iran! — et quoique sa vie ait passé comme un éclair dans un jour d'orage, sa mort laissera une trace lumineuse, une auréole de gloire éternelle et brillante que les braves qui viendront après lui, les braves souffrans, contempleront avec orgueil et regrets, un rayon qui éclairera leurs veilles pendant les nuits d'esclavage. Ce rocher, gigantesque monument, redira son histoire aux siècles à venir. Les poètes et les héros y viendront en pèlerinage; ils y amèneront leurs fils, et montrant aux enfans étonnés le lieu où Hafed tomba, ils leur feront jurer sur les tristes débris de leurs autels, de leur pays perdu, de ne jamais, tant qu'un souffle vivra en eux, — jamais pardonner à la race maudite dont les chaînes infamantes ont laissé sur le col d'Iran une tache que le sang, — le sang seul peut laver.

Telles sont les pensées qui gonflent le sein d'Hafed et siégent sur son front. Aucun des saints disciples d'Issa (57) ne contempla la rouge couronne tressée pour les martyrs avec plus d'ardeur qu'Hafed ne contemple le bûcher qui, à demi éclairé par le feu de l'autel, se détache dans l'ombre, dernière couche funèbre où lui et ses compagnons ont de leurs mains entassé les bois odoriférans. A côté du sanctuaire du Dieu du feu, le bûcher s'élève, prêt à envelopper d'un radieux linceul de flammes le peu qui reste des braves qui ont juré de périr là, quand tout espoir serait perdu. Pour eux, ce lit embrasé qui les sauve des chaînes et du déshonneur sera doux et bien venu comme le lit de fleurs étendu sous le prophète enfant (58), alors que, par pitié, le ciel changea en roses les charbons qui brûlaient sous lui.

La jeune fille épie avec anxiété les regards rapides que le guerrier promène autour de lui. Pourquoi ses yeux lancent-ils de si effrayans éclairs? Quels sont ses projets, ses pensées, ses rêves? Hélas! pourquoi demeure-t-il pensif quand chaque instant est gros de terreur? — « Hafed, mon bien-aimé, mon seul seigneur, s'écrie-t-elle à genoux, toi, mon premier et mon dernier amour, si tu as jamais senti en ton âme moitié de ce que tes lèvres me jurèrent, ici, sur mes genoux qui ne se sont jamais pliés que devant Dieu, je t'en conjure, fuis, fuis, si tu m'aimes! maintenant... avant que leurs glaives soient proches. Oh! hâte-toi! avec la barque qui m'apporta, nous pouvons fuir sur cette mer qui s'obscurcit, à l'est... à l'ouest... qu'importe. Hélas! pourvu que tu sois libre, et moi près de toi. En quelque lieu que nous allions, ma main dans ta main, tes yeux devant mes yeux, me souriant toujours ainsi, à travers la douleur ou la joie, l'orage ou le soleil, le monde sera pour nous un monde d'amour! nous aborderons à quelque rivage calme et béni, où trop aimer n'est point un crime; où ce n'est pas pécher que d'adorer un ange de lumière comme toi: et s'il y a faute, du moins nous pourrons l'expier à force de pleurs, agenouillés nuit et jour, toi devant l'autel d'Allah, pour l'amour de *moi*, moi devant l'autel du Dieu que tu m'auras choisi! »

Eperdue, elle parlait en son délire, puis, penchant la tête,

elle se prit à pleurer de honte, comme si son cœur se fût brisé à chaque sanglot. Et lui, jeune, passionné... Oh! ne vous étonnez pas si un instant il oublia son orgueil et sa gloire, son serment et sa cause, cet autel flamboyant et la patrie elle-même, pour ne penser qu'à celle qu'il voyait à ses pieds, dans une muette agonie. Non, ne le blâmez pas d'avoir laissé un rayon d'espérance poindre encore en son âme, et dorer les heures à venir, les jours, les nuits, riches des pures et précieuses délices qu'elle seule pouvait donner et partager! Comme il se baissait pour relever la vierge suppliante, une larme ou deux s'échappèrent de ses yeux et l'avertirent du nuage de mollesse qui passait sur son âme. Il tressaillit, et effaça brusquement les gouttes qui souillaient ses joues, comme, le matin d'un jour de combat, le soldat essuie la rosée de nuit qui voile, sans le ternir, l'éclat de son sabre.

Cependant quoique l'émotion énervante fût vaincue, il en restait encore assez dans chaque regard, dans chaque accent, pour que la tendre et craintive jeune fille espérât à moitié qu'il se rendait à sa prière. Elle crut que l'âme du héros était devenue flexible, prompte à céder comme la sienne, et elle sourit et le bénit, tandis qu'il s'écrie: «Oui, — s'il est quelque sphère plus heureuse, où un amour sincère et immortel comme le nôtre soit sacré, s'il est quelque lieu de repos pour ceux qui aiment et qui jamais n'oublient, oh! console-toi!... Bienheureux et sauvés, nous nous rejoindrons dans cette région de calme!»

A peine a-t-elle eu le temps d'interroger son cœur sur le bien ou le mal que présagent ces paroles, que déjà l'impatient Hafed a volé au mur de la tour où pend une conque gigantesque (59); il a fait résonner un signal terrible et redouté comme le premier hurlement que pousse en se levant le démon des tempêtes. Ses guerriers fidèles et sûrs dans la vie, jusqu'à la mort, ont trop bien reconnu le son. C'est le dernier appel, le dernier cri d'alarme qui dit qu'il n'est plus d'espoir, et que la mort est proche! Là, au sommet de la tour ruinée, cette conque marine est restée long-temps suspendue, prête à sonner au loin sur la

terre et la mer l'antienne de mort des braves et des libres!

Ils viennent, — obéissant à l'appel, ils se rangent lentement autour du chef. Est-ce là tout? — Hélas! qu'ils sont peu! — faible reste des cavaliers qui accoururent sur les plaines du Kerman, joyeux et bondissans au bruit des timbales et du zel mauresque, saluant un nouvel espoir dans chaque flamme que le soleil allumait au fer de leurs lances, tandis que leurs coursiers galopaient contre le vent, laissant flotter derrière eux les tresses et les touffes blanches et soyeuses (60), parures qu'on eût prises pour des ailes. Oh! alors, chaque guerrier, chaque homme était un dieu! Qu'ils sont changés! que leurs visages cicatrisés, flétris, apparaissent pâles autour de l'autel brûlant! quelle livide clarté jette la flamme, lorsqu'ils s'arrêtent muets devant elle pour allumer leurs torches! tous passent en silence. — Le jeune chef a tracé le devoir de ses soldats, et on lit sur leurs fronts intrépides qu'ils sauront le remplir.

Mais les minutes fuient, — la nuit sème les cieux de diamans. Et vous, yeux bénis, qui regardez d'en haut ce qui se passe ici-bas, bientôt vous contemplerez des actes dont l'horreur glacerait le feu vivant de vos étoiles. Palpitante d'effroi, d'impatience et d'espoir, Hinda voit un groupe silencieux préparer la litière qu'on dépose à ses pieds tremblans; — *il* la place, avec de tendres soins, dans la couche abritée; il a serré sa main — dernière et longue étreinte de mains qui se séparent pour ne plus se rejoindre, de cœurs où s'éveille un dernier tressaillement de bonheur, et qui vont se briser en se quittant. Et pourtant cette triste caresse lui a rendu l'espérance — trompeuse jusqu'à la fin. — « C'est de la joie, pensa-t-elle, la muette extase de la joie, — sûr présage de cette heureuse fuite; c'est l'ardeur, la promesse, la foi de son amour. » — Oh! c'était tout, hors la pensée de la quitter.

« Hâte-toi! hâtons-nous! s'écrie-t-elle; le ciel est plus sombre, mais avant la nuit nous pourrons atteindre la barque, et demain au point du jour — ô bonheur! — avec toi sur la mer brillante, loin, bien loin, sous le soleil, je ne me rappellerai cette angoisse que comme un rêve affreux; et toi... » mais hélas! il ne

répond pas. Grand Dieu! doit-elle donc partir seule!... Voilà le lieu fatal où, il y a peu d'heures, le son de cette voix aimée vint charmer ses craintes et ses souffrances, ce son doux comme la voix de l'ange Israfel (61), alors que chaque feuille frissonne au bruit mélodieux des arbres d'Éden! — il n'est plus là! — « Hafed, cher Hafed, — si ta volonté est de mourir cette nuit, si ta sentence est prononcée, laisse-moi du moins rester et mourir avec toi, et jusqu'à mon dernier souffle je bénirai ton nom chéri! Oh! que nos lèvres, que nos joues pâlissent ensemble, que nos derniers soupirs se mêlent, et je puis endurer mille morts! — Et vous qui m'entraînez si vite, arrêtez, — tardez, oh! tardez encore — un seul instant — ce n'est pas trop demander — il peut venir — c'est pour *lui* que je prie.—Hafed! mon bien-aimé!... » Et le long de la route, en lamentables gémissemens qui eussent attendri un cœur de pierre, elle jette son nom aux rochers et aux bois, — mais en vain : —Hafed ne vient point. — Non, — couple malheureux, — vous avez échangé votre dernier regard. Que vos cœurs ne se sont-ils brisés alors! le rêve est fini, — la sentence est portée, — vous ne vous rencontrerez plus sur cette terre!

Hélas! lui qui entend ses cris! — là, debout, à mi-chemin de la pente escarpée, il suit d'un œil fixe et fiévreux la triste lueur des torches qui éclaire au bas des rochers le départ de tout ce qu'il aime; ainsi le voyageur inconsolable, qui loin en mer, à la pâle clarté de la lune, vient de livrer aux sombres flots qu'il laisse derrière lui le corps d'un être chèrement aimé, debout sur le pont, tarde et regarde long-temps en arrière, suivant de l'œil la vague qui se referme et frémit au-dessus de ce tombeau désolé.

Mais voyez!... il tressaille... qu'a-t-il donc entendu? quelle horrible clameur! — Elle vient du côté de la terre, elle monte du ravin et retentit à travers l'abîme, comme si la foule des hôtes affreux de ces noires profondeurs, les goules, les dives, les esprits infernaux, eussent poussé tous ensemble et tout d'une voix un hurlement horrible!

« Ils viennent! ils viennent!... » s'écrie-t-il, et son âme héroïque éclate dans ses yeux. « Esprits des braves qui errez libres à travers

ce dôme étoilé, réjouissez-vous, — car des âmes amies vont prendre leur essor et monter jusqu'à vous! » — Il dit, et léger comme le fiancé qui s'élance à la rencontre de sa bien-aimée, il a gravi le roc et regagné l'autel. — Ses guerriers sont rangés à l'entour. — A ce cri maudit, leurs sabres tous ensemble sont sortis du fourreau, comme des rayons lumineux jaillissent du sein d'un nuage. Écoutez! — toujours ce cri! — il a retenti de nouveau. Les échos le répètent de plus en plus près. — Oh! qui eût vu ces hommes le sabre au poing, les yeux étincelans tournés vers leur chef, prêtant l'oreille, n'eût pu douter de la honte, de l'indignation qu'ils ressentent à entendre ces clameurs et à rester immobiles? *Il* a lu leurs pensées, — ce sont les siennes. « Quoi! tant que nos mains peuvent tenir un glaive, nous nous soumettrions à mourir, — à mourir seuls? sans victime qui nous précède, sans un cœur musulman où nos lames se plongent et se rouillent! — Non..... Dieu du ciel brûlant d'Iran, tu mépriserais ce sacrifice sans gloire. — Non, — privés de tout espoir sur terre, il nous reste encore la vie, des armes et la vengeance. Les cavernes sanglantes du ravin vivront dans la mémoire des hommes épouvantés, et les tyrans frémiront quand leurs esclaves oseront nommer le dernier repaire du Ghèbre. — A moi, mes braves! ce bûcher sera notre refuge contre la vie, contre les chaînes; mais la meilleure et la plus sainte couche est celle qu'on se creuse au milieu des cadavres musulmans. »

Ils s'élancent en bas des rochers; une vigueur surhumaine anime chaque cœur, chaque bras. L'ennemi triomphant, engagé dans les sombres défilés au-dessous y tournoie avec lenteur, trahi par la lueur livide des torches, comme à travers la vallée de Golconde le puissant serpent se glisse en sa fureur, traînant à sa suite une queue brillante et venimeuse (62). — Les Guèbres n'ont pas besoin de torches : — ils connaissent trop bien chaque mystère de ce redoutable ravin. Dans leurs courses errantes, ils ont si souvent rencontré face à face les hôtes sauvages de la montagne, que les tigres les regardent du fond de leurs tanières et les laissent passer, comme des êtres aussi farouches, aussi intrépides qu'eux.

Une gorge profonde étend encore son obscurité dans le chemin des Musulmans; c'est là que les envahisseurs auront à pleurer la foule tombée devant une poignée de braves.

Les torrens versés par l'orage du matin ont rempli l'étroit abîme jusqu'aux bords, et de chaque côté, hauts et sauvages, s'entassent d'âpres rochers aux pics sourcilleux, sentinelles avancées auxquelles la liberté fie la garde des sentiers qui mènent à ses autels, — c'est là que les derniers vengeurs d'Iran attendent, muets comme la mort, épiant de l'oreille et de l'œil les pas des Musulmans, avec tant d'anxiété que l'oiseau de carnage bat l'air de son aile pesante au-dessus de leur tête sans en être entendu...

Ils approchent! — ils ont plongé dans l'eau: c'est le signal de l'œuvre de destruction. Guèbres! il est l'heure d'éprouver la pointe et le fil de vos lames! Malheur à ceux qui passent le gué les premiers! ils abordent. — Le tranchant du cimeterre accueille chaque tête, et à mesure que les corps tombent et s'affaissent sous les eaux ensanglantées, de nouvelles victimes se pressent sur les mourans.

Il n'est pas un des guerriers d'Hafed dont le bras ne soit paralysé de fatigue et de meurtre; leurs sabres, ivres de sang, tombent de leurs mains rougies; jamais horde de tyrans ne reçut un plus mortel accueil, — jamais le fer ne versa de plus terribles libations à la vengeance, à la liberté!

Le long du sombre et noir ravin, quel effroyable spectacle éclaire la lueur brumeuse des torches éparses sur les flots, et brûlant dans le sang! — Que de destruction!... Des têtes, des turbans en feu, des membres palpitans, des sabres perdus, tombés de mains glacées, et qui restent debout dans la mare sanglante. — Des malheureux à demi consumés par les brandons de feu qui volent autour d'eux, expirent et hurlent, proie des flammes et de l'eau; d'autres, saisis par ceux qui agonisent, disparaissent avec eux, sans blessures, étouffés par le sang de leurs frères mourans.

Mais en vain ils saignent par centaines et par mille, d'autres centaines, d'autres mille se succèdent, innombrables comme

ces noirs insectes du nord qui se précipitant la nuit vers la flamme l'éteignent ou y périssent. Tous accourent vers ce redoutable défilé, jusqu'à ce qu'un pont de cadavres musulmans leur permette de passer en glissant dans le sang. Horrible chemin! et pourtant ils passent. — Oh! quel espoir vous reste-t-il, malheureux Guèbres? vous, dont l'holocauste encore chaud fume sous leurs yeux vengeurs, dont ils connaissent les sabres affilés, et qu'ils brûlent de honte de trouver si peu nombreux! Écrasés sous l'immense multitude, quelques-uns tombent aux lieux qu'ils défendaient, tandis que d'autres combattent à côté d'Hafed, qui, faisant toujours face à l'ennemi, gravit à reculons le sentier sanglant qui mène aux hautes tours, — comme un lion enlevé à son antre sauvage par une crue subite du Jourdain (63), lutte long-temps contre les vagues impétueuses; ainsi il s'arrête et combat à chaque pas, tenant à distance ses ennemis et le sort. Mais où est-il? — Ils ont perdu sa trace, — leur proie leur échappe; plus de guides, plus de torches; — dans le lit des torrens, au milieu des labyrinthes, la foule éparse se rue en aveugle. — « Maudites soient les lumières tardives qui tournoient là bas, s'écrient-ils pantelants; oh! qu'un limier pût nous mettre sur la piste du Guèbre! »

Vains souhaits! ils se précipitent confusément, d'autant plus furieux qu'ils s'égarent davantage. Trompés par les lumières lointaines qui brillent sur les sombres hauteurs, étonnés, éperdus, ils posent le pied au hasard et roulent à travers les précipices jusqu'au fond du noir abîme, ou bien restent suspendus à mi-chemin, empalés sur les pointes des rocs, banquet vivant servi aux vautours, — tandis que le ravin retentit de rugissemens de mort.

Ces cris, les derniers chers à la vengeance qui atteindront les oreilles d'Hafed, — ont monté jusqu'à lui; seul, haletant sur la pente, près d'atteindre la cime, il est tombé à côté de son sabre fumant, résigné, comme si sa tâche était finie, sa dernière offrande de sang largement payée; comme si la patrie elle-même ne pouvait exiger davantage. Une seule pensée, une dernière lueur éclate dans sa nuit, et fait trêve à son rêve d'angoisse et

de fatigue. C'est elle ; l'étoile de son cœur, encore étincelante à travers ce désert, quand toutes les autres lumières de la vie sont éteintes. Jamais auparavant son image ne lui était apparue si belle; il semblait que toute pensée, toute crainte qui eussent souillé ou glacé leurs amours, eussent à jamais disparu; pas un nuage terrestre ne planait entre elle et lui; on eût dit qu'un autre monde avait prêté à des charmes déjà si brillans une grâce nouvelle, que son âme le contemplait à la lumière de l'éclatante auréole qu'elle apportait des cieux !...

Une voix parla à son oreille, — c'était l'accent d'un ami bien aimé, le seul de tous ces guerriers qui eût survécu à la terrible lutte de cette courte nuit: « Nous faut-il donc mourir ici! disait-il, — environnés d'ennemis, — quand l'autel est si proche? » Ces mots ont rallié les dernières forces d'Hafed : « Quoi! pas encore affranchi de l'atteinte des chaînes musulmanes! » Cette pensée eût rompu les entraves glacées de la mort ; — d'un bond il s'élance, tout saignant, de la terre, et saisit le bras de son compagnon, plus faible et plus froid que le sien; ils gravissent le rude sentier, mais la mort les gagne à chaque pas. Aide-les, ô Dieu qui entends leur vœu! Ils montent, — ils saignent, — oh! sauve-les. Les pierres auxquelles ils se sont cramponnés sont rouges, leur sang dégoutte de l'herbe qui croît dans les fentes du roc. — Ton glaive aussi, Hafed, traître à la fin, s'est rompu sous ton poids chancelant. Hâte-toi! hâte-toi! — les voix des ennemis montent d'en bas, ils approchent. — Encore un effort, — grâce au ciel! ils ont atteint la plus haute cime! ils touchent au mur du temple; Hafed voit le feu divin! mais son compagnon épuisé tombe mort sur le seuil du sanctuaire. « Hélas! grande âme, tu as fui trop tôt! te laisserai-je là, noble dépouille, pour servir de jouet à chaque bandit qui te poussera du pied, en butte à la lance du lâche? Non! j'en jure par les rayons sacrés de cet autel! » Il dit, et, avec une force qui n'est pas de ce monde, il soulève le corps du brave et le porte d'une main que glace déjà la sueur froide de la mort : il le dépose sur le bûcher, allume la torche et met le feu au bois, dont la flamme soudaine éclate comme l'éclair sur la mer d'O-

man. — « O liberté! enfin je vais à toi! » s'écrie-t-il, et il s'élance sur le bûcher avec un sourire de triomphe : mais dans ce dernier effort, avant que le feu ait atteint un de ses membres radieux, il expire!

Quel cri a retenti sur les vagues d'Oman? il est parti de cette barque qui, là-bas, dérive au hasard. Un moment la lueur funèbre a frappé ses flancs, puis elle est rentrée dans l'ombre... Ah! pourquoi a-t-elle tant tardé?... C'est la barque qui porte la malheureuse fille arabe, confiée aux soins vigilans d'une poignée de braves auxquels leur généreux chef n'a pas voulu faire partager son triste sort. Il espérait qu'une fois libre et en sûreté, Hinda, rendue à son père, obtiendrait pour eux un entier pardon, rançon d'une si chère proie. Ignorant ce que médite Hafed, et fiers de garder leur précieux dépôt, ils ont à peine dépassé les vagues tumultueuses qui écument à l'entour de l'effrayante caverne, que le rugissement de guerre maudit, et si bien connu d'eux, a retenti du fond du ravin éloigné. Soudain chaque rame, hors de l'eau, immobile, repose ruisselante sur le bord de la barque, qui, poussée au gré du courant, se balance sur les flots : tous les yeux, pleins d'une silencieuse angoisse, se sont tournés vers la fatale montagne où le rayon vacillant de l'autel brûle encore solitaire et tranquille.

O Hinda! tout ce que l'imagination peut évoquer de plus terrible ne saurait peindre tes souffrances à ce moment suprême. Muette agonie! telle que ceux qui la sentent peuvent seuls la décrire; mais ceux qui l'ont sentie n'y ont pas survécu! Ce n'était pas seulement la désolation d'une âme délaissée, écrasée par le sort, pour qui la mesure est comblée, qui n'a plus rien à perdre, et qui pourtant frissonne d'épouvante, alors que l'espérance est morte, et que son fantôme hante encore le cœur en cendres; non, ce n'était pas cela. Quand le plaisir, l'espoir, les affections, ont fui, le malheureux peut endurer et vivre en sa misère, comme ces êtres trouvés vivans au cœur du froid rocher, lorsque tout est congelé à l'entour; mais il y a là du moins un morne repos, un calme stagnant qui serait du bien-être, comparé à la douleur aiguë, brûlante, qui torture la tête

et le sein : spasme de terreur, intense, muet; attente d'agonie, qui ôte la respiration, qui dévore et qui brûle, et dont le cœur ne peut secouer l'étreinte mortelle qu'en se brisant !

Les vagues sont paisibles : les brillantes clartés des cieux se mirent et dansent sous la proue. Il fut un temps où, par une de ces belles nuits, la jeune fille, aujourd'hui si désolée, eût eu peine à contenir sa joie, quoique seule, et sans autre plaisir que de voir les étoiles se mirer ainsi dans les eaux, heureuse de ce bonheur et du vif et frais sentiment d'existence qui bondit dans le sein insouciant de la jeunesse, étoile dont la lumière n'est pas empruntée, mais qui brille de sa propre joyeuse essence. Quelle différence aujourd'hui !... Paix ! écoutez : le hurlement du carnage résonne de nouveau !... Braves guerriers ! en vain, le cœur palpitant, vous vous penchez sur le bord de la barque ; en vain chaque main tire à moitié le sabre du fourreau ; tout est fini : vos glaives n'ont plus qu'à se rouiller. Celui à l'ordre duquel vous semiez l'épouvante et la mort, lui aussi va mourir ! Vainement vous regardez là-haut la sombre tour, et, surpris, vous tentez vainement de deviner ce que peut signifier ce cri de bataille à cette heure muette. Ah ! elle pourrait vous le dire, elle, qui, oubliée là, pâle, affaissée, appuie son front brûlant contre le mât couvert de la froide rosée des nuits. Elle sait trop bien que sa vie, et plus que sa vie, la première, la dernière idole de son âme, saigne dans cette lutte meurtrière.

Mais, voyez !... qu'agite-t-on sur la hauteur ?... un signal ! c'est la flamme d'une torche. Qu'annonce cette lueur solitaire ? Tous retiennent leur souffle et contemplent l'autel : tes yeux aussi, Hinda, y attachent leurs derniers et défaillans rayons. A peine une minute s'est écoulée : haute et dévorante, la flamme darde ses langues rouges jusqu'aux nues, inondant au loin de sa lugubre splendeur le rocher et les eaux. Debout comme une vision, sur le bûcher brûlant, Hafed est apparu, grand, sombre, pareil à l'esprit de feu enveloppé de son redoutable élément. « C'est lui ! » s'écrie la vierge frémissante. Mais tandis qu'elle parle, il n'est déjà plus : les flammes funèbres montent en triomphe dans l'air, consumant ses espérances et celles d'Iran.

Elle poussa un cri sauvage, le cri d'un cœur qui se déchire, puis s'élança comme pour atteindre le feu que suit son regard mourant; l'œil fixé sur le bûcher, elle enfonce au profond de la vague : là, jamais souci ni chagrin ne l'atteindront plus.

« Adieu, adieu, fille de l'Arabie! » Ainsi au sein des mers murmurait une Péri.» Il n'est pas, sous les vertes ondes d'Oman, perle plus pure en sa coquille que ton âme en sa prison.

» Oh! tu étais belle comme la fleur des eaux qui croît à tes côtés, et ton cœur bondissait léger, jusqu'à ce que la triste magie d'amour vint, comme le vent du sud qui souffle sur un luth (64), étouffer sa musique et dessécher ses cordes!

» Mais long-temps sur les vertes collines de l'Arabie, tant aimées du soleil, les jeunes filles et leurs amans plaindront le sort de celle qui repose parmi les *îles de perles*, sans autre flambeau pour éclairer sa tombe que l'étoile des mers (65).

» Et encore, quand le retour de la gaie et brûlante saison des dattes appellera jeunes et vieux sous les palmiers (66), les plus joyeux de tous, revenant de la danse au coucher du soleil, pleureront en écoutant ta lamentable histoire.

» La jeune villageoise, ornant de fleurs pour la fête ses longs cheveux noirs et flottans, se rappellera ta beauté et ta mort, jusqu'à ce que, négligeant sa parure, triste, elle détourne les yeux de son miroir.

» Jamais Iran ne t'oubliera, toi la bien-aimée de son héros! Quoique les tyrans épient ses larmes à mesure qu'elles jaillissent, elle te placera près, tout près de son guerrier, enfouis tous deux en son cœur comme en un sanctuaire.

» Adieu ! — à nous le soin d'orner ta couche de tout ce qui croît de beau sous la mer. Chaque fleur du rocher, chaque pierrerie des vagues, parfumeront ton lit et illumineront ton sommeil.

» Autour de toi reluira l'ambre le plus pur que jamais ait pleuré oiseau des mers en sa tristesse (67), et les conques marines, aux creux labyrinthes, où nous autres Péris de l'Océan dormons au clair de lune.

» Nous plongerons où fleurissent les jardins de corail, et nous planterons, pour ombrager ta tête, leurs tiges du plus bel incarnat ; nous chercherons aux lieux où étincellent les sables de la mer Caspienne (68), et nous recueillerons l'or pour en semer ta couche.

» Adieu ! adieu ! — Tant que les sources vives de la pitié ne seront pas taries dans les cœurs des belles et des braves, ils pleureront le guerrier qui mourut sur la montagne, elles pleureront la vierge qui dort sous les flots ! »

LA LUMIÈRE DU HAREM.

Qui de vous n'entendit vanter la vallée de Kachemir et ses roses (1), les plus brillantes qui jamais aient germé du sein de la terre, et ses temples, et ses grottes, et ses fontaines aussi limpides que les yeux scintillans d'amour qui se mirent dans leurs ondes?

Oh! quel charme de la contempler au soleil couchant, — quand par un soir d'été l'astre jette au lac, pour adieu, sa chaude splendeur, comme une rougissante fiancée, à la tombée de la nuit, s'arrête encore, et donne au miroir un dernier coup d'œil! — quand on entrevoit les temples rayonnans à travers les feuillages, et que chacun d'eux salue en son rite l'heure calme. Ici le chant de la prière s'élance de la pointe d'un minaret; là le mage balance son urne, que les parfums remplissent, et plus près, à l'autel, une zone de mélodieuses clochettes tinte autour de la ceinture de quelque belle danseuse indienne (2). Et la voir aussi au clair de lune, la vallée, — quand une lumière adoucie dort sur les palais, les jardins et les temples; quand les cascades étincellent comme une rapide averse d'étoiles tombantes, et que l'hymne du rossignol de l'Ile de Chenars est interrompu par les échos légers de rires et de pas qu'envoient ces fraîches, ces resplendissantes allées, rendez-vous de la jeunesse. — Et encore, au matin, quand le jour, magique enchanteur, révèle à chaque instant une beauté nouvelle, à mesure que s'éveillant il évoque tour à tour collines, coupoles, fontaines, qui semblent soudain s'échapper des ténèbres pour éclore à un rayon de soleil. Alors l'âme des parfums, née avec le jour, se dérobe à son harem de fleurs nocturnes; le vent capricieux, folâtre amant, courtise les jeunes trembles (3), jusqu'à ce que tout entiers ils frémissent.

L'Orient alors brûle ardent comme les feux d'un premier espoir, et le jour, déployant sa lumineuse bannière, éclate à travers le majestueux portique de rochers (4) qui ouvre au monde cette vallée ravissante.

Jamais pourtant, de nuit, de jour, dans la rosée du printemps ou les rayons de l'été, jamais la douce vallée n'a resplendi si joyeuse; elle n'est qu'amour et lumière, visions de jour, fêtes de nuit! Un sourire plus radieux illumine chaque front, chaque cœur s'abandonne plus prompt à la confiance; tout est transport, — car c'est maintenant la fête des roses (5), temps d'ivresse où, plongées dans une atmosphère de joie, les âmes s'ouvrent à l'enivrante pluie du plaisir, comme la fleur aux cent feuilles (6), la rose de la saison s'épanouit à la rosée qui, goutte à goutte, distille en chaque pétale son humide baume.

C'était l'heure où le soir descend frais et serein sur le lac, où le jour cache son disque de flamme derrière les palmiers de Baramoule (7), quand les vierges commencent à soulever leurs têtes rafraîchies de ces couches brodées où, laissant fuir le soleil, elles dormaient, ne s'éveillant que pour s'ébattre à la clarté de la lune. Tout errait au dehors; — la ruche la plus affairée des collines de Bela (8) est moins vivante, moins agitée, lorsque les parterres de safran sont en fleurs, que la vallée ne le paraît à ce moment. Un millier de torches circule à travers les ombrages de l'île et de chaque bosquet; un millier de lampes étincelle sur chaque dôme, chaque minaret; les champs, les sentiers, au loin et au proche, resplendissent d'une clarté si vive, qu'en errant çà et là, vous distingueriez la plus petite feuille de rose foulée sous vos pas. Cependant vierges et matrones laissent leurs voiles au logis en cette lumineuse soirée, et de toutes parts scintillent des yeux, des joues, qui n'oseraient briller en plein jour, mais qui ne craignent pas d'enchanter les regards à cette heure, car il est nuit! — Toutes sont libres, toutes errent à leur gré, et toutes de s'écrier, à chaque rencontre, que jamais l'été n'a ramené fête plus gaie, que jamais la lune n'a déversé plus suave lueur que celle qui les bénit, que les roses n'eurent jamais moitié tant d'éclat, qu'elles-mêmes jamais ne parurent si belles!

Et quel labyrinthe de fleurs! on croirait que de tous les berceaux parfumés, de tous les plus opulens parterres de l'année, les trésors furent moissonnés pour se venir confondre ici; c'est l'haleine des jardins qui s'exhale du lac couvert de boutons à demi éclos, comme si une magique ondée de guirlandes y fût tombée du ciel! — Puis ce sont des accens de joie, — le bruit mesuré du tambourin et de la danse; — le chant joyeux que le muezzin lance de la galerie illuminée du minaret (9), et auquel répondent en chœurs doux et bizarres les ziralets du harem voisin; — partout on entend partir le rire en joyeux éclats de ces jardins où la balançoire de soie enlève jusqu'aux plus hautes feuilles des bosquets d'orangers une jeune fille ravie; du sein de ces groupes d'enfans qui s'agacent, se jouent, parmi les tentes (10) alignées au bord des chemins, et bravant esclaves et mères, se lancent l'un à l'autre des poignées de roses! — Écoutez les harmonies du lac! — ce douteux murmure qui s'élève des bateaux, tandis qu'ils filent dans le clair de lune; le bruit des rames qui plongent, et ces gazouillemens aériens, inattendus, qui flottent de tous côtés, parmi les bosquets, autour des îles; on dirait que toutes ces rives, semblables à celles du Kathay, répondent mélodieusement aux baisers de la vague (11). Mais de ces nombreuses harmonies, la plus douce, la plus touchante, s'échappe à la dérobée du tendre luth de quelque amant qui connaît le pouvoir d'un soupir et d'un son pour charmer le cœur à cette heure enchantée. O délices des délices! ici comme partout, être près d'ELLE! près de celle qu'on aime. — Qu'heureux est celui qui peut ainsi doucement glisser sur le lac de Kachemir, dans le clair de lune, entouré de mélodie, et l'ayant, *elle*, à ses côtés! Ah! si la femme peut embellir le plus affreux désert, pensez, oh! pensez quel paradis elle doit faire de la vallée de Kachemir!

Ainsi sentait le magnifique fils d'Acbar (12), lorsque fuyant l'empire, ses pompes, les trophées de la guerre, il volait à ce vallon pour y tout oublier près de la lumière du harem, près de sa jeune NOURMAHAL. Libre alors, sans couronne, le jeune conquérant errait au bord du lac, entraînant son unique amour;

les guirlandes qu'en folâtrant elle arrachait aux haies chatoyaient plus à ses yeux que son royal diadème, et il préférait en son cœur la moindre boucle qui s'arrondissait sur ce col ravissant au trône de l'univers !

Il est une beauté d'un uniforme éclat, semblable à celui du long soleil d'un jour d'été, qui brille sans une ombre qui la tempère, et brille toujours jusqu'à ce que l'amour s'endorme à sa monotone splendeur. Ce n'était pas sa beauté à elle ! Oh non, rien ne ressemblait à cela dans le magique attrait de la jeune Nourmahal. C'était un charme mobile qui se jouait, comme joue la lumière dans les jours à demi voilés de la suave automne, tantôt ici, tantôt là, promenant sa flamme de la lèvre à la joue et de la joue aux yeux ; tantôt allant se perdre dans la brume diaphane, tantôt jaillissant en lueurs semblables à l'échappée lumineuse des cieux qu'un saint entrevoit dans ses rêves. Etait-elle pensive ? — On eût dit que la grâce, parure des autres femmes, était née avec son visage.—Irritée ? — car, même dans le plus doux climat, de légères brises balancent parfois les fleurs,— son courroux passager dévoilait de nouveaux charmes ; ainsi les plantes agitées exhalent de plus exquises odeurs. Son œil brun prenait sous une émotion de tendresse une teinte plus obscure, plus céleste encore, et comme du plus mystérieux sanctuaire sort la plus sainte révélation, c'était de la profondeur de ces ombres que partait un éclair d'amour. Devenait-elle joyeuse ? — jamais plus folâtre gaieté ne prit l'essor, s'élançant du cœur avec un cri de joie, comme l'oiseau sauvage prend son vol au printemps. Plus enjoué que les Péris affranchies de leur cage (13), son esprit éclairé eût fasciné les sages mêmes, tandis que son rire, plein de vie, n'ayant de frein qu'autant que le voulait la grâce, éclatait du fond de son âme. Et qui aurait pu dire où il étincelait le plus ? ses lèvres, ses joues, ses yeux, tout rayonnait en elle ! Ainsi un vent léger, effleurant un beau lac, éveille toutes ses ondes, et tout entier le fait rire au soleil. Voilà quels ineffables enchantemens faisaient de l'orgueilleux sultan de l'Est l'esclave de Nourmahal ; et quoiqu'il eût un brillant harem, vivant parterre (14), quoiqu'il y renfermât des

trésors pour lesquels Salomon eût donné tous ceux que les vaisseaux d'Ophir avaient jamais versés sur ses plages, devant les sourires d'une seule pâlissaient tous les sourires, et la lumière du harem était la jeune Nourmahal.

Mais où est-elle maintenant, durant cette nuit d'ivresse, où l'emploi de chaque âme est de jouir? — Quand tout brille à l'entour, visions d'extase telles, que quiconque se trouverait transporté dans la vallée, à cette heure de bénédiction, croirait, admis dans le royaume de féerie, voir cette cité des Délices (15) dont les rues et les tours sont faites de pierreries, de lumière et de fleurs. Où est la sultane bien-aimée?.... où est-elle?.... Pourquoi maintenant que la joie appelle au dehors toute femme jeune et belle? pourquoi la plus belle de toutes a-t-elle caché son front dans une mélancolique retraite?

Hélas! qu'il faut peu de chose pour élever un nuage entre des cœurs qui s'aiment! des cœurs vainement éprouvés par le monde, qui, plus étroitement liés par le malheur, quand les vagues étaient houleuses, faisaient face à l'orage, et qu'une heure de soleil voit sombrer, comme un vaisseau en mer s'abîmant sous un ciel serein! C'est un rien, moins que rien, — un regard, un mot imprudent, mal compris, peut-être. — Oh! l'amour que ne purent ébranler les tempêtes, devant ce rien, ce souffle, a déjà chancelé!—Bientôt des paroles plus rudes agrandiront la brèche qu'ouvrit un seul mot.... et les voix ont perdu l'accent qui versait partout sa tendresse, jusqu'à ce que, rapidement, s'éteignant une à une, meurent toutes les flammes de l'amour, et qu'il en soit de ces cœurs qui n'en faisaient qu'un, comme de la nuée qui se fend; comme de la source tombant du front de la montagne, joyeuse de l'abondance de flots qui se diviseront en touchant la plaine pour ne jamais plus se rencontrer. . . . .

. . . .

. . . .

C'était un démêlé de cette dangereuse nature..... une ombre dans le ciel d'été de leur amour, d'abord flocon nuageux qui cependant porte la foudre; — c'était un semblable nuage qui

obscurcissait l'âme de l'impérial amant, et il avait banni loin de sa vue sa Nourmahal, lumière de son harem. Voilà pourquoi dans cette nuit heureuse il erre seul et sans joie, inquiet comme cet oiseau de la Thrace qui n'a pas un endroit où reposer son alle (16). . . . .

. . . .

. . . .

En vain la riante foule de la vallée l'adore partout à son passage; que lui importe? — Un sourire d'elle vaut l'hommage d'un monde. Ce ne sont là que les adorateurs de l'astre, elle est le ciel où s'allument ses rayons!

Voilà aussi pourquoi Nourmahal, dans ces heures d'ivresse, loin des bondissantes fêtes, veille en son bosquet solitaire: pour consoler, pour soulager son âme, elle n'a personne que la fille inspirée, merveilleuse, Namouna l'enchanteresse; — celle que, pendant d'innombrables années, le soleil, parcourant sa route d'or, ne vit jamais plus florissante ni plus belle qu'elle l'est aujourd'hui. Comme le vent d'ouest en passant rafraîchit les fleurs de son souffle, le temps semble l'éventer de son aile et ne lui apporter en son vol que de nouvelles grâces. Pourtant une sorte de tristesse plane dans son sourire, et lorsque fréquemment sa parole ou ses chants s'égarent vers des mondes inconnus, son œil noir brille d'une si vive flamme, que tous croient sa naissance étrangère et à l'homme et à cette terre!

Elle connaît tous les charmes, tous les talismans, depuis le grand Mantra (17) qui, des tourbillons de l'air, évoque les plus sublimes esprits, jusqu'aux joyaux d'or (18) de l'Afrique qui entourent le bras de l'Arabe vagabond, et le gardent de la malice de Slltim (19).

De par son art puissant, elle a juré avec tout le zèle, toute l'ardeur d'une âme qui, dans sa haute sphère, sait pourtant ce que c'est que perdre un cher amour, elle a juré de trouver quelque prestige pour ramener à Nourmahal le sourire de Sélim (20).

Il est minuit, — à travers le treillis où s'enlace le chèvrefeuille s'exhalent les parfums des plantes qui s'éveillent, quand leurs sœurs viennent de s'endormir; c'est l'haleine des

boutons du timide jasmin; tout le jour, ils enserrent leur précieuse odeur, et quand la lumière du soleil pâlit et s'éteint, ils livrent leur secret embaumé à chaque soupir de la brise; — Namouna parle alors : — « Voilà l'heure qui disperse les » charmes sur les plantes et sur les fleurs; c'est maintenant que » l'on peut cueillir les guirlandes qui, entourant le front du » dormeur, comblent ses rêves de délices, d'éblouissans aspects, » tels que les génies du soleil en contemplent au soir, de la tente » d'or, dressée au bord de l'horizon, dans laquelle ils se jouent, » jusqu'à ce que le crépuscule vienne détruire, rayon à rayon, » leur palais de lumière. C'est maintenant qu'il faut enlacer les » frais boutons éclos aux clartés de la lune; s'ils couronnent » l'amante délaissée, ils évoqueront des cieux une Péri, un » esprit formé de l'haleine des fleurs et d'un soupir d'amour; » et c'est lui qui pourra dire.....

—« A moi! à moi! » s'écrie Nourmahal impatiente : « Oh! tresse » pour moi cette couronne à l'heure même! » Et, plus légère qu'un faon, elle vole, cueille, choisit, pour la guirlande enchantée des songes, chaque feuille qui s'étale aux salutaires et doux rayons. C'est l'anémone, c'est l'océan d'or (21), ce sont les lis frais éclos sur le fleuve, et ces douces fleurettes qui développent leur calice sur le carquois de Camadeva (22); c'est la tubéreuse à l'éclat argentin, apparaissant au coucher du soleil, et que sa parure brillante et parfumée comme celle d'une fiancée a fait nommer chez les Malais l'Amante de la nuit (23). — Ce sont des amaranthes, semblables à celles dont se couronnent les jeunes filles qui errent sous les ombrages de Zamara (24). C'est la blanche fleur de la lune qui se montre sur les hautes roches de Sérendib à ceux qui naviguent autour de l'Ile, respirant, dans la brise du soir, le parfum de ses gérofliers. Ce sont enfin toutes les fleurs, toutes les plantes, depuis le divin arbre Amrita (25) qui offre aux habitans du ciel les fruits de l'immortalité, jusqu'aux touffes du basilic (26) qui balance ses tiges fleuries sur des tombes, jusqu'à l'humble romarin (27) qui prodigue ses senteurs au désert, aux ruines, aux morts. — Toutes ces plantes fleurissent dans le jardin, Nour-

mahal les rassemble toutes, et courant à Namouna, verse sur ses genoux l'odorante pluie.

Avec quel délice l'enchanteresse contemple ces boutons, baignés de rosée, éclos aux rayons de l'heure solennelle! Son regard a quelque chose qui surpasse les joies mortelles, tandis qu'elle se penche sur ces trésors de parfums, se courbant pour aspirer l'haleine balsamique, comme si son âme se mêlait à celle des fleurs. En effet, c'est de parfums que se nourrit sa vie enchantée... Jamais ses lèvres purpurines ne se plongèrent que dans la rosée du matin. — Enivrée de ces fraîches, de ces inspirantes émanations, l'enchanteresse maintenant a commencé le charme — elle chante à mesure qu'elle tord et tresse en un ordre mystique les brillans feuillages.

« Je sais où demeurent les visions ailées qui se jouent à l'entour du lit de la nuit; je connais les plantes et les clochettes des fleurs où, de jour, elles reploient leurs ailes.—Hâtons-nous donc, jeune fille, hâtons-nous de tresser la guirlande; songes et fleurs demain seront flétris!

» Le fantôme d'amour, qui vole la nuit visiter la rougissante jeune fille, se dérobe à la fleur du jasmin, qui, comme elle, n'épanche son âme que dans l'ombre. L'espérance de temps plus heureux, descendue en rêve sur le front du malheur, s'élance de la fleur argentée de l'amandier, éclose sur un rameau sans feuilles (28).—Hâtons-nous donc, jeune fille, hâtons-nous de tresser la guirlande; songes et fleurs demain seront flétris!

» La vision qui souvent dévoile l'éclat des mines opulentes à de profanes yeux, habite sous ce gazon des montagnes (29) qui dore les dents du chevreuil. Les spectres fantastiques — ah! n'en approchez pas! — qui effrayent l'œil hagard du meurtrier, rampent sous les tiges charmées de la mandragore, qui crie quand on l'arrache de nuit! — Hâtons-nous donc, jeune fille, hâtons-nous de tresser la guirlande; rêves et fleurs demain seront flétris!

» Le songe de l'âme offensée, mais patiente, qui sourit aux injustices des hommes, se cache dans l'écorce du cannelier, plus

parfumée encore quand elle est brisée et meurtrie. — Hâtons-nous donc, jeune fille, hâtons-nous de tresser la guirlande! rêves et fleurs demain seront flétris! »

La couronne fleurie n'a pas touché son front que le sommeil s'abaisse, aussi doucement que tombent les nuits d'été, sur les paupières de Nourmahal; — tout aussitôt, une mélodieuse brise, plus riche d'harmonieux murmures que le vent qui a soufflé sur les tentes d'Azab (30) n'est riche de senteurs, frémit dans son oreille, et plane, et s'enfle comme le premier souffle du matin se glissant dans les spirales de ces coquillages de la mer Rouge, où l'amour lui-même, au vieux temps, se nichait pour dormir (31). Et voilà qu'un esprit, qui semble formé de sons et de lumière, tant il est beau, tant ses traits sont radieux, tant est suave l'harmonie éveillée dans l'air par le battement de ses ailes, voltige autour de Nourmahal, et chante ainsi : —

» Je viens de la gazouillante fontaine de Chindara (32), évoqué par la force de ta guirlande enchantée; je viens de la fontaine de Chindara, retraite magique où, dans l'harmonie, je me berce soir et matin, où l'air s'imprègne des accords du luth, où des voix chantent tout le long du jour, et où chaque soupir sortant du cœur s'exhale des lèvres en sons mélodieux.

» Ici j'accours, de mon berceau de fée, et s'il est un charme dans la musique, j'en jure par les parfums de cette guirlande nocturne, je le jure, ton amant reviendra soupirer à tes pieds!

» Elle est à moi, cette vague harmonie qui plane, légère, dans l'espace; elles sont à moi, ces notes murmurantes qui expirent, et qui descendent mollement comme la neige sur les vagues, venant se fondre dans le cœur! Il m'appartient, ce chant passionné qui pénètre profondément et purifie l'âme où il vibre, comme les brises chargées de musc agitent les ondes qu'elles parfument en même temps!

» A moi le charme dont la force mystique gouverne les esprits des délices passées; à peine le talisman mélodieux résonne, et

5.

soudain, comme des génies, les souvenirs voltigeront autour. A moi la douce chanson qui porte d'une âme à l'autre des souhaits d'amour, comme l'oiseau porte à travers l'espace d'un bosquet à un autre bosquet les graines du cannelier (33).

» C'est moi qui mêle en un ineffable rhythme l'avenir, le présent, le passé du plaisir. Par moi, la mémoire unit le son qui se tait à celui plus sonore qui vibre dans l'oreille, et l'espoir s'élance d'une note céleste à celle plus ravissante encore qui la va suivre.

» Le cœur du guerrier, si je le touche, deviendra aussi élastique, aussi mobile que la blanche plume qui, droite et fière sur sa tête, brillait dans le champ du carnage, et qu'un souffle peut agiter. — Quand la musique pénètre au fond de l'âme d'une belle, ses yeux n'étincellent-ils pas comme les étoiles silencieuses scintillent en assistant à la ronde éternelle qui roule harmonieusement dans les cieux! J'accours donc ici de mon berceau de fée, et s'il est un charme dans la musique, j'en jure par les parfums de cette guirlande nocturne, je le jure, ton amant reviendra soupirer à tes pieds! »

L'aurore a paru (34), — du moins cette première aube dont le blanc sillon se voile ensuite de nouveau, comme si le matin s'éveillait à demi pour refermer aussitôt ses lumineuses paupières. Nourmahal est debout, elle interroge son luth, dont les cordes — ô prodige! — murmurent aussi mélodieuses que les ailes frémissantes de l'esprit d'ambroisie! Et la voix de la jeune beauté! — ah! elle est plus qu'humaine; — jamais auparavant il ne fut donné aux lèvres d'une mortelle de ravir au ciel de tels sons, doux comme les soupirs des anges, quand ils soupirent plus harmonieusement.

« Oh! que ces cordes vibrent ainsi jusqu'au soir seulement, s'écrie-t-elle, et plus que jamais il est à moi! » Puis elle essaie, et encore elle revient à cet air, tremblant que sa douceur céleste ne soit passagère comme tout ce qui émane du ciel. Mais loin de s'affaiblir, les sons s'enflent, de plus en plus sonores et divins, jusqu'à ce que, enivrée de sa propre harmonie, elle pèse

sur chaque corde, et long-temps prolonge à plaisir chaque note, perdue, comme Écho, dans l'extase, en écoutant sa merveilleuse chanson.

Ce soir même, pour chasser à force de gaieté, de musique et de vin, l'amour qui hante son âme, le sultan Sélim donne une fête dans son magnifique Shalimar, — dont les salons, dès que la première étoile du soir tremblera dans les óndes, réuniront tout ce que la vallée enserre de gracieux : toutes celles qui glissent, visions célestes, derrière ses feuillages, et boivent des rayons de beauté à ses fontaines, à ses sources (35); toutes ces enchanteresses au gosier mélodieux qui laissent, — et comment la peuvent-elles laisser ? — qui abandonnent l'ombreuse et chère vallée, — et parcourent les jardins du sud (36), chantant ces airs qui jamais ne furent plus doux qu'en s'échappant des lèvres d'une jeune Kachemirienne. Là se rencontreront aussi les souriantes belles du harem, — ces filles de l'ouest, aux cheveux aussi brillans que le soleil; — celles qui, venues du jardin du Nil, sont aussi délicates que ses roses (37); les filles d'amour des rochers de Chypre, ornant leur chevelure annelée des diamans de Paphos (38); — celles qui dansaient naguère sur les pelouses d'or du Candahar (39); et celles dont les yeux endormis, errant sur les brillans parterres du Kathay, croyaient voir leurs fleurs s'animer tout-à-coup par un magique prestige, et voltiger autour d'elles, tant il y a d'éclat dans l'arc-en-ciel nuancé qui resplendit sur les ailes des papillons de leur pays (40).

Tout ce qui est jeune enfin, tout ce qui est beau, de l'est à l'ouest, s'épanouit en rougissant dans ces salles, tout — excepté — ô Nourmahal ! excepté toi; la plus charmante et la plus chérie, dont un sourire, unique sur cette terre, vaut à lui seul tout le reste ! toi qui brilles entre toutes ces lumières, comme en un ciel étoilé brille cet astre que le marin isole au firmament pour guide de sa barque ! Tu n'es pas là — Sélim se le dit, et sans toi tout se décolore. Mais, non, te voilà ! te voilà ! — entourée de ton nouveau charme, te glissant inaperçue dans les groupes de jeunes filles de tous climats, qui portent des luths, et cachée sous un de ces masques qui, ombrageant les traits des



vierges arabes, ne laissent entrevoir qu'un de leurs yeux (41), malicieux enchanteur! Nourmahal est donc là, errante, le cœur palpitant, et craintive, elle guette l'instant d'éprouver si le bien aimé luth a gardé ses magiques sons.

La table est couverte de fruits, de vins : ce sont des grappes d'or semblables à celles qui brillent sur les coteaux de Casbin (42) : des grenades remplies de fondans parfums, les poires et les pommes colorées par le soleil (43) que Caubul prodigue dans ses cent mille jardins (44). C'est le fruit vert et doré du platane, le mangoustan, nectar du Malais (45), les prunes de Bokara, les noix sucrées des bosquets lointains de Samarcande, et les dattes de Basra, et les abricots qu'a semés le soleil (46) sur la terre d'Iran, — avec les savoureuses conserves de cerises de Visna (47), de fleurs d'oranger et de ces baies qui, sauvages et fraîches, sont broutées par de jeunes gazelles sur les rocailleuses gorges d'Érac (48). Ces choses exquises sourient dans de superbes vases, dans des paniers de pur bois de santal, dans les urnes de porcelaine de cette île (49) jadis abîmée sous l'Océan indien, et d'où l'heureux plongeur a souvent rapporté des coupes dignes d'orner les palais des rois. Les vins aussi, de tous climats, de toutes teintes, jettent leur liquide lustre à la ronde; c'est le Rosolli (50), couleur d'ambre, — c'est l'éclatante rosée qui ruisselle des vignobles de la mer Verte (51), c'est le nectar de Shiraz, aux gouttes si riches, qu'il semble que ce soit le précieux et large bijou que Kublay-Khan (52) voulait payer des trésors d'une ville : rubis qui étincelle au travers du cristal.

Cependant Sélim boit largement, résolu d'envoyer jusqu'à son cœur l'enivrant déluge, et de n'y plus laisser une place où l'amour, repliant ses ailes, se puisse reposer.

Il ignore que le folâtre enfant aime à nager aux bords des gobelets, les éclairant de son joyeux sourire; — et les bardes ne l'ont-ils pas vu, dans leurs rêves, descendre le Gange azuré, porté sur sa flottante guirlande de lotus rose (53), encore embelli par le reflet des ondes où son image se mirait! — Mais que sont les coupes, sans la chanson qui les fait circuler? — Voyez — une charmante Géorgienne, dont les regards ont conservé ce feu se-

cret qui fait bouillonner jusqu'aux ruisseaux de sa patrie (54), dont l'œil, grand ouvert, noir, velouté, laisse échapper de mobiles rayons, promène avec une voluptueuse insouciance sa main de neige sur les cordes de la syrinda (55), et chante ainsi :

« Venez ici, venez ! — de nuit, de jour, nous savourons des voluptés qui jamais ne tarissent ; et comme la vague succède à la vague, l'amour en expirant engendre un autre amour plus ardent et plus doux encore ! Ah ! s'il est sur la terre un élysée, il est ici ! il est ici !

» Ici les vierges soupirent, et leurs soupirs sont parfumés comme la fleur de l'Amra entr'ouverte par une abeille (56), leurs larmes précieuses comme ces gouttes tombées du ciel dans l'Océan pour s'y changer en perles (57). Oh ! que sont les baisers, les sourires, quand les soupirs et les pleurs sont si doux ! Certes, s'il est un élysée sur terre, il est ici ! il est ici !

» Ici brille le nectar que l'amour échauffe de sa flamme, et qui pourrait attirer ici-bas ces anges qui jadis abandonnèrent les cieux, laissant pour les vins (58) de la terre les fontaines de leur divine patrie, et oubliant les astres d'en-haut pour les yeux qui scintillent autour de nous. Ah ! quel esprit, enivré des parfums de nos coupes, regretterait ceux de l'Éden ! Oui, s'il est un élysée sur terre, il est ici ! il est ici ! »

A peine le chant de la Géorgienne a cessé, qu'un même rhythme, son pour son, retentit sur un autre luth ; il résonne si harmonieusement, que tous se taisent, et, émerveillés, se détournent, interrogeant l'espace comme s'ils s'attendaient à y voir poindre l'aile de l'ange Israfil (59) ; — cette céleste cadence s'empare impérieusement des âmes, et voilà qu'une voix aussi suave que le son enchanté, flotte, caressant les cordes, et mêlant à leur mélodie la sienne, tellement qu'on ne peut savoir lequel est le plus divin du luth ou de la voix qui se marient si merveilleusement ensemble.

« Il est une félicité qui passe tout ce que vante ta chanson ;

c'est quand, unis par un lien céleste, les cœurs ne changent plus, les fronts restent sereins; quand on aime à travers toutes les douleurs, jusque dans la mort même. Donnez, donnez une heure de cet amour pour des siècles de volages et d'égoïstes voluptés. Oh! s'il *était* un élysée sur terre, il serait là! il serait là! »

Ce n'était pas à l'air, ce n'était pas aux paroles, c'était à cette pénétrante magie sortie des cordes et des lèvres, que ce chant devait un empire inconnu jusque alors. Cent voix s'écrièrent: « C'est la jeune Arabe au masque noir! » Mais Sélim, qui sent vibrer en lui chaque note, demeure ravi, en extase, quand ces accens de fée se sont évanouis, et, trop ému pour s'exprimer — d'un signe de sa main, il les redemande encore. —

« Fuis au désert, fuis avec moi! nos tentes arabes te paraîtront rustiques; mais quel cœur préférerait des trônes sans amour au simple abri qu'amour habite?

» Nos rocs sont âpres, mais l'acacia qui balance au-dessus sa blonde chevelure, seul en son atmosphère embaumée, n'en est pas moins précieux pour fleurir au désert!

» Nos sables sont arides, mais sur leurs douces pentes les pieds d'argent de l'antilope bondissent plus agiles que sur le marbre qui pave les palais des rois.

» Viens donc, — viens! ta jeune Arabe sera pour toi l'acacia unique et chéri, l'antilope dont les pas égayeront de leur bruit léger ta calme solitude.

» Oh! il est des regards, des sons qui dardent tout-à-coup un rayon dans le cœur, — comme si l'âme, à cette minute, ravissait un trésor poursuivi durant une vie.

» Comme si les lèvres, les yeux prédestinés à recueillir notre âme toute entière, à ce moment-là même parlaient et brillaient devant nous!

» Ainsi était ton regard, ainsi était ta voix, quand, pour la première fois, ils pénétrèrent dans mon âme, nouveaux comme s'ils venaient d'une autre sphère, chéris comme si dès l'enfance je les avais aimés!

» Fuis donc avec moi, — si tu n'as jamais connu d'autre flamme, si tu n'as pas jeté avec perfidie le talisman que tu avais juré de porter à jamais sur ton cœur.

» Viens, si l'amour que tu me portes est vierge et pur comme le mien, pur comme la source cachée, quand le vanneau vient de la découvrir (60). Mais, si pour moi tu abandonnes quelque autre belle; si dans ton cœur tu brises rudement l'image idolâtrée, pour me livrer ce sanctuaire violé, — alors, adieu! —

» J'aimerais mieux construire ma cabane sur le lac glacé où brille le soleil du dégel, que me livrer à un amour aussi faux que le tien! »

Il y avait en ce chant une verve qui, sans l'aide d'aucun charme, eût frayé sa route jusqu'au brûlant cœur de Sélim. Mais s'exhalant d'une bouche inconnue, d'un luth céleste, dont chaque corde avait tout récemment frissonné au souffle de l'esprit des sons, — c'en était trop! — Sélim se lève en tressaillant, lance au loin la coupe que, pendant le chant, sa main soutenait immobile comme par magie, sans que ses lèvres l'effleurassent, et il invoque celle que depuis si long-temps on ne nomme plus, on n'aperçoit plus. — « O Nourmahal! Nourmahal! s'écrie-t-il, que ne m'as-tu chanté cet air enivrant! j'oubliais, je pardonnais tout, esclave à jamais de tes yeux! » — Le masque est tombé, le charme est accompli. — Sélim a pressé sur son sein sa Nourmahal, plus que jamais charmante en sa rougeur! Les soucis passés rehaussent l'éclat de chaque coup d'œil; chacun de ses sourires s'éveille doué d'une grâce nouvelle parce qu'il n'a pas toujours brillé; et maintenant, heureuse de toutes ses peines, reposant sa tête sur le bras de Sélim, elle murmure à son oreille, avec un regard rayonnant de joie : « Souviens-toi, mon amour, de la fête des Roses! »

FIN DE LALLA-ROOKH.



NOTES DE LALLA-ROOKH.

ANALYSE ET CITATIONS DU PROPHÈTE VOILÉ.

(1) « Elles se teignaient le bont des doigts en écarlate avec l'herbe *henna*, de sorte qu'on eût dit des branches de corail.» *Histoire du prince Futtun dans Bahardanush.*

(2) « Les femmes se noircissent l'intérieur des paupières avec une poudre noire nommée kohol. » RUSSEL.

(3) L'aspect des boutons couleur d'or du champac sur les cheveux noirs des Indiennes a fourni aux poètes sanscrits plusieurs allusions. — Voyez *Recherches asiatiques.*

(4) « Arbre renommé pour son parfum, et commun sur les collines de l'Yémen. » NIEBUHR.

(5) Du genre mimosa, qui abaisse ses branches quand quelqu'un l'approche, comme s'il saluait ceux qui se retirent sous son ombre. » NIEBUHR.

(6) « Le gérofle entre comme principal ingrédient dans la composition des torches parfumées qui brûlent constamment dans les demeures et les jardins des grands personnages. » *Description du Thibet* par TURNER.

(7) « C'est d'où vient le bois d'aloës, que les Arabes appellent *oud-comari*, et celui du santal, qui s'y trouve en grande quantité. » D'HERBELOT.

(8) « Des milliers de loris visitent les arbres à corail. » BARROW.

(9) « Il y a à la Mecque une foule de pigeons bleus que personne ne voudrait effrayer ou maltraiter, encore moins tuer.» *Account of the Mahometans*, par PITT.

(10) « La grive des pagodes est un des plus mélodieux oiseaux de l'Inde ; elle perche habituellement sur les temples sacrés, et fait entendre de là son chant harmonieux.» *L'Hindoustan*, par PENNANT.

(11) Oiseaux de paradis qui, dans la saison des muscades, viennent par nuées des îles au sud de l'Inde. « La force de la muscade, dit *Tavernier*, les étourdit au point qu'ils tombent ivres-morts sur la terre ; » il ajoute que souvent les fourmis

viennent pendant cette ivresse leur manger les pattes : de là l'erreur commune que cet oiseau n'a pas de pattes.

(12) Voyez les *Erreurs du vulgaire*, par BROWN.

(13) « Les âmes des martyrs logeront dans le corps de beaux oiseaux verts. » GIBBON, vol. IX, p. 421.

(14) Shedad, qui fit les délicieux jardins d'Irim, en imitation du Paradis, fut tué par la foudre la première fois qu'il essaya d'y entrer.

(15) Les *musnuds* sont des siéges garnis de coussins, réservés d'ordinaire aux personnages de distinction.

(16) Les Persans, comme les Grecs, donnent aux divers rhythmes de leur musique les noms de différentes contrées ou villes.

(17) Rivière qui coule près des mines de Chilminar.

(18) « Au nord, sur les côtes de la mer Caspienne, près de Badku, est une montagne qui étincelle comme des diamans : elle emprunte cet éclat aux cristaux qui y abondent. » *Voyage de l'ambassadeur russe en Perse*. 1746.

(19) Le lotus bleu qui croît dans la vallée de Cachemire et en Perse.

LE PARADIS ET LA PÉRI.

(1) « De nombreuses petites îles s'élèvent sur le lac de Cachemire : l'une d'elles se nomme Char-Chenaur, à cause des platanes qui y croissent. » FORSTER.

(2) « L'Ailan-Kul ou rivière d'or du Thibet, qui se jette dans les lacs de Sing-su-hay, charrie une telle abondance d'or avec ses sables, que les habitans s'occupent tout l'été à le recueillir. » *Description du Thibet*, par PINKERTON.

(3) « Les mahométans supposent que les étoiles tombantes sont les glaives de feu avec lesquels les bons anges repoussent les mauvais, quand ils approchent trop près de l'empyrée, ou des confins du ciel. » FRYER.

(4) « Les quarante colonnes. » C'est ainsi que les Persans appellent les ruines de Persépolis. Ils croient que ce palais, ainsi que les édifices de Balbec, furent jadis bâtis par des génies, afin d'enfouir dans leurs cavernes souterraines d'immenses trésors qui y sont encore aujourd'hui. » D'HERBELOT et VOLNEY.

(5) Les îles de Panchaïa.

(6) La coupe de Jamschid, découverte, dit-on, en creusant les fondemens de Persépolis. RICHARDSON.

(7) Mahmoud de Gatzna, ou Ghizni, qui fit la conquête de l'Inde au commencement du onzième siècle. Voyez son *Histoire* dans DOW et sir J. MALCOLM.

« On rapporte que l'équipage de chasse du sultan Mahmoud était si magnifique, qu'il avait quatre cents lévriers et limiers qui portaient chacun un collier enrichi de pierreries, et une housse d'or et de perles. » *Histoire universelle*, vol. 31.

(8) Retraite des jeunes filles, où les hommes ne peuvent pénétrer.

(9) Les montagnes de la Lune ou *montes Lunæ* de l'antiquité, aux pieds desquelles on croit que le Nil prend naissance. BRUCE.

(10) Les Abyssiniens connaissent le Nil sous le nom d'Abey et Alawy ou le géant. *Recherches asiatiques*, vol. Ier, p. 387.

(11) Voyez dans le tableau du Levant, par Perry, la description des sépulcres de la haute Thèbes et des grottes sans nombre, toutes couvertes de hiéroglyphes, dans les montagnes de la haute Égypte.

(12) « Les vergers de Rosette sont remplis de tourterelles. » SONNINI.

(13) Savary parle des pélicans du lac Mœris.

(14) « Le superbe dattier, dont la tête se penche languissamment comme celle d'une belle femme accablée de sommeil.» DAFARD-EL-HADAD.

(15) Ce bel oiseau, d'un plumage du plus beau bleu brillant, avec le bec et les pattes pourpres, ornement vivant des temples et des palais des Grecs et des Romains, a été nommé *la sultane*, à cause de la noblesse de son port et du merveilleux éclat de ses couleurs. SONNINI.

(16) Jackson, parlant de la peste qui éclata dans la Barbarie occidentale pendant qu'il s'y trouvait, dit : « Les oiseaux de l'air fuyaient les demeures des hommes; les hyènes, au contraire, visitaient les cimetières, etc.»

(17) Sur les rives d'un lac quadrangulaire sont rangés mille gobelets d'étoiles, dans lesquels les âmes des prédestinés boivent l'onde de cristal.—Description du Paradis mahométan, par CHATEAUBRIAND, dans les *Beautés du Christianisme*.

(18) Richardson croit que le nom de la Syrie vient de *suri*, belle et délicate espèce de roses, production pour laquelle ce pays est célèbre : de là son nom de *Suristan*, terre des roses.

(19) « Je vis un jour dans la grande cour du temple du soleil, à Balbec, plusieurs milliers de lézards : la terre, les murs et les pierres des édifices ruinés, en étaient couverts. » BRUCE.

(20) « Le syrinx, ou pipeaux de Pan, est encore un instrument pastoral en Syrie. » RUSSEL.

(21) Le temple du soleil à Balbec.

(22) « On y voit une quantité considérable de beaux insectes d'une espèce particulière, dont l'élégance d'aspect et de parure les a fait nommer *demoiselles*. » SONNINI.

(23) La nucta, ou goutte miraculeuse, qui tombe en Égypte, précisément le jour de la Saint-Jean, en juin, et qu'on suppose avoir l'influence d'arrêter la peste.

(24) Shadukiam, pays des délices; nom d'une province dans le royaume de Jinnistan, ou terre des fées, dont la capitale se nomme la *cité des Joyaux*. Ambérabad est une autre ville du Jinnistan.

(25) L'arbre *touba*, qui croît en Paradis, dans le palais de Mahomet. Voyez le discours préliminaire de SALE. « *Touba*, dit D'HERBELOT, signifie béatitude ou bonheur éternel. »

(26) Dans le cinquante-troisième chapitre du Koran, il est dit que Mahomet vit l'ange Gabriel « près de l'arbre *lote* ou *lotier*, au-delà duquel il n'y a point de

passage. Auprès est le jardin du Séjour éternel. » Cet arbre, disent les commentateurs, se trouve dans le septième ciel, à la droite du trône de Dieu.

LES ADORATEURS DU FEU.

CHANT PREMIER.

(1) Le golfe Persique, qui sépare les rives de la Perse et de l'Arabie, est souvent nommé Oman dans les poésies persanes.

(2) Aujourd'hui Gombaroun, ville persane, sur les bords du golfe.

(3) Le zel, instrument guerrier, sorte de cymbales en usage chez les Maures.

(4) « The wind-tower. » A Gombaroun, et dans plusieurs autres contrées de la Perse, il y a des tours élevées tout exprès pour saisir le vent au passage, et rafraîchir les maisons. LE BRUYN.

(5) Iran est le véritable nom de l'empire de Perse.

(6) « Des versets du Koran sont ordinairement gravés sur les lames des cimeterres. » RUSSEL.

(7) « Aux environs de Trébizonde, il y a une espèce de rhododendron dont les abeilles tirent un miel qui rend fous ceux qui en mangent. » TOURNEFORT.

(8) Le dieu du feu, ou le soleil, adoré des Persans.

(9) « Leurs rois portent des plumes de hérons noirs, du côté droit du turban, en signe de souveraineté. » HANWAY.

(10) Selon une tradition mahométane, la source de jeunesse est située dans quelque sombre région de l'Orient. RICHARDSON.

(11) L'Arabie heureuse.

(12) « On raconte que si un serpent regarde fixement cette pierre (l'émeraude), il devient aussitôt aveugle. » AHMED BEN ABDALAZIZ. *Traité des pierreries.*

(13) A Gombaroun et dans l'île d'Ormuz, il fait quelquefois si chaud, que les gens sont obligés de passer tout le jour dans l'eau. MARCO POLO.

(14) On suppose généralement que cette montagne est inaccessible.

(15) Dans un des livres du Shâh-Nahmeh, quand Zal (célèbre héros persan, remarquable par ses cheveux blancs) escalade la nuit la terrasse de sa bien-aimée Rodahver, elle laisse pendre ses longues tresses pour l'aider à monter; mais il s'y prend d'une façon moins romantique, et parvient jusqu'à elle à l'aide d'un crochet qu'il enfonce dans une des saillies du mur. Voyez FERDOUSI, de CHAMPION.

(16) « Sur les hautes collines de l'Arabie Pétrée, il y a des chèvres sauvages. » NIEBUHR.

(17) « Espèce de psalterion avec des cordes de boyaux; les dames en touchent dans le sérail, avec des écailles armées de pointes de coco. » TODERINI, traduit par DE COURNAND.

---

(18) « Les Guèbres attachent un si haut prix à leur ceinture, qu'ils n'osent la quitter un instant. » *Voyage* de Grose.

« Le jeune homme nia d'abord la chose; mais ayant été dépouillé de sa robe et de la large ceinture qu'il portait comme Guèbre, etc. » D'Herbelot.

(19) Ils supposent que le trône du Tout-Puissant est placé dans le soleil : de là leur culte pour cet astre.

(20) « Les Mameluks qui étaient dans l'autre bateau lancèrent en l'air, dès qu'il fit nuit, des espèces de flèches de feu, qui semblaient autant d'éclairs ou d'étoiles tombantes. » Baumgarten.

CHANT DEUXIÈME.

(21) Le golfo Persique. — « La pêche aux perles se fait aussi dans la mer Verte, ou golfe Persique. » Sir W. Jones.

(22) Iles situées dans le golfe.

(23) Ou Selemeh, véritable nom du promontoire, à l'entrée du golfe, et qu'on nomme communément cap Musseldom. « Les Hindous qui passent en vue de ce promontoire jettent à la mer des noix de coco, des fruits, ou des fleurs, pour s'assurer un heureux voyage. » Morier.

(24) En parlant du climat de Shiraz, Franklin dit : « La rosée y est si pure, que le plus brillant cimeterre pourrait y être exposé toute la nuit sans se ternir de la moindre tache de rouille. »

(25) Lieu où les Persans furent définitivement défaits par les Arabes, et où périt leur antique monarchie.

(26) Derbend — « Les Turcs appellent cette ville Demir Capi, porte de fer; ce sont les *Caspiæ portæ* des anciens. » D'Herbelot.

(27) Le talpot ou talipot. « Ce beau palmier, qui croît au centre des forêts, peut être classé parmi les plus hauts arbres, et grandit encore lorsqu'il est sur le point d'ouvrir sa cime feuillue. Le fourreau qui enveloppe alors la fleur est très-grand, et fait en éclatant un bruit pareil à l'explosion d'un canon. » Thunberg.

(28) Tahmourah et d'autres anciens rois de Perse dont les aventures dans la terre des Fées, parmi les Péris et les Dives, se peuvent lire dans la curieuse *Dissertation* de Richardson. On raconte que le griffon Simourgh, aux ailes d'aigle, au corps de femme, arracha de son sein, pour Tahmourah, quelques plumes dont le héros orna son casque, et qu'il transmit ensuite à ses descendans.

(29) « Ce ruisseau, dit Dandini, s'appelle *la sainte rivière*, à cause des cèdres saints parmi lesquels il prend sa source. »

(30) Ces oiseaux dorment dans l'air. Ils sont très-communs autour du cap de Bonne-Espérance.

(31) Les Guèbres bâtissaient généralement leurs temples au-dessus de feux souterrains.

(32) Anciens héros persans. « Parmi les Guèbres, quelques-uns se vantent de descendre de Rustam.» *La Perse*, par Stephen.

(33) Voyez la description que donne Russel des panthères qui attaquent la nuit les voyageurs sur le rivage de la mer, au pied du mont Liban.

(34) « Entre autres cérémonies, les Mages avaient coutume de placer au sommet des hautes tours différentes espèces de viandes et de mets dont ils supposaient que les Péris et les esprits des héros morts venaient se régaler. » RICHARDSON.

(35) Dans les cérémonies des Guèbres autour du feu sacré, décrites par LORD, il est dit : « Le Darou leur donne de l'eau à boire et une feuille de grenadier à mâcher pour les purifier de toute souillure intérieure. »

(36) « De bonne heure, le matin, les Parsis ou Guèbres d'Oulam vont en foule faire leurs dévotions au soleil. Il y a sur tous les autels des sphères consacrées, faites par magie à l'image des cercles du soleil ; et quand cet astre se lève, ces sphères semblent en feu, et tournent avec grand bruit. Tous les assistans ont à la main un encensoir, et offrent de l'encens au soleil. » LE RABBI BENJAMIN.

(37) « Il a été observé de la mer d'Herkend que, lorsqu'elle est battue des vents d'orage, elle étincelle comme du feu. » VOYAGE DE DEUX MAHOMÉTANS.

(38) Sorte de trompette : — c'était celle dont se servait Tamerlan. On en décrit le son comme extraordinairement terrible, et si fort, qu'il se faisait entendre à une distance de plusieurs milles. RICHARDSON.

(39) Mahomet avait deux casques : l'un intérieur, l'autre extérieur. Il portait ce dernier, appelé Al-Mawasbab, la guirlande, le bandeau, la couronne tressée, à la bataille d'Ohod. HIST. UNIVERSELLE.

CHANT TROISIÈME.

(40) « Les Orientaux ont coutume de partir pour leurs plus longs voyages au son de la musique. » HAMMER.

(41) « La porte des Larmes, détroit ou entrée de la mer Rouge, appelée communément Bab-el-Mandeb. Elle a reçu ce nom poétique des anciens Arabes, à cause des dangers de la navigation et du grand nombre de naufrages qui y arrivaient. On regardait comme morts, et on prenait le deuil de tous ceux qui avaient la hardiesse de se hasarder à pénétrer par là dans l'océan éthiopien. » RICHARDSON.

(42) « J'ai ouï dire que dès qu'un animal tombe mort ou agonisant, un ou plusieurs vautours, inaperçus auparavant, se montrent aussitôt. » PENNANT.

(43) « On attache un billet aux ailes d'un pigeon de Bagdad ou de Babylone. » *Travels of certain Englishmen.*

(44) « L'impératrice, femme de Jehan-Ghir, s'amusait à nourrir dans ses fontaines des poissons apprivoisés ; quelques-uns furent reconnus, bien des années après, aux réseaux d'or dont elle les avait fait couvrir. » HARRIS.

(45) Les météores que Pline appelle *faces*.

(46) « Le brillant Canopus, invisible en Europe. » BROWN.

(47) Voyez les savans *Essais de* WILSON *sur les îles sacrées de l'Ouest.*

(48) Pierre précieuse des Indes, appelée par les anciens *ceraunium*, parce qu'on supposait qu'on la trouvait aux lieux où le tonnerre était tombé. Tertullien dit

qu'elle a un aspect brillant comme si elle contenait du feu, et l'auteur de la dissertation annexée aux voyages d'Harris croit que c'est l'opale.

(49) D'Herbelot, article *Agduani*.

(50) « Les Gnèbres se reconnaissent à une couleur jaune sombre que les hommes affectent de porter dans leurs vêtemens. » Thévenot.

(51) « Le *kolah*, ou bonnet porté par les Persans, est fait avec la toison des moutons de Tartarie. » Waring.

(52) Image aimée des poètes de l'Orient. « Les rossignols gazouillaient leurs ravissantes mélodies, et déchiraient les voiles transparens de la rose et de son bouton. » Jami.

CHANT QUATRIÈME.

(53) « Dans quelques parties du Kerman, on ne touche point aux dattes que le vent fait tomber des arbres; on les laisse pour ceux qui n'en recueillent pas, ou pour les voyageurs. » Ebn Haukel.

(54) Les deux terribles anges, Monkir et Nakir, qui sont nommés *visiteurs des tombes* dans le *Credo* des musulmans orthodoxes, donné par Ockley, vol. II.

(55) « Les Arabes appellent la mandragore *chandelle du diable*, à cause de la lumière phosphorescente qu'elle répand la nuit. » Richardson.

(56) « Ishmonie, ville pétrifiée de la haute Egypte, où l'on voit, dit-on, encore aujourd'hui plusieurs hommes et femmes changés en pierres. » Voyez la description qu'en donne Perry dans son *Voyage au Levant*.

(57) Jésus.

(58) Les Gnèbres disent que lorsque Abraham, leur grand prophète, fut jeté dans le feu, par ordre de Nemrod, la flamme se changea aussitôt en un « lit de roses où l'enfant reposait doucement. » Tavernier.

(59) Ce coquillage, appelé *siankos*, est commun sur les côtes de l'Inde, de l'Afrique, aux bords de la Méditerranée. Dans plusieurs contrées on s'en sert encore comme de trompette pour sonner l'alarme ou donner le signal. Il rend un son creux et profond. Pennant.

(60) Le plus bel ornement des chevaux se compose de six énormes touffes de longs poils blancs arrachés de la queue des buffles sauvages qu'on trouve dans quelques parties de l'Inde. Thévenot.

(61) L'ange Israfil, qui, de toutes les créatures de Dieu, a la voix la plus mélodieuse. Sale.

(62) Voyez l'histoire de Sinbad. Hoole.

(63) Plusieurs animaux sauvages ont coutume de chercher un abri dans les taillis sur les bords du Jourdain, et sont parfois entraînés hors de leurs repaires par les inondations de la rivière : de là vient sans doute cette allusion de Jérémie : *Il viendra comme un lion sorti du débordement du Jourdain*. Maundrell'-Aleppo.

(64) « Ce vent (le Samour) détend tellement les cordes des luths, qu'on ne peut les accorder tant qu'il dure. » *La Perse*, par Stephen.

(65) « Une des plus grandes curiosités trouvées dans le golfe Persan est le poisson que les Anglais nomment *star-fish*, poisson-étoile. Il est de forme circulaire, et très-lumineux la nuit, ressemblant à la pleine-lune entourée de rayons. » MIRZA ABU TALEB.

(66) Voyez sur les plaisirs de la saison des dattes, la récolte, les danses, le retour au logis à la fin de l'automne, etc. KEMPFER, *Amœnitat. Exot.*

(67) Quelques naturalistes ont imaginé que l'ambre est une concrétion des larmes des oiseaux. Voyez TRÉVOUX, CHAMBERS.

(68) « La baie Kieselarke, aussi appelée la *Baie d'or*, parce que son sable brille comme du feu. » STRUY.

LA LUMIÈRE DU HARÊM.

(1) « La splendide beauté de la rose de Kachemir et la délicatesse de son parfum sont depuis long-temps proverbiales en Orient. » FORSTER.

(2) « Autour de sa taille est liée la ceinture de clochettes qui tinte avec une si ravissante mélodie. » (*Chanson de Jagadeva.*)

(3) « Les petites îles du lac de Kachemir sont parsemées de berceaux et de trembles à larges feuilles, frêles et élevés. » BERNIER.

(4) « Le Tuckt Soliman, nom donné par les musulmans à cette montagne, forme un des côtés d'un grand portique sur le lac. » FORSTER.

(5) « La fête des Roses dure tout le temps qu'elles restent en fleur. » V. PIETRO DE LA VALLE.

(6) « Gul sad Berk, la rose aux cent feuilles. Espèce particulière, à ce que je crois. » OUSELEY.

(7) BERNIER.

(8) Lieu dont il est question dans le Toozek Jehanghiry ou Mémoires de Jehan-Ghir, où l'on décrit les lits de fleurs de safran qui environnent Kachemir.

(9) Il est d'usage parmi les femmes rassemblées dans la maison, lorsque le muezzin chante du haut de la galerie du minaret le plus voisin, illuminé à cette occasion, de lui répondre à intervalles par un *ziralet* ou chœur joyeux.

(10) « A l'époque de la fête des Roses, nous vîmes dresser un nombre infini de tentes, entourées d'une foule immense d'hommes, de femmes, de garçons, de filles, d'enfans, musique, danse, etc., etc. » HERBERT.

(11) « Un vieux commentateur du Cheu-king dit que les anciens ayant remarqué qu'un courant d'eau faisait résonner quelques pierres près de ses bords, en détachèrent plusieurs; et, charmés du son délicieux qu'elles rendaient, ils s'en servirent pour construire le King, instrument de musique. » GROSIER.

(12) Jehan-Ghir était fils du grand Acbar.

(13) « Dans les guerres des Dives et des Péris, quand les premiers faisaient les

autres prisonnières, ils les enfermaient dans des cages de fer qu'ils suspendaient aux arbres les plus élevés. Là leurs compagnes les venaient visiter, et leur apportaient les plus suaves odeurs. » RICHARDSON.

(14) Dans le langage malais, le même mot signifie *femmes* et *fleurs*.

(15) La capitale du Shadukiam. Voyez le *Paradis et la Péri*.

(16) « Ces oiseaux du Bosphore ne sont jamais vus en repos : c'est pourquoi les Français les ont appelés les âmes damnées. » DALLOWAY.

(17) « On dit qu'il a trouvé le grand Mantra, charme ou talisman, par lequel il gouverne les élémens et les esprits de tous genres. » WILFORD.

(18) « Les joyaux d'or des génies que les Arabes nomment El-Herrez, à cause du pouvoir qu'on leur suppose. » JACKSON.

(19) « Démon qui, sous la forme humaine, hante, à ce que l'on croit, les forêts, les solitudes, etc. » RICHARDSON.

(20) Nom de Jehan-Ghir avant qu'il montât sur le trône.

(21) « Hemasagara ou l'Océan d'or, qui porte des fleurs du jaune le plus brillant. » Sir W. JONES.

(22) « Cet arbre (le Nagacesara) est un des plus délicieux de la terre; la suave odeur de ses fleurs leur a donné place, à juste titre, dans le carquois de Camadéva, dieu de l'amour. » *Id.*

(23) « Les Malais appellent la tubéreuse (*Polyanthes tuberosa*) Sandal-Malam, ou l'amante de la nuit. » PENNANT.

(24) « Les habitans de la contrée de Batta, dans l'île de Sumatra (dont Zamara est un des antiques noms), mènent, quand ils ne font pas la guerre, une vie paresseuse et inactive. Ils passent les journées à jouer d'une sorte de flûte, se couronnant de guirlandes de fleurs, parmi lesquelles la plus commune est une espèce d'amaranthe indigène. » MARSDEN.

(25) « L'espèce la plus grosse et la plus belle (du Jambu ou pomme rose) se nomme *Amrita*, immortelle; et la mythologie du Thibet attribue le même nom à un arbre céleste chargé d'un fruit qui donne l'ambroisie. » Sir W. JONES.

(26) Le basilic odorant, appelé *Rayhan* en langue persane, se trouve généralement dans les cimetières.

(27) « Dans le grand désert on voit beaucoup de touffes de lavande et de romarin. » *Recherches asiatiques.*

(28) « L'amandier, à fleurs blanches qui se développent sur des rameaux encore dépouillés et nus. » HASSELQUIST.

(29) Herbe du mont Liban, qui, à ce que l'on affirme, communique une teinte jaune et dorée aux dents des chèvres et des autres animaux qui la broutent.

(30) La contrée de la myrrhe.

(31) « Cette idée (de divinités habitant des coquilles) n'était pas inconnue aux Grecs, qui représentent le jeune Nérites, un des Cupidons, vivant dans une coquille sur les bords de la mer Rouge. » WILFORD.

(32) « Fontaine fabuleuse où des instrumens de musique jouent incessamment, à ce que l'on assure. » RICHARDSON.



(33) « Le pigeon Pompadour est l'espèce qui, en transportant le fruit du cannelier de place en place, propage cet arbre précieux. » V. BROWN's *Illustr.*

(34) « Ils jouissent de deux aurores : le soobbi-sadig et le soobhi-kazim, le vrai et le faux matin. » WARING.

(35) « Les eaux de Kachemir sont surtout renommées, parce qu'on suppose que c'est à elles que les Kachemiriennes doivent leur beauté. » ALI YEZDI.

(36) « Je reçus de lui une petite gazzel ou chanson d'amour, dont il écrivit les notes d'après l'air chanté par une de ces jeunes filles de Kachemir, qui sortent de cette délicieuse vallée pour se répandre dans les différentes contrées de l'Inde. » *Persian Miscellanies.*

(37) « Les roses du Jinan Nile, ou jardin du Nil (annexé au jardin de l'empereur de Maroc), sont sans égales ; l'on remplit de leurs feuilles les coussins et les matelas destinés aux hommes d'un haut rang. » JACKSON.

(38) « Sur le flanc d'une montagne, près de Paphos, se trouve une caverne qui produit le plus beau cristal de roche. Son éclat l'a fait nommer *diamant de Paphos.* » MARITI.

(39) « Une partie du Candahar est appelée *terre des Péris ou des Fées.* » THÉVENOT. Dans quelques-unes de ces contrées septentrionales de l'Inde, on prétend qu'on trouve de l'or végétal.

(40) Parmi les papillons, qui, en langue chinoise, sont nommés feuilles volantes, quelques espèces ont des couleurs si éclatantes, si variées, qu'on les pourrait appeler fleurs volantes ; et véritablement ils sont toujours le produit des plus beaux, des plus riches parterres. » DUNN.

(41) « Les femmes arabes portent des masques noirs avec de petites agrafes élégamment arrangées. » CARRERI. Niebuhr dit qu'en conversant elles ne laissent voir qu'un de leurs yeux.

(42) «Les grappes dorées de Casbin. » *Description de la Perse.*

(43) « Les fruits exportés de Caubul sont des pommes, des poires, des grenades, etc. » ELPHINSTONE.

(44) « Nous nous assîmes sous un arbre, écoutant les oiseaux, et causant avec le fils du Mehomedar, de notre pays et de celui de Caubul, dont il faisait d'admirables récits. « Cette villa, disait-il, et ses cent mille jardins, etc. »

(45) « Le Mangoustan, le fruit le plus délicieux du monde, orgueil des îles Malay. » MARSDEN.

(46) « Une espèce d'abricots exquis, que les Persans appellent tokm-es-shems, c'est-à-dire semence du soleil. » *Description de la Perse.*

(47) « Dans des coupes de cristal, des confitures consistant en feuilles de roses confites, avec des limons ou des cerises de Visna, des fleurs d'oranger, etc. » RUSSEL.

(48) « Les antilopes broutant les baies fraîches d'Erac. » *Le Moallakat*, poème de *Tarafa.*

(49) « Mauriga-Sima, île près de Formosa, fut abîmée dans la mer, dit-on, à cause des crimes de ses habitans. Les vases que les pêcheurs et les plongeurs en apportent se vendent des sommes énormes à la Chine et au Japon. » V. KEMPFER.

(50) *Contes persans.*

(51) Vin blanc de Kishma.

(52) « Le roi de Zeilan possède, à ce que l'on assure, le plus beau rubis qui existe. Kublai-Khan fit offrir la valeur d'une ville pour l'acheter ; mais le roi répondit qu'il ne le donnerait pas pour tous les trésors du monde. » MARCO POLO.

(53) « Les Indiens disent que Cupidon apparut pour la première fois flottant sur le Gange, porté par la fleur du *Nymphea nelumbo.* » V. PENNANT.

(54) Teflis est célèbre pour ses bains chauds naturels. V. EBEN HAUKAL.

(55) « La syrinda indienne ou guitare. » SYMES.

(56) « Elles sont délicieuses les fleurs des arbres de l'Amra, au sommet des montagnes, tandis que les bourdonnantes abeilles poursuivent leur voluptueux travail. » *Chanson de Jayadeva.*

(57) « Le Nisan, ou gouttes de pluie du printemps, qui produisent les perles, à ce qu'ils croient, en tombant dans les coquilles. » RICHARDSON.

(58) Pour la part qu'eut le vin dans la chute des anges. V. MARITI.

(59) L'ange de la musique. Voir la note 61, *Adorateurs du feu.*

(60) On croit que le *hudhud*, ou vanneau, a le pouvoir de découvrir les sources cachées sous la terre.

LES AMOURS DES ANGES.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

(PREMIÈRE ÉDITION.)

En entreprenant de faire passer dans notre langue le charmant poème des *Amours des Anges*, je ne me suis point dissimulé les difficultés de ce travail. Je n'ai pas espéré donner dans une traduction en prose une juste idée du délicieux talent de Moore, si harmonieux, si varié, si brillant : j'ai voulu seulement offrir aux Français qui ne comprennent pas la poésie anglaise, une faible partie des jouissances que m'a données la lecture de cet ouvrage, dont vingt éditions ont paru en Angleterre, et qui s'est réimprimé huit fois à Paris.

Élevée par des Anglais, nourrie de la littérature anglaise, surtout de la poésie, j'en sens vivement les beautés, et je me persuade aisément qu'on peut les reproduire en français avec la même verve et la même élégance ; mais lorsqu'il faut exécuter, je reviens de cette erreur. Les paroles me manquent, les expressions me semblent décolorées. Je cherche, trop souvent en vain, à reproduire le tour énergique et concis de l'original ; je tremble que le sentiment ne m'échappe. Le temps me presse ; la crainte qu'un traducteur plus froid, moins idolâtre que moi des beautés qui me ravissent, ne me devance auprès du public ; tout m'attriste et me décourage.

La poésie de Moore est un diamant taillé à facettes qui brille de mille feux, de quelque côté qu'on l'envisage. Sa muse est parée de tout l'éclat des cieux et de la terre ; on serait presque tenté de lui reprocher l'abus des images que la nature offre au poète. Ses vers, qu'il a su rendre harmonieux même à des oreilles étrangères, dans une langue qui ne se prête point à l'harmonie, sont toujours d'un rhythme noble et cadencé qui charme et séduit l'oreille. Ses inspirations, tour à tour gracieuses ou énergiques, éveillent dans le cœur une foule de sensations et de tendres sentimens. Personne ne chanta comme lui l'amour, la liberté, la patrie. Autant son coloris est doux et voluptueux dans les *Amours des Anges*, autant il est vif et brûlant dans les *Mélodies*. Souvent il mêle à ses élans sublimes une mélancolie rêveuse, semblable au nuage de vapeurs qui voile l'éclat du soleil. Il pleure sur l'Irlande, sa terre natale, et ses pleurs semblent féconder

le sol et reproduire des héros ; puis reprenant sa lyre, il chante l'espérance, il appelle au combat les descendans de ces guerriers si braves qui, malgré leurs blessures mortelles, inventaient des moyens pour donner encore à la patrie la dernière goutte de leur sang *.

C'est surtout dans la traduction des *Mélodies* que j'ai regretté de n'être pas poète, quoique j'eusse peut-être craint d'affaiblir encore davantage le sentiment qui les a dictées, en voulant le plier aux règles de notre versification. Je ne crois pas, je l'avoue, que notre langue pût se prêter à la traduction poétique de ces chants, non que le génie qui se joue des obstacles n'en pût venir à bout ; mais il faudrait pour cela tant de talens et de persévérance, qu'un homme qui pourrait sentir, concevoir et recréer, pour ainsi dire, dans notre langue les beautés de certains auteurs anglais, aimera mieux assurément attacher son nom à une œuvre toute de lui, qu'à une traduction, qui n'a jamais qu'un mérite secondaire.

Delille n'a point traduit Milton ; je retrouve bien le même sujet, les mêmes chants, souvent le même sens, quelquefois même, quoique plus rarement, l'imitation du tour anglais ; mais je cherche en vain l'inspiration sublime qui a dicté le *Paradis perdu*. Cette grandeur colossale, cette *chasteté* pleine de simplicité et de noblesse, cette poésie énergique et serrée qui caractérisent le génie de Milton, n'existent point dans la traduction. C'est du talent de Delille qu'elle est surtout empreinte, et non de celui de l'auteur anglais. Avec une heureuse facilité pour la facture des vers, qui n'exclut pas la froideur et la monotonie, le poète français s'arrête aux détails, il les soigne, il y met toute sa grâce et tout son charme ; il délaie en une page six vers de Milton ; il décrit longuement ce que celui-ci n'a fait que nommer, et pendant ce temps, le bel et grand ensemble lui échappe ; il en saisit çà et là quelques parties, que le lecteur, guidé par lui, entrevoit à peine. Voilà pourquoi tant de Français sont restés froids devant le *Paradis perdu*, une des plus sublimes productions de l'esprit humain. J'aurais pu appuyer mon jugement de plusieurs citations ; mais ce n'est ici ni le temps ni le lieu. Je reviendrai peut-être un jour sur ce sujet, que je compte traiter avec plus de développement dans un examen de la littérature anglaise, particulièrement de la poésie, que je prépare depuis longtemps, mais pour lequel il me faut encore beaucoup voir et beaucoup sentir.

Revenant à mon premier avis, je persiste à croire qu'on parviendra mieux à faire connaître à la France les poètes anglais en les traduisant en prose qu'en vers, pourvu qu'on s'applique surtout à donner à chacun l'accent

* Voyez le chant d'O'Brien le Brave et la note sur l'héroïsme des Dalgais.

et le sentiment qui lui est propre. C'est ce que les Anglais ont peine à concevoir, eux dont la langue, riche d'images et d'expressions pittoresques, se prête plus à la poésie qu'à la prose. Cette vérité est d'autant plus triste qu'il est impossible de rendre en français le charme indéfinissable des Mélodies irlandaises. Musicien, amant passionné de la musique, Moore a créé en anglais une harmonie égale à celle de la langue italienne. Il est le seul des poètes de l'Angleterre qui ait pu opérer cette espèce de prodige. On comprend, on devine les airs nationaux qui circulent au travers du rhythme. Resserré dans un cadre étroit, la prodigalité des images fatigue moins; d'ailleurs toutes viennent en aide à quelque noble pensée. Un ardent amour de la patrie, une sympathie inépuisable pour ses joies et pour ses douleurs, respirent dans chaque vers. Sur ce sujet le poète n'a jamais tout dit, et on ne se lasse pas de l'entendre.

En dépit des séductions de l'Angleterre, malgré la faveur avec laquelle ses œuvres y ont été accueillies, Moore est resté fidèle à l'Irlande. En même temps qu'il était un de ses plus illustres fils, il a été son plus éloquent défenseur : il l'a fait plaindre et aimer au loin; et, pour nous servir de son langage fantastique, ses *Mélodies* sont autant d'anneaux de la chaîne d'union et de liberté qui lie entre eux les peuples opprimés et les cœurs généreux.

Paris, 1823.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Ce poème, qui dans l'origine avait une forme différente et une étendue beaucoup plus limitée, était destiné à faire partie, comme épisode, d'un ouvrage dont je me suis occupé à différens intervalles, pendant les deux dernières années. J'appris, il y a quelques mois, que mon ami lord Byron, par l'effet d'un hasard singulier et imprévu, avait choisi le même sujet pour une composition dramatique *; comme je ne ponvais manquer de sentir le désavantage d'arriver après un rival aussi formidable, j'ai jugé qu'il valait mieux publier sans retard mon humble esquisse, avec les changemens et les additions que le temps m'a permis d'y faire, afin de me donner la chance, en paraissant ainsi le premier sur l'horizon littéraire, d'avoir ce que les astronomes appellent un *lever héliaque*, avant que l'astre qui devait m'absorber dans ses rayons eût paru.

Comme plusieurs personnes, dont je respecte les opinions, pourraient me blâmer d'avoir tiré un semblable sujet des saintes Écritures, je crois devoir remarquer qu'en point de fait, le sujet n'appartient point à la Bible; la tradition sur laquelle il se fonde (celle de l'amour des Anges pour les femmes) ayant pris son origine dans une erreur commise par les Septante en traduisant un verset du sixième chapitre de la Genèse, seule autorité à l'appui de cette fable (1). Le fondement de mon poème a donc aussi peu de rapport avec la sainte Écriture que les rêveries des derniers platoniciens ou les visions des théologiens juifs. En appropriant ainsi cette tradition à la poésie, je n'ai fait que la fixer dans la région des fictions, parmi lesquelles les opinions des Pères de l'Église les plus raisonnables, et celles de tous les autres théologiens chrétiens, l'avaient rangée depuis long-temps.

Outre la convenance du sujet pour la poésie, il me frappa aussi comme propre à fournir un voile allégorique, au travers duquel je pourrais retracer et nuancer (comme j'ai essayé de le faire dans les histoires sui-

* *Heaven and Earth*, Ciel et Terre. Voyez les œuvres de Byron.

vantes) la chute de l'âme, la perte de sa pureté originelle, la privation de lumière et de bonheur qu'entraîne pour elle la poursuite des plaisirs périssables de ce monde, enfin les châtimens de la conscience et de la justice divine, réservés à l'impureté, à l'orgueil, à la présomptueuse curiosité qui veut sonder l'abîme des secrets de Dieu. La fable charmante de Cupidon et de Psyché doit son charme principal à cette sorte de *sens voilé*, et j'ai désiré (quoique j'aie pu échouer dans cette tentative) donner à mon ouvrage le même intérêt *moral*.

LES AMOURS DES ANGES.

Le monde était dans sa fleur; les étoiles brillantes venaient de commencer leur course radieuse, et le temps, jeune alors, comptait ses premiers jours par le soleil; à la lueur du crépuscule de la nature joyeuse, les anges et les hommes se rencontraient sur le sommet des collines et dans les riantes prairies. C'était avant le règne de la douleur, avant que le péché eût étendu son voile sombre entre l'homme et les cieux. La terre alors était plus près du ciel que dans ces jours de crime et de désolation; alors les yeux des mortels voyaient sans surprise des yeux angéliques contemplant, du haut des airs, le monde qui s'étendait au-dessous. Hélas! fallait-il que la passion eût déjà profané cette belle matinée de la terre, qu'elle eût souillé des cœurs d'origine céleste; et, souvenir plus triste encore, que cette sombre malédiction fût née de l'amour de la femme!

Un soir de ce printemps du monde, sur le penchant d'une colline où restait suspendu un rayon du soleil couchant qui semblait assoupi au milieu des parfums, trois beaux jeunes hommes conversaient. De temps à autre, ils regardaient le ciel lointain où le jour repliait ses ailes radieuses, et leurs fronts sublimes révélaient en eux des habitans de la patrie céleste, créatures de lumière qui se jouent autour du Seigneur, comme les atomes dans l'éclat du soleil, et qui, à chaque instant de la nuit et du jour, transmettent, à travers leurs innombrables légions, l'écho de sa parole lumineuse (2)!

Ils parlaient du ciel, et plus souvent encore des Èves brillantes qui les en avaient fait descendre. Cédant par degrés à la douce influence de l'air embaumé du soir, de l'haleine silencieuse des fleurs, de la lumière suave qui rayonnait au-dessus d'eux, comme dans leurs premiers jours d'égarement et de bonheur,

chacun raconta l'histoire de ses amours, l'histoire de cette heure funeste où, semblable à l'oiseau qui abandonne son nid élevé, fasciné par des yeux séducteurs, il échangea les cieux contre le sourire d'une femme.

Le premier qui parla semblait le moins céleste des trois : esprit d'une trempe légère, prompt à recevoir les impressions terrestres; dans le ciel même, il n'était pas de ceux qui avoisinent le trône, mais il prenait place au loin parmi les cercles étincelans qui s'étendent dans l'espace sans bornes, parmi ces anges dont les ailes ne réfléchissent que de faibles lueurs de Celui qui habite au centre, Lumière et vie!

Beau et glorieux, il brillait cependant d'un éclat moins pur que ses compagnons. La lumière d'Éden lui restait encore, mais altérée, mais ternie. Ce n'était pas l'amour seul qui, dans son passage rapide, avait flétri son front; d'autres joies plus terrestres y avaient laissé leur empreinte profonde.

Il soupira. Comme le voyageur qui explore d'antiques tombeaux, sa mémoire, parcourant le passé nuageux, soulevait chaque linceul que le temps avait jeté sur ses espérances ensevelies; enfin il commença.

HISTOIRE DU PREMIER ANGE.

« Il est une terre, située au loin dans l'Orient doré, où la nature ne connaît pas de nuit, et s'élance sur le seuil des cieux au-devant du jour, son glorieux époux. Un matin, chargé d'une mission terrestre, je planais pour choisir un lieu de repos; je vis du haut de l'élément azuré—ô vision céleste et fatale!—une des plus belles filles des hommes; je la vis à demi voilée (3) dans le cristal transparent d'un ruisseau, qui, sans dérober l'éclat de ses jeunes beautés, les faisait apparaître plus mystérieuses, comme à travers les illusions confuses d'un songe.

» Frappé d'admiration, je la regardais folâtrer au milieu des ondes qui, en se brisant autour d'elle, multipliaient les feux du jour comme des diamans étincelans, tandis qu'elle s'avançait radieuse de la lumière qu'elle venait de créer. Je descendis lentement pour jouir de plus près d'un si beau spectacle; mais le frémissement de mes ailes—car le frisson du plaisir parcourait chaque plume—l'effraya, comme elle atteignait le rivage du lac où elle se plaît encore à se mirer : elle s'arrêta sur le bord, semblable à la neige que le soleil couchant teint d'un rose vif. Jamais je n'oublierai ses yeux! la honte, l'innocente surprise de cette figure brillante, lorsque élevant ses regards elle m'aperçut dans la vague des airs! On eût dit que chacune de ses pensées, chacun de ses mouvemens étaient enchaînés à cette rive, tant elle y prit racine, immobile comme l'héliotrope qui fleurit près du ruisseau, la face tournée vers les cieux.

» Par pitié pour la vierge surprise, quoique fuyant à regret une telle vision, je dirigeai mon vol vers la terre, afin de cacher sous l'ombre de mes ailes étendues le feu de mes regards, qui déjà — je le sentais bien — était trop ardent pour elle et pour moi; mais avant que je pusse dévoiler mes yeux impatiens et

l'entrevoir de nouveau, la vierge avait fui. Les feuilles de la forêt me l'avaient dérobée tout-à-coup, comme un nuage sombre reçoit dans ses bras la lune parée de tous les charmes de sa vive et rêveuse clarté.

» Il n'appartient pas au langage d'exprimer le pouvoir, le despotisme que la passion exerça sur moi depuis cet instant. Jour et nuit j'errais aux alentours de cette rive; et dans la poursuite de cette douce lumière j'oubliais ma mission, j'oubliais le ciel même; tout, excepté la vision unique, enchanteresse, qui m'était apparue dans cette source argentée.

» Bientôt, je demeurai à ses côtés des jours entiers, jours de bonheur! prêtant l'oreille à des paroles dont l'harmonie rivalisait avec les chants des Séraphins de notre bel Éden, alors que l'amour échauffe leurs accens, mais les *siens* étaient encore plus magiques et plus purs. — Contemplant ses yeux où brillait pour moi un ciel beau et azuré comme la nue qu'on aperçoit au travers de la vague dormante, ciel mille fois plus adoré que ma patrie céleste. Oh! que m'était le Paradis tant que je pouvais entendre cette voix, suivre ces regards? Quoique l'air que je respirais sur la terre fût grossier, il était épuré par son souffle; quoique les fleurs fussent décolorées et les cieux sans éclat, dès qu'elle paraissait, l'amour leur prêtait sa lumière. Dans toute la création, je ne connaissais que deux mondes; le lieu chéri et consacré où était *Léa*, l'immense et aride désert où elle n'était pas.

» Mais vains étaient mes vœux et mon délire. Pour obtenir un regard terrestre de ses yeux, un désir coupable de son cœur, j'eusse avec joie arraché mes ailes, et j'en eusse jeté les débris dans ce feu dévorant qu'on ne nomme point aux cieux. Mais inutile espoir! elle restait pure et calme comme le lis, dont la blancheur éclate davantage sous les rayons brûlans du midi. Elle m'aimait cependant, et d'un amour profond, mais ce n'était pas comme mortel... non... il n'y avait rien de terrestre dans sa flamme. Elle chérissait en moi un être de race angélique, un habitant de ce séjour radieux qu'elle avait vu si souvent dans ses songes, de ce ciel vers lequel ses prières mon-

taient chaque matin, et dont le soir elle contemplait l'éclat en demandant des ailes pour s'élancer de ce monde obscur vers cette libre et glorieuse région.

» Il m'en souvient, assise à mes côtés, à la lueur rosée du crépuscule du soir, tournant la tête vers l'étoile qui apparaissait à l'horizon comme la jeune épouse qui se penche sur le bord du lit nuptial, à cette heure de mystère et de silence : « Oh !
» disait-elle, que mon destin ne m'a-t-il fait naître Esprit de
» cette belle étoile (4), habitant sa lumineuse sphère, pure, iso-
» lée comme tout ce qui rayonne au ciel; sans autre emploi que
» de prier et de briller, d'allumer mon encensoir au soleil,
» et de lancer ses feux et ses parfums vers l'autel du Très-
» Haut ! »

Telle était l'innocente vierge, pure de toute souillure, que mon crime, ou plutôt le destin me fit aimer d'une flamme près de laquelle les feux les plus violens de la terre ne sont rien. Si vous eussiez vu son regard lorsque mon premier aveu s'échappa de mes lèvres délirantes ! ce n'était point de la colère... non... elle n'était pas irritée, mais triste. C'était une douleur aussi calme que profonde, un deuil qui ne permet point de larmes, tant l'amertume qui remplit le cœur s'y concentre et s'y glace ! Penser qu'un être angélique, que moi dont elle avait chéri l'amour comme le lien qui unissait son âme au ciel, j'étais tombé des hauteurs d'une gloire si pure dans le péché le plus flétrissant de tous ; le péché qui, de tous ceux qui souillent l'âme, est le seul qui éteigne sa lumière sans retour ! Penser qu'elle, être humain et fragile, essayait, comme le jeune oiseau des mers, de s'élever dans une région sublime, tandis que moi, créature née dans les cieux, la rencontrant dans ma chute, dans mon exil de la lumière et du repos, je lui faisais tourner de nouveau son vol vers la terre pour y boire avec moi la coupe amère du péché et mourir !

» Cette nuit même, mon cœur était devenu impatient du feu qui le dévorait ; le terme de mon séjour était écoulé, et lorsqu'un météore venait à briller entre les cieux et cette zone terrestre, les célestes *gardiens* (5) qui veillent près du trône croyaient

voir rayonner l'aile de leur tardif messager. Souvent mes lèvres s'entr'ouvrirent pour prononcer le mot puissant et sacré dont se servent les envoyés du Ciel lorsque l'heure arrive de quitter cette terre et de regagner la région céleste; une fois même il fut si près d'être achevé, que déjà mon plumage, déployé aux rayons et à la brise du ciel, commençait à frémir: mon cœur faiblit, le charme fut rompu; la parole divine expira dans ma bouche en murmures confus, et mes plumes, prêtes à s'élever, retombèrent comme auparavant sans force et sans vie.

» Comment aurais-je pu quitter un monde que, tendre ou inflexible, elle me rendait plus cher que la patrie, la gloire, l'éternel bonheur? Comment fuir tant qu'il y avait encore une chance, un espoir, même de périr sous ce fatal regard? Qu'importait le lieu où j'errais, pourvu que ses yeux en fussent la lumière, qu'elle y vécût, qu'elle y respirât? La douleur, la désolation, la mort, étaient plus douces avec elle que les plus brillantes joies des cieux sans elle!

» Mais je m'égare... Ce jour-là même on célébrait une fête, à laquelle accourait en foule, comme les fleurs qui se jouent dans le zéphyr brûlant de l'été, la joyeuse et belle jeunesse de cette terre brillante. Elle y était aussi; seule et reine au milieu des jeunes et des belles, quoique son front modeste fût encore obscurci par le nuage que j'y avais répandu le matin, le premier de honte ou de douleur qui eût terni l'éclat de sa neige printanière. Le délire s'empara de mon cœur. Excité par le tumulte de la fête bruyante, je m'abandonnai à cette joie frénétique, à cet élan de gaieté convulsive, que prennent pour du bonheur ceux qui n'ont jamais senti que l'excès de la souffrance peut se faire jour en rires convulsifs. Triste semblant de joie et de vie, éclair du conflit intérieur des passions, pareil aux étincelles qui jaillissent du choc des glaives dans le combat!

» Alors, ce breuvage enivrant de la terre (6), à la fois le poison et le consolateur de l'homme, cette liqueur enchantée qui évoque les fantômes de toutes les joies défendues, dont les gouttes, comme celles de l'arc-en-ciel, dorent les brouillards

qui entourent l'homme, illuminent la terre, et réfléchissent aussi les cieux dans leurs globules étincelans! Alors, la coupe fatale épancha pour la première fois sa liqueur ténébreuse sur mes lèvres (7), éclipsant tout ce qui restait encore de lumière dans mon âme égarée, et la remplissant de vaines illusions, de folles pensées, et de ces désirs mauvais qui nous poursuivent en l'absence des rayons du ciel, comme ces feux livides qui rampent à la surface de la terre dès que le jour a disparu.

» Ecoutez maintenant la suite. Le banquet fini, je la cherchai dans le bocage où depuis peu nous nous réunissions après le coucher du soleil, lorsque le monde rentrait dans le repos, à cette heure de calme et de douce clarté. Je la trouvai.... hélas! si belle! Pourquoi les anges malheureux partagent-ils avec les hommes le fatal privilége de voir (8)?.... Pourquoi n'est-il pas aux cieux de fleurs à cueillir aussi belles que la femme?... Son front était comme de coutume levé vers son étoile bien aimée, qui semblait brûler ce soir-là d'un feu plus pur et plus vif, tandis qu'elle, en la contemplant, devenait plus radieuse, comme si ce bel astre eût été l'urne sacrée où ses yeux puisaient leur éclat humide.

» Il y avait dans cette scène un charme divin, un pouvoir de sainteté, qui, si le poison du délire n'eût égaré mes sens, aurait calmé mes transports, comme si je me fusse trouvé devant le trône du Seigneur. Même alors, l'âme toute de flammes, les lèvres desséchées par l'ardeur de mes soupirs, je demeurais immobile de honte et de respect. Le souvenir d'Éden se réveilla dans toute sa force lorsque je vis ses yeux! Chacun de mes regards prouvait trop bien à la pâle et tremblante vierge que l'amour sans frein dont je brûlais pour elle était loin, hélas! d'être divin et digne d'un autel si pur. Cependant elle dut voir — oh! oui, il m'est doux de penser qu'elle le vit — quelle tendresse profonde, sincère, sentie jusqu'au fond de l'âme, quel hommage de crainte et de respect, un ange rendait à une simple mortelle que son chaste amour élevait bien au-dessus de lui! et tous les efforts de cet esprit déchu pour réprimer l'excès du délire qui ébranlait son âme, lorsque d'une voix où la passion répan-

dait la profonde mélancolie de sa puissance, de son immense et sombre puissance, je lui dis : « Le faut-il ?.... dois-» je revoler vers les cieux sans être aimé, sans être plaint, » sans qu'un gage chéri donné par toi me console dans ce ciel » solitaire ?... un seul regard comme ceux que les jeunes amans » échangent au moment du départ, surpasserait, même en sou-» venir, tout ce que le ciel peut maintenant m'offrir de bon-» heur !

» Ah ! que cette tête se penche une minute sur mon bras » tremblant ! que tes yeux si doux se fixent sur les miens sans » terreur, sans une pensée d'effroi ! que tes lèvres, trop aimantes » pour me craindre, rencontrent une seule fois mes lèvres tres-» saillantes !.... ou si c'est trop te demander, apporte du moins » leurs parfums près de moi ! Oh ! ne tremble pas ainsi !... un » seul regard.... un seul mot tendre, et je m'envole. Vois.... » déjà mes plumes ont frémi, elles s'agitent pour regagner » leur céleste patrie. Séparons-nous... que ta joue touche la » mienne !... Une erreur d'une minute nous sera pardonnée, » et l'instant qui suivra m'entendra prononcer la parole divine » qui dirige mon vol vers les cieux. »

» Tandis que je parlais ainsi, la vierge craintive, effrayée de moi et d'elle-même, reculait frissonnante : ainsi une fleur se roule devant le souffle brûlant du vent du midi. Mais lorsque je prononçai, — hélas ! je me le rappelle maintenant trop bien, quoique égaré alors, — dès que je prononçai la parole sacrée, son front et ses yeux se levèrent de nouveau ; une sainte ardeur trahit la lumière soudaine qui venait de l'éclairer : « Le mot sacré ! le mot sacré !... s'écria-t-elle ; oh ! redis le, et je te bénirai ! » Ignorant ce que je faisais, enflammé, déjà perdu, j'imprimai sur son front un baiser de feu, et je répétai la parole magique qui, jusque alors, n'avait frappé les oreilles d'aucune créature vivante sortie du limon de la terre. A peine fut-il prononcé, qu'aussi rapide que la pensée, ses lèvres, comme l'écho, s'emparèrent sur mes lèvres du son divin. Ses mains et ses yeux se dirigèrent aussitôt vers la nue, elle le redit trois fois au ciel, de l'air de triomphe que prend la foi, lorsque aucun

nuage de crainte ou de doute, vapeur de cette vallée de larmes, ne s'élève entre elle et son Dieu ! A ce moment sacré, tout son corps devint brillant et radieux; je vis se dérouler de ses épaules d'albâtre deux ailes aussi magnifiques que celles qui rayonnent autour du trône de l'Éternel. A mesure qu'elle s'élevait au-dessus de moi, ses plumes flottantes brillaient à la clarté de la lune d'une lumière pure, qu'à sa teinte, ignorée sur cette terre, je reconnus pour la lumière d'Éden étincelant au travers de son plumage. Vision divine! Jamais, depuis le jour où Lucifer entraîna dans sa chute le tiers des étoiles brillantes (9), rien de si radieux ne s'était élevé revêtu de la beauté terrestre, pour combler, dans les cieux, cette lacune de lumière et de gloire (10) !

» Aurais-je pu contempler avec calme sa fuite aérienne? Moi aussi je proclamai trois fois la parole puissante qui devait, ce soir-là—c'eût été trop de bonheur même pour le ciel !—nous réunir face à face, âme à âme. Oui... je recommençai l'invocation divine... je priai, je pleurai, mais en vain ; pour moi le charme n'avait plus de pouvoir. Une chaîne pesante semblait me retenir et déjouer mes efforts. Mes ailes demeuraient sans vigueur, immobiles comme elles l'ont été depuis cette heure funeste, comme elles le seront à jamais : ainsi l'ordonne un Dieu offensé.

» Ce fut vers cette étoile lointaine que je la vis diriger son vol à travers l'espace lumineux, vers cette île, étincelant au milieu du firmament bleuâtre, que son imagination avait si souvent visitée dans ses rêves et dans ses désirs, et qui devait être maintenant—digne récompense de sa pureté !—sa glorieuse patrie de lumière.

» Une fois.... n'était-ce qu'une illusion?... à moitié de son vol vers cette belle sphère, dans tout l'éclat de sa nouvelle gloire céleste, je crus la voir jeter un regard de pitié sur celui qu'elle laissait ici-bas dans les ténèbres; celui qu'elle plaint peut-être encore, si un vain regret peut habiter les cieux, et que souvent elle se rappelle en regardant ce monde obscur et lointain.

» Mais bientôt la vision passagère s'éclipsa; son éclat diminua de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle m'apparut comme un point aussi petit que ces taches lumineuses qui brûlent là-bas à l'horizon, gouttes vivantes de lumière échappées les dernières de l'urne épuisée du soleil. Et lorsque enfin elle s'élança au loin dans son étoile immortelle, quand mes yeux fatigués eurent saisi le dernier rayon pâlissant de ses ailes, la lumière du Ciel et celle de l'amour s'éteignirent à la fois dans mon cœur. J'oubliai mon origine céleste, ma glorieuse patrie; je profanai mon âme; je dégradai mon front; je savourai les joies grossières de la terre, et je devins... ce que je suis maintenant! »

L'ange déchu inclina sa tête de honte; honte qui eût seule révélé de quelle immense hauteur il était tombé, sans les lueurs de flamme céleste qui animaient encore son visage obscurci! sainte honte qui ne laisse pas oublier le pur honneur qu'on a perdu, dont la rougeur reste, après que la vertu a fui, pour marquer du moins son passage. Une fois seulement, tandis qu'il racontait ses amours, il leva les yeux vers l'étoile heureuse et sans tache où *elle* habitait dans sa pureté virginale! Il la contempla une minute; puis, comme si quelque douleur mortelle émanée de cette douce lumière eût atteint son cœur, il frémit, baissa la tête, et ne la leva plus.

Quel était le second esprit? Celui au front superbe, au regard perçant, dont l'œil, plongeant au loin, contemplait la vaste étendue des cieux et semblait pénétrer dans l'immensité, derrière les voiles de cet océan d'azur où Dieu cache ses plus sublimes secrets. Quoique le jour eût disparu, ses ailes diaprées étincelaient de mille feux, qu'animées de l'éclat d'Éden, elle ne tirait que d'elles-mêmes; jet rapide et continu de rayons vivans moins lumineux qu'autrefois, mais encore si éblouissans et si vifs dans leur splendeur, que les yeux des mortels s'abaissaient devant eux.

C'était Rubi (11), l'un des premiers parmi l'élite et la fleur de ces brillantes créatures nommées Esprits de science (12), qui régissent le temps, l'espace, la pensée, et ne le cèdent qu'à Celui dont l'éclat surpasse le leur comme le jour surpasse la nuit, et dont ils sont séparés par une distance aussi vaste que celle qui sépare chaque étoile isolée des rivages douteux de l'infini. C'était Rubi ; dans son œil triste dormait la lumière obscurcie des jours passés ; sa voix, quoique douce, résonnait à l'oreille comme l'écho de quelque silencieuse retraite, tiré pour la première fois d'un long repos ; son sourire, si jamais le sourire brillait sur son visage, ressemblait à l'arc-en-ciel formé par la lune, gracieux et beau, mais pâle, sans chaleur et sans vie. Son orgueil, toujours le même, était cependant adouci et voilé par la douleur ; parfois, le feu du dédain ou de la colère se rallumait dans son âme, et les lueurs inégales qu'il lançait étaient fugitives comme les dernières flammes, dévorantes mais rares, qui s'échappent d'un palais en cendres.

Tel était l'ange qui rompit le silence gardé par tous trois, depuis que le premier esprit avait fini l'histoire de sa chute fatale. Un éclat céleste, évanoui depuis long-temps, illumina ses traits ; ses lèvres douées de l'harmonie du ciel s'entr'ouvrirent ; ses yeux, son front, les boucles de sa chevelure qui se déroulaient comme les vagues au coucher du soleil, tout parla, lorsqu'il commença son récit.

HISTOIRE DU SECOND ANGE.

« Vous vous rappelez tous deux le jour où celui à qui tout obéit assembla, dans les bosquets nouvellement créés d'Éden, les puissances angéliques pour contempler (13) la merveille qu'il voulait accomplir avant d'apposer sur le monde le sceau de sa divinité : merveille alors unique, surpassant en beauté l'homme, l'ange, l'étoile et le soleil; dernier prodige, couronnement de l'œuvre magnifique de la création. Au milieu du cercle des anges ravis d'admiration et de surprise, la Femme ouvrit les yeux pour la première fois et contempla les cieux et la terre; un feu rapide, échappé de ses longues paupières, parcourut chaque esprit vivant, et comme le premier rayon de lumière, inonda la voûte céleste.

» Avez-vous pu oublier l'instant où le souffle de l'âme appelée à la vie se glissait par degrés à travers ces belles formes qui semblaient devenir transparentes, à mesure que le crépuscule rayonnait au dedans, et qu'un nouveau charme naissait de chaque pensée nouvelle? Ainsi la brise vive et chaude qui s'élève en été vers le milieu du jour fait onduler la face brillante et silencieuse de la mer, qu'elle orne sans cesse de grâces diverses en variant les riches teintes que le ciel y déploie, ou comme la lumière du couchant qui vient peu à peu dorer quelque beau temple enseveli dans l'ombre durant le jour, et rayon par rayon révèle lentement ses beautés, jusqu'à ce qu'il brille enfin de tous ses charmes et de tout son éclat.

» Avez-vous oublié sa rougeur, lorsque promenant ses regards étonnés sur le jardin solitaire et enchanté d'Éden, sur la mer, sur les cieux, elle entendit le frémissement des ailes de la mul-

titude céleste qui disparaissait obéissante à l'ordre du Seigneur? alors qu'elle rencontra les yeux des derniers anges qui, comme moi, s'éloignaient à regret de cette scène ravissante?

» Depuis cette heure miraculeuse, le sort de ce nouvel être si glorieux oppressa mon âme d'un poids magique! Soir et matin, soit que je m'abandonnasse à mes rêveries ou à mes sensations, la pensée de ce qui attendait cette brillante créature me poursuivait sans cesse. Ce n'était pas elle seule, mais toute sa race dans les âges à venir; tout ce qui, tendre, beau, féminin, faible, devait sortir d'une source si pure, tout éveillait en moi l'intérêt le plus intense. Les formes, l'âme, les sentimens de ces êtres privilégiés, étaient de tous les mystères du Très-Haut celui qui me troublait le plus.

» Ce fut là mon destin. Dès l'instant où je fus appelé avec les Chérubins pour assister au premier réveil de la nature dans ces sphères éblouissantes, fleurs lumineuses qui jaillirent au premier souffle de l'Éternel, dès lors je fus condamné à être sans cesse en proie à quelque nouvelle merveille, à quelque œuvre sublime et sans égale, qui pour un temps s'emparait de mon âme, la tenait captive, la ravissait, ne me laissant plus une pensée, un rêve, une parole dont elle ne fût l'objet.

» Le besoin de connaître, cette soif insatiable qui s'irrite à mesure qu'on l'étanche, et qui devient un bienfait ou une malédiction, selon la source où l'on se désaltère, aiguisait encore mon désir d'apprendre, d'explorer—quels que fussent les prodiges qui éveillaient en moi une idolâtrie nouvelle,—leurs causes, leur but, leur origine, leurs puissances les plus cachées, comme si ma vie eût été attachée à ce savoir.

» Oh! quelle sublime vision furent pour moi les étoiles, lorsque je les vis pour la première fois brûler dans les airs, roulant au milieu de l'espace comme des chars vivans de lumière préparés pour des dieux! Elles furent la première passion de mon cœur. Infatigable, jour et nuit, je me balançais dans leurs rayons, jusqu'à ce que tous mes sens fussent imprégnés de leur brillante influence. Joie innocente! Hélas! combien j'eusse évité de misères ici-bas, si j'eusse vécu heureux de ces plaisirs si purs.

et qu'orgueilleux et inquiet, je n'eusse pas brûlé de connaître la science qui traîne à sa suite le crime et la douleur!

» Que de fois—tant j'aimais à surprendre les secrets de cette race étoilée!—j'ai parcouru soir et matin les lignes radieuses qui s'étendent comme des réseaux d'or entre les étoiles et le soleil, déliant tous ces faisceaux de lumière, dont les teintes variées se fondent ensemble. Puis, je volais rapidement à la découverte des astres lointains et solitaires, qui veillent, comme des sentinelles vigilantes, sur le vide, au-delà duquel habite le chaos. Là, d'un vol silencieux, je suivais leur course à travers ces immenses solitudes, interrogeant avec force chacun d'eux sur l'âme qu'il enfermait, et souhaitant que sa douce lumière se convertît en paroles pour me révéler ses destins.

» Souvent même, dans mon ardeur à poursuivre ces habitans resplendissans de l'espace, et de crainte qu'un rayon ne m'échappât dans la nuit la plus reculée, je suivais dans sa course quelque comète voyageuse attirée vers des centres ignorés de lumière. Je me rappelle avec quels transports j'entonnais l'hymne de gloire lorsqu'à mes yeux éblouis de nouveaux mondes d'étoiles, brillans de jeunesse et de fraîcheur, surgissaient du sein des ténèbres.

» Telle était alors ma pure ambition; tels étaient mes innocens ravissemens, avant que cette terre eût été créée pour l'homme, avant que dans une heure fatale j'eusse vu se lever parmi les fleurs du Paradis le plus beau des astres! Dès lors ma nature changea : mon cœur, mon âme, mes sens se tournèrent ici-bas. Celui qui venait de parcourir cette vaste étendue où étincellent des mondes entassés, qui trouvait son âme à l'étroit au milieu de cette immensité de lumières, bénissait maintenant le plus humble, le plus vil gazon de cette terre obscure habitée par la femme! En vain mes premières idoles étincelaient du haut de leurs trônes; en vain je prêtais l'oreille à la musique jadis si mélodieuse qui retentissait autour de mes sphères chéries : chaque pensée de mon âme à demi égarée s'abaissait vers la terre, comme l'ombre d'une haute montagne couvre la plaine, tandis que sa cime se perd dans la nue.

» Ce n'était pas l'amour qui enlaçait mon âme de ses liens brûlans; encore moins cette flamme grossière autour de laquelle il voltige, de plus en plus près, jusqu'à ce qu'il meure. Non, c'était l'admiration qui faisait tressaillir mes sens devant tous les ouvrages de Dieu; le même ravissement, plus vif seulement, plus passionné, plus profond; un feu ardent et sans but, qui n'était encore ni de l'amour, ni du désir, mais qui, aussi indécis que la foudre, planait au-dessus des belles compagnes de l'homme, n'attendant qu'un mot, un regard, pour se fixer brûlant sur une d'elles.

» Puis l'ardeur inquiète, l'avide curiosité de connaître les sensations de ces êtres si beaux, de pénétrer une seule fois sous cette enveloppe séduisante, de voir quelles âmes animaient ces yeux brillans, d'apprendre si ces regards, semblables aux feux du soleil qui pénètrent jusque dans les profondeurs où le diamant est enfoui, pouvaient tourner leurs rayons au-dedans, et prêter à l'âme leur éclat divin! Tout aiguillonnait mes désirs. Et plus je vis, plus j'étudiai ce sexe faible, tendre, et toujours vainqueur, plus mon admiration redoubla.

» J'avais vu naître la première femme, Ève, dans ce Paradis splendide (14) que Dieu fit uniquement pour recevoir la lumière de ses yeux. J'avais vu les anges les plus purs s'incliner au-dessus d'elle en l'adorant. J'avais vu l'homme... oui, j'avais vu avec envie l'homme orgueilleux en possession de tout son amour!

» Témoin de leur bonheur si complet et si court, témoin aussi de *son* erreur (15), fruit de cette confiance facile, de cette prompte croyance à toutes les illusions d'un cœur généreux, de cette foi dans les paroles dites avec tendresse, qui séduit encore aujourd'hui ses pareilles, mêlées de ce besoin de connaître que je n'osais blâmer, car je le partageais. Triste et funeste ardeur! présage infaillible de maux, qui, malgré sa pure et céleste origine, dénaturé, corrompu, fit descendre sur elle, sur moi, sur tout ce qui respire ici-bas, la honte et le péché! J'avais vu l'homme, dont l'âme était armée de force et d'intelligence, courir à sa perte aux premiers accens de la femme. La froide défense

de sa raison si vantée s'évanouit devant ses sourires, comme un rempart de glace se fond aux rayons du soleil d'été. Chose plus étrange encore ! en dépit de tout, égaré par ses conseils, chassé du Paradis pour elle,—et *avec elle*, au moins c'était encore du bonheur !—ne l'avais-je pas entendu, si prompt à pardonner, avant de franchir le seuil de ce lieu de délices perdu pour un de ses sourires, comme il la pressait faible et tremblante sur le sein qu'elle avait voué au chagrin et aux remords, ne l'avais-je pas entendu la nommer, — le croiriez-vous?... *sa vie*, *sa chère vie* (16) ! Oui, tel fut le nom enseigné par l'amour que l'homme déchu donna à la femme, à l'heure même de l'exil, lorsque, cédant à sa magie, il en reçut pour premier gage de tendresse la malédiction du tombeau ! Celle qui ouvrit à la Mort les portes du monde était là devant lui, encore radieuse de la lumière d'Éden, qui se jouait dans les boucles de sa chevelure ondoyant de ses blanches épaules à ses pieds; — si belle, avec un cœur si tendre, et une voix si douce, qu'elle eût racheté la perte des choses les plus chères, de tout, excepté d'elle-même, dont la présence était une intarissable source de vie !

» Pouvais-je ne pas admirer un être doué de charmes si merveilleux, dont chaque pensée, chaque mot, chaque trait, dans la joie comme dans la douleur, dans le mal comme dans le bien, avaient reçu du ciel une si douce puissance pour bénir ou pour perdre, pour maudire ou pour sauver ?

» Le prodige ne cessa pas avec elle. Toutes ses filles furent autant d'Èves nouvelles, aussi habiles dans l'art de charmer, aussi sujettes à l'erreur, aussi sûres de captiver le cœur de l'homme par la louange ou par le dédain; de l'homme leur adorateur, constant et insensé, soit qu'elles lui apportent la gloire ou la honte. Enchanteresses de l'âme et des sens, dès qu'elles daignent sourire, à qui, depuis la première heure jusqu'à la dernière, le ciel semble avoir livré le monde et toutes ses destinées pour le sauver ou le perdre au gré de leur caprice !

» Oh ! comment vous exprimer avec quelle impatience, avec quelle ardeur, j'aspirais à découvrir, au milieu de cette foule brillante, la merveille de ce sexe sans égal ! un être parfait d'âme

et de forme, qui, tout à moi, dans mes bras, pût me communiquer le pouvoir de séduire, d'enflammer,—et si mon sort rigoureux l'ordonnait,—de tout perdre avec elle : dont je pusse sonder le cœur et les plus secrets sentimens, comme l'abeille se plonge dans le calice de la rose, et là savourer dans toute sa pureté la fleur, l'essence, les prémices de l'âme de cette étonnante créature !

» Enfin, mon souhait ardent, ma vive prière, car mes lèvres proférèrent ces vœux impies,—que n'ose pas la langue, quand le cœur est égaré!—ma prière fatale fut entendue... de l'Enfer ou du Ciel ?... Écoutez; vous le saurez bientôt.

» De toutes les vierges qui se meuvent comme des visions sur ce globe, une seule était digne de tout l'amour d'un esprit de lumière, tant elle était brillante et belle. A l'orgueil de sa démarche, lorsqu'elle rasait la terre sans la toucher, on eût dit qu'elle était née pour habiter une région céleste, pour parcourir les plaines d'azur où ses pieds eussent rencontré une étoile à chaque pas. Ce n'était point seulement le charme—si prompt à séduire nos sens ravis—de ces lèvres dont le souffle était un bienfait, de cette rougeur passagère et folâtre, éclair lumineux de la pensée, de ces yeux que la colère faisait parfois étinceler, mais qui à un mot de tendresse redevenaient si doux, que, comme l'oiseau du soleil, ils semblaient se fondre dans leur propre flamme; d'une taille aussi flexible que les branches du jeune arbre couvertes de fleurs printanières, avec des formes arrondies et fraîches comme les fruits qui s'en détachent à la fin de l'été : ce n'était pas seulement cette beauté, partage de la plus belle femme, quoique du riche excès des dons qu'elle avait reçus elle eût pu embellir tout son sexe; mais c'était l'âme étincelant dans tout son être, l'âme éclatant dans chaque charme, et pourtant indépendante de ce qu'elle éclairait, comme le soleil qui colore les fleurs brillerait du même éclat, quand même les fleurs ne croîtraient pas pour recevoir sa lumière. C'était tout réuni en une seule : les grâces sans nombre, les regards célestes, qui font la gloire des jeunes vierges, quand le temps n'a encore glacé aucun de leurs attraits, animés par une âme qui donnait

à des beautés, peut-être trop voluptueuses, l'empreinte de la divinité ! Mélange exquis, réservé à elle seule, de tout ce qu'il y a de plus aimable, de plus folâtre, de plus tendre, de plus pur, de plus noble dans la nature des anges et dans la sienne. Voilà ce qui m'attirait vers celle qui semblait alliée au Ciel et à moi, ma brillante sœur du Paradis, dont l'amour devait renfermer les délices de l'un et de l'autre monde ; tout ce que l'âme cherche dans les cieux, tout ce que le cœur brûle de trouver ici-bas!

» Eussions-nous... Mais poursuivons mon triste récit, en dépit de la douleur qu'éveille le souvenir, semblable au dard qu'on remue dans la plaie. Suivez avec moi chaque pas si plein de bonheur, et cependant si funeste, qui conduisit au fond du sombre abîme, où ils périrent tous deux, l'ange déchu et la mortelle !

» Depuis l'heure où mes yeux se fixèrent sur elle, je ne la quittai plus. Planant au-dessus de sa tête jour et nuit, à ses côtés dans ses méditations les plus solitaires, je pus bientôt lire chaque pensée qui rayonnait au fond de son cœur, comme brillent les cailloux argentés sous l'onde transparente. Là, habitaient tant d'innombrables choses qui nourrissent l'ardeur des jeunes cœurs, les désirs vagues, les tendres illusions, les rêves d'amour encore sans objet, les espérances légères et ailées qui viennent à nos ordres, les joies brillantes comme l'arc-en-ciel qui se dissolvent comme lui en pleurs, et les passions cachées sous des pensées virginales, semblables aux serpens endormis sous des fleurs. Au milieu de ces sentimens connus de tous les jeunes cœurs qui palpitent, je démêlais de hautes pensées, de nobles aspirations, supérieures à tout ce qui remplit d'ordinaire une âme si tendre ; des sillons de lumière perçant et éclairant le vague de l'avenir ; des imaginations grandes et libres se jouant, comme de jeunes aigles, aux portes des cieux ! Je découvris aussi,—quelle riche et facile proie pour l'art du tentateur !—une ardeur de savoir telle que n'en recéla jamais une forme si belle, depuis la première heure où Ève, bénie de tous les fruits d'Éden, excepté d'un seul, aima mieux tout perdre que de rien ignorer.

» Ce fut pendant ses rêves que je m'emparai de son âme avec une douce puissance, pendant ce mystérieux crépuscule de l'es-

prit, lorsque le flambeau de la raison, à demi voilé par les nuages des sens, dore faiblement chaque image fantastique qu'évoque l'imagination. A la lueur de cette suave clarté, je faisais apparaître à ses yeux surpris de vagues et brillantes visions, des étincelles de lumière évanouies aussitôt qu'entrevues, de brillans labyrinthes n'aboutissant à rien, de vastes échappées au travers desquelles on n'apercevait que le vide, des demeures célestes qui s'entr'ouvraient pour laisser voir leur éclat, puis se refermaient soudain et disparaissaient sans laisser une trace : enfin, tout ce qui pouvait animer l'espérance dans son vol, sans lui offrir où reposer ses ailes : tandis qu'avec un front aussi pur alors que le disque argenté de la lune, rayonnant sans cesse au milieu de ses songes, je présidais à ces enchantemens. Créateur de ces prodiges fugitifs, je donnais l'espérance pour la retirer aussitôt. Je lui disais : « Contemple ce monde de lumière! » puis j'abaissais tout-à-coup le voile qui le dérobait à ses regards.

»Bientôt, je m'aperçus que dans la veille comme dans le sommeil, toutes ses pensées étaient fixées sur ces scènes mensongères, et sur moi, être mystérieux, qui passais et repassais devant elle, à demi voilé, pour irriter encore sa curiosité. A force d'art, je m'étais rendu maître de son imagination exaltée. Un soir, c'était dans un lieu consacré qu'elle avait choisi pour la prière, dans une grotte du marbre le plus rare, creusée au-dessous de ses jardins parfumés. La lueur des lampes invisibles s'y glissait furtivement, et répandait partout un éclat doux et pur comme cette lumière mystérieuse que l'âme invisible répand sur les traits : là, prosternée devant l'autel, en proie à toutes les sensations qui agitent la femme quand Dieu et l'homme réclament à la fois ses soupirs ; le geste, la voix, les yeux animés par chaque pensée brûlante, qui, semblable aux nuages d'été, reste suspendue entre le ciel et la terre, trop pure pour tomber, trop terrestre pour s'élever ; environnée de cette douce clarté qui se dissolvait à l'entour, comme si ces rayons eussent émané d'elle, je l'entendis s'écrier :

« O idole de mes rêves! qui que tu sois, mortel, ange, ou demi-dieu (17), trop beau, trop céleste pour jamais être à moi!

» Esprit merveilleux qui rends le sommeil si enchanteur, qu'il semble que ce ne soit plus vivre que de vivre éveillé, puisque le ciel même descend tout entier dans les songes!

» Pourquoi te perdais-je toujours? pourquoi, lorsque je contemple toi et tes royaumes, laisses-tu retomber ce voile que je donnerais ma vie pour soulever une heure seulement?

» Long-temps avant ton apparition radieuse, avant que tes merveilles se fussent emparées de mes pensées, mon âme nourrissait cette soif de lumière dont tes regards ont fait une passion.

» Il n'y a rien de brillant au-dessus, au-dessous de ce monde, dans les cieux, sur la terre, dans l'Océan, que mon cœur ne brûle ardemment de connaître, et toi, toi, par-dessus tout!

» Viens donc, Esprit radieux, écarte les voiles de ta patrie céleste, soit que tu veuilles être adoré comme Dieu, ou être aimé, chéri comme mortel; oh viens!

» Amène à ta suite tous tes prodiges éblouissans, afin qu'éveillée, je puisse tout connaître et tout voir! ou plutôt, transporte-moi à l'ombre de tes ailes dans ta sphère lumineuse, dans ton ciel, ou... oui, même *là*, avec toi!

» Démon ou Dieu, qui tiens le livre de la science ouvert sous tes yeux, permets à mes regards avides de se fixer un instant sur ses pages brillantes, et après laisse-moi mourir!

» Par ces ailes éthérées qui se frayent une route à travers un élément si plein d'âme, qu'à mesure qu'elles s'agitent chaque mouvement éveille une pensée!

» Par ces boucles dorées que l'amoureux zéphyr du Paradis caressait encore il n'y a qu'un instant, et où il a laissé son souffle parfumé!

» Par ces yeux passionnés dont l'éclat pénètre jusqu'au fond du cœur, et verse, comme le soleil couchant dans l'eau, un feu liquide dans chaque veine!

» Par tous tes charmes si puissans, je t'invoque, Esprit lumineux et adoré! Brille cette nuit seulement à mes yeux ouverts et ravis; cette nuit bienheureuse... — je n'en demande pas plus! »

» Épuisée, respirant à peine en achevant ces mots brûlans, elle laissa retomber sa tête languissante sur les marches de l'autel, comme si cette émotion eût été la dernière : mais bientôt tressaillant au souffle de mes lèvres qui répétaient ses soupirs, elle leva la tête, et m'aperçut debout sur l'autel ; non plus resplendissant d'un éclat divin, tel que je lui étais apparu dans ses derniers songes, mais encore brillant et paré de charmes plus terrestres. Ma couronne de fleurs, trop radieuse pour ce monde, était restée suspendue à la voûte étoilée ; mes ailes étaient repliées comme les étendards quand la paix condamne leur pompe à l'oubli ; ou comme les nuages d'automne qui retiennent les éclairs prêts à s'échapper de leurs flancs pour ne pas troubler l'heure du lever de quelque naissante étoile. Je n'avais gardé que les attributs de l'amant glorieux d'une simple mortelle ; mes yeux peignaient un feu aussi ardent, aussi passionné que le sien, mon cœur brûlait des mêmes flammes ; ma faute, mon délire étaient les mêmes ; et mon âme égarée perdit pour elle et son amour, à cette heure funeste, plus de gloire et de lumière que la puissance du ciel même ne peut en redonner.

» Et cependant cette heure !... »

Ici l'Esprit s'arrêta, comme si les paroles cédaient aux flots impétueux de ses pensées, semblables aux cordes qui se brisent sous les doigts du Barde inspiré quand il veut en tirer de trop mâles accens, tandis que sa main pressée sur son front trahissait la douleur qu'y éveillait le souvenir. Mais bientôt tout s'apaisa. Ce réveil accidentel des feux assoupis du passé, ces restes d'une flamme trop dévorante et trop vive pour se rallumer, disparurent, et se tournant vers ses brillans compagnons, l'ange reprit son récit :

« Les jours, les mois s'écoulaient : en possession de tout ce que j'avais le plus désiré sur la terre, étais-je enfin heureux? Tu lis, grand Dieu ! au fond du cœur de ceux qui tombent ; à travers leurs sourires, leur dissimulation, leur orgueil, tu sais de quel bonheur ils jouissent ! C'était l'angoisse la plus amère, aiguisée par l'amour et ses délices, dont elle venait glacer les transports, comme les vapeurs immondes et les lueurs terribles,

échappées des Enfers, qui s'élèvent entre le Ciel et les habitans du Purgatoire au moment où ces derniers entrevolent la région céleste ! Le seul sentiment qui ressemblât à de la joie, ou plutôt l'unique relâche à ma peine, était de voir ma Lélia heureuse. Elle, si fraîche, si belle, si fière de son sort, et pourtant source de tous les maux de mon âme éperdue, après laquelle je soupirais sans cesse et dont le charme était toujours nouveau : la voir heureuse, réfléchir sur elle l'éclat obscurci de mon ancienne splendeur, les derniers rayons qui se jouaient encore autour de moi : sur elle, planète dont j'étais la lumière, et dont l'âme adorait jusqu'à mon ombre ; c'était, je l'avoue, une douce jouissance : le seul et dernier éclair de joie qui me restât. Brillante créature, si remplie d'orgueil, que les plus hautes pensées de royauté et de domination nourries dans le cœur de la femme ne sont rien auprès des siennes. Elle ne courbait son beau et noble front que devant le Très-Haut, tant elle était fière de l'amour de son Chérubin (18).

» Puis, cette passion qui devenait plus forte d'heure en heure, à laquelle son amour même cédait par intervalle, cette soif de connaître tout ce que la Terre et le Ciel enserrent de plus rare : non seulement ce que Dieu se plaît à montrer, mais tout ce qu'il a scellé au profond des ténèbres, loin des yeux de l'homme. Ce désir, hélas ! si fatal et si dangereux, était sans cesse alimenté par moi. Je dévoilais à sa pensée des mondes de merveilles qui jamais auparavant n'avaient brillé à des yeux humains. Nous pénétrions ensemble dans les profondeurs de la terre, sous la mer, à travers les cavernes de feu, à travers les solitudes des airs, en tout lieu où le Mystère assoupi étend son voile épais. L'Amour, toujours à nos côtés, suivait nos courses vagabondes, sûr de trouver une patrie dans chaque élément, sûr d'être partout adoré.

» Ce fut alors que la Nature apprit pour la première fois à venir déposer les richesses de tous ses royaumes aux pieds de la femme, en lui disant : « Brillante créature, tout ce que tu vois t'appartient ! » Alors, pour la première fois, les diamans, semblables à des yeux qui étincellent au milieu de la nuit, furent

surpris dans leur retraite obscure, et vinrent éclairer de leurs rayons la marche triomphale de la jeune et fière beauté (19). Alors, la perle enfouie dans sa coquille au fond des eaux où ne brille point le soleil, comme un esprit condamné à habiter un lieu lugubre, fut aussi tirée de sa prison, et vint orner la femme d'un éclat que tour à tour elle donne et emprunte. Car jamais Léila, quelle que fût l'ambition du moment, n'oubliait l'orgueil de sa beauté, ni cette parure rare et pleine de goût qui prêtait une nouvelle force à l'aimant de ses charmes (20); il n'était rien de beau, de grand, de curieux dans le domaine de mon aile légère, au fond des ondes ou dans l'air, qu'aussi prompt que son désir, je ne volasse chercher avec une impatience si vive et si tendre, que, la voyant contempler avec admiration quelque brillante étoile, je m'écriais : «Oh! ne la regarde pas ainsi, mon amour; hélas! je ne puis te la donner (21).»

» Ce n'était pas seulement les merveilles répandues avec profusion sur toute la nature qu'elle brûlait de connaître, ni les glorieux trésors, visibles et matériels, qui brillaient comme autant de lumières dans sa sphère enchantée. Non : c'était tout ce qui, invisible, éthéré, habite loin des bornes de la raison humaine, enveloppé dans sa propre intelligence : le mystère de cette Source éternelle d'où découle l'esprit de vie, le souffle de l'existence, soit qu'il anime les hommes, les anges, les fleurs ou les soleils ; les inspirations du Tout-Puissant, quand il traça pour la première fois sur le chaos les contours du monde, et qu'au milieu de l'espace ténébreux il vit se former graduellement ce vaste et sublime tableau, comme on voit l'arc-en-ciel sortir, teinte par teinte, de la nuée pluvieuse ; puis, l'alliance que Dieu fit avec l'espèce humaine : les chaînes du Destin qu'il lui plut enlacer autour de lui-même et des hommes, jusqu'à ce que sa tâche glorieuse soit accomplie; jusqu'à ce que, par la voie de la douleur et du péché, le mal ait enfanté le bien, la haine ait enfanté l'Amour, et que le sort brisant sa chaîne de fer, tout redevienne libre et radieux!

» Tels étaient les grands mystères, quelquefois même encore plus profonds, plus incompréhensibles, qu'elle osait sonder et

que j'osais révéler, du moins aussi avant que pouvait pénétrer la pensée d'une femme, ou que pouvait atteindre un ange déchu et proscrit. Remplie de ce savoir céleste, et mêlant cette pure lumière aux fausses lueurs dont l'imagination avait déjà peuplé son âme, la jeune enthousiaste parlait en inspirée, et sa race, encore plongée dans les ténèbres, désertait les autels élevés au soleil, et accourait contempler son saint et beau visage. Elle parlait de choses vagues et incohérentes; cependant, parmi les fumées de l'erreur que l'imagination colore et revêt de formes séduisantes, brillaient quelques lueurs de la vraie religion! Sillons lumineux, précurseurs du jour, qui n'ont point éveillé le monde encore endormi, mais qui l'ont fait tressaillir au milieu de ses rêves! Ah! plus d'une vérité sublime que Dieu voulait cacher aux hommes, jusqu'au temps qu'il avait fixé, se fit jour dans ces révélations. Obscures prophéties qui ont devancé de plusieurs siècles le brillant Sauveur (22)! Semblables à ce crépuscule imparfait, à cette faible lueur s'échappant des signes du Zodiaque (23), qui éclaire à demi l'orient douteux avant la véritable apparition de l'aurore.

» Ainsi s'écoulèrent quelques mois de bonheur : de bonheur pour celle qui ne voyait qu'amour et savoir sur la terre et dans les cieux. Ses yeux et son cœur amoureux contemplaient en moi un rival du soleil, la lumière de tout ici-bas, l'Esprit de la mer, de la terre, et de l'air, dont l'influence, sentie partout, avait pour centre le cœur de Lélia, et s'étendait jusqu'aux extrémités du monde; tandis qu'elle parcourait ce monde d'un vol si élevé et si rapide, que perdant de vue la terre, son imagination, orgueilleuse et libre, lui montrait déjà les portes des cieux entr'ouvertes!

» Heureuse enthousiaste! ah! en dépit du froid mortel de mon cœur, en dépit de cette douleur pénétrante qui plonge à la fois ses regards dans le passé, dans l'avenir, qui contemple la veille et le lendemain, et les voit tous deux tristes et désolés : oui, en dépit de mes souffrances, j'eusse pu tout oublier en la voyant heureuse, ou, si ma peine eût repoussé l'oubli, j'eusse du moins enduré sans murmures. Lorsque la pensée d'un Dieu

offensé venait m'accabler d'effroi; lorsque le souvenir de ma faute, que, tout en me précipitant dans l'abîme, je savais bien devoir être irrémissible, m'abreuvait d'angoisses qu'aucune douleur humaine ne peut atteindre : torture réservée à ceux qui connaissent toutes choses, et—des supplices le plus affreux!—qui connaissent et aiment la vertu en la perdant! Alors même, sa présence me calmait, adoucissait mes maux, me rendait à la vie et presque au bonheur, si jamais fleur si délicate a pu s'épanouir sur une tige si pleine d'amertume. Même alors son sourire radieux m'apportait la chaleur et la lumière, sinon le repos, comme la clarté de la lune luit sur la mer agitée, et éclaire la tempête qu'elle ne saurait calmer.

» Souvent aussi, cette crainte accablante qui s'empare de tous ceux qui aiment ici-bas, lorsqu'ils contemplent les objets chéris de leur tendresse, la terrible pensée de la mort s'offrait à moi dans toute son horreur! Pensée désolante qui se mêle aux plus douces joies de l'homme, qui le poursuit dans sa demeure, dont le triste présage couvre d'un voile funèbre les plus brillans dons du ciel, ternit la fraîcheur de l'enfant, et creuse une fosse sous les pas des jeunes amans! Crainte si triste pour tous, et pour moi plus amère encore par la pensée qu'il faudrait lui survivre après qu'elle aurait disparu comme la neige tombée hier dans les flots! Moi, à qui le ciel avait refusé le sceau de toutes les misères humaines, et qui devais sentir éternellement l'aiguillon de la mort sans pouvoir mourir! Eh bien! jusqu'à ces cruelles angoisses cédaient au charme de ses tendres caresses;—jamais plus vives étreintes ne resserrèrent l'union de deux cœurs!—ses regards dissipaient tous les nuages; ou s'ils demeuraient, leur obscurité passait, et les ténèbres se paraient d'une auréole. Il y avait dans son souffle embaumé une fraîcheur qui défiait la puissance de la mort! Et sa voix; oh! qui eût pu douter que ces mélodieux accens, trop doux pour mourir, seraient immortels comme l'harmonie des sphères célestes! Ses lèvres frémissantes recélaient une vie d'ambroisie, semblable à celle qui fermente dans le fruit baigné de la rosée délicieuse d'Éden : j'aurais pu croire parfois, quoique je les eusse connues

et aimées comme mortelles, qu'elles étaient devenues, à force de délices, aussi célestes que les miennes!

» Mais, hélas! il n'est pas au pouvoir du pécheur, du coupable, d'être long-temps heureux! elle aussi fut enveloppée dans les ombres de ma faute; ténèbres de mort, qui tue tout ce qu'elles touchent, trop profondes pour que *son* âme pût les percer, et fuir la désolation qu'elles apportaient. Écoutez, et s'il reste une larme dans vos cœurs, pleurez sur moi!

» C'était le soir d'un jour que nous avions dissipé en rêveries d'amour; dans ce même jardin où, me glissant sous la terre silencieuse, dépouillé de ma couronne, et repliant mes ailes dont l'éclat était trop éblouissant pour des yeux humains, je lui étais apparu pour la première fois; là, je m'étais vu — ô extase que le comble de la douleur ne peut faire oublier! —oui, je m'étais vu adoré comme Dieu seul doit l'être, et aimé comme jamais mortel ne le fut! Nous étions dans ce jardin, pensifs, appuyés l'un sur l'autre; les yeux de Lélia étaient tournés vers le ciel, et son front brillait de ses muettes pensées. Jamais soirée plus calme et plus belle ne rougit les vagues et les bosquets, souriant du haut des cieux, comme si le mal n'eût osé se montrer à une heure aussi douce. Cependant, il m'en souvient, nous devînmes tristes sous cette clarté. Lélia, au cœur si jeune, au front si joyeux, sentit elle-même l'imposante et muette solennité de l'heure, et crut voir dans ce repos non seulement la mort de la lumière, mais celle de ce monde radieux, la fin de toutes choses belles et brillantes, le dernier coucher de soleil, dans les rayons duquel la nature elle-même expirait avec calme!

» Enfin, comme si quelque pensée, s'éveillant tout-à-coup, prenait l'essor dans son sein, semblable au jeune oiseau que le point du jour surprend au milieu de ses rêves et chasse du nid, elle tourna vers moi ses grands yeux noirs, qui, émus de joie, de colère, de surprise, s'ouvraient comme pour laisser échapper plus d'âme : et posant sa main caressante sur ma tête, elle sourit et dit :

« J'ai eu la nuit dernière une vision pareille à ces rêves di-

vins qui te précédaient, comme le prélude d'une douce mélodie, avant que tu descendisses toi-même des cieux.

» Aussi éblouissante que si elle eût été formée de la lumière des étoiles, la même guirlande ornait ton front; tes ailes, maintenant sombres et immobiles, étincelaient en s'agitant autour de toi, semblables à des météores enflammés.

» Tout rayonnant comme dans ces rêves heureux, tu appelais l'adoration autant que l'amour! Être divin, exhalant la lumière par tous les pores comme les fleurs exhalent les parfums!

» Tout-à-coup, je me sentis attirée vers ton cœur, où, tendrement pressée, je me vis enveloppée de cette atmosphère lumineuse émanée de toi.

» Tandis que tu me tenais ainsi sur ton sein, la flamme passa de ton âme céleste dans la mienne, et — ô moment trop délicieux! — je devins comme toi tout esprit, toute divinité!

» Dis, pourquoi ce rêve si brillant m'a-t-il visitée, s'il faut qu'au réveil il s'efface et s'enfuie? Quand mon Chérubin brillera-t-il devant moi aussi radieux qu'il brillait dans le ciel?

» Quand pourrai-je, éveillée, te contempler si beau, te tenir ainsi embrassé, sans qu'un nuage, un brouillard terrestre s'élève entre nous?

» Oh! quel orgueil de dire: Voici mon Ange, il est à moi! divin, pur, éblouissant, tout radieux encore du Ciel, il est à moi! il est à moi!

» Penses-tu que si, comme toi, Lélia eût été habitante de ce ciel lointain, elle eût voulu dérober une seule de ses beautés, un seul rayon de sa gloire, aux yeux de son amant?

» Non, non! Si tu aimes autant que moi, brille donc, jeune Esprit, de tout l'éclat de ta divinité superbe! Ne crains point d'éblouir les yeux d'une mortelle!

» J'ai trop long-temps soutenu le feu de tes regards ardens, je les ai trop souvent cherchés avec amour, comme à cette heure encore: mes yeux se sont trop approchés des étoiles pour redouter la plus sublime, la plus lumineuse vision!

» Ne doute donc plus de moi! Oh! qui sait si mon rêve ne

s'accomplira pas; si mon esprit bienheureux ne s'enivrera pas de ta gloire, jusqu'à ce qu'il devienne aussi tout céleste?

» Que je sente une seule fois la flamme de tes ailes étendues, et l'orgueil changera ma nature, et ta seule approche déifiera mon être! »

» Ainsi parlait la vierge, comme inaccoutumée aux refus de Dieu ou des hommes. On eût dit que, certaine de son influence sur toutes les créatures, quelles qu'elles fussent, si elle ne pouvait s'élever jusqu'aux cieux, elle voulait du moins les faire descendre jusqu'à elle!

» Hélas! elle et moi; oui, moi-même, dont l'âme n'était qu'à demi plongée dans la nuit du péché, comme la planète où nous vivons à la moitié de son disque enseveli dans l'ombre, nous étions loin tous deux de prévoir le sort effroyable.... Où trouver des paroles? O Dieu! peindre de telles angoisses, c'est encore les sentir... mais mon cœur accablé d'amertume se brisera, s'il n'exhale sa douleur!

» Quelques sombres pressentimens avaient, je l'avoue, traversé un instant mon esprit: la crainte d'un danger vague, inconnu, qui menaçait l'un de nous, et peut-être tous deux! la pensée des suites funestes que pouvait avoir cette ambitieuse prière! Mais bientôt ces tristes présages s'évanouirent : je ne vis plus rien qui pût s'opposer à mon entière révélation : rien, que la crainte de ce premier éblouissement, à la vue d'une gloire éclatante se dévoilant tout-à-coup à des yeux que la lumière du ciel n'avait pas éprouvés: encore, l'amour et ses soins caressans pouvaient-ils lui apprendre à supporter cet éclat, comme les jeunes aigles supportent celui du soleil; car je savais bien que le feu répandu sur mes ailes, lorsqu'elles se déployaient dans toute leur pompe, était d'une nature fugitive, pure, innocente, comme la lumière que le ver luisant suspend la nuit aux herbes, pour attirer son compagnon ailé vers son vert bocage. Souvent, dans mon vol rapide, j'avais sillonné les nuages où dormait la foudre, prête à s'élancer de sa retraite, et je ne l'avais pas éveillée, quoique des milliers d'étincelles tombassent en pluie de mes ailes. Souvent aussi, les aigrettes

de neige—que j'aimais dans mes jours d'innocence, à cause de leur blancheur—descendaient de la nue autour de moi, semblables aux plumes de la colombe des cieux, et la guirlande qui ceignait mon front brillait d'un feu si céleste, qu'en agitant ses fleurs, chaque flocon s'en détachait aussi pur, aussi entier, aussi beau, aussi glacé que lorsqu'il était tombé!

» Ma Lélia elle-même, n'avais-je pas voltigé resplendissant autour d'elle, pendant son sommeil? N'avais-je pas plané audessus de ses beautés, les effleurant de mes lèvres radieuses? Et cependant, n'était-elle pas sortie le matin de son doux repos, fraîche et brillante comme la rose confiante et sans tache qui a reçu toute la nuit les baisers de la mouche de feu? Même, lorsque les rayons que je lançais se glissaient jusqu'au fond de son âme assoupie, aucun tressaillement n'agitait ses membres immobiles, tant était subtile et éthérée la flamme qui, aussi vive que l'éclair qui fond le glaive sans toucher au fourreau, pouvait atteindre l'âme et la dissoudre sans se faire sentir au corps!

» Ainsi délivré de tout sujet d'alarme,—je le croyais, hélas! aveuglé par mon péché!—contemplant ces yeux noirs fixés sur les miens, comme si les cieux n'attendaient pour s'ouvrir qu'un signal de moi, pouvais-je lui rien refuser? Pouvais-je dire un mot qui eût éveillé dans son cœur une crainte, un seul doute que les rayons que j'apportais du Ciel ne lui appartinssent pas tous? Je m'élevai lentement d'auprès d'elle, tandis que debout, muette et tremblante, non d'effroi, mais toute espérance, tout désir, elle attendait l'accomplissement solennel de ma promesse, comme les prêtresses épient d'un œil enflammé le lever du disque de la lune, dont les rayons—elles le savent et ne peuvent l'éviter—doivent les plonger dans le délire. Rien ne manquait à ma gloire que la couronne éblouissante, qu'en descendant des cieux, pour la dernière fois, je laissai... Voyez là-bas ces nuages qui voguent vers l'Occident... là, elle est encore suspendue, étincelant dans le lointain, plus semblable à une étoile qu'au diadème d'un ange déchu.—Je ne l'avais plus; mais mon front lumineux était couronné des boucles de ma cheve-

lure, rayons jaillissans du soleil; mes yeux, brillant du double éclat du ciel et de l'amour, répandaient une lumière inconnue à eux-mêmes, tandis que de mes ailes étendues s'échappait, comme de deux sources radieuses, une nuée d'étincelles, semblable à la rosée d'écume qui jaillit d'une cascade. Tout ce que j'avais gardé de la parure des cieux, du riche appareil que revêt un Chérubin au plus beau jour de pompe, je m'en étais orné, fier de briller à ses yeux de tout l'éclat divin. Je me glissai dans ses bras qui étaient restés ouverts pour recevoir l'amant qu'elle n'osait contempler lorsque, éblouie,—hors d'état de soutenir une vue si resplendissante,—elle avait laissé retomber sa tête sur son sein.

» Grand Dieu! comment ta vengeance put-elle s'appesantir sur un être aussi parfait! Comment la main qui créa de tels charmes a-t-elle pu les anéantir dans les bras mêmes de l'Amour! A peine avais-je touché son corps frémissant, que je sentis.... —ô affreux souvenir!—oui, je sentis chaque étincelle de ce feu, si pur quand j'habitais parmi les astres, se changer, dénaturé par mon crime, en un feu terrestre et grossier qui brûlait et consumait tout ce qu'il touchait aussi rapidement que l'œil pouvait suivre ses flammes dévorantes, jusqu'au moment —ô Dieu, pourquoi te vengeas-tu sur elle?—où je la vis devenir cendres entre mes bras! Ces joues si ravissantes à voir, ces lèvres dont l'approche était pour moi ce qu'est à la soif d'un ange nouvellement créé la première et enivrante coupe d'immortalité! ces bras dont la douce étreinte formait l'horizon de mon cœur, les bornes de mes espérances, de mon avenir, où je trouvais les cieux: aussi tendres à ce moment redoutable, que lorsqu'ils m'enlacèrent pour la première fois, ne purent être désunis même par la mort; brûlans, ils me tenaient encore embrassé: ces cheveux dont le voile noir ombrageait son cou d'albâtre qu'on apercevait au travers comme une voile blanche qu'on voit briller, par intervalles, à la clarté de la lune, au milieu des sombres vagues: ces cheveux dont j'aurais voulu sauver, au prix de mille vies, une des longues et brillantes tresses! tout, tout ce qui, une minute auparavant, respirait l'amour et ses

parfums, gisait devant moi, noir, desséché, dépérissant dans les angoisses! O douleur! c'était de ma flamme qu'était née cette désolation! J'étais le démon dont les caresses empoisonnées avaient détruit tant de charmes. Pensée hideuse! pensée délirante! Mais écoutez le plus affreux.—Si la mort eût été la seule malédiction que j'eusse fait descendre sur elle; si l'expiation eût fini alors que sa jeunesse et sa fraîcheur n'étaient plus que poussière, et que l'âme n'eût point hérité de cette funeste condamnation, mon sort serait moins horrible! Approchez... la Terre frémirait de l'entendre... A l'instant où ses yeux, ternis et voilés, me dirent leur poignant et dernier adieu, et fixèrent les miens.... oh, ce regard!... Puissance vengeresse, quel que soit l'enfer que tu destines aux mortels, le mien est dans ce souvenir!... Durant sa dernière lutte avec la mort, ses lèvres livides imprimèrent sur mon front un baiser dévorant! Je le sens encore! C'était du feu...., mais un feu plus impur que le mien... il ressemblait à cette flamme dont le nom seul fait frissonner les anges; élément éternel de l'Enfer! Il pénétra comme un dard dans mon cerveau, éveillant sur son passage la folie et les tortures. Voyez ici sa trace! Voyez la tache ineffaçable qu'il a laissée sur mon front, sillonné par ce dernier baiser de l'amour et du péché : flétrissure que l'orgueil de ces boucles brillantes ne peut cacher, et dont le contact impur les repousse au loin!

» Mais se peut-il, redoutable Providence! se peut-il qu'elle, qui eût honoré le ciel même... sans cette seule faute d'orgueil et d'amour, soit maintenant condamnée.... je ne puis le dire... Non, Dieu miséricordieux! il n'en est pas ainsi. Jamais des lèvres divines n'auraient pu proférer une si horrible sentence! Cependant, ce regard... ce regard si plein d'une angoisse plus que mortelle, d'un désespoir.... Ce feu nouveau et dévorant, qui n'a pas son pareil au ciel ou sur la terre.... Cette marque que je porte!... Oh! pour la première fois depuis ma chute, je me prosterne devant toi, Pouvoir suprême!... si jamais, au cri de ma prière, tu consentais à révoquer tes décrets, pardonne à cette âme, et verse sur moi, sur moi seul qui égarai son or-

gueil, tous les flots de ta brûlante colère! Vois aussi, près de moi, deux autres proscrits à genoux, qui, tombés et perdus eux-mêmes, osent encore s'attendrir et t'implorer pour cette pauvre mortelle.

» Hélas! ils connaissent trop bien la douleur, le repentir, le remords, dont la passion accable les êtres les plus beaux, les plus chastes, les plus tendres. Oh! qui sera sauvé, si ces âmes brillantes et égarées n'obtiennent pas de pardon? elles, qui errent si fort à regret, et dont les égaremens penchent encore vers le Ciel! Dieu juste, entends mes cris! accable-moi des souffrances de cette angélique créature! Seul, j'ai péché, seul j'ai commis le crime; seul, je dois être puni! Epargne-lui une minute de douleur, et que la mienne dure l'éternité! »

Il se tut, et courba vers la terre son front brûlant; tandis que les jeunes anges, agenouillés près de lui, partageaient son angoisse, comme si elle eût été la leur. Au milieu du calme silencieux de la nuit, pendant que la brise errante se jouait tristement dans leurs plumes qui ne devaient plus revoler vers la patrie céleste, ils faisaient intérieurement la muette prière qui ne parvient qu'aux oreilles de la Miséricorde. Elle dut être exaucée, ou Dieu ne serait pas tel que le proclame cet univers glorieux et brillant, ce monde de beauté, de bonté, de lumière et d'amour infini!

Ils étaient encore à genoux, lorsque, d'un bois qui couronnait cette solitude aérienne, sortirent des sons lents et incertains, comme ceux d'un luth qui vient de trouver une heureuse inspiration, et qui murmure à l'entour de sa nouvelle rêverie un chant aussi tendre que celui du ramier sur ses petits, ayant peine à croire que des accens si doux soient nés de lui. Bientôt une voix qui se mariait à l'instrument, comme la brise de mer à une conque marine,—tant elle semblait animer de son âme le

luth docile,—suivit en tremblant ces délicieux accords, traduisant leur joie, leur douleur, et prêtant les ailes légères des paroles à plus d'une pensée qui, sans elle, serait restée, entre les cordes, muette et incapable d'essor.

Tous tressaillirent à ces accens, mais ils émurent surtout le troisième ange, dont les traits, quoique flétris comme ceux de ses compagnons, portaient l'empreinte d'une douleur plus pure et plus sainte : on eût dit que même, au milieu des chagrins et des maux, l'espérance ne l'avait pas abandonné, et que cette pierre précieuse était restée entière au fond du calice, pour briller quand il serait vide, et faire oublier l'amertume du breuvage. Quoique ses yeux peignissent plus de plaisir que de surprise, il les tourna le premier vers le bois d'où s'élevait cette douce et solitaire mélodie; puis promenant ses regards ravis sur ses radieux compagnons, il prêta l'oreille à la voix qui fit entendre ces mots :

« Viens prier avec moi, ô mon bien-aimé Séraphin! mon seigneur et mon ange! viens prier avec moi! En vain ce soir mes lèvres ont essayé d'adresser au ciel une sainte prière; je puis fléchir les genoux, je puis remuer les lèvres, mais prier, je ne le puis sans toi!

» J'ai nourri des gouttes de l'arbre qui porte l'encens la flamme de l'autel dans le bocage; je l'ai abritée du vent et de la pluie; et cependant elle brûle tristement pendant la marche lente des heures, comme si, non plus que moi, elle n'avait puissance de vie et d'éclat, loin de toi!

» Un bateau lancé à minuit, sans pilote et sans gouvernail, sur le sein de la mer ténébreuse, un luth dont la principale corde est rompue, un oiseau blessé auquel il ne reste qu'une aile pour traverser les airs, sont ce que je suis sans toi!

» Oh! ne te sépare donc jamais de moi, dans la vie ou dans la mort, Esprit adoré! Et lorsque, paré de l'éclat du soleil, tu parcourras de nouveau la terre enchantée d'Eden, souffre que mon ombre prosternée se glisse à tes côtés, plus heureuse ainsi que sans toi! »

Les chants avaient cessé, quand, dans le bois, brilla tout-à-

coup la lumière d'une lampe (descendant en demi-cercle de cette hauteur aérienne, elle atteignit le lieu où se trouvaient les anges); à mesure qu'elle éclairait le front de celle qui en élevait la flamme, comme pour jeter plus de clarté sur le groupe assemblé au-dessous, elle faisait apparaître, au milieu du feuillage sombre, deux yeux étincelans, tels qu'en voit l'imagination sur ces figures qui hantent le poète dans ses promenades du soir, présidant, de leurs vertes retraites, à ses rêves de l'amour et du Ciel. Ce ne fut qu'un instant : la rougeur qui colora ses traits à la pensée d'être vue ainsi seule dans la nuit par d'autres yeux que ceux qu'elle cherchait, avait à peine brillé à travers le noir feuillage, que la vision avait disparu : elle s'était évanouie, comme un météore qui luit tout-à-coup sur nos têtes, et qui, au moment où l'on s'écrie : « Voyez, voyez, quelle merveille ! » s'est éclipsé.

Cependant, avant le départ de la jeune fille, son oreille recueillit ces mots : « Je viens, je viens, Namah ! » prononcés de cette voix douce, chère, et bien connue, évoquant la confiance, la paix domestique, la douce intimité qui rapproche deux cœurs jusqu'à ne plus en faire qu'un seul, la foi sincère, enfin tout ce à quoi l'amour vrai se complaît ! Musique délicieuse, mariant le passé, le présent, l'avenir, dont l'espérance et la mémoire prolongent l'harmonie jusqu'au dernier de nos jours.

Celui à qui s'adressait ce tendre appel n'y résista pas longtemps ; il eut bientôt raconté la courte histoire de ses chastes amours, que ses compagnons, plus déchus que lui du bonheur et du ciel, connaissaient déjà.

La voici, non telle qu'il la conta, mais telle qu'elle est gravée sur les tables qui furent jadis sauvées du déluge par Cham (24) : tables couvertes des légendes sublimes et tristes d'esprits déchus, mais encore glorieux : celle de ce jeune ange (25) y était ainsi tracée.

HISTOIRE DU TROISIÈME ANGE.

Parmi les purs esprits de flamme rangés autour du trône du Tout-Puissant, cercles de lumière qui, s'éloignant du centre éternel, transmettent ses rayons de tous côtés (26) – semblables aux sphères aériennes qui propagent, à l'entour, les ondulations des sons harmonieux, – jusqu'à ce que l'éclat répandu au loin se perde dans l'infini! premiers, et debout au pied du trône, comme les élus choisis de Dieu, se rangent les Séraphins. Sur leur bannière flottante, on lit ces mots brûlans: « Amour divin! » Leurs rangs, leurs honneurs surpassent de beaucoup ceux des Chérubins aux fronts superbes, quoique ces derniers connaissent tout; tant, au Ciel même, l'amour l'emporte sur la science!

Parmi eux était jadis Zaraph: jamais esprit consumé du feu sacré n'aspira vers l'Eternel d'un désir plus vif et plus ardent. L'amour n'était pas pour son âme passionnée ce qu'il était aux autres anges, une portion seulement de l'existence, mais la vie tout entière, le souffle même de son cœur.

Souvent, quand du front du Très-Haut s'échappait un éclair trop vif pour le supporter, et que tous les Séraphins se voilaient le visage de leurs ailes, et n'osaient contempler tant d'éclat, les yeux de cet esprit cherchaient cette lumière terrible qu'il s'enorgueillissait d'adorer, aimant mieux perdre la vue dans cet éblouissement que de ne pas admirer! De même aussi, lorsque les anges chantaient la miséricorde de Dieu, et qu'ils accordaient leurs harpes pour célébrer, par de doux accords, l'instant, épié par tous les yeux, où quelque pécheur repentant touchait le seuil du ciel, alors la voix pure et mélodieuse de Zaraph s'élevait joyeuse au-dessus des autres! L'amour animait chaque accent, cet amour qui seul peut appartenir aux bien-

heureux, qui seul peut prêter, même aux anges, de si célestes chants !

Hélas ! fallait-il qu'il en fût aux cieux comme ici-bas, où il ne se voit rien de tendre et de brillant qui ne soit proche de la douleur et du danger, où le mal et le bien se tiennent de si près que ce que nous prenons pour l'effroi de la vertu n'est souvent que le premier trouble d'un cœur qui penche vers le crime, où l'amour n'a pas de sanctuaire si pur ni si sacré que l'odieux serpent du mal ne puisse se glisser sous l'autel, aux momens même de bonheur et de sécurité !

Il en advint ainsi de l'ange : telle fut la pente insensible qui l'entraîna du bien au mal, d'un amour sacré à un amour coupable ; chute, hélas, trop facile ! Enlacé par l'attrait magique de la beauté, en quelque lieu qu'il la découvrît, cet esprit amoureux descendit des mondes brillans qui peuplent l'espace au-delà de la lune, jusqu'aux yeux rayonnans qui éclairent la terre, et bientôt l'amour du Créateur se perdit dans l'amour de la créature !

Ce fut pendant le crépuscule du soir, sur le rivage de la mer tranquille, qu'il entendit, pour la première fois, les sons du luth et la voix de celle qu'il aima glisser sur les eaux argentées, qui restaient muettes, comme si elles eussent craint d'arrêter, par un souffle, le pèlerinage de ce doux chant. Ces délicieux accords flottaient dans l'air, puis allaient se perdre dans la lumière qui brillait au loin par-delà les limites de l'Océan, là, où, franchissant les bords dorés de l'horizon, les flots du jour roulent en cascades étincelantes jusque dans l'Elysée ! Elle chantait Dieu et la douce miséricorde qui sourit à jamais auprès de son trône redoutable, prête à s'emparer, pour les éteindre, des foudres vengeresses lancées sur le pécheur ! Elle chantait la paix, l'amour expiatoire dont l'étoile brille au-dessus de ce monde d'espérance et de crainte, et que les yeux éplorés de la foi fixent si tendrement, que la lumière de ce bel astre semble se réfléchir dans chacune de ses larmes ! Elle chantait : la pitié respirait dans ses chants, et l'ange ravi, recueillant les sons qui volaient sur les eaux dormantes, au-dessus desquelles il

planait, épiant les derniers rayons du jour, crut entendre une voix sortie des vagues ; un écho de l'harmonie lointaine d'Eden, répétée par quelque esprit dont les doux accens arrivaient affaiblis à la surface de la mer.

Mais, remontant bientôt à la source de ce chant mélodieux, il vit une jeune vierge debout sur le sable doré du rivage ; les flots expirans déposaient à ses pieds, avec un soupir, leur dernier tribut ; ainsi, dans l'Orient, les esclaves épuisés déposent le don fatal apporté de si loin, et meurent ! Tandis que, suspendu à ses côtés, son luth se taisait, comme incapable de rivaliser avec le torrent d'harmonie qui coulait encore de ses lèvres, elle leva, dans une douce extase, ces yeux dont la lumière semblait faite pour être adorée, plutôt que pour adorer : ces yeux qui regardent du haut du ciel, mais que jamais auparavant on ne vit s'élever vers lui !

Amour, religion, musique ! seules traces d'Eden sur cette terre, seuls trésors qui, depuis la chute de nos faibles âmes, rappellent encore leur haute et glorieuse origine, oh ! que vos ravissantes rêveries s'enchaînent doucement l'une à l'autre ! que de fois l'amour, malgré tout ce qui l'attache à la terre, n'a-t-il pas emprunté les ailes de la religion, quand le temps ou la douleur avaient énervé les siennes ! Combien la religion et ses extases ne sont-elles pas près du précipice trompeur de l'amour ! tandis que la musique... oh ! la musique est le lien par lequel ils tiennent aux cieux, la langue de leur sphère natale, que, sans elle, ils eussent oubliée ici-bas.

Comment Zaraph aurait-il donc pu échapper aux séductions de cet instant ? Un être si beau ! dont le souffle harmonieux semblait dérobé au ciel même, plongé dans un ravissement que les Séraphins auraient été orgueilleux de partager ! Oh ! il sentit, hélas ! trop bien, cette douce magie, et son transport fut chèrement payé ! A peine savait-il, lorsque enfin il succomba, lequel de ces trois charmes puissans, l'amour, la religion, la musique, avait perdu son âme à cette heure si douce !

Douce fut cette heure, quoique chèrement conquise, et pure autant que pouvait l'être une chose de la terre ; alors, le soleil

glorieux vit, pour la première fois, devant l'autel de la religion, deux cœurs unis par les liens dorés de l'hymen, jurer de vivre et de mourir en aimant : alors, le front de la vierge porta, pour la première fois, cette guirlande d'hyménée, qu'un second vœu ne peut ni replacer, ni faire refleurir après qu'elle est fanée (27). Union bénie! fondée par un ange et digne d'une telle origine! seul asile paisible et sûr où l'Amour, après sa chute et son exil du Ciel, puisse encore trouver une patrie dans ce monde ténébreux!

Quoique l'Esprit eût erré, qu'attiré par les sourires d'une femme, il eût quitté son rang parmi les bienheureux, laissant une passion terrestre ternir la pureté de son cœur et obscurcir l'image de Dieu, si brillante en son âme; cependant, jamais le Très-Haut ne regarda une faute d'un front moins sévère. La colère de sa justice se changea presque en sourire avant d'atteindre les coupables; car leur amour était humble, mêlé de crainte et de tremblement : trésor caché que la loi sainte n'avait point purifié, dont ils contemplaient la beauté avec remords, et sur le prix duquel ils pleuraient. L'Humilité, modeste et douce racine de toutes les vertus célestes, habitait dans leurs cœurs, surtout dans celui de Namah. Seule elle semblait ignorer les charmes qui avaient enlevé au Ciel un Ange, et lorsque, rencontrant les yeux de son Séraphin, elle cachait l'éclat des siens dans le sein de son amant, sa joie même était tempérée par la pensée : «Quel droit avais-je à tant de bonheur?»

Encore moins une vierge si douce aurait-elle pu nourrir le désir de connaître, cette vaine soif, malédiction de toute la race féminine, depuis la trop curieuse Ève, jusqu'à celle qui se glissa près du tabernacle pour surprendre les secrets des anges (28). Non, rendre à son Séraphin amour pour amour, avec une Foi toujours la même dans le plaisir, dans la douleur; cette Foi qui, dût la lumière s'éclipser, attendrait son retour, fixe et immobile comme l'angle qui marque sur le cadran le cours du soleil; avec cette Patience qui, souvent courbée par l'orage, se relève dès qu'il est passé; avec cette Espérance qui, à travers le sombre nuage du Mal, voit encore percer le Bien comme un rayon de

soleil! Ce profond et confiant Amour, plus précieux, même au Ciel, que tout le trésor de savoir d'un Chérubin, cette Foi, que rien n'eût ébranlée, étaient l'unique joie, l'ambition, l'orgueil de son tendre cœur, le but de tout son avenir, dans ce monde et aux cieux, tant elle sentait qu'il y a moins de bonheur à *savoir* qu'à *croire* et à *espérer*.

Ils cheminaient ainsi dans leur humilité, confus, mais purs aux yeux de Dieu; offrant à la terre un spectacle plein de douceur et de beauté, lorsque, le front éclairé par la lueur sainte qui brillait sur l'autel, ils s'agenouillaient pour prier, se tenant par la main, à côté l'un de l'autre. Anneaux d'amour, détachés un instant de la grande chaîne céleste, mais à jamais unis ensemble; splendeurs tombées (29) de l'arbre qui fleurit éternellement (30); tendres fleurs arrachées par l'aquilon, mais conservant, après leur chute, même éclat et même fraîcheur.

Leur seul châtiment,—toute faute, quelque douce qu'elle soit, entraîne une punition,—le seul arrêt prononcé contre eux, fût qu'aussi long-temps que la terre verdoyante et l'océan azuré existeraient, ils erreraient tous deux ici-bas, sans changer de cœur ni de forme, à travers les siècles, contemplant de loin le glorieux séjour, dont ils voient la lumière éloignée, mais fixe : pèlerins d'amour, dont la route est le Temps, et la patrie l'Éternité! Soumis, cependant, à tous les maux contre lesquels le véritable Amour lutte dans cette vie, aux vains souhaits, aux espérances vaines, au froid qui convertit en vapeur terrestre les soupirs les plus ardens, au doute dont il se nourrit, à l'amertume cachée dans sa douceur même, et aux illusions, plus funestes encore, qui l'attirent, par leur faux éclat, jusqu'au bord du précipice, qui le tentent sur sa route déserte à travers ce monde désolé, l'invitant à se pencher et à boire aux rives où l'eau trompeuse fuit ses lèvres avides, et qu'il abandonne enfin en soupirant, pour suivre le chemin qui mène à cette patrie lointaine, où sa soif ardente sera enfin étanchée.

Ils supportent toutes ces épreuves, et n'en ont pas moins des momens riches de bonheur; d'heureuses réunions, après plusieurs jours de veuvage passés loin l'un de l'autre, alors qu'on

revoit la figure aimée, sans nuage et sans larmes; de tendres aveux épanchés mutuellement d'âme à âme, sans mélange de crainte et de doute, purs comme la lumière que le soleil verse aux étoiles, et qu'à leur tour elles lui renvoient! Heureuse union des cœurs où, confondus ensemble, chacun abandonne sa propre existence pour en ressaisir une nouvelle plus délicieuse! Telles sont leurs joies, que couronne l'espoir béni de l'heure brillante qui verra leurs âmes heureuses, animées de facultés nouvelles, s'élever pour ne plus tomber, récompensées de leur confiance en celui qui est la source de toute bonté. Secouant alors de leurs ailes affranchies la vile poussière de la terre, elles planeront dans ces régions lumineuses où l'amour ne meurt jamais!

Dieu et les anges, qui veillent d'en haut sur eux, savent seuls dans quelle contrée solitaire habitent ou voyagent maintenant les deux pèlerins; mais si, dans nos courses vagabondes, nous rencontrions un jeune couple, à la beauté duquel il ne manque que de brillantes ailes pour ressembler aux habitans des cieux, qui brille en quelque lieu que se dirigent ses pas, et dont le lot terrestre est cependant humble, comme celui de la violette qui fleurit inaperçue au bord des sentiers, et qui, sans son doux parfum, se laisserait oublier; deux mortels qui n'ont qu'un cœur dans chaque pensée, dont les voix expriment le même vouloir, se répondant comme l'écho qui répète, de colline en colline, les sons d'une musique aérienne avec tant de fidélité qu'on chercherait en vain à deviner quel est l'écho et quels sont les accords; dont la piété est tout amour, et dont l'amour, quoique unissant leurs âmes dans une vive étreinte, n'appartient pas à la terre, mais au ciel : ainsi deux glaces polies, placées vis-à-vis l'une de l'autre, se renvoient la lumière qui leur vient des cieux : si jamais nous rencontrions rien d'aussi pur, d'aussi parfait ici-bas, rappelons-nous qu'il n'existe en ce monde qu'un seul couple aussi divin, et les bénissant dans leur passage à travers le désert de la vie, disons : « Puissent Zaraph et Namah gagner bientôt la céleste patrie! »

FIN DES AMOURS DES ANGES.

NOTES DES AMOURS DES ANGES.

(1) « Ayant pris son origine dans une erreur commise par les Septante en traduisant un verset du sixième chapitre de la *Genèse*, etc. »

L'erreur de ces interprètes (qui est, dit-on, aussi dans la vieille version italique) consiste à avoir fait des « fils de Dieu » les « anges de Dieu » : οἱ ἄγγελοι τοῦ θεοῦ ; méprise qui, avec l'aide des Commentaires allégoriques de Philon, et les fictions absurdes du livre d'Enoch [1], était plus que suffisante pour frapper l'imagination d'écrivains demi-païens, comme saint Clément d'Alexandrie, Tertullien et Lactance, ceux des Pères de l'Eglise qui se sont le plus livrés à des rêveries d'imagination sur ce sujet. Le plus grand nombre cependant a rejeté cette fiction avec indignation. Saint Chrysostome, dans sa vingt-deuxième homélie sur la Genèse, en démontre vivement l'absurdité [2], et saint Cyrille considère une supposition telle que ἐγγὺς μωρίας, « comme voisine de la folie [3]. » Selon ces Pères (et leur opinion a été suivie par tous les théologiens, depuis saint Thomas jusqu'à Caryl et Lightfoot [4]), le terme de « fils de Dieu » doit être compris comme désignant les des-

[1] Il est déplorable de penser que cette absurde production, que nous connaissons maintenant tout entière, grâce à la traduction du docteur Laurence, ait jamais été regardée comme un ouvrage inspiré et authentique. Voyez la *Dissertation préliminaire*, à la tête de la traduction de M. Laurence.

[2] Un des argumens de Chrysostome, c'est que dans l'Ancien Testament les anges ne sont nulle autre part appelés « fils de Dieu ; » mais son commentateur, Montfaucon, prouve qu'il s'est trompé, et que dans le livre de Job ils sont désignés ainsi (ch. I, v. 6), tant dans l'original hébreu que dans la Vulgate, quoique effectivement ce nom ne se trouve pas dans la version des Septante, la seule, dit-il, qu'ait lue saint Chrysostome.

[3] Lib. II, *Glaphyrorum*. — Philastrius, dans son Enumération des hérésies, classe parmi elles cette histoire des Anges, et dit qu'elle doit être rangée au nombre des fictions sur les dieux et les déesses, sorties de l'imagination des poètes païens. « Sicuti et paganorum et poetarum, mendacia adserunt deos deasque transformatos nefanda, conjugia commisisse. » (*De Hæres*, édition de Basil. p. 101.)

[4] Lightfoot dit : « Les fils de Dieu ou les membres de l'Église, et la progéniture de Seth, s'allièrent indifféremment et au hasard avec les filles des hommes ou la race de Caïn, etc. » Je trouve dans Pole que, selon la version samaritaine, la

cendans de Seth par Enos, famille particulièrement favorisée du Ciel, parce que ce fut parmi elle que les hommes commencèrent pour la première fois « à invoquer le nom du Seigneur,» tandis qu'ils supposent que, par « les filles des hommes, » on désignait la race corrompue de Caïn. La probabilité cependant est que les mots en question auraient dû se traduire par ceux-ci : « Les fils des nobles ou les grands,» comme nous les voyons interprétés dans le *Targum d'Onkelos* (la plus ancienne et la plus fidele de toutes les paraphrases chaldéennes), et comme il paraît, d'après Cyrille, que la version de Symmaque les rend aussi. Cette traduction du passage lève tous les doutes, et débarrasse l'histoire sacrée d'une extravagance qui peut plaire à l'imagination du poete, mais qui ne peut s'accorder avec nos idées philosophiques et religieuses.

(2) « Et qui, à chaque instant de la nuit et du jour, transmettent à travers leurs » innombrables légions, l'écho de sa parole lumineuse. »

Saint Denis (*De cœlest. hierarch.*) est d'avis que lorsque Isaïe représente les Séraphins comme se criant « les uns aux autres,» son intention est de décrire ces communications de la pensée et de la volonté divine, qui passent continuellement des ordres supérieurs des anges aux ordres inférieurs : οἷα καὶ αὐτοὺς τοὺς θεοτάτους Σεραφὶμ οἱ θεόλογοι φάσιν ἕτερον πρὸς τὸν ἕτερον κεκράγεναι, σαφῶς ἐν τουτῷ, κάθαπερ οἶμαι, δηλοῦντες, ὅτι τῶν θεολογικῶν γνώσεων οἱ πρῶτοι τοῖς δευτέροις μεταδιδόασι.

Voir aussi dans la paraphrase de Pachymère sur saint Denis, *chap.* II, un passage assez frappant dans lequel il représente toutes les créatures vivantes comme étant, à un degré plus fort ou plus faible, « les échos de Dieu. »

(3) « Je vis, du haut de l'élément azuré, une des plus belles filles des hommes, à » demi voilée dans le cristal transparent d'un ruisseau. »

Ce passage est fondé sur l'autorité ou plutôt sur l'imagination de quelques-uns des Pères, qui supposent que les femmes de la terre furent aperçues pour la première fois, par les anges, dans cette situation. Saint Basile en a même fait sérieusement le motif d'une règle assez rigoureuse pour la toilette de ses belles pénitentes, ajoutant : ἱκανὸν γάρ ἐστι παραγυμνούμενον κάλλος καὶ υἱοὺς θεοῦ πρὸς ἡδονὴν γοηθεῦσαι, καὶ ὡς ἀνθρώπους διὰ ταύτην ἀποθνήσκοντας θνητοὺς ἀποδεῖξαι.

(4) « Esprit de cette belle étoile, habitant, etc. »

L'opinion de Kircher, de Riccioli, etc. (et je crois que c'était, jusqu'à un certain point, celle d'Origène), est que les étoiles sont mues et dirigées par des intelligences ou des anges qui président à leurs destins. Entre autres passages de l'Écriture à l'appui de cette notion, ils citent ces mots du livre de Job : « Quand les étoiles du matin chantèrent ensemble.» — Sur quoi Kircher remarque : « *Non de materialibus intelligitur.* » (Itin. 1. Isagog. astronom.) Voyez aussi le très-prolixe commentaire de Caryl sur le même texte.

phrase peut être comprise comme signifiant « *les fils des juges*. » Tant le mot hébreu *Elohim* est susceptible de recevoir des interprétations diverses.

(5) « Les célestes *gardiens* qui veillent près du trône, etc.. »

« Les gardiens (*watchers*), race du Ciel. » Livre d'Enoch. Dans Daniël aussi, les Anges sont appelés gardiens. — « Voici que tout-à-coup un ange gardien et un saint descendirent du ciel. » Chap. IV. vers. 13.

(6) « Alors ce breuvage enivrant de la terre, etc. »

Pour tout ce qui a rapport à la nature et aux attributions des anges, à l'époque de leur création, à l'étendue de leur science, et au pouvoir qu'ils possèdent ou qu'ils peuvent prendre parfois de remplir les fonctions humaines, comme de manger, de boire, etc., etc., je renverrai ceux qui désireraient de plus amples informations sur ce sujet aux ouvrages suivans : *Traité sur la hiérarchie céleste*, écrit sous le nom de Denis l'Aréopagite, dans lequel, parmi beaucoup de choses lourdes et puériles, on trouve quelques notions sublimes sur l'action ou l'influence de ces créatures spirituelles ; — QUESTIONS « *De cognitione angelorum,* » de saint Thomas, dans lesquelles il examine fort au long plusieurs points obscurs, tels que de savoir « si les anges s'éclairent mutuellement, s'ils se parlent entre eux, etc., etc. ; » — le *Thesaurus* de Cocceius, contenant plusieurs extraits des ouvrages de presque tous les théologiens qui ont traité ce sujet ; — les neuvième, dixième et onzième chapitres du sixième livre de « l'*Histoire des Juifs,* » où sont rapportées toutes les rêveries extraordinaires des Rabbins[1] sur les Anges et les Démons ;—les *Questions* attribuées à saint Athanase ; — le *Traité* de Bonaventure, sur les ailes des Séraphins[2] ; et, en dernier lieu, le lourd in-folio de Suarez « *De Angelis,* » où le lecteur trouvera tout ce qui a jamais été imaginé ou raisonné sur un sujet que de *tels* écrivains ont seuls pu rendre aussi ennuyeux.

(7) « Alors la coupe fatale épancha pour la première fois sa liqueur sur mes lèvres. »

Quelques-unes des circonstances de cette partie du poëme m'ont été suggérées

[1] Le passage suivant peut donner une idée de ce bizarre ouvrage : « Les anges ne savent point la langue chaldaïque ; c'est pourquoi ils ne portent point à Dieu les oraisons de ceux qui prient dans cette langue. Ils se trompent souvent ; ils ont des erreurs dangereuses ; car l'ange de la mort, qui est chargé de faire mourir un homme, en prend quelquefois un autre, ce qui cause de grands désordres...... Ils sont chargés de chanter devant Dieu le cantique : « *Saint, saint est le Dieu des armées ;* mais ils ne remplissent cet office qu'une fois le jour, dans une semaine, dans un mois, dans un an, dans un siècle ou dans l'éternité. L'ange qui luttait contre Jacob le pressa de le laisser aller, lorsque l'aurore parut, parce que c'était son tour de chanter le cantique ce jour-là, ce qu'il n'avait encore jamais fait. »

[2] Je n'ai pu consulter cet ouvrage (qui, malgré son titre, est probablement aussi ennuyeux que tous les autres), l'ayant vainement cherché dans la Bibliothèque royale à Paris, quoique je fusse aidé par le zèle et la complaisance de MM. Langlès et Van-Pradt, qui, par leur administration libérale de ce très-libéral établissement, ont tant de titres à la vive et sincère reconnaissance du monde littéraire, non seulement pour l'effet immédiat d'une telle conduite, mais aussi pour l'exemple utile qu'elle donne.

par la légende orientale des deux anges, Harut et Marut, racontée par Mariti, qui dit que l'auteur du Taalim fonde là-dessus l'origine de la prohibition du vin chez les mahométans. Le Babardanush rapporte l'histoire différemment.

(8) « Pourquoi les anges malheureux partagent-ils avec les hommes le fatal pri- » vilége de voir ? »

Tertullien imagine que les paroles de saint Paul, « la femme doit avoir un voile sur la tête[1], *à cause des anges*, » se rapportent évidemment aux funestes effets que la beauté des femmes produisit autrefois sur ces êtres spirituels. Voyez l'étrange passage de ce père (*De virgin. velandis*), commençant ainsi : « *Si enim propter angelos*, » etc., où son éditeur, Pamelius, essaie de sauver sa moralité aux dépens de sa latinité, en substituant le mot *excussat* à *excusat*. De tels exemples d'indécorum ne sont cependant que trop communs chez les Pères de l'Église. Je n'ai besoin pour appuyer cette assertion que de renvoyer le lecteur à quelques passages du traité du même écrivain intitulé « *De animâ*; » aux second et troisième livres du *Pédagogue* de Clément d'Alexandrie, et aux exemples que la Mothe le Vayer a tirés de saint Chrysostome, dans son *Hexaméron rustique*, journée seconde.

(9) « Depuis le jour où Lucifer entraîna dans sa chute le tiers des étoiles bril- » lantes, etc. »

« Et sa queue entraîna le tiers des étoiles du ciel, et les jeta sur la terre. » *Revelat.* XII, 4. — « Docent sancti (dit Suarez) supremum angelum traxisse secum tertiam partem stellarum.» Lib. VII, cap. VII.

(10) « Rien de si radieux ne s'était élevé, revêtu de la beauté terrestre, pour » combler dans les cieux cette lacune de lumière et de gloire. »

L'idée des Pères de l'Eglise était que les vides que cette chute avait faits parmi les différens ordres des anges devaient être comblés par la race humaine. Une autre opinion, soutenue par l'autorité du pape, c'est que ce ne fut que le dixième ordre de la hiérarchie céleste qui tomba, et que par conséquent les promotions qui parfois ont lieu de la terre au ciel ne sont destinées qu'à compléter ce seul *grade*, ou, comme l'explique Salonius (*Dial. in Eccl.*) — « Decem sunt ordines angelorum, sed unus cecidit per superbiam, et idcirco boni angeli semper laborant, ut de hominibus numerus adimpleatur, et proveniat ad perfectum numerum, id est, denarium.» Selon quelques théologiens, les vierges seules étaient admises « ad collegium angelorum ; » mais l'auteur[2] du « *Speculum Peregrinarum Questionum* » leur dispute ce privilége exclusif : — « Hoc non videtur verum, quia multi, non virgines, ut Petrus et Magdalena, multis etiam virginibus eminentiores sunt. » Decad. II, cap. X.

(11) « C'était Rubi. »

J'aurais pu choisir peut-être un nom plus poétique ; mais j'ai voulu par celui-ci (comme par celui de Zaraph dans la troisième histoire) définir la classe particulière

[1] Première Épître aux Corinthiens, XI. (Traduction du docteur Macknight, p. 10.)

[2] *F. Bartholomæus Sibylla.*

d'esprits à laquelle l'ange appartenait. L'auteur du livre d'Enoch, qui estime à deux cents le nombre des anges qui descendirent sur le mont Hermon, dans l'intention de faire l'amour aux femmes de la terre, donne les noms de leurs principaux chefs. — Samyaza, Urakabaramiel, Akibiel, Tamiel, etc., etc.

Dans le culte hérétique qu'on rendait aux anges pendant les premiers siècles du christianisme, une des cérémonies les plus importantes était, à ce qu'il semble, de les nommer; car cette pratique est expressement défendue par le trente-cinquième canon du concile de Laodicée, ὀνομάζειν τοὺς ἀγγέλους. Joseph mentionne aussi, parmi les rites religieux des Esséniens, leur serment de conserver les noms des anges : συντηρήσειν τὰ τῶν ἀγγέλων ὀνόματα. *De bell. Jud.* lib. II, cap. 8. Voyez sur ce sujet Vau-Dale, *De origine et progress. idololatr.* cap. IX.

(12) Les Chérubins. « Ces brillantes créatures nommées esprits de science. »

Le mot chérubin signifie science ou savoir, — τὸ γνωστικὸν αὐτῶν καὶ θεοπτικὸν, suivant l'expression de saint Denis. De là vient qu'Ezéchiel, pour exprimer la multiplicité de leurs connaissances, les représente comme « pleins d'yeux. »

(13) « Assembla, dans les bosquets nouvellement créés d'Eden, les puissances » angéliques pour contempler, etc. »

Saint Augustin, parlant sur la Genèse, semble presque admettre que les anges eurent quelque part (*aliquod ministerium*) à la création d'Adam et d'Eve.

(14) « J'avais vu naître la première femme, Eve, dans ce paradis splendide, etc. »

La question de savoir si Eve a été créée *dans* le Paradis, ou *en dehors*, a été l'objet de beaucoup de doutes et de controverses parmi les théologiens. A l'égard d'Adam, tous s'accordent à dire qu'*il* a été créé hors du Paradis. Un commentateur a pris de là occasion de demander avec beaucoup de chaleur « pourquoi la femme, qui est la plus ignoble créature des deux, a-t-elle été créée *dans* le Paradis [1]? » D'autres, au contraire, regardent cette distinction comme un juste hommage rendu à la beauté supérieure et à la pureté de la femme; quelques-uns poussent le zèle jusqu'à penser que si le lieu de sa création n'était pas déjà le Paradis, il le devint en son honneur aussitôt après cet événement. Joseph est un de ceux qui croient qu'Eve fut formée *en dehors* du Paradis. Tertullien, parmi les Pères, est du même avis; et parmi les théologiens, Rupert, qui, pour lui rendre justice, ne manque jamais l'occasion de montrer ses préventions contre le beau sexe. Pererius cependant (et son opinion est regardée comme la plus orthodoxe) pense qu'il est beaucoup plus conforme à l'ordre de la narration de Moïse, ainsi qu'aux sentimens de Basile et des autres Pères, de conclure qu'Eve fut créée *dans* le Paradis.

(15) « Témoin aussi de son erreur. »

L'étendue comparative de la faute d'Eve, la proportion qu'elle a avec celle d'Adam, sont d'autres points qui ont exercé le fatigant génie des commentateurs; et ils semblent généralement convenir (toujours à l'exception de Rupert) que, comme Eve n'était pas encore créée quand la défense fut faite, et que par conséquent elle n'avait pu l'entendre (conclusion qui se trouve confirmée d'une manière remarquable par le récit inexact qu'elle en fait au serpent [2]), sa part du crime de dé-

[1] « Cur denique Evam, quæ Adamo ignobilior erat, formavit *intra* Paradisum ? »

[2] Rupert considère ces *variantes* comme faites avec intention et prévarication;



sobéissance est beaucoup plus légère que celle d'Adam[1]. A l'appui de cette croyance, Pererius remarque que c'est à Adam seul que Dieu adresse ses reproches pour avoir mangé du fruit défendu, parce que l'ordre n'avait été donné originairement qu'au seul Adam. Un autre commentateur, Hugues de Saint-Victor, pousse la galanterie au point de regarder ces paroles « Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, » commo une preuve que le beau sexe fut dès ce moment enrôlé au service du Ciel, devant être l'obstacle et le principal ennemi contro lequel l'esprit du mal aurait à lutter lors do ses excursions en ce monde. « Si deinceps Eva inimica diabolo, ergo fuit grata et amica Deo. »

(16) « La nommer, le croiriez vous?... sa vie, sa chère vie! »

Chavah, nom qu'Adam donna à la femme après leur transgression aux ordres de Dieu, signifie *vie*.

Epiphane, entre autres, n'est pas peu surpris de voir Adam donner ce nom à Eve, aussitôt après ce terrible arrêt de mort : *Tu es poussière*, etc., etc.[2]. Quelques commentateurs pensent que ce nom est un sarcasme prononcé par Adam dans la première amertume de son cœur : dans le même esprit d'ironie (dit Pererius) que celui des Grecs en nommant leurs furies *Euménides*, ou Douces[3]. Mais l'évêque de Châlons rejette cette supposition : « Explodendi sane qui id nomiuis ab Adamo per ironiam inditum uxori suæ putant; atque quod mortis causa esset, amaro joco vitam appellasse[4]. »

Avec le même spleen contre les femmes, quelques-uns de ces « distillateurs des Saintes Lettres » (comme les nomme Bayle), en traduisant le texte, « je lui ferai une compagne *assortie à lui*, » rendent ainsi ces trois derniers mots « *contre ou contraire* à lui, » (interprétation à laquelle il paraît que l'original peut se prêter), et les représentent comme une prophétie des contradictions et des perplexités que les femmes font éprouver aux hommes dans le cours de la vie.

Il est assez étrange que ces deux exemples de la malignité des commentateurs aient échappé aux recherches de Bayle, dans son curieux article sur Eve. Il aurait trouvé un autre sujet de discussion également à son goût, dans la ridicule dissertation de Gataker sur la connaissance qu'avait Eve de τέχνη ὑφαντικὴ, et sur la notion d'Epiphane, qu'elle lui fut enseignée dans une révélation particulière du ciel. — Miscellan. lib. XI, cap. XXXIX, p. 200.

(17) « O idole de mes rêves! qui que tu sois, mortel, ange ou demi-dieu! »

Dans un article sur les Pères de l'Eglise, qui parut, il y a quelques années, daus la

il y voit le premier exemple d'une fausse interprétation volontaire des paroles de Dieu, faite daus le but de seconder la corruption et les mauvais penchans de la nature humaine. (Voyez *De Trinitat.* lib. III, cap. V.)

[1] Caietanus prononce que l'offense d'Ève est : « minimum peccatum. »

[2] Καὶ μετὰ τὸ ἀκοῦσαι, γῆ εἶ καὶ εἰς γῆν ἀπελεύσῃ, μετὰ τὴν παράβασιν. Καὶ ἦν θαυμαστὸν ὅτι μετὰ τὴν παράβασιν [ταύτην τὴν μεγάλην ἔσχεν ἐπωνυμίαν. (*Hæres.* 78, § 18. T. 1, édit. Paris. 1622.)

[3] Lib. VI, p. 234.

[4] Pontus Tyard (*De recta nominum impositione*, p. 14).

Revue d'Edimbourg (nº 47), et auquel j'ai emprunté quelque chose pour ces notes (ayant sur lui le droit de « quiddam notum propriumque » que Lucrèce donne à la vache sur le veau), on trouve la remarque suivante : « La croyance d'un commerce entre les anges et les femmes, fondée sur une fausse version du texte de la Genèse, est une de ces idées extravagantes de saint Justin et des autres Pères, qui démontre combien ils étaient encore peu affranchis des grossières superstitions de la mythologie païenne, et qui prouve qu'à beaucoup d'égards leur ciel n'était que l'Olympe sous un autre nom. Cependant on peut difficilement leur en vouloir de cette erreur, lorsque l'on se rappelle que nous devons peut-être à leurs anges amoureux le monde fantastique des sylphes et des gnomes, et que nous ne posséderions probablement pas aujourd'hui le plus délicieux poème de Pope, si la version des Septante eût rendu fidèlement le texte de la Genèse.

Le passage suivant du comte de Gabalis, choisi entre plusieurs autres, est un de ceux qui confirment cette remarque : — « Ces enfans du ciel s'étant fait aimer des filles des hommes, engendrèrent des géans; et les mauvais cabalistes Joseph et Philon (ignorans comme le sont tous les Juifs), et après eux tous les auteurs que j'ai nommés tout à l'heure, ont dit que c'étaient des anges, et n'ont pas su que c'étaient les sylphes et les autres peuples des élémens, qui, sous le nom d'enfans d'Elohim, sont distingués des enfans des hommes.» Voyez Entretien second.

(18) « Tant elle était fière de l'amour de son Chérubin ! »

« Nihil plus desiderari potuerint quæ angelos possidebant, — magno scilicet nupserant. » Tertullien, *De habitu mulieb.* cap. II.

(19) « Alors, pour la première fois, les diamans, semblables à des yeux qui bril» lent au milieu des ténèbres, furent surpris dans leur retraite obscure, etc. »

« Quelques gnomes, désireux de devenir immortels, avaient voulu gagner les bonnes grâces de nos filles, et leur avaient apporté les pierreries dont ils sont gardiens naturels; et ses auteurs ont cru, s'appuyant sur le livre d'Enoch mal entendu, que c'étaient des piéges que les anges amoureux », etc., etc. — Comte de Gabalis.

Tertullien attribue tous les principaux ornemens qui composent la parure des femmes, tels que les colliers, les bracelets, le rouge, la poudre noire pour les cils, aux recherches que firent ces anges déchus dans les retraites les plus cachées de la nature, et aux découvertes qu'ils étaient à même de faire, grâce à leur divinité, de tout ce qui pouvait orner la beauté de leurs favorites terrestres. Ce passage est si remarquable, que je le citerai en entier : — « Nam et illi qui ea constituerant, damnati in pœnam mortis deputantur : illi scilicet angeli, qui ad filias hominum de cœlo ruerunt, ut hæc quoque ignominia feminæ accedat. Nam cum et materias quasdam bene occultas, et artes plerasque non bene revelatas, seculo multo magis imperito prodidissent (siquidem et metallorum opera nudaverant, et herbarum ingenia traduxerant, et incantationum vires provulgaverant, et omnem curiositatem usque ad stellarum interpretationem designaverant) proprie et quasi peculiariter feminis instrumentum istud muliebris gloriæ contulerunt : lumina lapillorum quibus monilia variantur, et circulos ex auro quibus brachia arctantur; et medicamenta ex fuco, quibus lanæ colorantur, et illum ipsum nigrum pulverem quo ocu-

lorum exordia producuntur. » *De habitu mulieb.* cap. II. — Voyez aussi « *De cultu fem.* » cap. x.

(20) « Qui ajoute une nouvelle force à l'*aimant* de ses charmes[1]. »

La même image, appliquée aux attraits de la femme, se trouve dans un singulier passage de saint Basile, dont voici la conclusion : « Διὰ τὴν ἔνουσαν κατὰ τοῦ ἄῤῥενος αὐτῆς φυσικὴν δυναστείαν, ὡς σίδηρος, φημὶ, πόῤῥωθεν μαγνῆτις, τοῦτο πρὸς ἑαυτὸν μαγγανεύει. (*De vera virginitat.*, T. Ier, p. 727.)

Cependant il est juste d'ajouter que Hermant, biographe de saint Basile, a déclaré qu'il regardait ce traité très-profane comme apocryphe ou altéré.

(21) « Oh ! ne la regarde pas ainsi, mon amour, etc. »

Je sens bien que ces charmantes paroles de lord Albemarle perdent beaucoup de leur grâce et de leur sentiment en passant par toute autre bouche que celle d'un amant mortel.

(22) Saint Clément d'Alexandrie est un de ceux qui supposent que la connaissance de ces sublimes doctrines était venue de quelques révélations des anges (*Stromat.* lib. v, p. 48). Saint Cassien et d'autres font sortir de la même source toutes les sciences impies, telles que la magie, l'alchimie, etc. « Ce fut des anges tombés (dit Zozime) que nous vint toute cette misérable science, qui n'est d'aucune utilité pour l'âme. » πάντα τὰ πονηρὰ καὶ μηδὲν ὠφελοῦντα τὴν ψυχήν. (Apud Phocium.)

Quelques-uns des Pères de l'Eglise pensent que la connaissance que possédaient les païens de la providence de Dieu, d'une vie future et des autres sublimes doctrines du christianisme, doit être attribuée aux révélations prématurées que les anges déchus firent aux femmes de la terre.

(23) « Cette faible lueur s'échappant des signes du Zodiaque, etc. »

« La lumière zodiacale n'est autre chose que l'atmosphère du soleil. » (LALANDE.)

(24) « Telle qu'elle est gravée sur les tablettes qui furent jadis sauvées du déluge par Cham. »

Les colonnes de Seth sont ordinairement regardées comme les dépositaires de la science antédiluvienne; mais on n'y trouva que des secrets astronomiques. J'ai donc préféré ici les tablettes de Cham, comme renfermant des informations plus variées. Jablonski en parle ainsi d'après Cassien : « Quantùm enim antiquæ traditiones ferunt Cham filius Noæ, qui superstitionibus ac profanis fuerit artibus institutus, sciens nullum se posse superbis memorialem librum in arcam inferre, in quam erat ingressurus, sacrilegas artes ac profana commenta durissimis, insculpsit lapidibus. »

(25) « Celle de ce jeune ange y était ainsi tracée. »

Pachymère, dans sa paraphrase du livre *De divinis nominibus*, de saint Denis,

[1] Je n'ai pu rendre autrement le texte, dont voici la traduction littérale : « Ni cette parure rare et pleine de goût qui rend le puissant aimant, enchâssé dans les formes de la femme, plus puissant encore. » (*Note du traducteur.*)

dit, en parlaot de l'incaruation du Christ, que c'était de tout temps « un mystère ioeffable, inconnu même au premier et au *plus vieil ange.* » Il justifie cette deroière assertion par l'autorité de saint Jean dans l'Apocalypse.

(26) « Cercles de lumière qui, s'éloignant do centre éternel, transmettent ses » rayons de tous côtés. »

Voyez, daus le treizième chapitre de saint Denis, ses notions sur la manière dont le rayon de Dieu se commonique, d'abord aux intelligences qui sont près de lui, puis à celles qoi s'en éloignent, perdant graduellement de son éclat, à mesure qu'il traverse un milieu plus dense: προσβάλλουσα δὲ ταῖς παχυτέραις ὕλαις, ἀμυδρότερον ἔχει τὴν διαδοτικὴν ἐπιφανείαν.

(27) « Alors le front de la vierge porta, pour la première fois, cette guirlande » d'hyméoée qu'un second vœu ne peot ni replacer ni faire refleurir après qu'elle » est fanée. »

Dans l'Eglise catholique, lorsqu'une veuve se marie, je crois qu'on ne loi permet pas de porter des fleurs sur sa tête. Les ancieos Romaios honoraient d'une couronne pudique, *corona pudicitiæ*, celles qoi n'entraient qu'une fois daos l'état du mariage.

(28) « Jusqu'à celle qui se glissa près du tabernacle pour sorprendre les secrets des anges. »

Sara.

(29) « Deux splendeurs tombées. »

Les Séphiroths sont les ordres sopérieurs de l'Être émané dans l'étrange et incompréhensible système de la Cabale juive. Ils ont différeos noms, la Pitié, la Beauté, etc. Oo suppose que leurs iofluences agisseot à travers certains caoaux qui commoniquent les uns aux autres. Le lecteur peut juger de la raison de ce système, par l'explication snivante : « Les canaux qui sortent de la Miséricorde et de la Force, et qui vont aboutir à la Beauté, sont chargés d'un grand nombre d'aoges. Il y en a trente-cinq sur le canal de la Miséricorde, qui récompensent et qui cooroooent la vertu des saints, etc., etc. » Voyez dans l'utile abrégé de Brucker, par Eofield, un exposé concis de la philosophie cabalistique.

(30) « De cet arbre qni fleurit éternellement. »

On les représente quelquefois sons la figure d'un arbre.... « L'Ensoph, qu'on met au-dessus de l'arbre Séphirotique, ou des Splendeurs divines, est l'Infini. » (Histoire des Juifs, liv. IX, chap. XI.)

MÉLODIES IRLANDAISES.

AVANT-PROPOS.

Ces mélodies parurent, pour la première fois, en Angleterre en 1810, par livraisons publiées à de longs intervalles, contenant chacune douze chants. Elles eurent le plus grand succès. L'accord singulier qui existe entre les paroles et la musique, entièrement composée d'airs irlandais pleins d'harmonie et de naïveté, la noblesse des pensées, le charme des expressions, la beauté des vers, tout contribua à nourrir et à porter au plus haut degré l'enthousiasme qu'avait excité ce monument national élevé à la gloire de l'Irlande. Il en parut sept livraisons. Pressée par le temps, je n'ai pu en donner qu'un choix que j'ai tâché de rendre intéressant et varié. Après un chant national ou guerrier on aime à retrouver l'aimable et joyeux délire d'un disciple d'Épicure, ou les douces rêveries d'un amant; mais le plus grand charme de ces Mélodies est l'intérêt des souvenirs qu'elles retracent. Moore était digne de faire revivre les traditions de sa patrie, de célébrer ses malheurs et la triste et noble lutte qu'elle soutint pour conquérir la liberté qui trompe sans cesse son espoir. Le caractère passionné, tendre, rêveur et mélancolique des Irlandais, se peint tout entier dans ces délicieuses compositions. Après avoir réclamé pour l'Irlande plusieurs airs dont les compositeurs du continent ont enrichi leurs opéras et leurs romances, Moore dit dans sa réponse à l'éditeur des Mélodies : « Ainsi nos airs, comme la plupart de nos compatriotes, ont passé chez l'étranger, faute de trouver une protection dans la patrie. Mais nous touchons, j'espère, à une époque plus favorable à la saine politique et à la musique, qui sont inséparables, du moins en Irlande, comme on le verra trop bien par le ton de douleur et d'abattement qui caractérise presque tous nos premiers chants. La proposition que vous me faites d'adapter des paroles à ces airs n'est point du tout une tâche facile. Le poète qui veut suivre les divers sentimens qu'ils expriment doit comprendre et même éprouver ce rapide mouvement de l'esprit et du cœur, cet inexprimable mélange de tendresse et de légèreté qui composent le caractère de mes compatriotes, et dont leur musique est si profondément empreinte. Au milieu des accords les plus vifs, un accent mélancolique vient nous émouvoir et prête à la gaieté un nouveau genre d'intérêt. » Moore dit encore ailleurs : « On a souvent remarqué, et plus

souvent senti, que notre musique est le commentaire le plus fidèle de notre histoire. Le ton de défiance, auquel succède la langueur de l'abattement, un éclair d'énergie qui brille et disparaît, les douleurs d'un moment, perdues dans la légèreté de celui qui suit, et tout ce mélange romanesque de mélancolie et de gaieté, que produisent naturellement les efforts d'une nation vive et généreuse pour secouer ou pour oublier les maux qui l'oppriment : tels sont les traits de notre histoire et de notre caractère, si fortement et si fidèlement réfléchis dans notre musique. Je crois difficile d'entendre plusieurs de nos airs sans se rappeler l'époque ou l'événement dont ils semblent destinés à conserver la mémoire. Quelquefois lorsque les accords vifs, nobles et courageux, sont cependant mêlés à quelques notes tristes ; on croit voir les braves alliés de Montrose (1) marchant au secours de la cause royale malgré la perfidie de Charles et de ses ministres, et se rappelant assez de leurs souffrances passées pour rehausser la générosité de leur dévouement.

» Les Mélodies plaintives de Carolan nous ramènent au temps où il vivait, à l'époque où nos pauvres compatriotes étaient réduits à adorer leur Dieu dans des cavernes, ou à quitter à jamais leur terre natale (comme l'oiseau qui abandonne le nid que la main des hommes a souillé). Dans plusieurs chants, nous entendons encore le dernier adieu de l'Exilé (2), mêlant le regret de briser les liens qui l'attachaient à la patrie, à l'espoir des honneurs sur un sol étranger : honneurs tels qu'en obtinrent les catholiques irlandais à la bataille de Fontenoy, où leur valeur contribua puissamment au succès de la France, et arracha à Georges II cette mémorable exclamation : « Maudites soient les lois qui me privent de pareils sujets ! »

(1) On trouve plusieurs détails sur la bravoure des troupes auxiliaires irlandaises dans l'*Histoire complète des guerres d'Écosse, sous Montrose*, 1660. Voyez particulièrement la conduite d'un Irlandais à la bataille d'Aberdeen, chap. VI, page 49, et le tribut payé à la valeur du colonel O'Kyan, chap. VII, page 55. Clarendon avoue que le marquis de Montrose dut beaucoup de ses succès miraculeux à la petite troupe de héros irlandais, commandés par Macdonnel.

(2) Les associations de la musique des Hindous, quoique plus claires et plus définies, sont beaucoup moins touchantes et moins caractéristiques. « Ils divisaient leurs chants selon les saisons de l'année, et par là ils pouvaient (dit sir William Jones) rappeler le souvenir des amusemens de l'automne à la fin de la moisson, ou les idées de séparation et de tristesse pendant l'hiver, etc. » *Transactions asiatiques*, vol. III, sur le Mode musical des Hindous.) Ce que l'abbé Dubos dit des symphonies de Lulli peut s'appliquer plus justement, je crois, à nos airs hardis et passionnés. « Elles auraient produit de ces effets qui nous paraissent fabuleux dans le récit des anciens si on les avait fait entendre à des hommes aussi sensitifs que les Athéniens. » (*Réflexions sur la peinture*, etc. T. I, sect. 45.) (*Note de Moore.*)

Depuis que la première édition des Mélodies a paru en France, Moore en a publié de nouvelles; plusieurs sont traduites ici pour la première fois. Quelques poètes français trouveront peut-être de nobles inspirations dans ces chants; peut-être leur rendront-ils l'harmonie et la grâce que je n'ai pu leur conserver. Les airs, transportés aussi parmi nous, donneront l'idée de cette musique populaire, si entraînante dans sa simplicité, si énergique dans ses accords, si douce et si rêveuse dans sa mélancolie, si vive dans sa joie. C'est l'accent des passions, immédiat et brûlant, que l'art n'a ni affaibli ni exagéré, qui est resté tel que la nature l'a donné à l'homme, et qui éveille en lui une sympathie universelle. Pour bien comprendre toute la beauté des Mélodies, il faut avoir entendu Moore en chanter quelques-unes; il semble improviser les airs et les paroles; son œil s'enflamme, sa voix prend tour à tour un accent vif ou lent, gai ou plaintif. C'est alors qu'il rappelle ce que le célèbre Sheridan disait de lui : « Il n'y a pas un seul homme qui mette autant de son cœur dans son imagination. On croirait que l'âme de Moore est une étincelle de feu détachée du soleil, qui sans cesse voltige pour remonter vers sa source de vie et de lumière. »



MÉLODIES IRLANDAISES.

L'EXCUSE DU BARDE.

Oh! ne condamnez pas le Barde (1), s'il vole aux bosquets où le plaisir insouciant se rit de la gloire. Il était né pour un plus beau destin, et dans des heures plus heureuses, son âme aurait brûlé d'une flamme plus sainte.

La corde qui maintenant languit détendue sur la lyre, pressée par le dard du guerrier, aurait courbé l'arc orgueilleux (2), et les lèvres qui aujourd'hui n'exhalent que le chant du désir, auraient versé à grands flots les nobles inspirations d'un cœur amant de la patrie!

Mais, hélas, pauvre patrie! son orgueil est passé; ce courage

(1) On peut supposer que cette excuse fut faite par un de ces bardes errans, que Spencer juge si sévèrement, et peut-être avec vérité, dans son *État de l'Irlande*, et dont il nous dit: « que les poèmes étaient *aspergés* de quelques jolies fleurs de » leur invention naturelle, qui leur donnaient bonne grâce et bon air, et dont c'é- » tait pitié qu'on abusât pour en orner la méchanceté et le vice, tandis que bien » placées, elles auraient pu servir à parer et à embellir la vertu. »

(2) Wormius conjecture que le nom de l'Irlande est dérivé de *yr*, qui signifie *un arc* en langue runique, arme dont les Irlandais se servaient jadis avec beaucoup de dextérité. Cette interprétation est certainement plus honorable pour nous que la suivante: « Ainsi cette Irlande (appelée la terre de l'*Ire* * à cause des querelles continuelles qui s'y élevèrent pendant quatre cents ans) était maintenant devenue la terre de la concorde. »

Lloyd's state worthies, art.

(*The lord Grandisson.*)

* Irlande s'écrit en anglais: *Ireland*, mot composé de *Ire*, colère, et de *land*, terre: *terre de la colère.*

qui ne devait jamais plier, est abattu; ses enfans ne soupirent qu'en secret sur ses ruines, car c'est crime de l'aimer et mort de la défendre! Ses fils sont dédaignés s'ils ne savent trahir, voués à l'obscurité s'ils ne renient leurs pères; la torche qui les éclaire dans la voie des honneurs s'allume au bûcher même où la patrie expire!

Ne condamnez donc pas le Barde s'il essaie d'oublier, dans le doux rêve du plaisir, la plaie qu'il ne saurait fermer. Oh! rendez-lui seulement l'espérance!... qu'un rayon de lumière perce les ténèbres de sa patrie, et voyez-le frémir! Déposant sur l'autel sacré les passions qu'il adorait, comme Harmodius (3) il couvrira son glaive du myrte oisif, enlacé maintenant autour de sa couronne!

Mais quoique la gloire soit éteinte et l'espérance évanouie, ton nom, Érin aimée! revivra dans ses chants.

A l'heure même où son cœur semblera plus joyeux, il ne perdra ni ton souvenir ni celui de tes souffrances.

L'étranger entendra au loin tes lamentations dans ses plaines, les soupirs de ta harpe traverseront les mers, et tes tyrans eux-mêmes, tout en rivant tes fers, aux chants de leur captive s'arrêteront pour pleurer!

CHANT GUERRIER.

Rappelez-vous la gloire de Brien le Brave (4), quoique les jours du héros soient passés. Perdu pour Munster, refroidi dans la tombe, il ne reviendra plus à Kinkora (5)!

(3) Voyez l'hymne grecque attribuée à Alcée : « Je porterai mon glaive caché sous les myrtes, comme Harmodius et Aristogiton, etc.»

(4) Brien Borombe, grand monarque d'Irlande, qui fut tué à la bataille de Clontarf, au commencement du onzième siècle, après avoir défait les Danois dans vingt-cinq engagemens.

(5) Le palais de Brien.

Cet astre de guerre qui si souvent inonda de ses rayons le champ de bataille, est couché; mais assez de sa gloire brille sur chaque lame pour nous guider encore à la victoire.

O Mononie! est-ce pour qu'un tyran les marque du sceau de l'esclavage que la nature orna de teintes si riches tes champs et tes belles montagnes?

Non, liberté! jamais nous ne renoncerons à tes sourires. Va, dis aux Danois usurpateurs qu'il est plus doux de saigner un siècle sur ton autel que de dormir un moment dans les fers.

N'oublions pas nos compagnons blessés, fermes à nos côtés au jour de la détresse; tandis que la mousse de la vallée se teignait de leur sang, immobiles ils vainquirent et moururent! Le soleil, qui maintenant bénit nos armes de sa lumière, les vit tomber aux plaines d'Ossory (6).

Oh! qu'en nous laissant ce soir il n'ait pas à rougir de voir qu'ils sont tombés en vain!

JE PUIS TE RENDRE PLEURS POUR PLEURS.

Semblable aux nuages sombres qui obscurcissent l'éclat de l'aurore, la douleur a-t-elle assombri les jours de ta jeunesse? Trop vite, hélas! ils ont passé ces jours qui, même dans l'affliction, avaient encore des charmes!

Le temps, aux ailes rapides et glacées, a-t-il flétri dans ton

(6) Ce passage fait allusion à un trait sublime des Dalgais, troupes favorites de Brien. Après la bataille de Clontarf, leur retraite fut coupée par Fitz-Patrick, prince d'Ossory. Les blessés sollicitèrent vivement la permission de combattre avec leurs camarades. « Qu'on enfonce, dirent-ils, des pieux dans la terre, et qu'on nous y attache, afin qu'ainsi soutenu, chacun de nous prenne place dans les rangs à côté d'un homme bien portant.» — « Environ sept à huit cents blessés, ajoute O'Halloran, pâles, amaigris, figurèrent par ce moyen dans l'armée, et combattirent au premier rang! jamais on ne vit un pareil spectacle.»

(*Histoire de l'Irlande*, liv. XII, chap. I.)

cœur le sentiment, doux charme de la vie? Ah! si tel fut ton sort, viens près de moi, enfant de l'infortune, je puis te rendre pleurs pour pleurs!

L'amour a-t-il été pour cette âme si tendre pareil aux mines de Lagénie (7), dont la surface étincelle d'or pur; mais, lorsque, séduit par son éclat, on le poursuit plus avant, aussi trompeur que la vision de celui qui sommeille, le brillant métal disparaît.

Peut-être l'espérance, imitant l'oiseau du conte (8), qui voltigeait d'arbre en arbre, emportant avec lui le précieux talisman, n'a-t-elle fait briller à tes yeux l'appât séduisant du bonheur, que pour t'attirer vers elle, puis s'évanouir l'instant d'après!

Si les douces heures qui prêtaient de l'éclat et du charme à la douleur même se sont ainsi écoulées; si l'espérance, inconstante et chérie, qui te soutenait dans ta course rapide, est perdue sans retour; si le monde impitoyable a flétri les illusions qui font le bonheur; viens près de moi, enfant de l'infortune, je puis te rendre pleurs pour pleurs!

LA DERNIÈRE ROSE.

La dernière rose de l'été fleurit dans l'isolement; toutes ses belles compagnes se sont flétries sans retour; à ses côtés on ne

(7) Ce passage fait allusion aux mines d'or du comté de Wicklow, qui offrent de légères parcelles d'or à la surface, mais qui n'ont point récompensé les travaux des mineurs.

(8) « L'oiseau sauta de branche en branche, puis il se reposa, tenant le talisman dans son bec; le prince s'en approcha, croyant qu'il allait le laisser tomber; mais au moment où il se croyait près de le saisir, l'oiseau s'envola de nouveau, et se percha sur la cime d'un arbre. » (*Les Mille et une Nuits. Histoire de Kummiral Zummann et de la princesse de la Chine.*)

voit plus de fleur, plus de bouton de rose, pour réfléchir ses rougeurs et lui rendre ses soupirs!

Je ne te laisserai pas, pauvre solitaire! languir ainsi sur ta tige ; puisque tes sœurs reposent, va sommeiller près d'elles! Par pitié pour toi, je disperse tes feuilles sur la terre où gisent tes compagnes du jardin, sans vie et sans parfums.

Puissé-je ainsi suivre de près les douces visions d'amitié et d'amour, à mesure que ces diamans se détachent du cercle magique.

Quand les cœurs fidèles ne palpitent plus, quand les âmes tendres se sont envolées, oh! qui voudrait habiter seul ce monde désert!

LE JEUNE MÉNESTREL.

Le jeune ménestrel est parti pour la guerre : il est dans les rangs de la mort; le sabre de son père arme sa main; sa harpe, aux accords sauvages, est suspendue derrière lui.

« Terre des chants! dit le barde guerrier, quand le monde en- » tier te trahit, *un* glaive du moins défendra tes droits; *une* » harpe fidèle te célébrera! »

Le ménestrel tomba, mais la chaîne de l'ennemi ne put courber son âme altière. La harpe qu'il aimait ne vibra plus, car il en arracha les cordes.

« Nulle chaîne ne te souillera, s'écria-t-il, ô toi, chantre im- » mortel de l'amour et de la valeur! Tes accords furent faits » pour les cœurs libres et purs; ils ne résonneront jamais dans » l'esclavage! »

CHANSON BACHIQUE.

Ne me dis plus, mon ange, que ce breuvage enivrant absorbe le charme du sentiment, ou noie un seul tendre regret. Crois-moi, quelques-uns de tes regards courroucés sont tout ce qui a disparu sous ses vagues brillantes. Jamais un des rayons émanés de ton âme ou de ta beauté ne s'est perdu dans le torrent! Le parfum de tes soupirs, la magie de tes yeux, flottent encore à la surface et sanctifient ma coupe!

N'imagine donc plus, chère âme, que le vin puisse dérober à mon cœur un seul rêve de bonheur. Semblable aux fontaines qui réveillent l'ardeur du pèlerin, la coupe écumante avive et brillante l'amour!

On raconte que l'Amour avait, dans son bosquet divin, deux roses rougissantes, d'origine céleste. Il exposa l'une à la pluie qui tombe quand brille l'arc-en-ciel, mais il baigna l'autre dans le vin pétillant. Bientôt les boutons qui avaient bu la rosée des cieux se flétrirent et moururent, tandis que ceux que les flots de rubis avaient teints, s'épanouirent, roses et beaux comme toi, jeune fille!

Ne crois donc plus, cher ange, que le vin puisse dérober à mon cœur un seul rêve de bonheur. Semblable aux fontaines qui éveillent l'ardeur du pèlerin, la coupe écumante avive et brillante l'amour!

CHANT D'O'RUARK, PRINCE DE BREFFNI (9).

La vallée riante où je l'avais laissée dernièrement, s'ouvrait devant moi; cependant, je tremblais : une tristesse vague et indéfinissable obscurcissait la joie de mon âme.

Je cherchai des yeux la lampe qui brillerait, disait-elle, pour le retour de son bien-aimé pèlerin. Les ténèbres commençaient à m'envelopper; aucune lampe ne brillait au sommet des créneaux!

Je volai à sa chambre, — elle était déserte comme si la mort en eût arraché mes amours. Ah! que n'était-ce la mort, la mort seulement! Mais non, l'infidèle avait fui!

Là était suspendu le luth qui changeait en délices mes plus amères douleurs; tandis que la main qui avait si souvent éveillé pour moi ses accords, tressaillait peut-être sous les baisers brûlans de mon orgueilleux rival!

Il fut un temps, ô des femmes la plus fausse! où le glaive

(9) Les stances suivantes sont fondées sur un événement d'une haute et triste importance pour l'Irlande, si, comme l'assurent les historiens irlandais, il fournit à l'Angleterre la première occasion de nous diviser, de nous vaincre et de nous enchaîner. Les circonstances ci-après sont rapportées par O'Halloran. « Le roi de Leinster avait long-temps nourri une violente passion pour Dearbhorgil, fille du roi Meath, et quoique, depuis quelque temps, elle eût épousé O'Ruark, prince de Breffni, rien ne put contenir sa passion. Ils avaient une correspondance secrète; elle instruisit son amant qu'O'Ruark comptait aller bientôt faire un pèlerinage (acte de piété très-commun alors), le conjurant de saisir cette occasion pour l'enlever à un mari détesté et la rendre à celui qu'elle adorait. Mac-Murchad (roi de Leinster) n'obéit que trop ponctuellement à ses ordres, et conduisit sa dame dans sa capitale de Ferns.» Le monarque Roderic épousa la cause d'O'Ruark, tandis que Mac-Murchad s'enfuit en Angleterre, et obtint du secours de Henri II.

Giraldus Cambrensis ajoute, ainsi que je le trouve rapporté dans une vieille traduction : « Tel est le naturel variable et changeant de la femme, d'où naissent, pour la plupart, les malheurs qui désolent le monde, comme le prouvent le sort de Marc-Antoine et la destruction de Troie.»



de Breffni eût cherché à travers uu million d'ennemis l'homme qui eût osé douter de toi, *même en pensée!* tandis que maintenant... O fille dégénérée d'Érin ! combien ta gloire est éclipsée ! Pendant des siècles de tyrannie et de carnage, ta honte fera couler le sang de ta patrie.

Déjà la malédiction s'appesantit sur elle ; des étrangers profanent ses vallées ; ils viennent nous désunir, nous déshonorer, et long-temps ils seront les maîtres !

Marchons ! relevons la verte bannière ! que chacun de nos glaives se plonge dans le sang jusqu'à la poignée ! de *notre* côté est ÉRIN et la VERTU, du *leur* les SAXONS et le CRIME !

SOIS A MOI !

Si tu veux être à moi, les trésors de l'air, de la terre et des mers s'étendront à tes pieds. Tout ce que l'imagination nous montre de plus radieux, tout ce que les doux rêves de l'espérance promettent de plus ravissant, seront notre partage, si tu veux être à moi, mon amour !

De brillantes fleurs s'épanouiront en quelque lieu que nous errions ; une voix divine murmurera dans chaque ruisseau ; les étoiles nous sembleront des mondes habités par l'amour, et à nos yeux la terre entière ne sera qu'un beau rêve, si tu veux être à moi, mon ange !

Des pensées dont la source est pure et mystérieuse comme celle des fleuves qui coulent des sommets voisins des cieux, entretiendront dans nos cœurs une verte jeunesse, si tu veux être à moi, mon amour !

Ainsi ces fleuves éternels conservent la verdure des plaines qu'ils arrosent.

L'esprit d'amour crée tous ces prodiges, et plus encore, pour ceux qui s'abandonnent à sa douce magie. Il peut transporter le ciel, sa patrie, sur la terre qu'il habite, comme tu le sentiras, mon ange, si tu veux être à moi!

ELLE EST LOIN, ETC.

Elle est loin du sol où repose son jeune héros : une foule d'amans se pressent autour d'elle; mais elle fuit leurs regards, et pleure, car son cœur est enseveli dans la tombe où il dort!

Elle chante les airs doux et sauvages des plaines chéries qui l'ont vue naître. Elle répète les accords qu'il se plaisait à éveiller. Ah! ceux que ravissent ses chants pensent peu que le cœur de l'enchanteresse se brise!

Il vécut pour celle qu'il aimait, il mourut pour sa patrie. Elles seules l'attachaient ici-bas. Les pleurs de sa patrie ne tariront jamais : loin de lui son amie ne languira pas longtemps!

Oh! creusez le tombeau de la vierge en un lieu doré des rayons du soleil lorsqu'ils promettent à la terre un glorieux lendemain; qu'ils brillent sur sa couche comme un sourire de l'Occident : un sourire de son île de douleur, si tendrement aimée!

A M*****.

Je pleurerais les espérances qui m'abandonnent, si tes sourires me délaissaient aussi. Je gémirais quand des amis me trahissent, si comme eux tu étais infidèle. Mais tant que je t'ai devant moi, avec un cœur si chaud et des yeux si brillans, aucun nuage ne peut s'arrêter sur ma tête; ce sourire leur prête sa lumière!

Il n'est pas au pouvoir du sort de me blesser tant que le sort me laisse ton amour; nulle joie ne peut me charmer si tu ne la partages.

Un rêve d'une minute sur toi vaut mieux qu'une longue, qu'une éternelle année de bonheur, éveillé, sans toi, mon tendre Amour, mon unique chère!

Et quoique l'Espérance qui a long-temps éclairé notre route, mon ange, ait disparu sans retour, nous poursuivrons notre voyage plus sûrement sans ses rayons.

De plus vives lumières me guideront dans le sentier que j'ai encore à parcourir, l'âme qui brûle au-dedans de moi, et les sourires dont tu embellis ma demeure.

Ainsi, lorsque la lampe qui éclairait le voyageur vient à s'éteindre, un instant éperdu, il regarde à l'entour, plein de doutes et d'effroi; mais bientôt les ténèbres se dissipent; il marche à la pure clarté des étoiles, heureux de découvrir qu'aucune lampe ne vaut la lumière qui descend du ciel!

CHANT NATIONAL.

Elle est évanouie pour jamais, la clarté que nous vîmes briller comme la première lueur du ciel qui vient rompre le repos des morts! L'homme, s'éveillant du long sommeil des siècles passés, leva les yeux et bénit ce pur rayon avant qu'il disparût!

Il n'est plus—et les sillons de feu qui marquent son passage obscurcissent encore la longue nuit d'esclavage et de deuil qui redescend sur les royaumes de la terre; nuit ténébreuse, surtout pour toi, ô malheureuse Érin!

Tes espérances étaient nobles et fières, quand, à travers les nuages épais du monde, la Liberté darda ses feux autour de toi; quand la Vérité indignée brisa ses fers et déroula sa bannière resplendissante, pareille à l'éclat soudain du soleil (10)!

Oh! jamais la terre ne reverra un moment si glorieux! Alors, alors, si toutes les nations eussent chanté l'hymne de délivrance, ta douce voix, Érin, eût fait monter au ciel le premier chant de liberté!

Mais honte aux tyrans qui nous envièrent ce bonheur! honte à la race légère, indigne d'un si grand bien, qui, semblable aux furies caressant le jeune espoir de la liberté, le baptisèrent dans le sang sur l'autel fumant de la mort!

Alors s'évanouit pour jamais cette belle et lumineuse vision, dont le souvenir, en dépit des froids sarcasmes des esclaves, vivra dans nos cœurs, pur, brillant et céleste, tel qu'il t'apparut pour la première fois, ô trop malheureuse Érin!

(10) «L'éclat soudain du soleil» (Sun-Burst!) était le nom idéal que les anciens Irlandais donnaient à la bannière royale.

CHANT DE GUERRE.

Oh! où est l'esclave si avili, condamné à d'infâmes chaînes, qui languirait bassement sous le poids de ses fers, lorsque d'un seul effort il pourrait les briser? Quelle âme, dont les maux la dégradent, attendrait que le temps eût flétri sa vigueur, quand d'un vol courageux elle peut s'élancer vers le trône de celui qui la créa!

Adieu à toi, Érin, adieu à tous ceux qui vivront pour pleurer notre chute!

Le laurier qui croît à l'abri des orages, couvert de feuillage et de fleurs, est moins beau, moins révéré, que l'arbre dépouillé dont les branches couronnent le front brûlant de la victoire!

La terre qui nous a vus naître s'étend sous nos pas: le vert étendard flotte au-dessus de nos têtes; des amis éprouvés marchent à nos côtés, et l'ennemi que nous haïssons est devant nous!

Adieu, à toi, Érin, adieu à tous ceux qui vivront pour pleurer notre chute!

MINUIT.

A moitié de la nuit, à l'heure où les étoiles pleurent, je vole vers la vallée solitaire que nous aimions quand la vie rayonnait dans tes yeux. Alors je me plais à penser que si les esprits peuvent quitter les airs pour visiter les lieux témoins de leur bonheur passé, tu viendras m'y revoir et me dire que, même au ciel, notre amour n'est point oublié!

Je chante ces sauvages accords qui te ravissaient autrefois, lorsque nos voix se confondant résonnaient à l'oreille comme une seule voix; et à mesure que l'écho redit au loin dans la vallée ma triste chanson, je pense, ô mon amour! que c'est ta

voix qui, du royaume des âmes (11), répond faiblement aux accens qui te furent jadis si chers!

L'ADIEU.

Adieu! mais quand vous célébrerez l'heure qui éveille les chants nocturnes de la joie dans vos bosquets, oh! pensez à l'ami qui jadis la célébra aussi, et qui oublia ses chagrins pour être heureux avec vous!

Ses chagrins peuvent revenir, une seule espérance peut ne pas lui rester de celles qui ont éclairé sa voie douloureuse; mais il n'oubliera jamais la vision passagère qui répandit ses enchantemens autour de lui, tandis qu'il s'oubliait près de vous!

Vers le soir, quand le plaisir fait pétiller et les cœurs et les coupes, quelque part que se dirige mon sentier, qu'il soit sombre ou brillant, mon âme, heureux amis, sera encore avec vous, s'unira à vos plaisirs, à vos jeux, à vos joies, et reviendra vers moi toute rayonnante de vos sourires!

Trop heureux si elle me dit qu'au milieu du joyeux banquet, une voix tendre a murmuré : Ah! que n'est-il ici!

Que le sort se déchaîne; il est des reliques de joie, de brillans rêves du passé, qu'il ne saurait détruire, et qui viennent, à travers la nuit des chagrins et des soucis, ramener sur les traits l'expression du bonheur.

Long-temps, long-temps mon cœur sera rempli de ces doux souvenirs, comme le vase dans lequel on a distillé des roses : on peut briser, on peut détruire la coupe, mais le parfum des roses s'attache encore à ses débris!

(11) «Il est des pays, dit Montaigne, où l'on croit que les âmes des bienheureux vivent en toute liberté dans des champs délicieux, et que ce sont ces âmes qui répètent nos paroles, et que nous nommons *écho*.»

LE SOUVENIR DE LA PATRIE.

Garder ton souvenir! ah! tant que la vie fera palpiter mon cœur, il n'oubliera pas la patrie délaissée, plus chère et plus belle dans ses douleurs, sa tristesse et ses orages, que le reste du monde aux heures où brille le soleil!

Si tu étais tout ce que je te désire, grande, libre et glorieuse, première fleur de la terre et diamant de la mer, je pourrais te chanter d'un cœur plus fier et plus heureux; mais pourrais-je jamais t'aimer plus profondément qu'à présent?

Non, non; les chaînes qui empêchent ton sang de circuler ne font que te rendre plus chère à tes fils, qui, semblables aux enfans de l'oiseau du désert, s'enivrent d'amour dans chaque goutte de sang qui coule de tes veines!

LE SOUHAIT.

Oh! si nous avions toute à nous quelque petite île brillante, lointaine et isolée, au milieu d'un océan d'azur, échauffée par les feux de l'été, où jamais une feuille ne meurt dans les bocages toujours fleuris, où l'abeille puise toute l'année dans le calice des roses, où le soleil se plaît à s'arrêter, où la nuit ne cache le jour que sous un voile transparent, où sentir seulement que l'on respire, que l'on vit, vaut mieux que toutes les joies que la vie offre ailleurs!

Là, d'une âme aussi pure, aussi ardente que le climat, nous aimerions comme on aimait dans l'âge d'or.

L'éclat du soleil, l'air embaumé, se glisseraient dans nos cœurs et y appelleraient le printemps. Notre amour serait aussi immor-

tel que nos bocages; l'Espérance, comme l'abeille, se nourrirait toujours de fleurs fraîches écloses. Notre vie ressemblerait à un long jour de lumière, et la mort descendrait sur nous, rêveuse et calme, comme la nuit!

LA VENGEANCE DES FILS D'USNA (12).

Que brillant et vengeur tombe le glaive léger d'Érin sur celui qui a trahi les braves fils d'Usna! En expiation de chaque larme qu'il a fait verser à des yeux aimés, une goutte du sang arraché à son cœur baignera notre glaive!

Par le nuage rougeâtre qui descendit sur la sombre demeure de Conor (13), lorsque les trois champions d'Ulad (14) dormaient baignés de sang! par les vagues tumultueuses de la guerre qui ont si souvent porté ces héros au rivage de la victoire,

Nous jurons de les venger! Aucune joie ne sera goûtée, la harpe sera muette, la vierge sans époux, nos salles seront désertes, et nos champs stériles, jusqu'à ce que notre vengeance se soit appesantie sur la tête du meurtrier!

(12) Les paroles de ce chant m'ont été inspirées par l'ancienne histoire irlandaise, nommée *Deirdri*, ou *le sort lamentable des fils d'Usna*, qui a été traduite littéralement de la langue gallique par M. O'Flanagan (voyez le premier volume des *Transactions de la Société gallique de Dublin*), et sur laquelle il paraît que la *Darthula* de Macpherson est aussi fondée. La trahison de Conor, roi d'Ulster, en faisant mourir les trois fils d'Usna, fut la cause d'une guerre de désolation contre Ulster, qui se termina à la destruction d'Éman.

« Cette histoire (dit M. O'Flanagan) est célèbre depuis un temps immémorial, comme l'une des trois histoires tragiques des Irlandais, qui sont: 1° la Mort des Enfans de Touran; 2° la Mort des Enfans de Lear, et 3° celle-ci, la Mort des Enfans d'Usna, qui est une histoire Milésienne.» Voyez ci-après la ballade fondée sur l'histoire des enfans de Lear ou Lir, « Silence, ô Moyle! »

(13) O Naisi! n'aperçois-tu pas un nuage qui flotte dans les cieux? Je vois sur la verte Éman une sombre nuée teinte d'un rouge de sang! » (*Chant de Deirdri.*)

(14) Ulster.

Oui, Monarque! doux sont les souvenirs de la patrie, douces sont les larmes que la tendresse fait couler, douces sont nos amitiés, nos espérances et nos amours; mais mille fois plus douce encore est la vengeance contre un tyran!

QUE LA COUPE CIRCULE!

Oh! ne crois pas que mon esprit soit toujours aussi joyeux, aussi affranchi d'angoisses! N'espère pas que le sourire rayonnant du soir revienne avec le matin éclairer mon front!

Non, la vie est une dissipation de quelques heures fatigantes que la rose du plaisir vient rarement orner, et le cœur qui respire avec le plus d'ivresse le parfum des fleurs est toujours le premier que déchirent les épines!

Mais que la coupe circule, et soyons heureux un moment! Puissions-nous dans notre pèlerinage ici-bas ne rencontrer jamais que les pleurs que la jouissance peut dorer d'un sourire, et les sourires qu'une tendre pitié peut convertir en larmes!

Dieu seul sait combien la trame de notre vie serait sombre, si elle n'était entrelacée d'amitié et d'amour; et que m'importe l'heure où je descendrai dans la tombe, si jamais ces biens cessaient d'être chers à mon âme!

Ceux qui ont aimé les êtres les plus tendres, les plus purs, n'ont eu que trop souvent à pleurer l'illusion qu'ils avaient nourrie; et le cœur qui s'est endormi sur la foi de l'amitié la plus sûre est trop heureux s'il n'a jamais été trompé.

Mais que la coupe circule! Tant qu'un reste de vérité subsistera dans l'homme ou dans la femme, je demanderai au ciel que le brillant soleil de l'amour puisse éclairer notre jeunesse, et la douce lumière de l'amitié consoler notre déclin!

LA VALLÉE D'OVOCA, OU LA RENCONTRE DES EAUX (15).

Il n'est pas dans ce vaste monde de vallée aussi délicieuse que la vallée au sein de laquelle ces eaux brillantes se réunissent (16). Oh! les derniers rayons de sentiment et de vie s'effaceront de mon cœur avant qu'il perde le souvenir de cette contrée fleurie!

Cependant ce n'*était* point parce que la nature avait répandu avec profusion sous ces frais ombrages son cristal le plus pur, sa verdure la plus fraîche; ce n'*était pas* la douce magie du ruisseau ou de la colline; oh! non, c'était quelque chose de plus ravissant encore!

C'était parce que les bien-aimés de mon âme étaient proches que ces lieux enchantés me devenaient si chers. Oh! qui n'a senti ce que les charmes de la nature gagnent à être réfléchis dans les regards de ce qu'on aime!

Douce vallée d'Ovoca, que j'aimerais à reposer, avec les amis que je chéris le plus, dans ton sein ombragé! là expireraient les orages qui nous assiégent en ce monde glacé! là nos cœurs se mêleraient, comme tes ondes, dans un suave repos!

AUX MORTS.

N'oublions pas le champ de bataille où périrent les plus fidèles et les derniers des braves.

Tous sont tombés! — la brillante espérance que nous avions chérie, disparut avec eux, et s'éteignit dans leur tombeau!

(15) « La rencontre des eaux » forme une partie du délicieux paysage qui s'étend entre Rathdrum et Arklow, dans le comté de Wicklow; ces vers me furent inspirés par une excursion que je fis dans cette romantique contrée pendant l'été de 1807.

(16) Les rivières d'Avon et d'Ovoca.

Oh! si nous pouvions arracher à la mort ces cœurs palpitans, pour livrer encore une fois à la face du ciel le combat de la liberté!

Si la chaîne que la tyrannie riva autour de nous pouvait se briser un instant, il ne serait donné ni à l'homme ni aux cieux de laisser les tyrans la forger de nouveau!

Mais l'heure est passée! Quoique le nom de notre vainqueur puisse vivre dans l'histoire, maudite soit la marche du conquérant qui foule aux pieds des cœurs nobles et libres!

Oh! plus chère que les trophées de tous ceux qui se sont élevés à la gloire sur les ruines de la liberté, est la tombe ou la prison illustrée par le nom d'un martyr de la patrie!

BARCAROLLE.

Viens avec moi sur la mer, ô jeune fille! Sois ma compagne quand le soleil brille, quand l'orage gronde, ou lorsque la neige tombe sur les flots!

Les saisons changent et se succèdent, l'âme fidèle brûle du même feu sous tous les climats.

Qu'importent les menaces du sort, si j'ai ton amour, si nous sommes unis! La vie est près de toi, la mort où tu n'es pas! Viens donc avec moi sur la mer azurée; ô jeune fille! viens, que les vents indomptés nous dirigent!

Les saisons changent et se succèdent, mais l'âme fidèle brûle du même feu sous tous les climats.

L'Océan fut créé pour les âmes libres, la terre pour les cours et les chaînes! Ici, nous sommes esclaves; mais sur les vagues, l'amour et la liberté sont à nous! Nul œil ne nous épie, nulle langue ne nous trahit; la terre est oubliée, le ciel nous environne.

Oh! viens avec moi sur la mer, jeune fille! viens, que les vents indomptés nous conduisent!

Les saisons changent et se succèdent, mais l'âme fidèle brûle du même feu sous tous les climats.

APPEL AU COMBAT.

Qui ne voudrait sortir d'une vie sans liberté? Pour un jour de liberté qui ne voudrait mourir? Écoutez! écoutez!... c'est la trompette! l'appel du brave, le chant de mort des tyrans et le glas de l'esclave!

Notre pays est baigné dans le sang... oh! volons à son aide! un bras qui le défend est plus fort que les armées qui l'envahissent!

Oh! qui ne voudrait sortir d'une vie sans liberté? Pour un jour de liberté qui ne voudrait mourir?

Notre dernier refuge est dans le sein hospitalier du trépas; les morts ne craignent plus les tyrans, la tombe n'a point de chaînes!

En avant, marchons au combat! Les héros qui versent leur sang pour la vertu, pour la patrie, sont seuls des héros. Si la liberté est bannie de ce monde, ne désespérons pas : aux cieux du moins nous la retrouverons!

Notre dernier refuge est dans le sein hospitalier du trépas; les morts ne craignent plus les tyrans, la tombe n'a point de chaînes!

LE CHANT DE FIONNUALA (17).

Silence, ô Moyle! calmez-vous, eaux mugissantes! et vous, brises légères, ne vous éveillez pas lorsque, poussant de plaintifs murmures, la fille solitaire de Lir raconte ses douleurs à l'étoile de la nuit. « Le cygne, après son doux chant de mort, repliera-t-il enfin ses ailes pour s'endormir dans les ténèbres?

» Quand la douce cloche du ciel sonnera-t-elle pour rappeler mon âme de ce monde orageux?

» Le Destin m'a condamnée à pleurer, à languir pendant bien des siècles sur tes vagues d'hiver, ô Moyle! Et cependant Érin dort encore, plongée dans les mêmes ténèbres; la pure lumière tarde encore à paraître!

» Quand cet astre du jour, se levant par degrés, échauffera-t-il notre île de paix et d'amour? Quand la douce cloche du ciel rappellera-t-elle mon âme aux plaines éthérées? »

CHANSON BACHIQUE.

Faisons circuler la coupe; laissons aux prétendus sages et aux fous raisonneurs les disputes de croyance : l'heure présente est une fleur trop fragile et trop belle pour être flétrie et souillée par la poussière des écoles. Votre verre peut être pourpre, le mien peut être bleu, mais lorsqu'ils sont remplis de la même li-

(17) Pour rendre cette histoire intelligible en chanson, il faudrait un beaucoup plus grand nombre de vers qu'il n'est permis d'en infliger à la fois à ses auditeurs. Il faut donc que le lecteur se contente d'apprendre que Fionnuala, fille de Lir, fut métamorphosée en cygne par quelque puissance surnaturelle, et condamnée à errer pendant plusieurs centaines d'années, sur certains lacs et certaines rivières d'Irlande, jusqu'à la venue du christianisme; le premier son de la cloche de la messe devait être le signal de sa délivrance. — J'ai trouvé cette gracieuse fiction parmi quelques traductions manuscrites de la langue irlandaise qui avaient été commencées sous la direction de l'amie éclairée de l'Irlande, la défunte comtesse de Moira.

queur brillante, l'insensé qui querelle sur leur différence de teintes ne mérite pas la joie qu'ils répandent dans l'âme.

Demanderai-je au brave soldat qui combat à mes côtés pour la cause du genre humain, si nos croyances s'accordent? Abandonnerai-je l'ami que j'ai apprécié, éprouvé, s'il ne s'agenouille pas au même autel que moi? M'enfuirai-je loin de la jeune hérétique qui captive mon âme, pour chercher ailleurs un baiser plus orthodoxe? Non! Périssent et les cœurs et les lois qui soumettent la valeur, la franchise et l'amour, à une semblable épreuve!

AUTREFOIS.

Qu'Érin se rappelle ses anciens jours, ces jours où ses fils infidèles ne l'avaient point encore trahie; où Malachi portait le collier d'or (18) qu'il arracha à l'orgueilleux conquérant de sa terre natale; où ses rois déployaient l'étendard vert, et conduisaient au danger les chevaliers de la Branche Rouge (19), avant que la brillante émeraude du monde occidental (2) fût enchâssée dans la couronne de l'étranger.

(18) « Ceci amena un combat entre Malachi (monarque d'Irlande au dixième siècle) et les Danois, dans lequel Malachi défit deux de leurs champions qu'il combattit de pied ferme et corps à corps. Il prit un collier d'or au cou d'un de ses adversaires, et emporta le sabre de l'autre, comme trophées de sa victoire. » (*Histoire d'Irlande* par Warner. Vol. I, liv. IX.)

(19) « Les ordres militaires de chevalerie furent établis de très-bonne heure en Irlande. Long-temps avant la naissance du Christ, nous trouvons, dans l'Ulster, un ordre de chevalerie héréditaire, appelé *Curaidhe na Craoibhe ruadh*, ou les Chevaliers de la Branche Rouge, d'après leur principale résidence dans Emania, attenante au palais des rois d'Ulster, nommée *Teagh na Craoibhe ruadh*, ou l'Académie de la Branche Rouge. Contigu à cet édifice, était un grand hôpital fondé pour les chevaliers et les soldats malades, appelé *Bron-Bhearg*, ou la Maison des Soldats affligés. » (*Introduction d'O'halloran*, etc. Partie Ire, chap. v.)

(20) L'Irlande, ainsi nommée à cause de ses prairies toujours vertes.

Le pêcheur qui s'égare sur les rives du Lough-Neagh (21) par une soirée froide et claire, voit briller à ses pieds, sous les vagues, les tours rondes des jours passés ; ainsi la mémoire, dans de sublimes rêves, ressaisit une lueur des jours qui ne sont plus, et cherche en soupirant, dans les ondes du temps, les gloires effacées qu'elles recouvrent !

PLEURERAS-TU ?

Quand celui qui t'adore (22) n'aura laissé derrière lui que le nom de sa faute et de ses douleurs, oh! dis, pleureras-tu s'ils ternissent la renommée d'une vie livrée pour toi ? Oui, pleure! et quel que soit l'arrêt de mes ennemis, tes larmes l'effaceront ; car le ciel m'est témoin que, coupable envers eux, je ne te fus que trop fidèle.

Idole des rêves de mon premier amour, chaque pensée de ma raison fut à toi : dans mon humble et dernière prière à l'Éternel, ton nom se mêlera au mien. Oh! bénis soient les amans, les amis, qui vivront pour voir tes jours de gloire ; mais après cette joie, la plus chère bénédiction que puisse accorder le ciel, c'est l'orgueil de mourir pour toi !

CROIS-MOI !

Ah! crois-moi, si tous ces charmes ravissans, que je contemple

(21) Il existait, au temps de Giraldns, une vieille tradition sur lo Longh-Neagh, qu'nn disait avoir été, dans l'nrigine, nne fontaine qui, par nne crue subite, avait innndé le pays, et, comme l'Atlantide de Platnn, englouti toute nne région. Il dit que, par nn temps clair, les pêcheurs mnntraient anx étrangers les hautes tnnrs ecclésiastiques ensevelies dans les eaux. — « Piscatores aqnæ illius turres ecclesiasticas, quæ more patriæ arctæ snnt et altæ, necnnn et rotnndæ, sub nndis manifestè, sereno tempore conspicinnt et extraneis transeuntibns reiqne causas admirantibns frequenter ostendunt. » (*Topogr. Hib.* Dist. II, chap. IX.)

(22) Ces vers font allusinn à nne histnire racontée dans un vienx manuscrit irlandais, qui est trop longue et trop triste pour être insérée ici.

si tendrement aujourd'hui, changeaient demain, et s'évanouissaient entre mes bras, comme les dons fugitifs des fées, tu serais encore adorée comme tu l'es à présent. Si jamais tes attraits doivent se flétrir, chaque désir de mon cœur s'enlacera plus ardent et plus tendre autour de la ruine chérie!

Tant que la jeunesse et la beauté te parent de leur éclat, lorsque tes joues n'ont pas encore été profanées par les pleurs, comment pourrais-tu connaître l'ardeur et la foi d'une âme à laquelle le temps ne te rendra que plus chère? Oh! le cœur qui a vraiment aimé jamais n'oublie, mais aime encore, fidèle jusqu'à la fin; comme la fleur du soleil tourne vers son dieu, quand il se couche, le même regard dont elle a salué son lever!

LE TRÈFLE D'ÉRIN ET L'OLIVIER D'ESPAGNE.

Sublime fut l'appel de la liberté, et glorieux l'instant du réveil, alors que, pleins de vie et de vengeance, les Espagnols secouèrent la chaîne du vainqueur. O liberté! que ton esprit ne se repose point avant d'avoir franchi, comme la brise salutaire, les vagues de l'Occident; prête la lumière de tes yeux à notre terre affligée. Quand tu ajoutes à ta guirlande l'olivier d'Espagne, oh! n'oublie pas le trèfle d'Érin!

Si la gloire de nos aïeux transmise avec leurs droits, prête au pays son charme, à la patrie ses délices; si la trahison est une blessure, et le soupçon une insulte, alors, ô fils de l'Ibérie! notre cause est la même.

Puisse un tombeau sans larmes et sans honneur attendre celui qui souhaiterait une mort plus noble et plus sainte que celle du guerrier qui exhale son dernier soupir dans le souffle de la victoire, pour le trèfle d'Érin et l'olivier d'Espagne!

Vous, Blakes, vous, O' Donnel, dont les pères abandonnèrent les vertes collines de leur jeunesse pour chercher parmi des

étrangers ce repos après lequel ils soupiraient en vain dans leur patrie, priez que la flamme magique que vous avez allumée puisse se faire encore sentir à Érin, aussi calme et aussi brillante; et pardonnez même à Albion, lorsque enfin repentante, elle tire, en rougissant, son glaive pour la cause trop long-temps méprisée de l'olivier d'Espagne et du trèfle d'Érin!

Que Dieu protége notre cause! Oh! elle ne peut manquer de prospérer, tant que le cœur du patriote battra pour son culte et pour la défense de ses droits. La douleur sanctifiera les martyrs qui succombent! La gloire désignera à la postérité le lieu où ils reposent, tandis que loin des tyrans, des lâches et des esclaves, le jeune Esprit de liberté ombragera leur tombeau de l'olivier d'Espagne et du trèfle d'Érin (23)!

LA HARPE DE TARA.

La harpe qui jadis versait l'harmonie dans les salles de Tara, aujourd'hui pend muette à ses murailles, comme si son âme avait fui : ainsi sommeille l'orgueil des anciens jours, ainsi le tressaillement de la gloire est passé, et les cœurs que faisait palpiter la louange ne battent plus pour elle.

La harpe de Tara ne retentit plus pour les chefs et les bril-

(23) Ce chant fut écrit au moment de la levée de troupes en Irlande, pour aller au secours des Espagnols insurgés, et après la défaite de l'armée de Napoléon à Baylen, en 1808. « L'Espagne dut tout-à-coup apparaître fière, noble, passionnée, puissante, telle qu'elle avait été aux jours de son âge héroïque.

« Quel emploi de force et de puissance allait devenir nécessaire pour dompter une nation qui venait de sentir sa force, et qui même se l'exagérait! et quel effet sur les autres nations! L'Angleterre délira de joie; l'Europe opprimée se tourna vers l'Espagne, et tous les peuples portèrent les yeux sur le point d'où jaillissait d'une façon si imprévue une lumière qui devait éclairer le monde.»

(FOY. *Histoire de la guerre de la Péninsule sous Napoléon*. Tome IV, liv. VI, pag. 113.)

lantes dames. La corde qui se rompt dans le silence de la nuit raconte seule cette histoire de ruine. Ainsi la liberté ne s'éveille plus que rarement, et le dernier sanglot d'un noble cœur qui se brise est le seul signe de vie qu'elle donne encore!

L'ESPRIT ET LA RICHESSE.

Buvons à celle qui long-temps éveilla les soupirs du poète, à la jeune fille qui donna aux chansons ce que l'or n'eût jamais pu payer. Oh! le cœur de la femme est réservé au seul ménestrel: touché par d'autres mains, ce doux instrument n'est pas moitié si mélodieux. — Buvons donc à celle qui long-temps éveilla les soupirs du poète, à la jeune fille qui donna aux chansons ce que l'or ne peut acheter!

A la porte de verre de la Beauté, jadis se rencontrèrent la Richesse et l'Esprit: «Qui entrera?» demandèrent-ils; elle répondit: «Le plus adroit.» A l'aide de sa clef d'or, la Richesse crut passer; mais elle fit de vains efforts, tandis que l'Esprit apporta un diamant qui lui ouvrit un brillant sentier! — Buvons donc à celle qui long-temps éveilla les soupirs du poète, à la jeune fille qui donna aux chansons ce que l'or ne peut jamais payer.

L'Amour qui cherche une demeure près des grandeurs, près des richesses, est comme le sombre gnome qui habite d'obscures mines d'or; mais l'amour du poète plane dans une plus haute région. Sa patrie est là-haut, quoique la femme le retienne ici-bas. — Buvons donc à celle qui long-temps éveilla les soupirs du poète, à la vierge qui donna aux chansons ce que l'or ne peut jamais payer.

ÉRIN ! O ÉRIN !

Semblable à la flamme étincelante qui, sur le saint autel de Kildare (24), a brûlé pendant des siècles de ténèbres et de tempêtes, le cœur que les douleurs ont oppressé en vain, leur survit, encore jeune et ardent. Ainsi, à travers les larmes d'une longue nuit d'esclavage, ton esprit, ô Érin! m'apparaît toujours brillant !

Les nations sont tombées, et tu vis encore ; ton soleil se lève quand les autres se couchent, et quoique le nuage de la servitude ait obscurci ton aurore, le midi de la liberté rayonnera encore pour toi.

Érin! ô Érin ! quoique long-temps dans l'ombre, ton étoile brillera quand les astres les plus orgueilleux pâliront.

Insensible à la pluie et au souffle du vent, le lis dort pendant les longues heures de l'hiver, jusqu'à ce que la main du printemps délie sa froide chaîne, et que le jour et la liberté raniment la jeune fleur.

Érin, ô Érin ! ton hiver est passé, et l'espérance qui lui a survécu refleurira !

(24) Le feu inextinguible de sainte Brigitte à Kildare, que mentionne Giraldus. « Apud Kildariam occurrit Ignis sanctæ Brigidæ, quem inextinguibilem vocant ; non quòd extingui non possit, sed quòd tam sollicitè moniales et sanctæ mulieres ignem, suppetente materiâ, fovent et nutriunt ut à tempore virginis per tot annorum curricula semper mansit inextinctus.» (*Girald. Camb. De mirabil. Dibern.* Dist. II. c. XXXIV.)

BALLADE.

Elle portait de rares et précieux joyaux (25). Elle tenait une baguette ornée d'un brillant anneau d'or; mais sa beauté, oh! elle surpassait ses joyaux étincelans et sa baguette d'un blanc de neige.

« Jouvencelle! ne crains-tu pas de t'égarer, ainsi belle et seule,
» en cette route déserte? Les fils d'Érin sont-ils donc si bons ou
» si glacés que l'or ni la femme ne les puissent tenter? »

— « Sire chevalier! je ne ressens aucune alarme; les fils d'Érin
» ne m'offenseront point; car, bien qu'ils aiment les belles et
» les bijoux dorés, sire chevalier, ils aiment davantage encore
» l'honneur et la vertu! »

Elle poursuivit sa route, et son sourire virginal la protégea et l'éclaira par toute l'île Verte. Bénie à jamais celle qui se confia tout entière à l'honneur et à l'orgueil d'Érin!

AVANT LA BATAILLE.

Par l'espérance qui bondit au-dedans de nous, précurseur du combat de demain; par ce soleil dont la lumière nous apportera les chaînes ou la liberté, la mort ou la vie,—oh! rappelons-nous

(25) Cette ballade est fondée sur l'anecdote suivante : « Le grand exemple de Brien et son excellente administration avaient inspiré au peuple de tels sentimens d'honneur, de vertu et de religion, qu'on en cite pour preuve le voyage qu'une jeune dame d'une grande beauté, ornée de pierreries et de vêtemens coûteux, entreprit de faire seule d'un bout à l'autre du royaume, n'ayant à la main qu'une baguette au haut de laquelle était un anneau de grand prix. Les lois et le gouvernement de ce monarque avaient fait une telle impression sur l'esprit de tout le peuple, qu'on n'attenta point à son honneur, et qu'on ne lui déroba ni ses joyaux, ni ses vêtemens. (*Histoire d'Irlande* par Warner, vol. I, liv. X.)

que l'existence ne peut avoir de charmes pour celui qui ne vit pas libre! Comme l'astre du jour disparaît sous les vagues, ainsi un héros descend au cercueil au milieu de la rosée de larmes des nations. Heureux celui dont le déclin est adouci par les sourires de la famille qui l'aident à descendre la pente des années; mais combien meurent plus glorieusement ceux qui ferment les yeux sur le sein de la Victoire!

Courbé sur les charbons mourans de son feu de garde, l'ennemi pâlit, tandis que son cœur lui rappelle le champ de bataille où fut obscurci l'éclat de sa gloire! Que jamais il ne rattache la chaîne dont nous nous affranchîmes alors! Écoutez!.. le cor des combats nous appelle! Oh! avant le retour du soir, puissions-nous faire circuler en triomphe cette coupe guerrière (26)! Plus d'un cœur qui maintenant bat vite, ce soir, froid et glacé, sommeillera pour jamais, et ne s'éveillera plus même au cri de la victoire; mais quel glorieux sommeil que celui du héros sur lequel pleurera l'univers étonné.

APRÈS LA BATAILLE.

La nuit s'abaissa sur le chemin des vainqueurs; l'éclair fit entrevoir la colline éloignée où ceux qui perdirent ce jour terrible s'assemblèrent épuisés et en petit nombre, mais encore intrépides! L'espoir du guerrier, l'ardeur du patriote, à jamais obscurci, à jamais traversé! Ah! qui dira ce qu'éprouvent les braves, quand tout est perdu, hors la vie et l'honneur!

La triste et dernière heure du rêve de la liberté, de la lutte du courage, s'écoula lentement, tandis que silencieux ils veil-

(26) « Le *Corna* irlandais n'était pas entièrement consacré à la guerre; dans les siècles d'héroïsme, nos ancêtres s'en servaient pour boire le *Meadh*; les chasseurs danois s'en servent encore aujourd'hui pour le même usage. » (*Walker.*)

laient, attendant que le premier rayon du matin brillât et leur prêtât sa lumière pour mourir !

Il est un monde où les âmes sont libres, où les tyrans ne corrompent pas les dons de la nature : si la mort n'est que l'entrée de ce monde brillant, oh ! qui voudrait vivre esclave en celui-ci ?

HÉLÈNE, OU LA DAME DE ROSNA (27).

Vous vous rappelez Hélène, l'orgueil de notre hameau. Douce et modeste, elle bénit son sort, quand William l'étranger la prit pour compagne, et l'amour embellit de sa lumière leur humble demeure. Ils voyagèrent ensemble dans la vie, battus des vents et

(27) Cette ballade fait allusion à l'histoire du comte d'Exeter. Marié jeune à une femme indigne de sa tendresse, il divorça, et se retira (n'ayant pas encore hérité du titre) dans une partie éloignée du Shropshire. Il s'établit, sous le nom de Jones, dans un village dont la situation champêtre et isolée lui avait plu. Confondu parmi les villageois, il prenait part à leurs jeux et soulageait leur misère. La vie qu'il menait, les bienfaits qu'il répandait sans qu'on sût d'où lui venait tant d'argent, et sans qu'on lui vît professer un état, firent naître cependant des soupçons et des doutes, et ce ne fut pas sans peine qu'il trouva à se loger et à vivre, comme il le désirait, chez quelque honnête fermier. Au bout de deux ans, il s'absenta, mais revint bientôt après ; ennuyé de la vie oisive qu'il menait, il acheta du terrain et fit bâtir une maison. Le fermier qui l'avait reçu à sa table avait une fille d'environ dix-sept ans, dont la fraîcheur et la beauté éclipsaient les belles de Londres. M. Cecil (depuis comte d'Exeter) découvrit que, malgré son humble destinée, cette jeune fille avait un cœur et un esprit dignes de briller au premier rang. Un jour que le père revenait de conduire la charrue, il lui demanda Sara en mariage. Le consentement ne fut accordé par les parens qu'après une mûre délibération, et sans qu'ils connussent leur gendre sous un autre nom que sous celui de Jones. Bientôt après le mariage, M. Cecil apprit la mort de son oncle le comte d'Exeter, dont il était héritier. Il partit aussitôt, emmenant sa femme avec lui. Arrivés dans le Northampton-Shire, aux environs de la belle terre patrimoniale qui lui appartenait, il demanda à sa compagne si le site et le château lui plaisaient : elle répondit que jamais elle n'avait rien vu de si beau et de si délicieux. Alors il la salua du titre de dame châtelaine. Transportée tout-à-coup de son village à la cour, l'aimable comtesse d'Exeter s'y fit respecter et aimer. Elle mourut en 1797. (*Note du traducteur.*)

des tempêtes. Enfin William dit tristement : « Allons chercher fortune en d'autres plaines. » Hélène soupira et quitta sa chaumière.

Ils errèrent fatigués sur des routes désertes; le cœur de la jeune femme était oppressé, lorsqu'à la fin d'un jour d'orage ils virent de loin les orgueilleuses tourelles d'un château s'élever au-dessus des arbres. « Ce soir, dit le jeune homme, nous demanderons là-bas un abri. Le vent est froid et l'heure est avancée. » Il sonna du cor de l'air d'un seigneur, et le portier s'inclina lorsqu'ils franchirent le seuil de la porte massive.

« Sois la bien venue, noble dame, s'écria le jeune époux; ce château t'appartient, ainsi que la sombre forêt. » Elle le crut insensé; mais il disait vrai. Hélène est dame de Rosna-Hall! Le lord de Rosna chérit tendrement celle dont William l'étranger gagna l'amour et la foi; et l'éclat du bonheur, sous ces lambris dorés, brille aussi pur que sous l'humble toit de chaume!

LE PAYSAN IRLANDAIS A SA MAITRESSE (28).

A travers les douleurs, à travers les dangers, ton sourire a égayé ma route et a couvert des fleurs de l'espérance les épines qui m'entouraient. Plus notre sort était sombre, plus notre pur amour brillait d'un vif éclat. Bientôt la honte se convertit en gloire et la crainte en audace. Esclave que j'étais, dans tes bras je me sentais libre, et mon âme bénit jusqu'aux douleurs qui t'ont fait me chérir davantage.

Ta rivale était honorée lorsque l'on t'abreuvait d'insultes et de mépris; tu portais une couronne de ronces, tandis que l'or

(28) Quoiqu'il soit difficile de se méprendre sur ce personnage allégorique, nous croyons devoir prévenir le lecteur que c'est de l'Irlande qu'il s'agit.

(Note du traducteur.)

parait son front; elle m'appelait dans ses temples, quand tu pleurais cachée dans tes cavernes! Ses amis étaient tous puissans : les tiens, hélas! étaient esclaves! cependant j'aimerais mieux reposer à tes pieds, dans la tombe, que de m'unir à celle que je hais, ou de te ravir une seule de mes pensées!

Ils te calomnient indignement ceux qui disent que tes vœux sont fragiles. Si tu avais été infidèle, tes joues ne seraient pas si pâles! Ils disent aussi que tu as porté si long-temps ces chaînes flétrissantes, qu'elles ont laissé sur ton cœur leur servile et profonde empreinte. Oh! ne les croyez pas! Aucune chaîne ne put dompter cette âme ardente. Où brille ton esprit, là brille aussi la liberté (29)!

SUR LA MUSIQUE.

Lorsqu'à travers la vie nous errons malheureux, pleurant tout ce qui faisait chérir l'existence, si quelque air, aimé aux jours de notre jeunesse, vient à frapper notre oreille, oh! avec quelle joie nous recueillons les accords qui éveillent des pensées depuis long-temps assoupies, et qui rappellent les sourires d'autrefois dans des yeux ternis par les pleurs!

Le souffle bienfaisant des chants entendus jadis à des heures plus heureuses est semblable au zéphyr qui glisse en soupirant sur les fleurs orientales. Imprégnée de parfums la brise soupire encore, quoique les fleurs soient fanées et sans vie : ainsi quand le rêve du plaisir est passé, son doux souvenir revit dans le souffle de la musique!

O divine musique! le langage impuissant et faible se retire devant ta magie! Pourquoi le sentiment parlerait-il jamais,

(29) « Où est l'esprit du Seigneur, là est aussi la liberté. » (Saint Paul, *Épître aux Corinthiens*, III, 17.)

quand tu peux seule exhaler toute l'âme? Les paroles séduisantes de l'amitié peuvent feindre; celles de l'amour sont encore plus perfides! Ah! il n'est que le doux accent de la musique qui puisse doucement charmer sans jamais trahir!

L'ORIGINE DE LA HARPE.

On croit que cette harpe, que j'éveille maintenant pour toi, était jadis une Sirène qui chantait sous la mer, et qui souvent au soir traversait les vagues brillantes pour venir sur le vert rivage à la rencontre du bien-aimé !

Mais elle aimait en vain; il la laissa pleurer et baigner de ses larmes toute la nuit ses longues tresses, jusqu'à ce que le ciel, prenant pitié d'un amour si tendre et si vrai, métamorphosa en cette douce harpe la vierge des mers!

Son beau sein s'éleva comme auparavant, ses joues sourirent encore de même, son corps se courba gracieusement; ses cheveux, distillant des pleurs de chaque brillante boucle, recouvrirent ses bras de neige, et devinrent des cordes d'or (30).

De là vient que cette douce harpe a long-temps mêlé le langage de l'amour au triste accent de la douleur, jusqu'à ce que les séparant tu aies enseigné à ses chants à n'être qu'amour auprès de toi, et que douleur quand tu me quittes!

(30) L'idée première de ce chant fut suggérée à l'auteur par un dessin fort ingénieux, placé en tête d'une ode sur sainte Cécile, publiée il y a quelques années par M. Hudson, de Dublin.

NOCTURNE.

Ne t'enfuis pas encore! c'est l'heure où le plaisir, pareil à la fleur de minuit, qui dédaigne la lumière trop vulgaire du jour, commence à s'épanouir pour les fils de la nuit et les vierges qui aiment la rêveuse clarté de la lune! La beauté et la lune ne furent créées que pour orner ces heures d'ombre et de mystère : c'est alors que leurs attractions douces et puissantes font enfler les ondes et déborder les coupes!

Demeure! oh! demeure! La joie tresse si rarement des liens comme ceux de ce soir, que ce serait pitié de les briser si tôt!

Ne t'enfuis pas encore! la fontaine qui jaillissait, aux temps antiques, sous les ombrages d'Ammon (31), quoiqu'elle coulât fraîche et glacée pendant le jour, commençait à brûler, semblable aux âmes joyeuses, quand la nuit approchait. Comme elle, le cœur et les regards de la femme, aussi froids à midi que les ruisseaux d'hiver, ne se rallument que lorsque le retour de la nuit ramène l'heure du feu sacré.

Oh! demeure! oh! demeure! Le matin trouva-t-il jamais ouverts des yeux aussi brillans que ceux qui étincellent ici?

CHANT NATIONAL.

Pleurez, pleurez! l'heure est passée; vos rêves d'orgueil se sont évanouis; la fatale chaîne est rivée de nouveau, et vous n'êtes plus des hommes!

En vain le cœur du héros a saigné; la voix du sage a retenti

(31) Solis Fons, près du temple d'Ammon.

en vain. O liberté! une fois ta flamme éteinte, elle ne se rallume jamais!

Pleurez!... peut-être dans les jours à venir ils apprendront à chérir votre nom : plus d'une action s'éveillera rayonnante de gloire, qui a long-temps dormi dans le mépris! Et lorsqu'ils parcourront l'île désolée où reposent enfin le seigneur et l'esclave, surpris, ils demanderont comment des mains si viles purent dompter des cœurs si braves?

« Ce fut le sort, diront-ils; un destin capricieux trama votre discorde : tandis que vos tyrans s'unissaient dans leur haine, jamais l'amour ne vous unit! Les cœurs qui devaient s'enlacer divorcèrent; l'homme profana les dons de Dieu, jusqu'à ce qu'on en vit maudire l'autel, où à genoux d'autres imploraient les cieux! »

MES ADIEUX A MA HARPE.

Chère harpe de ma patrie! je t'ai trouvée dans les ténèbres; la froide chaîne du silence (32) pesait depuis long-temps sur toi; plein d'orgueil, je te saisis, ô harpe chérie de mon île natale! Je brisai tes liens, je te rendis à la lumière, à la liberté et aux chants! Les brûlans lais d'amour, les accens légers du bonheur, éveillèrent tes plus tendres, tes plus vifs frémissemens;

(32) Dans le chant séditieux mais beau, qui commence ainsi : « Quand Érin se leva pour la première fois, » il y a, si je ne me trompe, ce vers-ci :

« La sombre *chaîne du silence* fut jetée sur l'abîme. »

La chaîne du silence était une figure de rhétorique fort en usage chez les anciens Irlandais. Walker dit :

« Une célèbre dispute s'éleva sur la préséance entre Finn et Gaul, près du palais de Finn à Almhaim ; les bardes spectateurs, désirant faire cesser les hostilités, secouèrent la chaîne du silence, et s'élancèrent au milieu des combattans. » Voyez aussi l'*Ode à Gaul, fils de Morni*, dans les *Reliques de la poésie irlandaise*, publiées par miss Brook.

mais tu as si souvent répété le profond soupir de la douleur, qu'il t'échappe encore au milieu de ta joie.

Chère harpe de ma patrie! adieu à tes accords! ce doux chant sera le dernier que tes cordes accompagneront. Va, dors! que le soleil de la gloire brille sur ton sommeil, jusqu'à l'heure où une main plus digne t'éveillera de nouveau. Si le cœur du patriote, du guerrier, de l'amant, a palpité en écoutant nos chansons, la gloire en est à toi; je n'étais que la brise qui te caressait en passant; comme elle j'éveillais des sons dont la douceur sauvage et inconnue n'appartient qu'à toi seule!

ENCORE UNE FOIS.

Harpe chérie! j'éveille encore une fois tes doux accords si long-temps assoupis; à nos derniers adieux je t'ai baignée de larmes, et mes pleurs t'accueillent aujourd'hui. Aucune lueur de joie n'a brillé sur toi; mais semblable à ces harpes dont les accens célestes ont raconté un esclavage aussi sombre que le tien, tu es restée suspendue aux longs rameaux du saule.

Et cependant, depuis que tes cordes ont vibré pour la dernière fois, une heure de paix, de triomphe a sonné; plus d'un cœur généreux a bondi d'espérances, maintenant ensevelies dans la honte. Alors même, quand la Paix, planant sur la terre et la mer, chantait son hymne d'allégresse, quoiqu'elle apportât à d'autres la joie et l'espérance, elle n'apportait pour toi que de nouvelles larmes!

Qui peut donc demander les accens du plaisir à tes cordes plaintives, ô ma harpe! Hélas! le chant joyeux et matinal de l'alouette résonnerait aussi mal au déclin du cygne! Comment, moi qui t'aime, qui te bénis, invoquerais-je ton souffle pour des chants de liberté, quand les guirlandes même dont je te pare sont tristement mélangées de chaînes et de fleurs!

Mais reprenons courage ! Si tu contiens encore un souffle de joie, — oh! exhale-le pour moi! montre au monde étonné combien ta musique peut encore être douce, malgré tes fers et ta douleur : avec quelle mélodie, au milieu des ténèbres qui t'environnent, tu peux encore t'éveiller au frisson du plaisir, semblable à la statue brisée de Memnon, qui, du sein des ruines, fait entendre de doux et harmonieux accens (33) !

LE JOUR DE NAISSANCE DU PRINCE DE GALLES (34).

Quoique nos douleurs soient profondes, aujourd'hui nous les oublierons ; le sourire brillera à travers nos larmes, comme un rayon de soleil brille à travers la pluie. Il n'y eut jamais de cœurs, si nos souverains le voulaient, plus formés que les nôtres pour la reconnaissance et le bonheur !

Mais juste au moment où notre chaîne a cessé de nous peser, quand l'espérance l'orne de fleurs, alors un nouveau lien vient accabler notre âme ! Oh! la joie que nous goûtons, semblable à la lumière des pôles, est un éclair au milieu des ténèbres, trop brillant pour durer. Mais quand ce serait la dernière et faible étincelle du feu de notre âme, rallumons-la pour fêter notre prince !

Honte au vil courtisan qui ose nous nommer parjures ! terribles à nos ennemis, nos amis nous trouvent fidèles; et le plus noble tribut offert à une tête royale est l'amour d'un cœur qui aime aussi la liberté. Tandis que les lâches qui ternissent notre

(33) « Dimidio magicæ resonant ubi Memnone chordæ,
» Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis. »
(*Juvénal.*)

(34) Cette chanson fut composée pour une fête donnée en l'honneur de la naissance du prince de Galles, alors régent, par le major Bryan, en 1810, à sa maison de campagne dans le comté de Kilkenny en Irlande.

gloire, qui nous ravissent nos droits, fuiront épouvantés loin du feu des batailles, le vert étendard s'avancera le premier. Oh! je répondrais de notre foi sur ma vie! Appelés au combat, à l'heure même, nous bannirions nos souvenirs amers, pour montrer ce que peut le bras de l'antique Érin, armé contre l'ennemi, le jour consacré au prince.

Il aime l'Ile Verte, et son amour est gravé dans des cœurs qui ont trop souffert pour oublier. Oui, notre espoir sera couronné, notre amour aura sa récompense; Érin reverra des jours purs et brillans!

Le diamant se brise sous des coups répétés, mais rien ne peut obscurcir ses rayons : chaque parcelle répand jusqu'à la fin sa vive lumière; de même, Érin, ma patrie, quoique brisée par la douleur, il y a en toi un éclat qui ne passera pas, un courage qui rayonne dans chaque débris, et qui sourit à tes peines en ce jour glorieux!

LE PREMIER RÊVE D'AMOUR.

Oh! les jours sont passés où la beauté brillante enlaça mon cœur de ses chaînes, quand le rêve de la vie, depuis l'aurore jusqu'à la nuit, était l'amour, toujours l'amour! Une nouvelle espérance peut fleurir, de nouveaux jours viendront peut-être, éclairés de rayons et plus doux et plus calmes, mais il n'est rien dans la vie qui soit moitié si doux que le premier rêve d'amour!

Le Barde peut s'élever à une gloire plus pure quand le feu de la jeunesse est passé; il peut arracher un sourire au sage qui s'armait contre lui de rigueur : mais jamais, au midi de sa gloire, il n'éprouvera une joie si douce que celle qu'il goûta lorsqu'il chanta pour la première fois à sa belle son ardente flamme, et qu'il la vit rougir au nom chéri si souvent répété!

Oh l'image révérée qu'un premier amour a gravée dans nos

cœurs, ne s'efface jamais : elle plane sans cesse au-dessus du seul point resté vert dans les déserts du souvenir! C'est un parfum évanoui aussitôt que répandu; le rêve ailé du matin de la vie! c'est une lumière qui ne peut plus briller sur le cours lent et monotone des jours!

UNE PENSÉE CACHÉE.

Comme un rayon de soleil peut faire étinceler de mille feux la surface des eaux, tandis qu'au-dessous les flots coulent froids et sombres, ainsi le sourire rayonnant du plaisir peut colorer les traits, quoique le cœur glacé court tristement à sa ruine.

Il est un fatal souvenir, un chagrin qui projette son ombre pâlissante sur nos joies et sur nos douleurs, auquel la vie ne peut apporter ni plus d'éclat ni plus de ténèbres, pour lequel la joie n'a point de baume et l'affliction point d'aiguillon!

Oh! cette pensée demeure au sein des jouissances, comme une branche morte et nue au milieu des jours brillans de l'été. Les rayons du soleil vivifiant se jouent vainement autour d'elle; elle peut sourire à la lumière, mais jamais plus elle ne reverdira!

LE PASSÉ.

Oh! qui nous rendra les glaives des anciens jours? qui nous rendra les hommes qui les portaient? Armés pour la justice, ils se levaient sublimes, et les tyrans rampaient devant eux! Purs alors, les cours n'avaient pas enchaîné leur courage; ils ne cherchaient d'autres honneurs que ceux de la vertu. Oh! qui nous rendra les glaives des anciens jours! etc.

Qui nous rendra les rois qui florissaient alors, la pompe qui les couronnait, lorsque les cœurs et les bras d'hommes libres étaient leur unique rempart? Confié à des âmes loyales, le trône s'entourait d'un cercle d'amour que la trahison n'osait franchir. Oh! qui nous rendra les rois qui florissaient alors! etc.

LE CRÉPUSCULE.

Combien je chéris l'heure où s'éteint la clarté du jour, où les rayons du soleil se fondent dans la mer silencieuse! c'est alors que s'élèvent les doux rêves des jours passés, alors le souvenir exhale vers toi son soupir du soir!

Tandis que je contemple les sillons de lumière qui ondulent sur les flots, vers l'Occident en feu, je brûle de suivre ce sentier d'or et de rayons, qui doit conduire à quelque île bénie.

LA BELLE KATHLEEN, BALLADE (35).

Près de ce lac dont le sombre rivage n'a jamais répété le chant de l'alouette (36), où la roche escarpée est suspendue dans l'air, saint Kevin, jeune alors, vint chercher le sommeil. « Ici du moins, se dit-il avec calme, aucune femme ne troublera mon repos. » Ah! le bon saint connaissait peu ce sexe rusé et tout ce qu'il peut entreprendre.

Il fuyait les yeux de Kathleen, ces yeux d'un bleu qui n'était

(35) Cette ballade est fondée sur une des nombreuses histoires qu'on raconte de saint Kevin, dont on montre encore la couche creusée dans le rocher à Glendalough, un des sites les plus sauvages et les plus romantiques du comté de Wicklow.

(36) Il existe sur ce lac plusieurs autres traditions curieuses qui se trouvent dans Giraldus, Colgan, etc.

rien moins que céleste! elle l'avait aimé tendrement et longtemps, désirant qu'il fût tout à elle, sans penser faire mal. En quelque lieu que le saint pût s'enfuir, il entendait bientôt approcher son pas léger; soit qu'il se dirigeât vers l'orient ou vers l'occident, les yeux de Kathleen brillaient toujours devant lui.

Couché sur la roche escarpée, il dort enfin paisiblement, rêvant des cieux, et sûr que là, du moins, les sourires d'une femme ne le poursuivront pas. Mais ni le ciel ni la terre ne sont affranchis du pouvoir de la femme qui aime. A ce moment-là même, tandis que, tranquille, il sommeille, Kathleen pleure courbée sur lui.

Intrépide, elle a suivi ses pas jusqu'à ce lieu sauvage et désolé, et lorsque le matin vint frapper ses regards, il rencontra aussi les doux yeux de Kathleen. Ah! ces saints ont un cœur trop cruel! furieux, de sa couche il se lève, et d'un choc impétueux la précipite du haut de la roche recourbée.

Glendalough! tes sombres vagues furent le tombeau de la belle Kathleen; bientôt le saint (hélas! trop tard) comprit son amour, et gémit sur son sort. « Le ciel, dit-il, fasse paix à son âme! » Comme il parlait, une douce musique sortit du sein du lac, et l'on vit une ombre souriante glisser sur l'onde fatale!

CHANT SACRÉ (37).

O Dieu, vie et lumière de ce monde merveilleux! l'éclat du jour, le sourire des nuits, sont tes émanations. De quelque côté que nous tournions nos regards, partout tes gloires étincellent : tout ce qui est beau et brillant vient de toi!

(37) «Le jour est à toi; la nuit aussi est à toi : tu as préparé la lumière et le soleil.

» Tu as posé toutes les limites de la terre; tu as fait l'hiver et l'été.» (*Psaume* LXXIV, 16, 17.)

Quand le jour lance un rayon d'adieu entre les nuages du soir, au milieu desquels il aime à s'arrêter, lorsque nous croyons presque entrevoir le ciel à travers ces portiques dorés; les teintes si douces, si radieuses, qui marquent le déclin du soleil, émanent de toi, Seigneur!

Quand la nuit aux ailes noires et parsemées d'étoiles obscurcit la terre et les cieux, semblable au bel oiseau dont le sombre plumage étincelle d'yeux innombrables, cette sainte obscurité, ces feux divins, imposans, infinis, émanent de toi, ô Seigneur!

Quand le printemps, toujours jeune, exhale autour de nous ses parfums, ton esprit échauffe ses soupirs embaumés; et chaque fleur qui couronne l'été naît sous ton œil lumineux. De quelque côté que nous tournions nos regards, partout tes gloires étincellent; tout ce qui est beau et brillant émane de toi!

CHANT SACRÉ.

Ton trône est tombé, ô Israël! Le silence règne sur tes plaines; tes demeures sont désertes, tes enfans pleurent dans les chaînes. Où est la manne qui te nourrissait sur les rivages stériles d'Etham? Le feu du ciel qui te guidait n'éclaire plus ton sentier solitaire.

Seigneur! tu aimais Jérusalem; jadis elle était toute à toi, son amour était ton plus bel héritage (38), sa puissance, le trône de ta gloire (39), jusqu'au moment où l'esprit du mal vint flétrir ton vert olivier (40), et où les autels de Salem s'allumèrent pour d'autres dieux!

(38) « J'ai laissé mon héritage; j'ai livré la bien-aimée de mon âme entre les mains de ses ennemis. » (*Jérémie*, XII, 7.)

(39) « Ne dégrade pas le trône de ta gloire. » (*Jérémie*, XIV, 21.)

(40) « Le Seigneur te nomma son vert olivier, beau, et couvert de fruits, etc. » (*Jérémie*, XI, 16.)

Alors s'éclipsa l'étoile de Solyme; alors s'évanouirent ses jours de gloire, comme la bruyère du désert que le vent déchaîné arrache et disperse (41). Les bocages que parcouraient jadis les puissans de la terre sont silencieux et dévastés. Elles sont englouties ces tours coupables où Baal régnait comme Dieu !

« Allez, ô conquérans, dit le Seigneur! Baignez vos glaives dans son sang, et rasez ses remparts (42) que le Seigneur ne défend plus ! Que les filles désolées de Sion foulent aux pieds les ossemens de leurs pères, et que la vallée de carnage d'Hinnom (43) ne puisse recéler tous les morts!

LE DÉPART.

Quoique je voie disparaître avec douleur le rivage lumineux d'Érin, cependant, auprès de toi, je retrouverai partout l'île Verte.

Dans l'exil, ton sein sera ma patrie, tes yeux mon ciel en quelque lieu que nous errions.

Je fuirai avec mon bien-aimé dans quelque sombre désert, sur la froide falaise où l'œil de l'étranger ne nous épiera plus, et l'ouragan furieux me semblera moins redoutable que l'ennemi courroucé que nous laissons derrière nous.

Je contemplerai la chevelure dorée qui couronne ton front gracieux, et penchée sur ta douce harpe, je l'entendrai exhaler

(41) « Il sera semblable à la bruyère du désert.» (*Jérémie*, XII, 6.)

(42) « Renversez ses remparts, que le Seigneur n'éleva pas.» (*Jérémie*, V, 10.)

(43) « Les jours approchent, dit le Seigneur, où elle ne sera plus nommée Tophet, ou la vallée du fils d'Hinnom, mais la vallée de Carnage, car ils y entasseront leurs morts jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus y trouver de place.» (*Jérémie*, VII, 32.)

ses sauvages accords, sans plus craindre que le Saxon au cœur glacé n'arrache une corde à ta harpe, une boucle à tes cheveux (44).

AUX GLORIEUX MORTS.

Que de fois la Benshee (45) a crié! que de fois la mort a détaché les liens brillans que la gloire formait, et les doux nœuds qu'entrelaçait l'amour! Paix à l'âme énergique qui dort! paix aux yeux fidèles qui pleurent! Puissent les belles et les braves soupirer long-temps sur la tombe des héros!

Le sort nous a fait naître en des jours ténébreux (46); les étoiles s'éteignent l'une après l'autre. Chaque nom brillant qui répandait son éclat sur notre terre, a fui. Amers sont les pleurs de celui qui gémit sur des espérances et des joies qui ne renaîtront plus; mais les larmes qui coulent sur la tombe du héros brillent de gloire et d'immortalité!

Tous nos phares sont éteints. Tu es tombé, héros des cent

(44) « Dans la vingt-huitième année du règne de Henri VIII, parut un édit sur les habitudes et sur le costume national des Irlandais, par lequel il était défendu à ces derniers d'être rasés ou tondus au-dessus des oreilles, de porter des *glibbes* ou *coulins* (longues tresses) sur leurs têtes, et de laisser croître, sur la lèvre supérieure, un bouquet de barbe appelé *crommeal*. Un de nos bardes composa un chant à cette occasion, dans lequel une vierge irlandaise donne la préférence à son cher *Coulin* (jeune homme aux tresses flottantes), sur tous les étrangers (les Anglais), et sur ceux qui adoptent le costume de ces derniers. L'air de ce chant est seul parvenu jusqu'à nous; il est universellement admiré. » (*Mémoires historiques des bardes irlandais*, par Walker, pag. 134.) — M. Walker nous apprend aussi que, vers le même temps, on prit des mesures très-sévères contre les ménestrels irlandais.

(45) Nom qu'on donne en Irlande à un esprit qui crie pour annoncer les malheurs et la mort, et dont la voix effrayante se mêle au vent d'orage ou à l'ouragan.

(46) J'ai voulu faire allusion dans ce passage à cette triste et funeste fatalité qui a enlevé à l'Angleterre tant de grands hommes, d'hommes généreux, au moment même où elle avait le plus grand besoin de talent et d'intégrité.

combats (47) ! Et toi aussi, toi dont les lèvres brûlantes proclamaient la vérité, la paix, la liberté (48) ! Tous sont muets ! mais tant que la valeur brillera, tant que la douce miséricorde repoussera la guerre, Érin redira avec orgueil comment ils ont vécu et comment ils moururent !

A UNE JEUNE FILLE.

Quand je vois ces yeux sourians, pleins d'espérance, de joie et de lumière, comme si aucun nuage ne pouvait obscurcir un ciel si brillant et si pur, je soupire en pensant avec quelle vitesse la douleur peut ternir tous ces rayons, et faire presque oublier à ce cœur si gai, si heureux maintenant, qu'il ait jamais connu la joie.

Car le temps viendra avec tous ses désenchantemens, les espérances trompées, les amis ingrats, et l'amour, qui laisse partout sur son passage un cœur ou glacé ou brûlant!

Et la jeunesse, pure comme la neige que la pluie des tempêtes n'a point encore souillée, une fois qu'elle a versé les pleurs de la passion, ne reprend plus son éclat printanier!

(47) Ce titre, qui a souvent été donné par d'autres que moi à lord Nelson, est celui d'un héros irlandais, célébré dans un poème d'O'Guive, barde d'O'Nial, qui est cité dans une *Description philosophique du sud de l'Irlande*, pag. 433. « Connor, des cent combats, dors dans ta tombe couverte de gazon, et n'insulte pas à nos défaites par tes victoires ! »

(48) Fox, « Ultimus Romanorum. »

L'ISOLEMENT.

Souvent, pendant le calme de la nuit, avant que le sommeil ait enchaîné mes sens, la mémoire ramène autour de moi la lumière des jours passés, les sourires, les pleurs de l'adolescence, les mots d'amour, si chers alors, les yeux qui brillaient, maintenant ternis ou fermés, les cœurs joyeux qui ne palpitent plus!

Ainsi, pendant la nuit paisible, avant que le sommeil ait enchaîné mes sens, le triste souvenir évoque les clartés des jours écoulés.

Quand je me rappelle tous les amis que j'ai vus tomber autour de moi, comme les feuilles dans le brouillard d'automne, il me semble parcourir seul la salle déserte des banquets : les flambeaux sont éteints, les guirlandes sont flétries, tous les convives ont disparu, tous, excepté moi seul!

Ainsi, pendant la nuit paisible, avant que le sommeil se soit appesanti sur moi, le triste souvenir évoque les pâles lueurs des jours qui ne sont plus!

CHANT SACRÉ.

Ne viens pas, ô Seigneur, vêtu des vêtemens éclatans que tu portais sur le mont sacré, au jour de ta colère.; viens, voilé de ces ombres profondes et imposantes que la tendre miséricorde étend sur tes traits de feu!

Seigneur, tu te rappelles la nuit où ton peuple (49) faisait face à

(49) Elle parut entre le camp des Égyptiens et le camp d'Israël; c'était pour les premiers une nuée ténébreuse ; mais la nuit elle prêtait sa lumière aux Israélites. (*Exode*, XVI, 20.) L'application que j'ai faite de ce passage est empruntée à quelque écrivain dont je suis assez ingrat pour avoir oublié le nom.

l'ennemi sur les bords de la mer Rouge; ta colonne lumineuse annonçait à l'Égypte la mort et la désolation, tandis qu'Israël se réjouissait, pendant la nuit, au feu de ses rayons!

Ainsi, quand les nuages redoutables de ta colère épouvantent le monde, cache-nous, dans ta miséricorde, ta face menaçante.

Et tandis qu'oppressés de terreur, les coupables te contemplent, tourne vers nous la douce lumière de ton amour!

LE SOIR DE LA VIE.

Le soleil du matin brillait d'un vif éclat; je vis de la plage une barque légère se balancer mollement sur les eaux. Je revins, quand le soleil pâlissant s'éloignait de la rive; la barque était encore là, mais les vagues s'étaient enfuies.

Ah! tel est le sort des premières promesses de la vie. Les flots passagers de la joie nous soutiennent un instant et puis nous abandonnent. Chaque vague qui, le matin, nous portait sur sa crête brillante, se retire quand vient le soir, nous laissant seuls sur le rivage désert.

Ne me parlez jamais de l'éclat doux et serein qui orne le déclin de nos jours, du calme de la nuit. Rendez-moi, rendez-moi la vive fraîcheur du matin! ses nuages et ses pleurs valent mieux que la plus belle lumière du soir.

Oh! qui n'accueillerait le retour de ce temps où la passion éveilla une nouvelle vie dans tout notre être, où l'âme, semblable au bois qui devient précieux en brûlant, exhala tous ses parfums dans les feux délicieux de l'amour!

CHANT SACRÉ DE MIRIAM.

Et Miriam, la prophétesse, sœur d'Aaron, prit à la main un tambourin; et toutes les femmes la suivirent en dansant au son des instrumens. (*Exode*, xv, 20.)

Que le tambourin sonore retentisse sur la sombre mer de l'Égypte! Jéhovah triomphe, son peuple est libre! Chantez, car l'orgueil du tyran est brisé : ses chars, ses cavaliers, si beaux et si vaillans, en vain ils se vantaient! Le Seigneur a parlé, et les chars et les cavaliers ont disparu sous la vague écumante!

Que le tambourin sonore retentisse sur la sombre mer de l'Égypte! Jéhovah triomphe, son peuple est libre!

Gloire au roi des armées, gloire au Seigneur! Sa parole était notre flèche, et son souffle notre glaive!

Qui retournera vers l'Égypte conter le sort de ceux qu'elle envoya dans son orgueil superbe? Le Seigneur a baissé les yeux du haut de la colonne étincelante (50), et des milliers de braves ont péri sous les flots!

Que le tambourin sonore retentisse sur la sombre mer de l'Égypte! Jéhovah triomphe, son peuple est libre!

IL N'EST RIEN DE VRAI QUE LE CIEL.

Ce monde entier n'est qu'une ombre fugitive, donnée à l'homme pour lui faire illusion; les sourires de la joie, les larmes de la douleur sont de faux semblans, qui trompeurs brillent, et trompeurs s'écoulent. Il n'est rien de vrai que le Ciel!

(50) « Et il arriva que, pendant la garde du matin, le Seigneur ayant regardé le camp des Égyptiens au travers de la colonne de feu et de nuée, mit le trouble dans l'armee des Égyptiens. » (*Exode*, xiv, 24.)

L'éclat des ailes de la Gloire est faux et passager, comme les teintes pâlissantes du soir ; les fleurs de l'amour, de l'espérance, de la beauté, s'épanouissent pour la tombe. Il n'est rien de brillant que le Ciel !

Pauvres voyageurs d'un jour orageux, nous sommes chassés de vague en vague, et l'éclair de l'imagination, la lumière de la raison, ne font que nous montrer les dangers de la route. Il n'est rien de calme que le Ciel !

CHANT DE MORT.

Ne pleurez pas ceux que le voile de la tombe a dérobés à nos yeux, au matin heureux de la vie, avant que le péché eût flétri la fraîcheur et la jeunesse de l'âme, avant que la terre eût profané ce qui était né pour les cieux. La mort tarit cette belle onde avant que la douleur l'eût souillée : elle fut glacée dans tout l'éclat de son cours. Elle dort jusqu'à ce qu'un soleil céleste fonde ses froides chaînes, et la rende à l'Éden, où d'abord elle prit sa source ! Ne pleurez pas, etc.

Ne pleurez pas la jeune épouse de la vallée (51), de nos belles la plus aimable et la plus folâtre, bien que perdue pour nous ! Avant que l'éclat printanier de la vie eût eu le temps de pâlir, lorsque les fleurs fraîches écloses de la guirlande d'amour ornaient encore son front, la jeune fiancée s'enfuit de ce monde ténébreux, dont

(51) Ce second couplet, que je composai long-temps après le premier, fait allusion au sort de la belle et aimable fille du colonel Bainbridge, qui fut mariée dans l'église d'Ashbourne, le 31 octobre 1815, et qui mourut peu de semaines après ; le son de la cloche qui célébrait son mariage retentissait encore à nos oreilles lorsque nous entendîmes sonner son glas funèbre. Pendant son dernier accès de délire, elle chanta plusieurs hymnes, d'une voix plus pure et plus douce que de coutume, et quelques-uns des chants sacrés de cette collection, entre autres celui-ci : « Il n'est rien de brillant que le ciel ! »

elle ne connaissait que les jours de soleil; et les hymnes que d'une voix si douce elle murmurait en mourant, furent répétés dans les cieux par des lèvres aussi pures que les siennes!

Ne pleurez pas sur elle... Au printemps de la vie, elle s'envola vers cette terre où l'âme déploie enfin ses ailes; et maintenant, comme l'étoile qui habite au-delà des froides rosées du soir, radieuse, elle contemple d'en-haut les pleurs que nous versons.

L'ÉPITAPHE.

Oh! ne murmurez pas son nom... qu'il repose dans l'ombre où froids et sans honneurs ses restes furent ensevelis! Tristes, mornes et silencieux, comme la rosée des nuits, sont les pleurs que nous versons sur l'herbe qui recouvre sa tête!

Mais la rosée, bien qu'elle tombe en silence, fera reverdir la fosse où il dort, et nos larmes, quoiqu'en secret elles coulent, garderont sa mémoire vivante dans nos cœurs!

LE BOSQUET D'ÉVELINE.

Oui! pleurez l'heure où le seigneur de la vallée s'achemina, le cœur plein de faux sermens, vers la retraite chérie d'Éveline. Cette nuit, la lune déroba sa lumière aux cieux, gémissant derrière la nue sur la honte de la jeune fille. Les nuages ont passé, et la chaste et froide lune a de nouveau illuminé le ciel de sa clarté virginale, mais personne ne verra le jour où passeront les nuages qui, à cette heure fatale, ont terni le brillant renom d'Éveline.

La neige blanche couvrait l'étroit sentier que suivait sur la

lande déserte le seigneur du vallon, et plus d'une profonde empreinte permettait de suivre sa trace jusqu'à la porte de la vierge. Le premier rayon de soleil eut bientôt fondu et la neige et la trace de l'infidèle; mais il n'y a que la lumière d'en-haut qui puisse effacer la tache faite à la blanche renommée de la belle Éveline.

A SA MÉMOIRE.

Ce ne sont point les larmes versées à cette heure où la froide terre vient d'être jetée sur lui, qui peuvent dire combien l'âme qui s'est enfuie nous était chère, combien nous la pleurons au profond de nos cœurs! ce sont les pleurs de tous les jours pendant une longue vie que sa mort a plongée dans le deuil; c'est le triste souvenir, précieusement conservé, quand de moindres douleurs se sont effacées!

Oui! c'est ainsi que nous le pleurerons! La lumière de sa mémoire brillera dans nos cœurs et les purifiera; la vertu nous semblera plus belle, la vérité plus éclatante, en songeant qu'il n'a vécu que pour les aimer! Comme les saints trépassés parfument le tombeau, où, incorruptibles, ils ont long-temps dormi, nos cœurs emprunteront un parfum de vertu à cette chère image (52).

ÉCRIT EN RENVOYANT UN LIVRE BLANC.

Reprenez la page virginale encore blanche; quelque main plus calme et plus sage la remplira. Les pensées naissent aussi pures que le jour, pures comme vous les aimez; mais l'amour change en flamme chaque mot que j'écris.

(52) Ces vers m'ont été inspirés par la perte d'un parent très-proche et très-cher, mort récemment à Madère. (*Note de l'auteur.*)

Ah ! laissez-moi garder ce livre ; au seul aspect de ces feuilles des souvenirs bien chers s'éveilleront dans mon cœur ! comme vous il est beau et brillant, comme vous trop radieux et trop beau, pour que la passion délirante puisse y tracer un vœu coupable !

Peut-être, lorsque j'errerai loin, bien loin de vos yeux, mes pensées plus calmes se tourneront vers vous, vers la patrie; alors mon imagination trouvera quelques vers dignes de vos regards, inspirations qui brillent et ne brûlent pas, candides, calmes et douces.

Et comme le registre que tient le marin vagabond, guidé sur les profondeurs de l'abîme par son étoile cachée, les mots que j'écrirai vous diront quelles tempêtes j'ai traversées, tandis que vous étiez la lumière invisible de ma route.

CHANSON BACHIQUE.

Une rasade encore avant de nous quitter ! Quoique plus d'une coupe ait fait le tour de la table, la plus pleine, la plus triste de toutes nous reste à vider. Les douceurs que recèle le plaisir sont toujours si lentes à éclore, que bien souvent, hélas ! nous n'en sentons le prix qu'alors qu'elles nous échappent.

Mais que la trame de notre heureuse vie se compose de pareils momens ; nés au sein du plaisir, qu'ils expirent dans les pleurs de la coupe.

A mesure que nous avançons dans notre voyage, qu'il est doux de faire une pause, et d'habiter un jour ces rares oasis échauffées du soleil, seuls points riants au milieu du désert monotone. Mais le Temps, cet impitoyable maître, crie : « En avant ! » et aiguillonne les heures folâtres. Oh ! jamais le temps ne voyage plus vite que lorsque sa route passe au travers des fleurs.— Mais

courage! puisse la trame de notre heureuse vie se composer de pareils momens!

De quel éclat rayonnait le soleil couchant! comme les vagues étincelaient au-dessous! Oh! croyez-moi, l'adieu du banquet doit être comme l'adieu de l'œil du jour! Vous l'avez vu se fermer en dardant ses rayons à la surface de la vague profonde. Versez donc! qu'au départ nous brillions comme lui, radieux d'une auréole liquide.

Oh! puisse notre heureuse vie se composer de momens tels que celui-ci! né au sein du plaisir, qu'il expire noyé dans les pleurs de la coupe!

L'AMOUR DANS LA DOULEUR.

Au matin de la vie, quand les soucis sont inconnus et que les plaisirs nouveaux brillent de tout leur éclat, quand nous vivons dans un monde radieux de notre propre création, et que la lumière qui nous environne vient toute du dedans, oh! croyez-moi, ce n'est pas à cet âge heureux que nous pouvons aimer comme à des heures moins bénies! C'est la joyeuse aurore des sourires et des espérances; mais quand ces dons s'éclipsent, la tendresse est plus vive.

Lorsque nous voyons passer le premier charme de notre jeunesse, comme la feuille sur le courant, pour ne plus revenir; quand la coupe que faisait pétiller le plaisir s'emplit à l'autre urne aux flots sombres, alors vient le moment où règne l'affection profonde et dévouée que la joie ne connut jamais. L'amour nourri dans les plaisirs est volage comme eux; mais l'amour né de la douleur est fidèle comme elle.

Dans les climats aimés du soleil, les fleurs, malgré leurs teintes splendides, n'épanchent à l'entour que de faibles parfums; c'est sous les nuages et les brouillards de nos cieux en pleurs qu'elles

exhalent toute leur ambroisie. Ainsi le brûlant délire de la passion peut s'allumer dans la joie, mais c'est seulement dans la douleur qu'apparaît la vraie tendresse. Elle peut naître d'abord de la magie des sourires, mais ses douceurs ne s'épanouissent que dans les larmes!

Viens reposer sur mon sein, ô ma biche blessée! quoique le troupeau se soit enfui loin de toi, ici il te reste un asile, ici est le sourire qu'aucun nuage ne peut éclipser; ici le cœur et la main t'appartiennent à jamais!

Oh! pourquoi l'amour nous serait-il donné s'il n'était le même dans la joie et dans les tourmens, dans la gloire ou la honte? J'ignore, et ne demande pas s'il y a crime dans ton cœur; ce que je sais, c'est que je t'aime, innocente ou coupable.

Tu m'as nommé ton ange aux heures du bonheur, je veux l'être à l'heure du supplice. — Intrépide, je te suivrai à travers la fournaise pour te protéger, te sauver ou périr avec toi!

CHANT SACRÉ.

L'oiseau lâché sous le ciel d'Orient (53), lorsqu'il prend l'essor vers son nid, jamais n'abaisse son vol vers la terre, ni ne s'arrête où gazouillent les hôtes oisifs des bois. Il s'élance d'un coup d'aile à travers les airs et le jour, par-delà tout obstacle; là, rien de terrestre ne borne sa course, aucune ombre n'obscurcit son chemin.

Ainsi accorde-moi, ô Dieu! libre de tout souci, pur de toute

(53) On sait que le pigeon-courrier s'élève de suite à une grande hauteur, afin de dominer tous les obstacles qui se trouvent entre lui et le lieu de sa destination.

souillure, de prendre vers toi mon essor, à travers l'air pur de la vertu. Là, plus de nuage du péché, plus d'attrait qui retienne mon âme loin de sa patrie! Ton soleil sur sa joyeuse route, ta liberté dans ses ailes!

CHANSON BACHIQUE.

Remplissez le verre jusqu'au bord! chaque goutte jaillissant sur le front du souci en efface une ride. Jamais la flamme de l'esprit ne circule plus vite que lorsque, lancée du gobelet écumant, elle parcourt nos veines.

On raconte que les sages, captivant les ailes de la foudre, font descendre ses feux de la voûte étoilée; nous autres sages aussi, au nom de la liqueur pétillante, des cieux de l'esprit nous attirons l'éclair! — Remplissez....

Voulez-vous savoir qui légua le premier à nos âmes cette noble soif pour l'esprit céleste du vin? Ce fut un certain jour, le jour où, comme le chantent les poètes, Prométhée déroba le feu vivant qui nous échauffe.

L'insouciant jeune homme, dans son essor vers les sources de gloire, ne prit ni urne ni vase pour cacher son larcin : mais quelle fut sa joie, lorsque contemplant au loin les vastes plaines des cieux, il avisa parmi les étoiles la coupe de Bacchus!

Restes du banquet de la veille, quelques gouttes brillaient au fond du vase, les étincelles de l'âme y mêlèrent leur brûlant trésor! De là vient que les averses de la coupe nous ensorcellent si fort, de là vient leur puissance sur le feu qui est en nous!

Remplissez le verre à pleins bords, etc.

LA VOIX.

Les notes magiques de la musique frappant l'oreille du dormeur, qui, à demi réveillé de quelque pénible rêve, croit que les chœurs des cieux sont proches, ces notes enchanteresses ne sont pas mieux venues que le fut votre voix, quand, délaissé de tous, mo i cœur, depuis long-temps assoupi, ne croyait plus jamais s'éveiller et battre à ces accords bénis!

Douce et consolante voix! pareille à la brise d'été qui se glisse à travers les sinuosités de quelque coquille tortueuse, elle éveilla un écho dans chaque fibre de mon âme, tressaillant sous son charme. Ce fut un baume murmurant... un rayon de soleil parlé!... Je traverserais encore des années de douleurs et d'épreuves, pour que mon long et triste sommeil fût de nouveau interrompu par ces accords doux et puissans!

AUX ABSENS.

A mesure que notre vaisseau ouvrait malgré le vent contraire son sillon écumeux, la banderolle frémissante se déroulait, tournée vers l'île chérie qui s'éloignait: ainsi nous quittons à regret tout ce que nous aimons, brisant avec douleur les liens qui nous lient ici-bas; ainsi, en quelque lieu que nous errions, nos cœurs se tournent vers ceux que nous laissons en arrière.

Quand, réunis autour du bol, nous parlons des années évanouies, avec de joyeux semblans, et des sourires tout près de se changer en larmes tant ils sont faibles et tristes; alors que la mémoire renoue chaque chaînon de notre jeune âge, oh! douce est la coupe qui circule et se vide en souvenir des absens!

Et lorsque sous d'autres cieux nous rencontrons une île, un vallon enchanté, où tout est fleurs, douceur et miel, où il ne manque que l'amour, nous pensons que grand eût été notre bonheur, si le ciel nous eût permis de vivre et de mourir au milieu de tels sites avec quelques-uns de ceux qui sont restés en arrière!

Comme des voyageurs marchant le soir vers l'Orient obscurci, se retournent souvent pour contempler la lumière qui brille encore faiblement derrière eux, ainsi quand le jour du plaisir tirant vers son déclin nous laisse au milieu des ténèbres, nous nous retournons pour ressaisir un rayon pâlissant des joies que nous laissons en arrière.

CHANSON NATIONALE.

Un jour l'Amour et la Valeur erraient par passe-temps dans l'île d'Érin en compagnie de l'Esprit dont le brillant carquois semait çà et là des milliers de flèches; partout sous les pas des célestes hôtes naît une herbe à triple feuille (54), parsemée de rosée, et d'un vert aussi doux que celui de l'émeraude vue à travers le plus pur cristal.

O Shamrock! verte, immortelle Shamrock! feuille chérie du barde et du guerrier, plante nationale de la verte Érin!

Voyez, dit la Valeur, elles naissent pour moi ces feuilles emperlées du matin. » — « Non, reprit l'Amour, elles croissent pour orner mon sentier odorant. » Mais l'Esprit aperçoit l'objet

(54) Saint Patrice se servit, dit-on, de l'espèce de trèfle auquel nous donnons en Irlande le nom de *Shamrock*, pour expliquer la doctrine de la Trinité aux païens irlandais. Je ne sache aucune autre raison qui nous ait fait adopter cette plante comme emblème national. Chez les anciens, l'espérance était quelquefois représentée sous la figure d'une belle enfant, « debout sur la pointe des pieds, tenant à la main un trèfle ou herbe de trois couleurs. » (*Note de Moore.*)

de la dispute : « Oh ! ne séparez pas, s'écrie-t-il, ce symbole de trois dons divins : qu'il reste à jamais l'emblème de l'amour, de la valeur, de l'esprit !

O Shamrock ! verte, immortelle etc.

Que long-temps puisse durer la sainte union formée ce jour-là ! puissent les ailes célestes de l'esprit ne jamais distiller une goutte de fiel ! Puisse l'amour en tressant ses fleurs divines, n'y pas mêler le parjure épineux, puisse enfin la valeur ne jamais lever son étendard contre la cause de la liberté.

O Shamrock ! verte, immortelle Shamrock ! feuille chérie du barde et du guerrier, plante nationale de la verte Érin !

L'ADIEU DU POÈTE.

Tranquille dans la mort quand je reposerai, oh ! portez mon cœur à ma bien-aimée ; dites-lui : Il a vécu de vins et de sourires lorsqu'il languissait ici-bas. Belle, ne souille pas d'une larme douloureuse ce cœur si brillant, si joyeux, mais emprunte à la grappe empourprée ses pleurs, et du soir jusqu'au matin baigne la gaie relique dans les gouttes parfumées !

Quand les joies de mes chants seront évanouies, portez ma harpe à vos antiques salles, suspendez la à cette porte amie où le voyageur fatigué aime à frapper (55). Alors si quelque barde, pauvre, errant, réveille en passant une note sonore, oh ! en mémoire de celui qui jadis les fit résonner, accueillez d'un sourire le fils de la chanson ! Gardez pour orner vos banquets, quand moi je dormirai, cette coupe qui maintenant s'épanche. Que jamais, jamais sa rosée ne parfume les lèvres que fuient celles de la beauté !

(55) Dans chaque maison il y avait une ou deux harpes destinées aux voyageurs qui étaient d'autant mieux reçus, qu'ils excellaient davantage en musique.

SOUVIENS-TOI.

Cours où t'attend la gloire; mais dans l'exaltation du succès, oh! souviens-toi, souviens-toi! quand la louange emmiellée à ton oreille est plus suave, oh! souviens-toi de moi! D'autres bras peuvent t'enlacer, de plus chères caresses te charmer; les joies qui te bénissent peuvent te paraître plus douces, mais quand les amis sont plus proches, quand les joies sont plus enivrantes, oh! souviens-toi de moi!

Lorsque sur le soir tu erres aux lueurs de ton étoile chérie, oh! alors, rappelle-toi de quels feux elle étincelait quand au logis nous revenions ensemble, et souviens-toi! Souvent vers la fin de l'été, quand tes yeux s'arrêtent sur ces roses tardives qu'autrefois tu aimais tant, pense à celle qui en tressait des guirlandes, à celle qui te les fit aimer. Oh! alors pense à moi!

Quand les feuilles de l'automne tombent et meurent à tes pieds, oh! souviens-toi de moi! et le soir, quand le foyer brillant étincelle, souviens-toi, souviens-toi encore! Puisse l'âme de l'harmonie toute vibrante d'émotion pénétrant jusqu'à ton cœur t'arracher une larme! oh! laisse alors ta mémoire évoquer ces airs que je chantais pour toi, et souviens-toi, oh! souviens-toi de moi!

A MARIE.

Je te vis dans l'orgueil de ta jeunesse, ô Marie! je ne songeais pas alors que la pâle maladie dût devancer le temps, et te flétrir ainsi dans ta fleur! Cependant sur ton visage resplendissait une lumière qui ne passe pas avec le souffle; et la vie

n'apparut jamais plus pure et plus brillante que dans ton sourire de mort, ô Marie!

Comme les ruisseaux qui coulent sur des mines d'or glissent avec un murmure modeste, ignorant eux-mêmes les richesses qu'ils roulent dans leurs flots, ainsi voilé de candeur et de simplicité, brillait ton radieux génie, et ce qui charmait tous les yeux, aux tiens seuls semblait sans valeur.

S'il était donné aux âmes de toujours habiter là-haut, tu n'eusses jamais quitté ta sphère céleste, ou s'il nous était permis de retenir ici-bas les âmes d'élite, jamais nous ne t'eussions perdue, Marie! Nous pourrons rencontrer encore des esprits richement doués, nous pourrons voir de plus beaux visages, mais vivre parmi eux est moins doux que se souvenir, ô Marie!

LA VIE.

Cette vie est toute bigarrée de plaisirs et de maux qui se chassent l'un l'autre comme les flots sur l'abîme. Chaque vague qui roule, brillante ou sombre, mire en passant nos yeux, ou rians ou pleurans : nos capricieuses joies suivent de si près nos tristesses, que le rire s'éveille avant que les larmes soient taries. L'aile de la folie disperse au loin les pleurs que la pitié nous fait répandre. Mais que la coupe circule, et faites-moi raison! Si l'existence est à charge, même aux cœurs toujours sereins, aux têtes toujours sages, gardons pour lot la douleur légère, sœur de la jouissance, et la courte et brillante folie qui flamboie et meurt!

Lorsque Hylas s'achemina avec son urne vers la fontaine, à travers les champs baignés de soleil, et le cœur plein de joie, l'enfant erra par les monts et par les prairies, négligeant son message pour les fleurs du chemin (56); ainsi d'autres qui, comme

(56) Proposito florem prætulit officio. — *Properce*, liv. I, élégie 20

moi, devaient puiser et boire à la source qui coule près du sanctuaire de la philosophie, ont perdu le temps à cueillir les fleurs de la rive, et ont laissé au bord leurs urnes tout aussi vides que la mienne. Que la coupe circule, et faites-moi raison! — Si parmi les fleurettes que tresse ma joyeuse paresse étincellent çà et là une ou deux brillantes gouttes de la source sacrée, c'en est assez pour moi!

FIN DES MÉLODIES.

MÉLOLOGUE

SUR DIFFÉRENS AIRS NATIONAUX.

AVERTISSEMENT.

Ces vers furent écrits pour une représentation à bénéfice au théâtre de Dublin, et furent prononcés par mademoiselle Smith, avec un succès qu'ils ne durent qu'à sa manière admirable de les réciter. Je les composai à la hâte, et il arrive rarement que la poésie qui a coûté peu de peine à l'auteur fasse grand plaisir aux lecteurs. Convaincu de cette vérité, je ne les eusse pas publiés, s'ils n'avaient été insérés, à mon insu, dans quelques journaux, avec un si grand nombre d'erreurs, que j'ai cru devoir les donner tels qu'ils sont, afin de n'être responsable vis-à-vis du public que de mes propres fautes.

Quant au titre que j'ai inventé pour ce genre de poésie, je me sens plus de scrupule que l'empereur Tibère, lorsqu'il demanda humblement pardon au sénat romain de s'être servi du « terme étranger *monopole.* » Mais le fait est qu'ayant composé cette pièce de vers pour une représentation à bénéfice, j'ai pensé qu'un mot inintelligible comme celui-là ne serait pas sans attrait pour la multitude, qui y trouverait « sinon du sens, au moins du grec. » J'expliquerai cependant à quelques-uns de mes lecteurs que par « *mélologue* » j'ai voulu exprimer ce mélange de déclamation et de musique, souvent adopté par Collins dans son ode sur les passions, et dont l'exemple le plus frappant que je me rappelle est le discours prophétique de Joad dans l'Athalie de Racine.

THOMAS MOORE.

MÉLOLOGUE

SUR DIFFÉRENS AIRS NATIONAUX.

Il est un langage, connu et senti en tous lieux où l'air pur étend son vivifiant empire, en tous lieux où le cœur peut s'émouvoir à la colère, à la pitié. Depuis les plaines brûlantes où jadis, du sommet d'une tour élevée, le jeune et tendre Péruvien, confiant ses soupirs à la nuit, appelait son amante avec une si douce puissance, qu'aussitôt que ses chants atteignaient son oreille, l'attrait du monde entier n'eût pu la retenir (1), jusqu'aux régions désolées habitées par la nuit, où, sous un ciel sans feux et sans rayons, le Lapon amoureux fait voler son renne, et chante en glissant sur le sentier neigeux qui semble s'allonger devant lui, aussi joyeux que si la vive lumière du soleil printanier éclairait son front. O musique! ta divine puissance est partout irrésistible, partout la même. Aussi dociles que le terrible Océan à l'astre pâle qui préside à ses changemens, les flots des passions humaines s'élèvent et s'abaissent devant toi!

Air grec.

Écoutez! c'est une vierge de la Grèce qui chante, tandis que près des sources étincelantes de l'Ilissus, elle puise dans son

(1) Un Espagnol rencontra une femme indienne dans les rues de Cozco, à une heure avancée de la nuit; il voulut l'amener chez lui; mais elle s'écria : «Pnur l'amnur de Dien, mensieur, laissez-moi aller; car cette flûte qui retentit du haut de cette tnur que vous voyez là-bas, m'appelle avec nne si vive passion que je nn pnis refnser d'obéir; l'amnur me contraint d'aller trouver le musicien, afin que je snis sa femme et qu'il devienne mon mari.» (*Garcilasso de la Véga, dans la traduction de sir Paul Rycaut.*)

urne gracieuse l'onde fraîche et limpide; à ses côtés, ravi par le charme de la musique, un jeune patriote revoit le passé glorieux, et rêve aux jours brillans qui ne revlendront plus! à ces jours où Athènes cultivait, d'une main que les tyrans n'avaient point enchaînée, sa branche d'olivier, et tressait pour le front des Muses une guirlande que n'avait point souillée le souffle des tyrans. Alors, les héros couvraient cette terre classique, où chancellent maintenant les pieds du lâche (2); alors chaque bras était l'égide de la liberté, et chaque cœur son autel!

Fanfare de trompettes.

Entendez-vous le son guerrier qui charme les oreilles du coursier belliqueux! A ce bruit redoutable, la mère enlace de ses bras le jeune soldat qu'elle a jadis porté dans ses flancs; et quoique son tendre cœur succombe à la crainte, elle sent avec orgueil bouillonner dans les veines du jeune homme le sang qu'agite la fièvre de la valeur!

Voyez descendre de ses montagnes natales le rustique Helvétien. Il vole à la guerre, insoucieux de savoir pour quelle cause il combat, prêt à tirer le glaive pour l'esclave ou pour le despote, pour le juste ou pour l'opprimé; souvent vainqueur, jamais héros, et cependant prodigue de son sang, comme si, de même que le ruisseau de ses montagnes, il ne devait jamais tarir!

O divine mélodie! au milieu de cette carrière de frénésie et d'insouciance, ton charme magique exerce encore son merveilleux pouvoir!

Air suisse : «Ranz des vaches.»

Il est un air que l'on entend souvent résonner dans les rochers de sa terre chérie, vers le déclin du jour, quand les ber-

(2) On doit se rappeler que ces vers furent écrits long-temps avant la révolte des Grecs, et lorsqu'on ne croyait plus à la résurrection glorieuse de ce peuple.
(*Note du traducteur.*)

gers ramènent leurs troupeaux à l'étable au son de leurs pipeaux. Oh! chaque note fait tressaillir le cœur du soldat exilé, éveille dans son âme les pensées les plus tendres, rassemble autour de ses genoux les enfans aux joues de rose qu'il a laissés dans sa patrie; il voit les yeux des chérubins se remplir de larmes, qui semblent lui demander pourquoi il erra, loin de sa chaumière, à la recherche des scènes de carnage!

En vain alors la trompette d'airain retentit; il n'entend plus que les doux chants de la patrie, de l'amour; et ses yeux impitoyables et avides de sang, maintenant adoucis et voilés, sont noyés de pleurs!

Fanfares.

Mais que la trompette résonne de nouveau et réveille les guerriers! O Bellone, quand la vérité arme ton bras, et que l'esprit de la liberté guide l'orage, alors ta vengeance prend une forme révérée, et semblables au feu du ciel, tous tes coups sont sacrés! Toi-même, divine musique, tu ne possèdes pas dans ton vaste empire un son plus mélodieux à l'oreille de celui qui créa toute harmonie que le son glorieux des fers qui se brisent, l'accent de la première hymne que l'homme adresse à la liberté en sortant du sommeil de l'esclavage!

Chœur espagnol.

Silence! l'Espagne indignée, l'Espagne glorieuse fait éclater la première le chant hardi et inspiré qui s'élève vers les cieux comme l'hymne du matin!

Dans chaque accent elle semble jurer, par les rues désolées de Saragosse, par la mort du brave Gerona, de souiller de sang la gloire du vainqueur, tant *qu'un* cœur espagnol palpitera encore!

Air espagnol: « Ya desperto. »

Mais, hélas! si le zèle du patriote est vain, si la force de la va-

leur, si la lumière de la sagesse ne peuvent ni fondre ni briser le sceau cimenté par le sang qui scelle les annales des droits de l'Europe, quel chant racontera, dans sa tristesse, les rêves de l'orgueil abattu, les nuages de l'avenir obscurci, la mort des espérances ensevelies, mais non oubliées? Qui dira comment l'ardeur s'éteignit, comment l'honneur fut flétri sans retour? Quelle muse chantera, sur l'autel du souvenir, l'hymne funèbre des braves qui ne sont plus? — Ce sera toi, ô muse d'Érin!

Quelle harpe soupirera sur la tombe de la liberté? — Ta harpe, ô Érin!

FIN DU MÉLOLOGUE.

POÉSIES FUGITIVES.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Moore a écrit un grand nombre de poésies fugitives. Nous en donnons ici un choix restreint, comprenant cependant l'épître, la ballade, l'ode, la chanson, etc. Le talent du poète s'y montre partout le même, varié d'images, monotone de sensations. Dans sa préface, il ne parle de ces poésies que comme de bagatelles auxquelles il attache peu de prix : « Bluettes, dit-il, trop éphémères pour soutenir le grand jour de la publicité. » Quelques-unes de ses épîtres ont néanmoins une juste réputation. Dans ses ballades imitées de l'allemand, il n'y a ni puissance de merveilleux, ni sincérité de terreur. Il ne prend pas un moment les traditions au sérieux, et n'en fait pas non plus la parodie : aussi sont-elles vagues et sans caractère. Nous avons traduit deux de ces contes, plus pour l'amour de l'aventure que pour leur mérite réel.

POÉSIES FUGITIVES.

REUBEN ET ROSE.

Ballade.

On se rappelle encore avec effroi et tristesse les ténèbres qui enveloppaient les murs de Willumberg : des années s'écoulèrent sans qu'un seul rayon de soleil pénétrât dans ces salles, sans que le jour dissipât leur ténébreuse horreur.

Les vallées d'alentour sont baignées de lumière, mais aucune clarté n'illumine les bois du triste manoir; et l'éclair qui sillonne le torrent voisin, recule, comme effrayé, devant ces ombres.

« Oh! quand se dissipera cette affreuse nuit? » demande le seigneur de Willumberg au devin de la caverne. « Jamais, » répond le prophète, « à moins que la plus brillante étoile de la chevalerie ne s'éteigne dans les vagues. »

Et qui était cette brillante étoile? quel autre que Reuben, la fleur des chevaliers, la merveille du temps. Reuben, le premier au combat, quoique la jeunesse le compte à peine dans ses rangs.

Son cœur bat pour la jeune fille du manoir, pour Rose, vierge aussi radieuse que l'Esprit du crépuscule, lorsque de sa baguette semant les diamans, il foule de ses pieds argentés les fleurs des montagnes et des plaines.

Faudra-t-il donc que Rose et Reuben soient ainsi fatalement

séparés par le sort! Tristes sont les paroles du devin; il a dit que les ténèbres couvriraient à jamais le château, si Reuben ne disparaissait sous la vague impitoyable.

Elle vole chez le magicien : « Dites, oh! dites! ne dois-je plus revoir Reuben? » — « Si : quand un esprit ébranlera la cloche de l'abbaye en ruines, Reuben reparaîtra. »

Deux fois, trois fois, il a redit : « Reuben reparaîtra, » et Rose se sent un moment soulagée de sa peine; en l'écoutant, elle essuie ses larmes, heureuse de penser qu'elle reverra celui qu'elle aime!

Le héros se rit de la mort et de ses terreurs, surtout quand il sait qu'il va mourir pour le père de sa belle. Il courut vers l'Oder, s'y plongea tout entier, et trouva le repos dans le sein des vagues.

Que les décrets du destin sont parfois étranges! — A peine le guerrier avait disparu sous les eaux, qu'un rayon de soleil vint dorer les murailles, et inonder de lumière le vieux manoir.

Mais les ténèbres et la tristesse s'étaient réfugiées dans l'âme de la jeune fille: seule, elle restait sombre au milieu des clartés; deux jours, et toute une longue nuit, elle erra à la recherche de son amant sur les rives du vaste fleuve.

Souvent elle s'arrête pour écouter le tintement de la cloche; mais elle n'entend rien que les soupirs de la nuit. Long-temps elle contemple la course rapide des eaux gonflées; mais elle ne voit que l'écume de la blanche vague.

A l'heure où minuit soulève son voile noir, elle regarde la pâle lune se réfléchir dans l'onde; elle croit voir reluire un casque d'argent; ce n'était que la crête du flot, étincelant dans le rayon.

La troisième nuit se montra étoilée; la pauvre Rose, courbée sur la rive humide et froide, pleurait, et les larmes se glaçaient dans ses yeux, quand — Paix! n'est-ce pas le son grave et sonore de la cloche apporté par le vent?

Elle tressaille, et voit à travers le brouillard une ombre majestueuse glisser sur les eaux. Elle a reconnu son amant, quoi-

que sa joue soit décolorée, et que son cimier d'argent soit lavé par les flots.

Était-ce donc là l'entrevue que lui avait promise le devin? — La lune dardait sa faible lueur à travers le fantôme; c'était Reuben; mais, hélas! froid et mort! Il s'évanouit comme la magie d'un songe.

Deux fois, trois fois, il reparut sur l'onde, et chaque fois elle crut pouvoir le serrer dans ses bras! mais jamais! oh! jamais! Enfin, elle s'élança, et embrassant la vague, s'endormit sur son sein!

L'ANNEAU (1).

Conte.

Annulus ille viri.
OVIDE, *Amor*, lib. II, eleg. 15.

L'heureux jour est enfin venu où Rupert doit s'unir à la plus belle fille de la Saxe, et la conduire à la couche nuptiale.

Aussitôt que l'aurore parut dans les cieux, commencèrent les jeux et les fêtes; les hommes admiraient l'heureuse vierge, et les jeunes filles l'heureux époux.

Le jour s'écoula en doux et joyeux passe-temps: les uns dansant, d'autres chantant d'amoureuses chansons.

Les plus jeunes filles se jouaient dans les bosquets avec Isabelle; elles ornaient sa robe et couronnaient son front de fleurs blanches et pures.

Les matrones, en riches habits, assemblées dans les murs du

(1) Je serais fâché de penser que l'auteur a eu aucune sérieuse intention d'effrayer les petits enfans par cette histoire; j'espère plutôt, quoique le style me laisse quelques doutes, qu'il a voulu ainsi tourner en ridicule le goût maladif qui préfère ces écarts de l'imagination aux « miracles spécieux » de la vraie poésie. Je vois, d'après une note du manuscrit, que le poëte a emprunté le sujet à un auteur allemand Fromman, *sur la fascination*, livre III, partie VII, chapitre 18.

(*Note de* MOORE.)

château, écoutaient les chants des chœurs qui retentissaient sous les voûtes.

Le jeune Rupert et ses amis se réunirent dans une cour spacieuse pour lancer la paume bondissante, et se livrer à de mâles exercices.

Le jeune époux avait au doigt le brillant anneau nuptial qui devait orner ce même soir la blanche main d'Isabelle.

Craignant de briser l'anneau ou de le perdre, il regarda autour de lui, cherchant où il pourrait le déposer.

Dans cette cour s'élevait une statue qui était là depuis longtemps; c'était une déesse païenne, ou peut-être quelque reine de l'antiquité.

Il essaya de passer l'anneau à son doigt de marbre, et sûr que là il serait en sûreté, il l'y laissa.

Cependant les jeux continuèrent jusqu'à ce que tous fussent fatigués; et bientôt des serviteurs annoncèrent que le banquet était servi.

Le jeune Rupert alla vers la statue pour reprendre son anneau; mais quel fut son effroi! le doigt de marbre s'était plié!

La main fermée retenait la bague avec force; en vain il essaya à plusieurs reprises de l'ouvrir, il ne put en venir à bout.

Quelle terreur s'empara de l'âme de Rupert! et qui n'eût été effrayé! Je reviendrai, dit-il, à l'approche de la nuit, quand personne ne pourra me voir.

Il se rend au festin, pensant à son anneau, et s'étonnant de ce que pouvait signifier une chose si étrange.

Le festin fini, il retourna en hâte dans la cour, résolu de briser la main de marbre et de lui arracher sa bague!

Mais, ô surprise encore plus grande! l'anneau n'y était plus; la main de marbre était ouverte comme avant.

Il cherche sur le piédestal et partout sans rien trouver. Il revint au château l'âme triste et l'esprit inquiet.

Tout était joie parmi les convives : la nuit s'écoula dans les danses ; le jeune époux se procura un autre anneau, et personne ne sut l'aventure.

Le prêtre a réuni leurs mains ; les heures de l'amour s'avancent ! Rupert a presque oublié la mésaventure du matin.

Ici ma chanson les laisserait tous deux, et ne raconterait rien de ce qui se passa, sans l'horrible, l'épouvantable histoire que j'ai encore à dévoiler !

Bientôt Rupert, entre sa belle et lui, trouve un cadavre glacé par la mort ; il ne le voit pas, mais il se sent enlacé dans ses bras.

Il s'élance hors de sa couche, puis il revient ; le fantôme est toujours là ; en vain il recule, le spectre l'étreint de ses bras humides et glacés.

Et quand il se courba, des lèvres terreuses lui donnèrent un baiser plein d'horreur, pareil à la vapeur fétide qui s'échappe des caveaux funèbres, ou de la poussière des tombeaux !

Infortuné Rupert ! D'une voix haute, égarée, il crie à sa fiancée : « Sauve-moi ! oh ! sauve-moi ! délivre-moi de cet affreux démon, mon Isabelle ! ma vie ! »

Mais Isabelle n'avait rien vu ; elle regarda autour d'elle, affligée de voir la tête de Rupert troublée par une si folle vision.

Enfin cet être invisible adressa à Rupert ces paroles : (O Dieu ! lorsqu'il entendit ces mots, quelle terreur agita son corps !)

« Époux ! époux ! j'ai l'anneau que tu m'as donné ; tu es à jamais uni à moi, je suis à toi ! »

Et toute la nuit, le cadavre glacé reposa près de lui, le serrant d'une étreinte si mortelle qu'il crut expirer !

Mais quand l'aurore fut proche, l'horrible fantôme s'évanouit, et laissa le jeune homme effrayé pleurer près d'Isabelle.

Tout ce jour un sombre nuage obscurcit le front de Rupert ; la belle fiancée était triste aussi, mais elle s'efforçait d'égayer son époux.

Et comme le soir approchait, il pensait avec terreur à la nuit qui allait venir!

Enfin la seconde nuit arriva, ils rentrèrent dans leur couche; le pauvre Rupert espérait que tout était fini, et qu'il goûterait enfin le repos.

Mais, hélas! quand sonna minuit, le démon fut à ses côtés, et l'enlaçant dans ses bras, il s'écria avec des hurlemens de joie :

« Époux! époux! j'ai l'anneau, l'anneau que tu m'as donné; tu es à jamais uni à moi, je suis à toi! »

En proie à la double angoisse de l'égarement, du désespoir, s'élançant hors de sa couche, le tremblant Rupert dit à sa femme effrayée :

« O Isabelle! ne vois-tu pas cette forme horrible qui me prodigue des baisers de mort, et m'arrache à ma bien aimée? »

— « Non, mon amour, non, mon Rupert, je ne vois pas l'horrible vision, et je pleure sur l'étrange délire qui m'enlève mon époux! »

Cette nuit, comme celle qui l'avait précédée, s'écoula dans ces terreurs : le spectre ne s'enfuit qu'aux approches du jour.

« Mon Isabelle, dit alors Rupert, chère compagne de mes maux, je veux me rendre sur-le-champ à la sainte caverne du père Austin. »

Le père Austin était un vénérable vieillard qui faisait maint et maint miracle, et que tout le pays d'alentour révérait comme un saint — ou comme un démon.

Rupert se rendit à l'instant à la sainte retraite du père Austin; il lui conta tout, et lui demanda comment il pouvait remédier à son sort?

L'ermite écouta le jeune homme, puis il se retira pour prier; au bout d'une demi-heure, il revint et lui parla ainsi :

« Il est un lieu où se croisent quatre routes, je te le désignerai; sois-y ce soir, à la tombée de la nuit, et observe.

» Tu verras passer un groupe de figures étranges marchant en désordre, voyageant à la lueur des torches, troublant l'air de mille bruits effrayans et discords.

» Un fantôme terrible dominera tous les autres; son regard te le fera connaître : je ne t'en dis pas plus.

» Donne-lui ces tablettes de ma part, elles seront bientôt comprises; ne crains rien, donne-les sans hésiter; elles sont écrites avec mon sang! »

La nuit vint, et Rupert, pâle d'effroi, alla où se croisaient les routes; et il vit paraître un groupe de fantômes étranges marchant en désordre, voyageant à la lueur des torches, et troublant l'air de bruits bizarres et discords.

A mesure que ce sombre cortége approchait, Rupert distingua une femme aux regards impudiques, assise sur un char.

Comme Rupert contemplait la dame à peine vêtue, il pensa à la statue de marbre, car elle lui ressemblait.

Derrière elle marchait une figure hideuse; ses yeux dardaient la mort; quand elle respirait, une fumée sulfureuse s'échappait avec son souffle.

Ce hideux fantôme semblait le roi de la foule; terrible, il la dominait : « C'est lui, c'est lui! dit Rupert, je n'ai pas besoin d'en voir davantage. »

Il s'avança lentement, et tendit en tremblant ses tablettes au fantôme, qui les prit, les lut, et poussa un hurlement à troubler la paix des tombeaux.

Et quand il vit le nom tracé avec du sang, ses yeux étincelèrent de rage: « Je croyais, s'écria-t-il, que le temps de son règne était passé; mais il doit bientôt être à moi! »

Lançant alors au jeune homme un regard qui glaça son âme d'épouvante, il s'approcha de la femme et lui parla tout bas.

Le démon femelle ne l'eut pas plus tôt entendu, qu'elle ôta de son doigt, bien à regret, l'anneau qu'avait perdu Rupert.

Et le donnant au jeune homme, avec des yeux où se peignait

l'enfer, elle lui dit de cette voix redoutable qu'il se rappelait trop bien :

« Au nom d'Austin, reprends l'anneau que tu me donnas : tu n'es plus uni à moi, je ne suis plus à toi. »

Il prit l'anneau, le cortége passa ; il regagna sa demeure. Sa femme fut alors la plus heureuse des belles, et lui le plus heureux des hommes.

CHANSON DU MAUVAIS ESPRIT DES BOIS (2).

Qua via difficilis, quaque est via nulla.
OVIDE, *Metamorph.* lib. III, v. 227.

Voilà qu'une vapeur moite et chaude, tombée de la lampe du jour expirant, fait circuler à travers l'air épaissi tout ce que l'homme blanc redoute, l'ardent frisson de la fièvre altérée, le froid aigu de l'accès mortel.

Écoutez ! j'entends la chanson du voyageur qui s'égare dans les détours du bois. Chrétien ! c'est un chant de peur ; les loups rôdent autour de toi, la nuit est proche, et ce désert où tu oses errer, oh ! c'était jadis, c'était la patrie, l'asile du pauvre Indien (3).

Venez, Esprits qui aimez le mal ; de tous les lieux où vous

(2) L'idée de ce poème me vint pendant que je traversais l'effroyable solitude qui s'étend entre Batavia, nouvel établissement au milieu des bois, et le petit village de Buffalo, sur le lac Erié. C'est la plus fatigante partie de la route, quand on voyage dans la contrée de Genesée pour se rendre aux chutes du Niagara.

(3) « Les cinq nations confédérées (d'Indiens) étaient établies sur les bords de la Susquehanuah, et dans les contrées adjacentes, jusqu'à l'année 1779, où le général Sullivan, avec une armée de quatre mille hommes, les repoussa de leur pays jusqu'au Niagara, où, obligés de vivre de provisions salées, nourriture à laquelle ils n'étaient point accoutumés, le plus grand nombre d'entre eux mourut. Deux cents furent, dit-on, enterrés dans une seule fosse sur le lieu de leur campement. » (MORSE, *Géographie américaine.*)

préparez vos charmes, de la crique, du marécage où la pâle sorcière nourrit ses serpens, où le caïman (4) aime à ramper dans la torpeur de son sommeil d'hiver; venez des lieux que hante l'oiseau nourri de cadavres, et où le meurtrier, demeuré seul, frissonne sous son toit sanglant, tandis que du corps de sa victime tombe sur ses alimens corrompus la froide et sanglante rosée (5) !

Accourez! volez ici! tournez-vous là! regards qui desséchez, ailes qui flétrissez! croisez la route du chrétien égaré, et, devant que l'aube paraisse, guidez-le, d'erreurs en erreurs, à travers un labyrinthe de ténèbres et d'épouvante, jusqu'à ce que le matin le voie gisant sur l'humide sol, pâle et sans vie. Égarez son œil, ardent à chercher le rayon hospitalier de la cabane! Brillez devant lui, feux follets, vers luisans, attirez-le près de l'antre où se cache la nichée affamée et dévorante de la louve altérée de sang, ou sur le gué si dangereux du sombre et profond marais, là où l'Indien, tremblant lui-même, suspend dans l'air ses colliers de porcelaine (6), et sa pipe et ses anneaux, tributs offerts à l'esprit funeste qui habite là! Alors, qu'épuisé de la marche errante de la nuit, égaré, éperdu, sans force, l'étranger succombe enfin, glissant sur le bord douteux de l'étroite

(4) L'alligator, qui, à ce que l'on croit, passe l'hiver dans une sorte de torpeur léthargique, au bord de quelque anse ou de quelque marais, après avoir avalé préalablement une grande quantité de pommes de pin, qui sont sa seule nourriture durant toute cette saison.

(5) C'était le châtiment du meurtre, comme le raconte le père Charlevoix, chez les Hurons. « Ils étendaient le corps du mort sur des perches, au haut d'une butte que le meurtrier était obligé d'habiter plusieurs jours, recevant tout ce qui tombait du cadavre, non seulement sur lui-même, mais sur sa nourriture.

(6) « Nous trouvions aussi des colliers de porcelaine, du tabac, des épis de maïs, des peaux, etc., auprès des chemins difficiles et dangereux, sur les rochers ou sur le bord des chutes d'eau. Ce sont les offrandes faites aux esprits qui président à ces lieux déserts. » (Voyez CHARLEVOIX, *Lettres sur les traditions et le culte des sauvages du Canada*.)

Le père Hennequin fait mention aussi de cette cérémonie. Il dit : « Nous vîmes un sauvage qui faisait une sorte de sacrifice sur un chêne, à la cascade de Saint-Antoine de Padoue, sur le Mississipi. » (Voyez le *Voyage d'Hennequin dans l'Amérique du Nord*.)

chaussée, s'enfonçant peu à peu sous la fange moussue. Que là tout ce qui peut blesser et nuire apporte sa venimeuse bave, lance son ardent aiguillon! Que l'immonde crapaud rampe sur lui, qu'autour de lui planent les mousquites bourdonnant à ses oreilles, tourbillonnant devant son œil fixe, et mêlant leurs poisons à son sang, jusqu'à ce que sous les feux ardens du midi, tout couvert de venin, le misérable expire!

VERS ÉCRITS AU COHOS OU CHUTES DE LA RIVIÈRE DES MOHAWKS (7).

Gia fra in loco ove s'udia 'l rimbombo
Dell' acqua...

DANTE.

Depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil, j'ai vu le puissant Mohawk rouler ondes sur ondes; et à mesure que j'observais les bois de pins qui, le long de sa rive, obscurcissent la clarté de ses eaux, comme de hautes et fantastiques formes noircissent à leur passage le miroir d'un magicien, à mesure que je contemplais son ardeur à poursuivre sa course impétueuse, se précipitant, infatigable et sauvage, à travers les sourcilleuses ombres et les hautes fleurs, fuyant les vertes anses qui courtisent ses caresses et l'invitent au repos, et cependant parfois se détournant sous la brise comme pour jeter un regard en arrière! oh! en le contemplant, j'ai tant rêvé, et tant soupiré en rêvant! — Combien n'est-il pas semblable au tien, flot sans repos, le sort de celui qui erre sur tes humides rives! A travers quelles gros-

(7) Le caractère sauvage et désolé du pays qui se trouve immédiatement au-dessus de ces chutes est beaucoup plus en harmonie avec la grandeur désordonnée de cette scène que les champs cultivés qui avoisinent celles du Niagara. Voyez le dessin qu'en donne M. Weld en son ouvrage. Suivant lui, la hauteur perpendiculaire de la chute du Cohos est de soixante pieds; le marquis de Chastellux la porte à soixante-seize.

Le magnifique arc-en-ciel qui se forme et s'efface continuellement, à mesure que l'écume des eaux monte vers les rayons du soleil, est peut-être ce qu'il y a de plus ravissant parmi toutes les merveilles que déploie cette cataracte.

sissantes ombres de malheurs, quelles passagères fleurs de joie, son sentier sera-t-il tracé! Combien d'humbles et rians asiles peuvent s'ouvrir, appelant son pied fatigué, tandis que toujours avançant, toujours sans repos et sans joie, il passera toujours sans oser s'arrêter! Impérieuse comme la sentence qui pousse tes eaux à leur chute prévue, il voit la force étourdissante du monde presser son âme en sa course fatale, fuyant d'erreurs en erreurs jusqu'à ce que la vie soit à bout, et que, tombant dans l'abîme, l'onde ait cessé de couler! Oh! que puisse sa chute briller comme la tienne! puisse le céleste arc-en-ciel du pardon s'élever sur le brouillard qui l'environne, aussi pur, aussi beau que celui qui plane sur toi!

ÉPITRE A LORD VICOMTE STRANGFORD.

A bord de la frégate *le Phaéton*, à la hauteur des Açores, à la clarté de la lune.

Douce lune! si ma main, comme celle du sage de Crotone (8), pouvait, à l'aide d'un charme magique, faire de ton disque brillant sa page immense et tracer là mes pensées, mes souhaits, combien d'amis, dont l'œil insouciant erre maintenant sur le ciel étoilé, souriraient en rencontrant sur ton orbe placide ces souvenirs si doux, si chers, ces rêves passionnés d'un passé regretté, ces promesses qui ne s'oublieront plus, et tout ce que mon cœur, tout ce que mon âme voudraient envoyer au loin à plus d'un ami bien aimé!

O Strangford! quand pour la dernière fois nous nous sommes quittés, je pensais peu qu'ils fussent passés, pour jamais passés, ces temps brillans de joie, où tout le vague de mon cœur était à l'œuvre, était rempli; où toujours dispos, toujours prêts, nous

(8) Pythagore, qui, à ce que l'on croyait, pouvait écrire sur la lune, à l'aide d'un miroir magique.

courions d'un plaisir à l'autre, trouvant les jours trop avares de leurs rapides heures, n'usant de la science que pour changer en ravissantes merveilles tout ce qui nous était appris! Jours délicieux de fantaisie, jours riches d'âme, où mêlant le savoir et le rire, le bol de punch devenait le pupitre de l'in-folio, et le souffle de la folie tournait la page légère! Oh! que je me doutais peu que c'en fût fait de toutes ces joies, qu'avant que la fleur d'été fût flétrie, mon œil verrait se dérouler la voile qui m'entraîne vers le monde occidental!

Et cependant, c'était le temps alors — en ces jours de jeunesse, quand pour calmer les feux brûlans de la saison l'âme se plaît parfois à laisser ses capricieuses ailes se reposer plongeant aux sources du plaisir; mais si l'on attend le souffle de l'hiver il séchera la source, il glacera le cœur. Comment plus tard retrouver l'espérance? O fantasque et divine fée! que de rêves heureux elle éveillait, donnant à mon âme quelque but décevant pour chacun des projets enfantés et nourris avec une ardeur si vive! Certes, le poète de Vérone lui-même ne quittait pas les rivages phrygiens poussé par un plus ardent espoir; son cœur ne palpitait pas plus vivement que le mien pour les joies d'une vie errante (9).

Même aujourd'hui, la trompeuse espérance se glisse à travers mes regrets si profonds, les calmant comme fait le rayon placide qui poursuit les grondeuses vagues pour les apaiser sous sa trace lumineuse, les berçant à ce sourire qui sait endormir et calmer! Oh! que de fois j'ai pensé durant ces nuits paisibles que si mes amis étaient proches ce serait trop de bonheur! Quel délice de regarder ensemble ce brillant clair de lune! cette mer, lac d'argent, sur lequel glisse le vaisseau aussi doucement que s'il craignait d'éveiller les flots silencieux qui sommeillent! Un seul nuage envieux se détache et jette son ombre sur le

(9) Allusion à ces vers si animés du quarante-quatrième carmen du poème de Catulle :

« Jam mens prætepidans avet vagari,
» Jam læti studio pedes vigescunt! »

sommet du Pico (10), qui, là-bas s'élevant dans la brume, et sourcilleux en ce ciel de lumière, semble s'enorgueillir de voir l'orage naissant ramper autour de sa base gigantesque.

. . . .

Mais écoutez! — le sifflet du contre-maître dit qu'il est temps de mettre fin à mon rêve... huit coups — le quart du milieu de la nuit est relevé. Adieu, mon Strangford: — n'oublie jamais que loin par-delà les mers occidentales, est l'ami dont le cœur ne saurait t'oublier.

ÉPITRE A JOSEPH ATKINSON, ESQ.

Des Bermudes (11).

Le jour a fui — mais, avant de nous séparer qu'une coupe encore circule, bue à l'ami de mon cœur, au plus cher, au plus

(10) Le Pico est une très-haute montagne volcanique qui donne son nom à l'une des Açores. Quelques personnes prétendent qu'elle est aussi élevée que le pic de Ténériffe.

(11) Pinkerton a dit qu'une bonne histoire et une description des Bermudes seraient une heureuse acquisition pour une bibliothèque géographique; mais il n'y a certainement pas matière à un pareil ouvrage. Ces îles, depuis leur découverte, ont éprouvé si peu de changemens, l'indolence du peuple a été de tout temps si complète, le commerce si limité, que l'historien ne trouverait aucun fait auquel il pût donner de l'importance; et quant aux productions naturelles du pays, les végétaux, en petit nombre, que les habitans ont pu se résoudre à cultiver, sont si communs aux Indes Occidentales, qu'ils ont été décrits par tous les naturalistes qui ont dit en passant quelques mots des Bermudes.

Les hommes d'état trans-atlantiques ont affirmé que cette petite colonie méritait plus d'attention que la mère-patrie ne lui en avait accordé; et il est certain qu'elle possède des avantages de position dont l'importance se ferait vivement sentir, si elle tombait dans des mains ennemies. J'ai entendu dire au célèbre ami de Washington, à New-York, que les Américains avaient fait le plan de s'emparer des Bermudes vers la fin de la guerre de l'indépendance, dans l'intention (ce furent ses propres expressions) d'en faire un nid de frelons pour gêner le commerce anglais dans cette partie du monde. On sait que ces îles étant placées tout-à-fait sur

tendre. — Oh! jugez par les pleurs que je verse en le nommant, jugez combien il m'est précieux et cher! C'était ainsi qu'à l'ombre d'un calebassier, entouré du petit nombre de ceux qui pouvaient sentir, qui pouvaient se rappeler avec moi, je parfumais ma coupe d'une larme donnée au passé, ou d'une bénédiction pour vous.

Oh! dites, en est-il ainsi parmi vous? A l'heure lumineuse où le vin et l'esprit pétillent, quand la rosée de Bacchus fait jaillir tout ce que le cœur contient de tendre, et que les fleurs de la pensée, fraîches écloses, se renouvellent sans cesse, ami, en est-il ainsi? Votre mémoire s'éveille-t-elle pour saluer d'un soupir le bord de la coupe que vous couronnez du nom de l'exilé, de celui qui, solitaire et sans joie en ces vallées si belles, languirait dans l'Élysée même s'il n'y trouvait ses bien-aimés?

C'était donc l'autre soir, en quittant l'ombre du calebassier, mes membres étant reposés et mon esprit libre, le feu de la

la route des Indes Occidentales, un ennemi pourrait aisément y créer de très-fatigans obstacles.

Le plan de l'évêque Berkeley, pour fonder aux Bermudes un collége où l'on pût convertir et instruire les sauvages, était un projet bizarre et sans résultat possible, quoique le gouvernement d'alors y eût apporté son concours. M. Hamilton, gouverneur de l'île, quelques années plus tard, proposa, si je ne me trompe, d'établir une école spéciale pour les enfans nés en Amérique qui se destineraient à devenir marins. Cette idée était plus rationnelle, et ces îles sont admirablement situées pour un plan de cette nature. Cependant il serait utile de l'étendre et d'embrasser un système d'éducation moins restreint, qui tirât les colons de l'alternative dans laquelle ils se trouvent, soit d'envoyer leurs fils en Angleterre pour y être élevés, soit de les placer dans les colléges des Etats-Unis, où des idées très-peu favorables aux Anglais dirigent généralement l'éducation.

Les femmes des Bermudes, quoiqu'elles ne soient pas précisément jolies, ont une tendre langueur dans les regards et les manières, qui est toujours attachante. Les mots *aimable*, *affectueux*, *aimant*, dont les Français font tant d'usage, peignent à merveille le caractère des jeunes filles de ces îles. Cette prédisposition bienveillante et tendre, qui, sans s'attacher à un seul objet, se répand sur toutes les habitudes, donne à toutes les paroles, à toutes les actions, une expression de tendresse qui a quelque chose d'enchanteur. J'avoue que les hommes ne participent en rien à ce charme. Ils sont fort peu civilisés; et le vieux philosophe qui imaginait qu'après cette vie tous les hommes seraient changés en mulets, et les femmes en colombes, aurait trouvé sa métamorphose en pleine activité aux Bermudes.

grappe et les rêveries du soir ouvrirent toutes les sources magiques de ma fantaisie; et quelle vision m'apparut alors! Oh! je dormirais des siècles entiers pour la revoir encore! Ils étaient là tous, ces compagnons nombreux, et ces amis si rares évoqués par mon imagination. Ils m'entouraient; c'était tout ce que j'avais admiré, aimé, adoré; mais jamais, jamais comme en ce moment! Bientôt le charme flatteur de leur sourire, illuminant la bienheureuse petite île, en fit un Éden; la vague ondulait plus calme sous leur regard; la rose, à mesure qu'ils la contemplaient, rougissait d'un vermillon plus vif! Non, les vallées d'Hérée,—bien qu'arrosées de ruisseaux, descendant à flots de perles des hauteurs pastorales où la chanson du berger, primitive et sauvage, fut enseignée aux nymphes par leur mystique enfant (12) — non, les vallées de la Sicile ne pouvaient étaler plus de florissantes délices que n'en répandait la magie du cœur sur cet étroit paradis!

O magie du cœur! sans ton prisme enchanté, les jardins ont-ils leur pourpre et les plantes leurs couleurs? La nature ou l'art éclairèrent-ils jamais une vue comme celle qui pénètre à travers les yeux jusqu'au cœur?

Hélas! qu'une si chère vision se dut éclipser! Qu'au matin, tout radieux en sa splendeur accoutumée, la rose et le ruisseau que j'avais vus la nuit, fussent encore devant moi en leur natif éclat, tandis que les amis, qui semblaient se courber sur l'onde, et moissonner les roses, s'étaient évanouis avec le songe léger!

Mais voyez! dans le port, en son pompeux attirail, toutes flammes déployées, le vaisseau qui doit emporter ces feuilles livre impatiemment son aile au vent! bientôt il laissera derrière lui les bocages d'Ariel! Quels flots, quelles brises lui réserve le sort, avant qu'il dorme protégé par le rivage qui m'est

(12) Montagnes de la Sicile, sur lesquelles Daphnis, premier inventeur de la poésie bucolique, fut nourri par les nymphes. Voyez la charmante description de ces montagnes, dans Diodore de Sicile, livre IV. Ἡραῖα γὰρ ὄρη κατὰ τὴν Σικελίαν ἐστιν, ἅ φασι κάλλει, κ. τ. λ.

cher? Mais combien la houle de ces flots réjouira un jour mes yeux! quelle douce musique sera le sifflement de ces vents à mon oreille! Non, jamais la mélodie la plus harmonieuse qu'aient murmuré les zéphirs, la pelouse argentée par la rosée des soirs d'été ne me seront moitié si douces que la brise, moitié si brillantes que l'écume des vagues qui ramèneront l'exilé au logis!

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME LE DUC DE MONTPENSIER.

Sur son portrait de lady Adélaïde F..r..bes.

Donington-Park, 1802.

Atteindre la pensée par la magie des couleurs, quelque cachée, quelque fugitive qu'elle soit, et rendre sur la toile enchantée la silencieuse histoire de l'âme;

Sur les formes de la nature n'avoir qu'à jeter l'œil, pour fixer, par de décevantes lumières et de trompeuses ombres, ses teintes matinales avant qu'elles s'enfuient, et ses rougeurs du soir avant qu'elles s'éteignent!

C'est là le plus grand effort du pinceau, le plus divin des célestes pouvoirs qui illuminent les visions fleuries des muses, et cette puissance, ô prince! elle est bien grande en toi!

Cependant, quand l'amitié te voit tracer, avec une expression émanant de l'âme, les doux souvenirs de traits sur lesquels son œil se plaît à reposer;

Tandis que sur ce regard si serein, si charmant, ce sourire de paix, cette fleur de jeunesse, cette joue qui rougit d'être vue, cet œil, reflet si vrai de l'âme; tandis que sur chaque ligne, si délicate et si pure, son attention erre, poursuit et s'attache, ravie, bénissant la main qui a su reproduire avec de si riches teintes ces formes chéries, elle sent toute la valeur de ton art et le proclame avec une ardeur plus vive, une ivresse plus grande, que ne put *jamais* l'éprouver le critique du goût le plus pur.

CHANSON DU BATELIER CANADIEN,

Écrite sur la rivière Saint-Laurent (13).

Et remigens cantus hortatur.
QUINTILIEN.

Doucement, doucement, comme tintent les douces cloche du soir, que nos voix gardent l'accord et nos rames la cadence.

(13) J'écrivis ces paroles sur un air que nos bateliers nous chantaient très-fréquemment. Le vent était si contraire, qu'il leur fallut ramer tout le chemin, et nous mîmes cinq jours à descendre le Saint-Laurent de Kingston à Montréal, exposés à un soleil brûlant durant le jour, et forcés de nous abriter de la rosée de la nuit dans la première des misérables huttes éparses sur le rivage qui voulait bien nous recevoir; mais la vue des magnifiques sites du fleuve compensait de reste tous ces inconvéniens.

Nos voyageurs avaient de belles voix et chantaient parfaitement d'accord. Les paroles originales de l'air sur lequel j'ai adapté ces stances paraissaient être une longue et incohérente légende, dont je ne comprenais pas grand'chose, grâce à la prononciation barbare des Canadiens. Elle commençait ainsi :

Dans mon chemin j'ai rencontré
Deux cavaliers très-bien montés.

Et le refrain de chaque couplet était :

A l'ombre d'un bois je m'en vais jouer,
A l'ombre d'un bois je m'en vais danser.

Je me suis aventuré à écrire l'air avec accompagnement, et je l'ai publié. Privée du charme que l'association donne aux moindres souvenirs des scènes et des émotions passées, peut-être que la mélodie en semblera vulgaire et vide ; mais je me rappelle, au moment du couchant, dans un de ces beaux lieux où le Saint-Laurent se déploie avec une grandeur si imposante et si inattendue, je me rappelle avoir entendu cet air si simple avec un plaisir que la composition la plus travaillée des plus habiles maîtres n'aurait pu me donner ; et aujourd'hui encore, il n'est pas une note de cette mélodie qui ne ranime en ma mémoire le bruit cadencé de nos rames plongeant dans le fleuve, le rapide vol de notre nacelle glissant sur les rapides eaux, et toutes les impressions pleines de fantaisies et de délices dont mon âme fut nourrie pendant cet intéressant voyage.

Les stances ci-dessus sont supposées être chantées par les voyageurs qui vont au grand Portage, à travers la rivière des Otaouais. Pour le récit de cette merveilleuse entreprise, lisez l'*Histoire générale du commerce des pelleteries*, par sir ALEXANDRE MACKENSIE, annexée au journal de son voyage.

Bientôt, l'ombre des bois noircissant sur la rive, nous chanterons à Sainte-Anne notre hymne de départ (14). Ramez, frères, ramez ; le courant se précipite, les Rapides (15) sont proches, et le jour va pâlir !

Pourquoi nous faudrait-il déployer notre voile, quand pas une brise ne fait onduler la vague bleue ! mais quand le vent soufflera du rivage, alors doucement nous laisserons reposer nos rames fatiguées. Soufflez, brises, soufflez ; le courant se précipite, les Rapides sont proches, et le jour a pâli !

Flot d'Outaouais ! cette lune tremblante bientôt nous verra flotter sur ta lame écumeuse ; Sainte de l'Ile Verte, écoute nos prières : accorde-nous des cieux sereins et des vents favorables ! Soufflez, brises, soufflez ! le courant se précipite, les Rapides sont proches, et le jour s'est éteint.

RÉFLEXIONS.

Au moment de lire les Mémoires de lord Byron, écrits par lui-même.

« Encore un instant..... Partagé entre la crainte, et l'espérance de découvrir de sombres et glorieuses visions, j'hésite à dérouler ces feuilles mystérieuses. Ainsi le héros d'un conte de fées, tenant dans ses mains la clef de la demeure secrète de quelque magicien, s'arrête avant d'entrer, avance enfin d'un pas lent et tremblant, et doute s'il rencontrera des ombres de l'enfer ou du ciel.

» Que de milliers d'êtres qui respirent à cette heure même, sur cette vaste terre, renonceraient avec joie au sommeil, pen-

(14) Aux Rapides de Sainte-Anne, il faut que les bateliers mettent à bord une partie, sinon la charge entière de leurs bateaux. C'est de cet endroit que les Canadiens datent leur départ. Ils possèdent la dernière église sur l'Ile, église dédiée à la sainte tutélaire des voyageurs. MACKENSIE, *General History of the fur trade.*

(15) *Rapides*. On sait qu'en Amérique on donne ce nom aux courans violens qu'occasionne le voisinage des grandes chutes.

dant de longues nuits, pour fixer comme moi leurs regards avides sur ces précieuses pages ! Combien tous ceux qui le connaissent..... et où n'est-il pas connu ? à quelle région lointaine ses chants n'ont-ils pas volé, semblables aux oiseaux de Psaphon proclamant le nom de leur maître dans toutes les langues que parle la renommée ? Combien tous ceux qui ont senti les diverses magies réunies dans la sphère de cette âme superbe, comme les charmes descendus de plusieurs étoiles sont fixés et concentrés dans quelque merveilleux talisman ; combien, dis-je, brûlent de savoir quand la lumière s'éveilla pour la première fois dans sa jeune âme ; quelles sensations de souffrance ou de bonheur les rayons qui s'échappèrent de cette aurore de son génie firent naître dans ceux qu'ils éclairèrent ! Combien aimeraient à voir se développer cette puissance devenue plus colossale et plus sublime d'heure en heure, à épier ses premiers progrès avec le même sentiment qu'éprouva le voyageur égyptien, quand, debout près du berceau du Nil, il mesura de sa lance les faibles sources de ce fleuve puissant !

» Et vous aussi, vous qui, au milieu des pensées dédaigneuses qui habitent sa riche imagination et en assombrissent toutes les images, comme si l'étoile d'amertume et de désolation qui tomba jadis sur la terre les avait atteints dans sa chute ; vous qui savez reconnaître une âme qu'on a forcée de haïr, mais qui sortit tendre et dévouée des mains du Créateur, et qui même encore, quoique frappée de malédiction, brille parfois de tout l'éclat pur et céleste de l'amour, avec quelle inquiète curiosité, vous qui avez saisi à travers ses chants les vives clartés d'une âme brillante et désolée, ne demanderez-vous pas à lui-même quelle douleur flétrissante, quelles amères injustices ont éclipsé cette nature si noble !

» Il est semblable à quelque bel orbe qui fut jadis un soleil dans les cieux, et qui, né pour étonner le monde, pour réjouir de son éclat, de sa chaleur, tout ce qui ressentait sa divine influence, est maintenant éteint, et n'a laissé d'autre trace de sa grandeur que l'ombre immense et glacée qu'il répand !

» Volume fécond et plein! quels que soient les changemens de scène et de climat, les aventures étranges et téméraires, les douleurs, les faiblesses, peut-être trop franchement contées, les amours et les guerres que tes pages nous dévoilent, si la vérité moins prompte nous montrait *ses* vertus en même temps que *ses* fautes, nous trouverions dans ces annales des amitiés inébranlables comme le roc, des inimitiés oubliées comme la neige que fond le soleil; — une foi à l'épreuve du temps en ceux qui le servaient et le servent encore; des secours généreux prodigués à plus d'un cœur blessé avec cette adresse silencieuse qui n'effarouche pas même l'orgueil : nous y verrions des actions... Mais, non... ce n'est pas de lui que nous obtiendrons le récit des traits brillans de sa vie. Tandis que ceux qui courtisent le monde, semblables au nuage de Milton, «tournent vers la foule leur surface argentée,» cet astre, à part des autres, s'enveloppe dans la nuit, et dérobant aux regards du vulgaire tout ce qui pare, adoucit, ennoblit sa nature, il tourne vers un monde qu'il dédaigne son disque ténébreux!»

L'AMOUR ET LA RAISON.

Quand l'homme commence à raisonner, il cesse de sentir. J.-J. ROUSSEAU.

C'était par un temps doux et serein, en cette saison d'été qui fait tout éclore, âmes et fleurs, qu'un beau matin—s'y serait-on jamais attendu! — l'Amour et la Raison se rencontrèrent.

L'Amour conta son rêve de la veille, tandis que la Raison discourait sur le temps. De fait, la matinée était riante et belle, et ils firent route ensemble.

Le garçon se permettait plus d'une gambade, la dame, en vraie Junon, marchait à pas réguliers, à larges enjambées, et de

sa sèche stature, à mesure qu'elle avançait, se projetait l'ombre allongée.

Il est tout simple qu'Amour, chemin faisant, trouva que ce jour-là le soleil brillait froid, car l'ombre de la Raison enveloppait constamment l'enfant et le glaçait.

En vain il s'efforçait de réchauffer ses ailes ou de découvrir un sentier mieux exposé, toujours la forme gigantesque de la vierge passait entre le soleil et lui.

« Ce n'est pas juste, cria l'Amour enfant ; le soleil n'est pas » fait pour vous seule ! » Ainsi disant, il se lança à travers un fourré de myrtes, jetant son adieu à la majestueuse nymphe.

L'heureux vagabond erra alors gaiement à travers les prés, le long de toutes les rives, aspirant la joie en chaque brise, buvant le plaisir dans chaque rayon.

Pas un parterre, pas un bosquet ne put lui dérober ses secrets trésors ; il mangea de tous les fruits, respira le parfum de toutes les fleurs, jusqu'à ce qu'il eût perdu le goût et que toute senteur se fût évanouie.

Mais voilà que le soleil, en sa pompe de midi, se prit à étinceler sur la plaine desséchée. Hélas ! l'enfant bientôt devint tout languissant, et la fièvre brûla ses veines.

La rosée se sécha sur son front enfantin, son radieux sourire mourut sur ses lèvres flétries. — Oh ! où était alors la tranquille Raison pour jeter sur l'Amour son ombre bienfaisante ?

Vers un antique palmier, au verdoyant ombrage, il tourna enfin ses pas, cherchant un abri, et vit la nymphe, inclinée et calme, le front aussi frais que le sien était brûlant !

« Oh ! rafraîchis-moi sur ton sein ! » murmura l'enfant aux pieds de la vierge. Elle ouvrit les plis de son vêtement, et en entoura la tête fébrile de l'Amour.

Il sentit le froid attouchement du sein glacé, qui bientôt calma, ralentit ses ardentes palpitations. Elles s'arrêtèrent ; ah ! c'était trop de glace ; et l'Amour expira dans les bras de la Raison.

STANCES.

Θυμὸς δὲ πόθ' ἁμὸς. . . . .
. . . . μὲ προσφωνεῖ τάδε·
Γίγνωσκε τἀνθρώπεια μὴ σέβειν ἄγαν.

Fragmens d'Eschyle.

Les cieux souriaient à l'ouest, les orages du matin ne nous poursuivaient plus, et le flot, accueillant le retour du calme, retombait pesamment, se rappelant encore la houle apaisée!

Mon âme réfléchissait cette sérénité, ses passions étaient assoupies, muettes comme la mort, et mon esprit calmé se rappelait leur empire, comme la vague, encore émue, se rappelait la brise qui avait fui!

Je pensais à ces jours où mon cœur ne saluait d'un regret ou d'un sourire que le plaisir seul, où la plus triste émotion qui soulevât mon sein était une dédaigneuse pitié pour quiconque se montrait plus sage que moi!

Maintenant j'avais senti comment la pure flamme de l'intelligence perd son éclat céleste dans de grossières jouissances; j'avais senti que dans la prodigue coupe du désir, la perle de l'âme est bien vite absorbée!

Je priai alors, je demandai à l'esprit qui avait allumé la flamme, que sa pureté ne fût plus ternie par le souffle de la volupté, et que je pusse lui rendre à peine obscurci, ou dans tout son éclat, le diamant précieux tel que je le reçus.

C'était une pensée d'extase! Il semblait que le ciel laissât déjà voir la couronne de l'éternité! Il semblait que les passions fussent toutes purifiées, les erreurs effacées, et que mon cœur eût repris sa pureté primitive!

Je regardai à l'ouest : la magnifique étendue, nuageuse le matin, resplendissait alors. Oh! puisse ainsi, m'écriai-je, puisse un œil céleste lancer ses rayons sur mon âme auparavant plongée dans les ténèbres!

AU POISSON VOLANT (16).

Quand j'ai vu ton aile de neige, par un beau soir d'été, jaillissant hors de la vague bleue, faire si joyeusement reluire à l'œil du jour tes écailles argentées, comme si tu avais été fait pour t'élever et vivre au sein du glorieux firmament; oh! j'ai senti, plein d'une orgueilleuse joie, qu'ainsi, animée de l'impatiente ardeur de ton vol, l'âme pure, dédaignant de languir sur l'ignoble sein du monde, déployait les ailes que Dieu lui donna pour s'élancer aux sources du jour! Puis, quand j'ai vu cette aile si brillante lasse, épuisée en un si court essor, tenter vainement les routes de l'air, et retomber de nouveau dans les ondes, hélas! ce décevant orgueil a fléchi. Comme toi, un instant l'âme prend son vol; mais que l'homme fragile et plein d'erreur rougisse à la pensée que, comme toi aussi, l'âme se fatigue et tombe!

O vertu! quand je cherche ta sphère, ne laisse pas fléchir l'aile de ma pensée, ne me laisse pas, comme cette frêle créature, l'écume salée dégouttant de ses plumes, étinceler à peine aux feux de ton soleil, pour me replonger aussitôt dans l'abîme; mais quand j'abandonne la foule grossière avec laquelle mon âme a erré trop long-temps, ah! qu'aspiré dans ton rayon de gloire, je secoue loin de moi toute tache terrestre, et haletant pour ton air plus pur, que d'un élan je m'y plonge et m'y fixe à jamais!

(16) L'opinion de saint Augustin sur la Genèse est, ainsi que celle de la plupart des pères, à ce que je crois, que les oiseaux, comme les poissons, furent dans l'origine tirés des eaux. Cette idée a été appuyée de toutes les circonstances, imaginaires ou non, qui pouvaient tendre à montrer quelque similitude entre les deux espèces: συγγενείαν τοῖς πετομένοις πρὸς τὰ νηκτὰ. L'esprit préoccupé de cette pensée, quand j'aperçus pour la première fois un poisson volant, je pouvais presque imaginer que, présent à l'heure même de la création, je voyais le premier oiseau éclore du choc de la vague.

LE GÉNIE DE L'HARMONIE.

Ad harmoniam canere mundum.
CICERO, *De nat.deor.* lib. III.

Sous les vagues gît une conque où serpentent mille replis sinueux, pareille à ces conques qui jadis recevaient et renvoyaient le souffle des chantantes Néréides. La magique coquille tomba du sein blanc d'une sirène un jour qu'elle errait sur les flots qui baignent les sables dorés de la Sicile. A sa brillante surface sont inscrites les notes mystérieuses de ces palpitantes harmonies (17) que les génies de l'abîme mêlent aux concerts des orbes éternels roulant à minuit dans les cieux.

Oh! quelque part qu'elle flotte, cherche la divine coquille! et si la puissance vibrante des accords est chère à ton âme, apporte-la dans ma retraite, et j'évoquerai pour toi les rêves légers qui bercent en leur giron l'esprit de la septième sphère, quand l'accord éloigné de la lune frappe faiblement son oreille (18). Alors tu avoueras qu'à travers le cercle de la création, aux lieux

(17) Il y a dans l'*Histoire naturelle des Antilles* la description d'un curieux coquillage, trouvé à Curaçao, sur le dos duquel sont tracées des lignes remplies de caractères de musique si distincts et si parfaits, que l'auteur y avait déchiffré un charmant trio. « On nomme ce coquillage musical, parce qu'il porte sur le dos des lignes noirâtres pleines de notes qui ont une espèce de clef pour les mettre en chant, de sorte que l'on dirait qu'il ne manque que la lettre à cette tablature naturelle. Cet ingénieux gentilhomme (M. DU MONTEL) rapporte qu'il en a vu qui avaient cinq lignes, une clef et des notes qui formaient un accord parfait. Quelqu'un y avait ajouté la lettre, que la nature avait oubliée, et la faisait chanter en forme de trio, dont l'air était fort agréable. » (Chap. XIX, art. 11.) L'auteur ajoute : « Un poète pourrait supposer que les sirènes se servaient de ces coquillages dans leurs concerts. »

(18) Selon Cicéron et son commentateur Macrobe, le ton lunaire est le plus grave et le plus faible de l'harmonie planétaire. LEONE HEBREO, poursuivant l'idée d'Aristote, que les cieux sont doués d'une vie animale, attribue leur harmonie à un amour réciproque et parfait. Cette idée n'est autre que le φιλότης d'Empédocle, qui, dans sa définition de l'amour et de la haine des élémens entre eux, semble avoir entrevu les principes de la loi d'attraction et de répulsion.

où la matière étend son ombre comme aux lieux où l'âme rayonne, depuis les ondes transparentes (19) qui emportent les planètes dans leur tourbillon mélodieux, jusqu'au petit ruisseau qui plane sur son lit de perles, depuis l'ardent soupir des flèches du soleil (20) traversant le ciel du soir, jusqu'au faible souffle qu'envoie l'osier musical (21) dans les plaines brûlantes de l'Afrique ; oh! alors tu avoueras que cet univers divin m'appartient, que tout respire par moi, que dans tout je respire, âme diverse et puissante d'une harmonie sans bornes!

Salut, ô salut, mystérieuse coquille! plus d'une étoile a cessé de brûler (22), l'urne de Saturne a versé plus d'une larme sur le sein froid de l'Océan (23) depuis que, talisman aérien, tu as dormi sous les eaux! Je vole avec mon précieux trésor me joindre aux chœurs célestes, où celle qui modula les premiers accords, la sirène aux pieds de feu, parcourt les cordes de la lyre d'Orphée (24), ou bien guide autour du pôle brûlant le char ailé de

(19) Leucippe, partisan de la philosophie des atomes, imagina dans les cieux une espèce de tourbillon qu'il emprunta à Anaxagore, et suggéra peut-être à Descartes.

(20) Héraclide, dans ses *Commentaires sur les allégories d'Homère*, conjecture que l'idée de l'harmonie des sphères est due à ce poète, qui représente les rayons du soleil comme autant de flèches qui, en traversant l'air, vibrent et rendent un son particulier.

(21) Dans une description de l'Afrique, traduite par D'ABLANCOURT, il est question d'un arbre dont les branches agitées rendent des sons mélodieux. ABENZÉGAR, auteur arabe, dit qu'il « y a un certain arbre qui produit des gaules comme d'osier, et qu'en les prenant à la main et les branlant, elles font une espèce d'harmonie fort agréable. » etc. *L'Afrique*, de MARMOL.

(22) Allusion à l'extinction ou au moins à la disparition de quelques étoiles fixes, que nous avions appris à regarder comme des soleils escortés chacun de tout un système solaire.

(23) PORPHYRE dit que Pythagore regardait la mer comme une larme : τὴν θάλατταν μὲν ἐκαλεῖ εἶναι δάκρυον. *De Vit.* Quelque autre ajoute, si je ne me trompe, que la planète de Saturne en était la source. EMPÉDOCLES, par une affectation du même genre, appelait la mer « la sueur de la terre. » ἱδρῶτα τῆς γῆς.

(24) Les anciens nommaient tout le système d'harmonie des sphères, *la grande Lyre d'Orphée.*

quelque âme bienheureuse (25)! Pour toi, ô fils de la terre! j'évoquerai mes plus douces visions terrestres.—Vois-tu courir sous le soleil d'Espagne une rivière formée de pleurs harmonieux (26)? Prête une oreille attentive: — quand le vent du soir descend et meurt sur l'eau tranquille, elle soupire comme une harpe! Chaque vague qui coule est une corde humide, chaque brise qui souffle un archet aérien. Là, au bord du merveilleux ruisseau, repose ta tête languissante, et je t'enverrai un rêve divin, un rêve pareil à ceux de l'Inspiré (27): tu sais, celui qui, sa lyre primitive à la main, assis sur la montagne de Thrace, l'œil tourné vers l'orient brumeux (28), épiait le premier jet de la source sacrée où son âme allait puiser sa flamme. Oh! songez quelles visions à cette heure solitaire peuplaient son sein pensif (29); avec quelle pieuse extase sa mélodieuse prière montait vers l'éternelle Puissance qui a imprimé sur ce monde, en formes si variées et si belles, le sceau de sa divinité (30)!

Ou bien encore, sais-tu quels rêves envoyés par moi dissipaient

(25) Διεῖλε ψυχὰς ἰσαρίθμους τοῖς ἄστροις, ἔνειμε θ' ἑκάστην πρὸς ἕκαστον, καὶ ἐμβιβάσας, ΩΣ ΕΙΣ ΟΧΗΜΑ. PLATON, *Timæus.*

(26) Cette rivière musicale est citée dans le roman d'Achille Tatius.

(27) Orphée.

(28) ÉRATOSTHÈNES, parlant de l'extrême vénération d'Orphée pour Apollon, dit qu'il avait coutume d'aller sur les monts Pangéens, au point du jour, et d'y attendre le lever du soleil, afin d'être le premier à saluer ses rayons.

(29) Quelques vers d'Orphée, qui nous ont été conservés, renferment de sublimes idées sur l'unité et la magnificence de Dieu, tels que ceux cités par Justin martyr:

Οὗτος μὲν χάλκειον ἐς οὐρανὸν ἐστήρικται
Χρυσείῳ ἐπὶ θρόνῳ, κ. τ. λ.

Ad Græc. Cohortat.

Quelques personnes ont regardé ces vers comme apocryphes, et comme ayant été fabriqués dans les premiers temps du christianisme; cependant la difficulté est de savoir à qui les attribuer: ils sont trop pieux pour les païens, et trop poétiques pour les pères de l'Eglise.

(30) Dans une de ses hymnes, Orphée donne à Apollon un sceau façonné, dont il suppose que le dieu se servit pour imprimer à la matière une infinité de formes.

la sombre horreur de la silencieuse retraite où le philosophe de Samos se livrait à un saint repos (31)? où, affranchie de toute chaîne terrestre, des liens du plaisir, des entraves de la douleur, son âme s'envolait aux régions éthérées, buvait à la fontaine des nombres sacrés (32), et voyait se mouvoir autour d'elle, dans un chœur mystique, les étoiles chantantes, brûlant concert des cieux!

Ces rêves, célestes et radieux, j'en jure par le diadème qui ceint ma chevelure, et par les sept diamans qui y brillent, mêlant leurs rayons en un doux arc-en-ciel d'harmonieuse lumière (33), j'en jure, ô mortel! ces rêves seront les tiens!

LE LAC DU FATAL MARAIS (34),

Ballade écrite de Norfolk dans la Virginie, Amérique septentrionale.

> « On raconte qu'un jeune homme qui avait perdu la raison à la mort d'une jeune fille qu'il aimait, disparut tout-à-coup, sans que ses amis ou ses proches aient jamais pu savoir ce qu'il était devenu; comme il avait dit souvent, dans ses accès de délire, que la jeune fille n'était pas morte, mais partie pour le *fatal marais*, on supposa qu'il était allé dans cet affreux désert, et qu'il y était mort de faim ou qu'il avait péri englouti dans quelques-unes de ses terribles fondrières.
>
> « *La poésie a ses monstres comme la nature.* »

« Ils lui ont creusé une fosse trop humide et trop froide pour un cœur si brûlant et si vrai, et elle est partie pour le lac du

(31) La caverne près de Samos, où Pythagore passait la plus grande partie des jours et des nuits à méditer les mystères de sa philosophie, à l'instar des Mages.

(32) Le tétractys ou nombre sacré des Pythagoriciens, sur lequel ils juraient solennellement, et qu'ils appelaient Παγὰν ἀενάου φύσεως « la source de l'incessante nature. »

(33) Ce diadème représente l'analogie qui existe entre les notes de la musique et les couleurs du prisme.

(34) Le grand et redoutable marécage, nommé dans le pays *the Dismal Swamp*, est situé à dix ou douze milles de Norfolk : au milieu est un lac d'environ sept milles de long appelé l'*Étang de Drummond*.

lugubre marais, où, tout le long des nuits, à la lueur de la mouche de feu, elle rame et gouverne son blanc canot.

» Ah! je verrai bientôt voltiger sa lampe de flamme vivante! bientôt j'entendrai sa pagaie! Notre vie sera longue et toute d'amour; et quand la mort sera proche, je cacherai ma fiancée dans le tronc d'un cyprès! »

Il se hâte, il court au marécage du désert: le sentier était âpre et triste; il marche à travers les ronces enlacées et les buissons du genevrier épineux; il foule aux pieds plus d'un repaire où habite le serpent, et où jamais auparavant l'homme n'a pénétré.

Quand sur la terre il se couche pour dormir, si le sommeil appesantit ses paupières, la vigne mortelle distille sur lui ses pleurs empoisonnés, et la vapeur malsaine des nuits l'enveloppe comme un linceul.

Près de lui la louve agite le taillis, et le serpent bronzé respire à son oreille, jusqu'à ce qu'éveillé de son rêve, il s'écrie en tressaillant: « Oh! quand verrai-je le sombre lac et le blanc canot qui porte mes amours? »

Il vit le lac; un brillant météore se jouait à sa surface. « Sois bien venu, dit-il, flambeau nuptial! » Et pendant bien des nuits l'écho de la rive déserte répéta le nom de la vierge glacée par la mort!

Il creusa le tronc d'un hêtre et en fit un bateau qui l'emporta loin du rivage; il suivit long-temps l'étincelle dansante. Les vents soufflaient avec fureur, les nuages étaient sombres, et le bateau ne revint plus.

Mais souvent, à minuit, au milieu de la brume, le chasseur indien, qui veille dans la forêt, voit ce couple fidèle diriger sur le lac sa blanche barque à la lueur de la mouche de feu!

LOUISE SW-BELLOC.

FIN DES POÉSIES FUGITIVES.

POÉSIES SATIRIQUES

ET BURLESQUES.

(TRADUCTION DE M. O' SULLIVAN.)

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR.

Après avoir montré dans *Lalla-Rookh* et les *Amours des Anges* le poète mobile et sensitif qui voit toute la nature au travers d'un prisme aux mille couleurs, encadrant chaque objet d'une auréole éblouissante, mais fugitive ; après avoir laissé parler dans les *Mélodies* le patriote irlandais, passionné pour l'*Émeraude des mers*, pour la *verte Érin*, dont les traditions poétiques et guerrières lui sont d'inépuisables sources d'inspiration, il nous reste à faire connaître le poète satirique, fustigeant de son vers acéré les oppresseurs de sa patrie et du monde.

C'est peut-être dans ses satires que Moore a déployé le plus d'originalité et de verve. Si son imagination succombe parfois sous le faix de ses propres enchantemens, enivrée de l'ambroisie qu'elle-même distille, si certaine afféterie mêlée au sentiment affaiblit l'effet de ses chants d'amour et de gloire, en revanche son esprit ne lui fait jamais défaut ; il est toujours éveillé, agile, prompt à l'attaque, à la réplique, piquant, harcelant, raillant, sans pitié et sans trève ; l'ironie l'aiguise et l'avive ; c'est encore l'abeille, non plus poursuivant « sa voluptueuse tâche, » et changeant tout en miel, mais armée de son redoutable aiguillon, acharnée sur sa proie, et laissant son dard et sa vie dans la plaie.

Malheureusement cette nouvelle phase du poète est la plus insaisissable. Quoi de plus fugitif en effet que ces burlesques improvisations ? Outre la physionomie particulière à la plaisanterie anglaise, à l'*humour*, genre de gaieté qui se lie trop intimement aux mœurs britanniques pour que des Français puissent y pénétrer autrement que par l'intelligence, étrangeté nationale que l'on comprend sans y prendre goût, il y a dans ces poésies une part énorme faite aux mœurs anglaises, au point de vue anglais, à l'époque (1815 à 1820) si rapidement vieillie par les événemens qui se sont succédé. Ces vigoureuses attaques à un ordre de choses qui dès lors menaçait ruine, ces duels contre des hommes qui ne sont plus que des ombres, tout cela manque aujourd'hui d'actualité et d'à propos ; puis dans ces saillies, nées de la circonstance et mourant avec elle, les mots tiennent plus de place que les idées ; souvent une

consonnance ridicule, un calembourg, le hasard d'nne rime, électrise le lecteur et provoque le rire. Un pauvre traducteur, lancé au milieu de ces difficultés sans nombre, marche entouré d'écueils ; s'il rend fidèlement le texte, il est d'unc platitude désespérante ; s'il cherche des équivalens, il s'éloigne de l'original et lui ôte sa physionomie ; il poursuit une fumée, un son, un feu follct qui, toujours fuyant devant lui, lui échappe toujours ; c'est un supplice à rendre fou. Aussi ne me le serais-je pas imposé volontairement, mais retrancher des œuvres de Moore ses poésies satiriques, c'était ôter au jeune chat sa griffe et ses cabrioles, au café son arôme, au champagne son montant. Il a donc fallu faire un choix dans des morceaux qu'on n'avait jamais tenté de traduire jusqu'ici, et pour cause. Le *Two Penny post bag* ou *La Petite poste interceptée*, abonde en jeux de mots, en sarcasmes sur les vices et les ridicules des grandes dames et des nobles seigneurs de la cour d'Angleterre, à commencer par le Régent ; mais le public français est trop au-dessus ou trop au-dessous du niveau aristocratique de la Grande-Bretagne pour sentir tout le sel de ces saturnales. Nous avons choisi de préférence *La Famille Fudge à Paris*, qui éveillera, du moins nous l'espérons, un peu plus de sympathie ; c'est la France, au commencement de la Restauration, inondée d'étrangers qui ne se peuvent lasser de savourer tout ce qu'elle renferme d'exquis et de beau ; c'est un reflet du délire qui saisit toute l'Europe, et en particulier nos voisins d'outre-mer, malgré l'orgueil qu'ils mettent à s'en défendre, lorsque Paris leur fut devenu accessible, lorsque rois et soldats foulèrent enfin ce sol si long-temps défendu par une triple muraille d'états et d'empires tributaires.

Bien que vus en courant, et à travers mainte prévention nationale, le Paris d'alors, son vertige et ses modes, ses accès de légitimité et ses théâtres, forment une peinture assez plaisante sous la plume de miss Biddy. Tandis que le digne père Fudge espionne à l'étranger avec le haut patronage de mylord Castlereagh, son fils Bob fait chez Véry son noviciat de gastronome, et le neveu, Phelim O'Connor, s'irrite profondément et s'indigne gravement contre les tyrans et les esclaves.

Quelques fables et des fragmens extraits de *Rhymes on the road* ou *Rimes faites sur les grandes routes*, donneront tant bien que mal une imparfaite idée de ce que Moore a fait dans le genre satirique.

Nous aurions cru manquer à notre tâche, comme directeur, en ne complétant pas l'ensemble des œuvres de Moore par cet échantillon.

D. O' S.



POÉSIES SATIRIQUES

ET BURLESQUES.

LA FAMILLE FUDGE A PARIS.

Poème satirique.

LETTRE PREMIÈRE.

DE MISS BIDDY FUDGE A MISS DOROTHÉE*** DE CLONSKILTY, EN IRLANDE.

Amiens.

Chère Doll (1), tandis qu'on tresse les queues de nos chevaux, qu'on charge les malles, et que papa, à la porte, sue sang et eau pour traduire, comme de coutume, en mauvais français, sa ferme détermination anglaise de ne pas donner un *sou* de plus, je m'assieds pour vous écrire une ligne... Pensez un peu! une lettre de France, écrite avec des plumes françaises, de l'encre française! n'est-ce pas enchanteur! Et cependant, le croiriez-vous, ma chère! je n'ai encore rien vu de très-merveilleux; pas l'ombre d'une aventure, pas le plus petit sentiment; jusqu'ici, rien, absolument rien, que des champs de blé et des arbres, aussi monotones, aussi ennuyeux que chez nous. N'était le postillon, ses grandes bottes et sa queue, je pourrais tout aussi bien me croire près de vous à Clonskilty. Vainement, chez *Dessein* (2),

(1) Abréviation pour Dorothée. Ce mot signifie aussi *poupée*.

(2) *Dessein* est le nom du maître de l'hôtel où descendit Sterne, et qu'il rendit célèbre dans son *Voyage sentimental*. L'hôtel de Dessein, à Calais, est encore aujourd'hui très-fréquenté par les Anglais.

j'ai tiré de ma malle Sterne, ce divin compagnon, et me suis mise à lire son chapitre du *Moine!* Vainement j'ai pensé à son ravissant *Ane mort* (3), sans oublier *la Croûte et la Valise.* — Hélas! impossihle aujourd'hui, pour or ni pour argent, de se procurer un moine (et cela, grâce à ce mécréant de Bonaparte, à ce que dit papa); il est vrai qu'au sortir du classique village de Nampont, j'ai entrevu un pauvre petit âne; mais, comme pour narguer mes souvenirs, la stupide bête était en vie!

. . . .

C'est tout ce qui nous est arrivé de plus sentimental, avec la rencontre de quelques petites nymphes fleuries, qui malheureusement nuisent au romantique par leurs préoccupations pécuniaires; à peine ont-elles jonché votre sentier de roses, qu'elles crient à tue-tête pour demander des sous. Nous avons eu aussi de pittoresques mendians, dont la multitude rappelle les beaux jours de l'*ancien régime;* aussi déguenillés, aussi alertes, et ce que vous n'apprendrez pas sans plaisir, tout aussi maigres qu'au temps du cher Sterne.

Notre société de voyage, comfortablement installée dans une berline achetée à Calais, se compose de papa et de moi, de M. Connor et de Bob (4). Vous rappelez-vous comme Bob avait l'air mouton à Kilrandy? Eh bien! jamais vous ne le reconnaîtriez tant il est changé! Figurez-vous qu'on en a fait un *dandy!* une chose, ma chère, qui, comme vous savez, se passe toute en barbe, en corset, en habits: une chose excessivement mince de taille, à peu près en forme de sablier; espèce de créatures tout-à-fait nouvelles, inconnues jusqu'ici aux savans, et dont les têtes sont si immuablement fichées dans leurs cravates, qu'il leur faudra bientôt des siéges sur le modèle de nos tabourets de piano, qui puissent tourner sur un pivot toutes les fois qu'ils voudront regarder derrière eux! Bref, ma chère, le mot *dandy* peint tout ce que je viens de décrire, et Bob est de beaucoup

(3) L'*Ane mort* est un des plus jolis chapitres du *Voyage sentimental*; tout ce qui suit fait allusion à ce livre, qui eut à son apparition un grand succès en Angleterre et en France.

(4) Abréviation de Robert.

le meilleur spécimen du *genre :* un jeune homme en train de se perfectionner, avide de savoir, mordant à toutes choses, et qui fait le voyage de Londres à Paris rien que pour étudier les plats français! Jugez de sa mémoire! c'est un monde à apprendre, à retenir, et il sait déjà par cœur une foule de noms : *vol-au-vent, petits pâtés, étouffés à la braise,* et comment nomme-t-on cette sauce qu'ils infligent aux pommes de terre?... à *la maître-d'hôtel* (5)! Je vous assure, chère Dolly, qu'il en sait aussi long que s'il n'avait mangé que cela toute sa vie, et pourtant il n'en a jamais goûté; mais Bob est, pour les plats et la cuisine française, juste comme papa pour les ouvrages et les auteurs, fort grand savant en titres.

Quant à papa, imaginez... (ceci *entre nous,* car je n'ai jamais pu vous cacher un secret)—eh bien! papa va faire un livre!... Quoi? — un conte? un roman?... Plût aux dieux! Mais non, ses *voyages en France,* et cela, sur l'ordre exprès (il en a laissé transpirer quelque chose l'autre jour) de son ami et patron, mylord Castlereagh, qui lui a dit: «Mon cher Fudge.....» j'oublie exactement les mots, d'autant que, comme vous savez, ceux de Son Excellence ne se retiennent pas aisément; toujours était-ce pour dire que tous s'accordaient à trouver qu'on avait grand besoin d'un ouvrage orthodoxe qui développât au monde la science, grêle, insaisissable, découverte par... j'oublie le nom... par la *Sainte-Alliance,* et qui démontrât au genre humain que ses droits ne sont que folie, et sa liberté une mauvaise plaisanterie (ce qui est vrai, comme vous savez, Dolly). «Personne, autant que j'en puis juger, a dit Sa Seigneurie, n'est la moitié si propre à cette grande œuvre que mon bon ami Fudge!»

La chose ainsi convenue, papa, prenant son élan vers *Pater noster Row* (6), premier relais de tous nos touristes, prépare la mise au monde du futur in-quarto, annonces, éloges, *réclames;* puis monte en chaise de poste muni de ses tablettes (phraséologie

(5) Tous les mots soulignés sont en français dans l'original, et leur genre de comique, roulant sur la rime ou sur le sens forcé que leur donne la prononciation anglaise, échappe complètement à la traduction.

(6) Quartier des libraires et des journaux.

française), du *Tour en France de Scott* (7), enfin de tout ce dont un auteur ne saurait se passer, sauf de mots et d'idées; et la première chose, ma chère, que vous verrez apparaître ce printemps, c'est PHILIPPE FUDGE en tête d'un royal in-quarto.

Mais mon papier tire à sa fin, et mes nouvelles aussi. Vous n'avez dû cette épître, démesurément longue, qu'à un *déjeuner à la fourchette* commandé par Bob, encore tout entier à l'œuvre. J'oubliais le précepteur, le dernier de notre partie carrée, le jeune Connor, qui ressemble comme deux gouttes d'eau, dit-on, à Bonaparte, surtout du nez et du menton, ce qui ne laisse pas que d'inquiéter papa, attendu que les Bourbons, comme vous savez, ont décrété la suppression de toute tête ressemblant à Napoléon; qui sait si dans leur terreur ils ne s'aviseront pas de supprimer, par la même occasion, celle du pauvre Connor? Au reste, le jeune homme est assez bien; seulement, il parle un peu trop de Rome, d'Athènes, de vertu, de patrie et autres balivernes. C'est un mien cousin au troisième degré... pauvre comme Job (quoique de race royale du côté de maman), par charité on en a fait le précepteur de mon frère... il est de plus papiste!... N'est-ce pas bien libéral à papa?

Voilà tout, ma chère... excusez cette brusque interruption; mais Bob a fini de déjeuner, et papa s'impatiente. B. F.

Post-scriptum. C'est vraiment enrageant! Voilà papa qui ne veut pas me laisser courir à deux pas visiter et retourner un magasin de modes! Je rougis d'y penser, il me faudra faire mon entrée dans Paris avec un de ces hideux et plats petits chapeaux anglais! Mais à Paris! ce cher Paris... Ah, c'est là qu'il y aura de la joie, du romantique et du romanesque, de hauts chapeaux et madame Le Roi (8)!...

(7) Ouvrage tory plein de préjugés et d'invectives contre la France.

(8) L'érudition de Moore est ici en défaut. Il prend pour une couturière en renom, *Le Roi*, le célèbre modiste du boulevart, qui eut long-temps l'honneur de coiffer l'impératrice Marie-Louise, et qui lui présentait ses chapeaux en mettant un genou en terre, jurant que « sur son honneur Sa Majesté était divine! »

LETTRE DEUXIÈME.

DE PHILIPPE FUDGE, ESQ^{re}, A MYLORD VICOMTE DE CASTLEREAGH.

Paris.

Enfin, mylord, j'ai le bonheur de vous adresser quelques lignes datécs de cette capitale *démoralisée*, où une plèbe immonde, aux mains rudes et calleuses, mit jadis sens dessus dessous trône et palais, et tient encore la royauté, tombée de ses hauteurs, *prosternée* au pied du peuple; où (pour emprunter à votre seigneurie ses magnifiques tropes) le niveau de l'obéissance et s'élève et s'abaisse, selon que dans son cours l'*hydre des factions* détache ses ruades au système de bascule(9)! où le royal palais change de maître plus vite que le serpent ne change de peau!

. . . .

Mais, à travers ces mutations diverscs, votre seigneurie sait discerner ce qu'il y a de bon! tandis que les souverains jouent à *chassez-croisez*, les ministres du moins rcstent en place. . . .

. . . .

Que de fois, cher vicomte Castlereagh, que de fois j'ai pensé à toi et à ta gloire, toi l'hôte dcs rois et le roi des torys! dont la renommée, dépassant le lot ordinaire des mortels, s'est étendue à l'entour et au loin, jusqu'à ce que tu sois devenu partout aussi célèbre quc le major *Semple;* toi qui, doué de merveilleux poumons, asphyxia sous le poids de tes discours des centaines de tes compatriotes, qui ensuite t'cn pris aux oreilles des monarques, et lorsque tous succombaient à ton influence somnifère, ne t'en tins pas là, mais poursuivis le cours de tes victoires,

(9) Cette excellente imitation du style dn noble lord montre avec quelle profondeur M. Fudge avait étudié son grand original. L'art oratoire des Irlandais abonde, il est vrai, en tours originaux et inattendus. Ainsi l'éloquent conseiller B***, décrivant un philanthrope hypocrite, a dit : « Il mit les mains dans les poches de sa culotte comme un véritable crocodile, et... etc., etc. »

foudroyant de ta lourde éloquence jusqu'à l'humble souverain de Belfast (10).

Arrête-toi, ma plume !... fais trêve aux louanges, malgré l'attrait tentateur d'un si vaste sujet. . . . .
(Comme toi-même le dirais, ô mon guide et mon maître en l'art puissant des ingénieuses métaphores !), je m'*embarquerai* dans le *trait* sur lequel *roule* principalement cette lettre (11), à savoir mon livre, le livre en question, qui doit prouver, et *prouvera* (si vous daignez me venir en aide, ô vous, Esprits ! qui du haut des nuages où vous siégez comme juges, présidez aux immortels travaux des Fudge), prouvera, dis-je, que le monde entier est dans la situation la plus agréable... que l'Europe... grâce aux épées, aux royales baïonnettes et au Général Duc, jouit d'une paix profonde qui, comme celle du Seigneur, passe l'intelligence humaine. . . . .
que plus l'Angleterre a de dettes, plus elle dépense, plus elle s'enrichit ; que l'Irlande, des nations la plus reconnaissante ! garde le souvenir du temps où tu régnas sur elle, et te bénit de l'avoir fustigée. . . . .
que la Pologne, laissée sur le buffet comme une poire pour la soif de dame Russie, se complaît en son repos, tandis que la Saxe, battue et contente, fait la contre-partie de Polichinelle, et que la Norwége *dort sur un lit de roses*. Quant à quelques millions d'âmes empâtées et vulgaires, cédées par contrat, la moitié, Espagnols, Polonais, Français, serait étranglée, qu'il n'y aurait pas, en vérité, grand mal, pourvu que les légitimités d'Europe siégeassent à l'aise sur leurs trônes sacrés, que Ferdinand vaquât à sa broderie (12), que L*** mangeât tous les jours son

(10) C'est le titre du principal magistrat de Belfast, devant lequel Sa Seigneurie, avec le « *studium immane loquendi,* » attribué par Ovide à cette rapace et babillarde classe d'oiseaux, les pies, prononça de longs discours et panégyriques à sa propre adresse, lors de son retour du continent. Ce fut à l'un de ces dîners et au milieu de ces ovations irlandaises que lord S***, frère de Sa Seigneurie, proposa la santé du « meilleur officier de cavalerie de l'Europe... le Régent ! »

(11) Extrait textuellement d'un des discours du noble vicomte.

(12) Il serait édifiant d'écrire l'histoire des passe-temps royaux, depuis Domitien

salmis (13), qu'il restât du temps à l'empereur Sandy (14) pour être *demi*-César, *demi*-dandy, et que George, le Régent (qui pourrait oublier ce chef, le plus *puissant* de la sainte confrérie ?) eût de quoi payer des joujous nouveaux, des dragons, des chinoiseries et des salles où le duc Ho et Soo pussent jusqu'à neuf fois s'entrecogner la tête (15). Mon in-quarto prouvera tout cela, c'est-à-dire beaucoup plus qu'aucun in-quarto ait jamais prouvé. Je rivaliserai de raisonnement avec le *Morning-Post*, j'emprunterai mes faits au *Courrier* (16), mes plaisanteries à V—NS—T, mon esprit à P—LE, et à toi, gracieux lord, mon éloquence !

Mon journal, écrit par bonds et par sauts sur le dos de BIDDY ou l'épaule de BOB (mon fils, mylord, un garçon d'avenir qui aspire à servir la bonne cause, et n'attend qu'une place), mon journal est vraiment bien, quoiqu'il ne m'appartienne guère de le dire. Un extrait vous en montrera l'esprit... un seul, et je finis.

Juillet 31. — Parti, après avoir mangé un morceau, pour la cathédrale de Saint-Denis, soupiré sur les rois des anciens jours, pleuré ces antiques races, et donné au vieux concierge un *gros sou !* (*Memento*. Voir Reims, très-renommée, dit-on, pour la fabrication des rois et des pains d'épices); visité le tombeau où fut déposé récemment « une très-haute et très-puissante princesse, à peine âgée de vingt-quatre heures (17). » O jacobins, pensai-je, voilà de quoi vous confondre ! O Burdett ! tremble dans ta peau ! car si la royauté, âgée seulement d'un jour, exerce un tel empire, une telle puissance, quelle main impie oserait lui assigner des limites quand elle a pris son essor,

l'attrapeur de mouches, Artaban le preneur de taupes, Parménides l'imitateur du pourceau, Arétas le palefrenier, jusqu'à Ferdinand, si habile brodeur de jupes, et le prince Régent, passé maître au jeu de patience.

(13) Οψα τε, οἷα ἔδουσι διοτρεφέες βασιλῆες.

(Homère, *Odyssée*, III.)

(14) Abréviation familière en anglais du nom d'Alexandre.

(15) Manière de saluer des mandarins chinois.

(16) Journaux quotidiens anglais.

(17) On lit sur la bière : « Très-haute et très-puissante princesse, âgée d'un jour. »

quand elle porte perruque (18) et compte cinquante-six ans! »

Cette façon d'argumenter est, comme vous le voyez, tout-à-fait neuve, et prouve, par A plus B, ce que bien vous savez...

. . . .

Hôtel Breteuil, rue Rivoli. — De bons appartemens, quoiqu'un peu chers pour moi; mais Biddy croit qu'il sera de meilleur genre de dater de là mon livre, et Biddy a peut-être raison; d'ailleurs, c'est un moyen de capter la faveur de nos bons amis de chez Murray (19), qui ne daignent pas lire ce qu'un homme écrit dès qu'il s'avise de dater de la rue Saint-Honoré (20).

LETTRE TROISIÈME.

DE ROB FUDGE A RICHARD, ESQ[re].

O Dick! discourez tant qu'il vous plaira sur les écrits, sur la lecture, sur la logique et sur le grec, il n'y a rien de comparable à la bonne chère!... et c'est ici son trône, le seul lieu sur la terre où l'on sache manger : le quartier général des bons vivans. Ne me parlez plus de l'Angleterre; sa grande charte, j'en jure, n'est qu'une attrape-nigaud, un *soufflé* refroidi à côté de la carte (21) du vieux Véry; et quant à vos jurés, — qui n'estimerait plus haut un jury de gastronomes (22) savourant le fumet de bécassines et d'ortolans?

(18) Il y a une plénitude et une largeur dans ce royal portrait qui nous rappelle ce que dit Pline, en parlant des grandes qualités de Trajan : « Nonne longe *late que* principem ostentant? »

(19) Le célèbre libraire de Byron, éditeur de la *Quarterly Review.*

(20) Dans un numéro de la *Quarterly* de mai 1816, M. Hobhouse est accusé d'avoir écrit son livre dans une des « arrière-rues de la capitale française. »

(21) La plaisanterie roule ici sur les mots *charte* et *carte.*

(22) M. Bob fait ici allusion, je présume, au fameux *jury dégustateur*, qui avait coutume de se réunir à l'hôtel de Grimod de la Reynière, et dont il est fait mention dans l'*Almanach des Gourmands*, cinquième année, page 78.

soit dit en passant, Dick, j'engraisse ; mais n'importe, c'est la mode. — La légitimité a toujours engraissé ; voyez plutôt le Régent, et L*** et ***... parbleu jusqu'à Buonaparte qui s'y essaya aussi ; mais, quoique assez impérial du ventre, il n'atteignit jamais à l'imposante ampleur des mâchoires royales.

Dick, Dick, quelle ville que ce Paris ! — Mais, un moment, — comme mes transports pourraient vous ennuyer, mieux vaut que je vous esquisse une des journées que je passe en compagnie d'agréables vauriens.. . . . .

. . . .

Après avoir rêvé quelques heures du pays de Cocagne (23), cet élysée de tout ce qui est délicat et friand, où la grêle est de bonbons, la pluie de *bordeaux*, où les patineurs s'exercent l'hiver sur la glace à la crême, où toute la nature prodigue ses trésors à l'art culinaire, où le *macaroni* au *parmesan* croît en pleine terre, où les petits oiseaux qui gazouillent et qui volent ont le goût du faisan, et où toutes les oies naissent avec une maladie de foie (24) ! Je me lève — et mets ma cravate, — raide, empesée, serrée, — car un homme à la mode, pour faire son entrée dans le monde, doit, comme sans doute vous le savez, avoir le cou ficelé presque aussi ferme que certaines gens pour en sortir (25) ; les moustaches bien huilées, les bottes bien cirées, miroir poli, renvoyant à la nature son image, si brillantes qu'on boirait dans le cuir comme dans la porcelaine ; revêtu d'un habit qui attire au porteur l'applaudissement dû à son martyre ! la tête tenue en bride comme le cheval qui mène tout l'attelage, cuirassé d'un corset... c'est là le diable !... trop bien lacé pour un mangeur. Équipé de la sorte, je chemine complaisamment vers le café Hardy qui, pour ses déjeuners à la fourchette, dame le pion à tous les autres lieux de bombance. O Dick ! quel festin ! — Fi de

(23) Paradis de la gourmandise. « Pays où le ciel offre les viandes toutes cuites, et où, comme on dit, les alouettes tombent toutes rôties. » Du latin, *coquere*. (DUCHAT.)

(24) On sait que ces foies gras si vantés sont le produit d'une maladie qu'on donne aux oies par une suite de procédés barbares.

(25) Allusion à la potence, supplice des malfaiteurs en Angleterre.

votre fantôme de déjeuner anglais, ombre insaisissable, insubstantielle, de tartines et de thé! — Imaginez un buffet où votre œil, comme un sultan dans son harem, erre sur mille attraits, isolant du regard un pâté d'alouettes pour ouvrir l'appétit, des ailes de volaille en papillotes, de savantes côtelettes dressées de cent façons, hors la plus simple; des rognons fantastiques sautés au Champagne; quelques verres de vin de *Beaune* pour délayer le tout, ou peut-être du *Chambertin*, breuvage favori de Napoléon; aussi papa, qui est si entêté de légitimité, se fait-il tirer l'oreille pour en tâter; mais moi, je ne suis pas si scrupuleux. Après, vient le café, par ordonnance du médecin, et à sa suite, son glorieux, son délicieux *appendice* (si les livres en avaient de pareils, comptez, mon cher amateur de grec, que j'avalerais même ceux de W—TK—N pour en venir à cette fin), un petit verre de *parfait amour*, qui glisse sur vos lèvres comme du vrai *velours en bouteille!* Ce repas fini et payé (c'est drôle! avant qu'on y soit fait, il y a quelque chose d'étrange à toujours payer), le soleil brillant au dehors, et toutes les jolies filles aussi, l'heure est venue de nous montrer, nous autres merveilleux; alors, nous faisons un tour de boulevard... O Dick! Quelles figures, quelles tournures, quelle nation de farceurs! ici se dandine une caricature, avec un habit qui pourrait bien dater de l'an *un* du Seigneur, un chapeau galonné, des bas zébrés, — noble *ci-devant!* ayant ruban et croix pendus à sa plus belle boutonnière, tout juste comme il plaît à notre gracieux prince d'en infliger depuis peu à des centaines de ses sujets, et cela sans jugement préalable d'un conseil de guerre (26). Plus loin, trotte une *grisette* à l'œil vif et fripon (et, soit dit en passant, ces grisettes, sur ma foi, sont de friands morceaux); là, une vieille demoiselle, presque aussi tendre, se pavane en robe de soie qui a tenu bon depuis la fronde. Là-bas, c'est un *dandy* français... O Dick! quelle différence! . . . .

. . . .

(26) Wickford disait il y a plus de cent ans: « Le roi d'Angleterre fait à lui seul plus de chevaliers que tous les autres rois de la chrétienté ensemble. » Que dirait-il, bon Dieu! à présent?

Du boulevard... mais chut!... Vrai, comme je suis un pécheur, voilà la demi-heure qui précède le dîner... ainsi, j'en reste là... n'ayant que juste le temps de faire un peu de toilette... Je finirai ma journée quelque autre beau matin... Maintenant, mon garçon, le garde-manger de Beauvilliers me réclame, et une fois là, la déesse de la beauté et de la joie me convierait elle-même à ses fêtes, que je lui dirais : «Bien fâché, ma chère; mais, repassez demain!...» Non, Dick, je ne bougerais d'un pas, aussi sûr que je m'appelle

BOB F.

LETTRE QUATRIÈME.

DE PHELIM O'CONNOR A...

Revenir! non, jamais, tant que la main flétrissante d'un pouvoir fanatique pèse sur cette malheureuse terre, tant que pour la foi que mes pères tenaient de Dieu, je suis proscrit des lieux mêmes où mes pères erraient libres, et où tout, tout ce que j'aime, maison, amis, parens, porte la triste empreinte de la servitude et de la honte! ainsi l'espace laissé nu et vide dans les salles d'Israël rappelait aux orgueilleux et aux belles, dans la joie des festins, que l'esclavage avait passé par là (27). Non! — qu'ils restent *ceux* qui ne voient dans les angoisses de la patrie qu'un prétexte aux factions, aux harangues, qui, agenouillés tous les ans à la porte du maître, étalent leurs souffrances comme les mendians étalent leurs plaies (28). . . . . . .

(27) On avait coutume de laisser une certaine étendue des murs de l'intérieur sans la revêtir de plâtre, afin d'y écrire en grandes lettres ce verset du psalmiste: « Si je t'oublie, ô Jérusalem! » ou simplement ces mots : « En souvenir de la désolation.»

(28) J'ai jugé prudent d'omettre quelques passages des lettres de M. Phelim O'Connor; c'est évidemment un jeune homme beaucoup trop fougueux, et qui, bien qu'en compagnie de ses cousins Fudge, n'est pas du même bord politique.

. . . .

Que tous ceux qui se peuvent résigner, espèrent et souffrent! Pour moi, qui n'ose espérer, qui ne sais pas endurer, il ne me reste qu'à fuir. Mais où? — partout le fléau me poursuit. — De tous côtés les brillantes espérances déçues de notre race proscrite réfléchissent aux yeux du *pauvre exilé* les traits exécrés de l'oppresseur; partout une foule de nobles âmes, de cœurs sincères, sont offerts en sacrifice à une vile minorité. Tandis que l'Angleterre, cette ennemie universelle de la justice et de la liberté, quelque part qu'elles éclatent, est la première à porter le coup quand les tyrans ordonnent de frapper!

O Angleterre! si, pour expier des crimes dignes des plus terribles châtimens, ce n'était trop peu de vengeance, si le malheureux qui fuit ta haine et ton intolérance trouvait quelque douceur à entendre ses malédictions contre ton barbare despotisme répétées de bouche en bouche, rouler d'échos en échos le long de son sentier désolé, s'il y avait dans ce concert unanime de quoi le satisfaire, il n'est pas une lèvre qui refusât à ses blessures ce baume empoisonné! Ah! qu'il savoure la joie de n'entendre jamais prononcer ton nom sans qu'il te livre à la honte, sans qu'une pluie de malédictions tombe de toutes parts sur ce pouvoir aride, cet orgueil égoïste qui ne reconnaît que son droit, et nie celui des autres; sur cette basse et détestable envie qui, pour nuire au bonheur du voisin, risque le peu qu'elle a; sur cette monstrueuse personnalité trop grossière pour être cachée, qui toujours apparaît au défaut de la cuirasse; sur cette infernale ruse, qui, à l'heure du danger, te fait courtiser l'esclave, lui jurer qu'il sera libre, et, le but atteint, le chasser du pied, toi-même, vers ses maîtres, bâillonné, enchaîné d'avance par tes soins! digne associée de cette bande perfide, troupe vorace, qui sous ses ailes de vampire couve traîtreusement l'Europe endormie, la berçant de rêves d'espoir, de liberté, de biens promis — pour lui sucer le sang plus à l'aise (29)!

(29) On sait que la chauve-souris, vampire de l'Amérique méridionale, plane au-dessus de l'animal qu'elle veut attaquer, l'éventant de ses ailes jusqu'à ce que l'ayant endormi, elle le pique et lui suce le sang tout à l'aise.

Si t'entendre ainsi flétrir est une joie qu'aime la vengeance, il y a quelque chose de plus doux encore — c'est que ce soit une tête irlandaise, un cœur irlandais, qui t'aie faite à ce point et souillée et déchue! Comme le centaure (30) en mourant légua sa tunique empoisonnée à son vainqueur pour lui brûler le sein, ainsi l'Irlande t'envoya CASTLEREAGH! On a vu des monceaux de cadavres tuer leurs meurtriers par la pestilence qu'ils répandaient, de même notre terre pour ternir ta gloire, pour épuiser tes forces, pour te pourrir corps et âme, t'a lancé ses plus fétides exhalaisons condensées en cet homme!

. . . .

Quand le monde secouera-t-il de tels jougs? Oh! quand brillera le jour de rédemption éclairant le réveil de l'homme libre, fier et debout, tel que le créèrent les cieux et la nature? Quand la raison ne s'inclinera-t-elle plus devant les viles idoles qui la foulent aux pieds, comme le char de Jaghernaut passe triomphant sur ses adorateurs? alors la soif des conquêtes n'osera plus dévaster la terre du Créateur, ni la victoire, comme Néron ivre de sang, faire résonner en sa joie les accords d'une harpe impie au milieu des gémissemens de tout un peuple; alors, élevés par l'amour, les trônes de ce monde n'appartiendront qu'aux vertueux et aux sages — seules et brillantes légitimités avouées par le ciel!

Ce temps viendra-t-il? — Ou bien, hélas! n'est-ce là qu'un de ces doux et brillans rêves du matin de la vie, alors que l'âme, inondée des rayons de l'aurore, entre la veille et le sommeil, caresse de si éblouissantes visions? Faut-il donc renoncer à l'espérance, aussi décevante que belle? — Ont-ils donc seuls raison, ceux qui disent que ce monde d'âmes pensantes fut fait pour être morcelé, troqué, pesé dans des balances, où, depuis la création, les millions n'ont été que la poussière faisant le contre-poids d'*un seul?* Sont-ils donc

(30) ..... Membra et Herculeos toros
Urit lues Nessea.....
Ille, ille victor vincitur.

(SÉNÈQUE, *Hercul. OEt.*)

les vrais sages ceux qui se rient des droits et de la liberté de l'homme? ceux qui, fiers de baiser les verges du pouvoir, bénissent, tant qu'il règne, le favori du moment, adorant chaque prétendu dieu qui, d'en haut, les gourmande, et prenant ses foudres d'airain pour celle de Jupiter! Si c'est là la sagesse, adieu donc, ô mes livres! adieu, autels sacrés des anciens jours; adieu, classiques ruisseaux qui abreuviez mon âme des eaux pures et limpides de la vérité, sources vivantes qui n'avez plus qu'à croupir en mon sein! — Au lieu des immortels sujets qui éveillèrent ma lyre, au lieu de la Grèce et de ses impérissables luttes de liberté, célébrons le grand complot des rois, chantons les souverains légitimes, la sainte phalange, qui plus hardie que celle de Sparte, défend contre des millions d'hommes haletant pour être libres, le défilé de la tyrannie par lignage! . . . . au lieu d'Aristide — malheur au jour où de tels noms se mêlent! — célébrons Castlereagh!....... Brisons-en là, à ce nom impie, comme autrefois les prêtres interrompaient le sacrifice aux paroles de mauvais présage! Bientôt je te dirai... Dieu sait avec quelle amertume! des pensées qu'il serait plus sage, si la patience ne se lassait, de laisser cachées et brûlantes, se consumer où elles sont enfouies.»

LETTRE CINQUIÈME.

DE MISS BIDDY FUDGE A MISS DOROTHÉE ***.

Paris.

Que de temps s'est passé depuis ma dernière lettre! — J'ai des torts, j'en conviens... bien que, comme un tonton, je sois toujours tourbillonnant : un tonton, il est vrai, (ainsi que vous le remarquez avec beaucoup d'esprit) donne au milieu de tous

ses tours une *lettre* pour les noter, Mais aussi quel séjour! Non, vous n'imaginez pas, Dolly, ma chère, mes toilettes, et mes robes divines... Il n'y a dans la langue que deux mots : «Superbe,» « Magnifique, » qui se puissent appliquer à la merveille qu'on m'a apportée la semaine dernière... on l'appelle... j'oublie... *à la...* quelque chose d'approchant *à li campane*. Mais, à vous parler vrai, je m'embrouille étrangement entre le jargon culinaire de cet ennuyeux Bob, et la fantastique phraséologie de ma couturière ; de sorte qu'entre les filets de roses et les *filets* de veau, les garnitures de dentelle et les *garnitures* d'anguilles, la chevelure et les côtelettes mises également en *papillottes*, et cent autres choses que jamais je ne viendrai à bout d'apprendre par cœur, à peine puis-je distinguer (du moins quant aux paroles), le *bœuf à la Psyché*, des boucles *à la braise*. Toujours est-il, ma chère, que je suis *à la française* tout-à-fait, avec un chapeau délicieux! si haut, si artistement *chiffonné*, dans le genre des mitres dont on coiffe les cheminées pour les empêcher de fumer.

Par où commencerai-je ma description des innombrables délices de cet Éden de marchandes de modes, de singes, de spectacles... de cette ville affairée où la plus grande affaire est de se parer et de dîner, de danser et de s'amuser?

En première ligne vient l'Opéra... Merci soit de mes oreilles! La remarque de Bob était juste l'autre jour : «Il faut, dit-il, que ce soit la musique des *lanciers*, car je veux être damné si chaque note *perçante* ne vous traverse son homme de part en part. » Papa dit (et vous savez, ma chère, que son livre doit démontrer que c'est des jacobins que viennent tous les maux), papa dit que cette manie de crier à tue-tête a pris tout récemment, depuis que le populaire prétend avoir une *voix* dans l'État. Quelle effroyable et étourdissante idée! imaginez un peu, Dolly, quelle clameur on déchaînerait, quel *chœur*, bon Dieu! si, en devenant majeur, chaque homme, dans le royaume, acquérait la voix du vieux Laïs, avec le droit d'en faire usage. Non — jamais dans cette sphère de révolutions il n'y aurait eu contre la paix universelle complot plus flagrant que le chant!.

. . . .

A la bonne heure, pour la danse, *ah! parlez-moi de ça!* — C'est un régal qui charme tout le monde, excepté papa. Tant de beauté — tant de grâces — ô vous, sylphes des royaumes fantastiques, volez vers la reine Titania, demandez-lui si dans toute sa suite voltige une nymphe au pied léger qui puisse égaler la divine Bigottini, la charmante Fanny Bias! Fanny Bias dans Flore — délicieuse créature! — vous jureriez, quand ses pieds délicats tournoient et scintillent autour d'elle, que ses pas sont lumineux, que l'air est sa patrie, que c'est *pure complaisance* si elle effleure la terre; et lorsque en Psyché, Bigottini aux longs cheveux noirs et flottans, est emportée par les démons, qui n'envierait les petits diables qui la tirent et la poussent, la dérobant aux cieux? et la musique (non plus cette fois de voix criardes) soupire en cadences si mélodieuses, qu'entre vous et moi, Dolly, il est heureux pour mon repos que je n'eusse point là de sigisbé. Vous avez une âme remplie de sympathie, et vous apprécierez le péril qu'eût couru votre amie Biddy Fudge.

Après l'Opéra, vient un théâtre (où Bob a failli perdre son cœur) et qu'on appelle, je crois, *la Porte Saint-Martin*, lieu tout-à-fait religieux, digne d'être sous l'invocation d'un si grand saint. Quelle folie, ma chère, d'accuser les Français de n'être pas pieux, quand on voit là, représenté chaque soir avec tant de convenance et de fidélité, tout l'Ancien-Testament refait en mélodrame! Leur passion pour les saintes Écritures est telle qu'on doit monter bientôt le Pentateuque en cinq actes. Ici Daniel (31) défie, par gestes, Nabuchodonosor et ses lions empaillés, tandis que de jeunes et jolies Israélites, aussi peu vêtues que possible, dansent autour du prophète. . . . .

. . . .

(31) *Daniel ou la Fosse aux lions*, pantomime fort en vogue l'an passé (1817). La scène suivante donnera une idée de l'audacieuse sublimité de ces drames bibliques. « La fournaise devient un berceau de nuages azurés, au fond duquel est un groupe de nuages plus lumineux, et au milieu, Jéhovah, au centre d'un cercle de rayons brillans, qui annonce la puissance de l'Éternel.» (Scène 20.)

Bref, ma chère, il me faudrait un mois seulement pour nommer tous les rendez-vous du plaisir où nous passons les jours et les nuits ; d'ailleurs, avant d'en finir, j'ai à vous conter une délicieuse aventure.

Hier soir, à Beaujon (32) — je ne saurais trop comment vous décrire ce jardin enchanté... Figurez-vous des chars qui partent d'un pavillon illuminé suspendu dans les airs, et vous emportent, ô Dolly ! on ne sait où ! Les charmans véhicules dans lesquels vous faites ce voyage si délicieusement périlleux, faites bien attention... contiennent *deux* personnes. Un cavalier vous demande humblement si vous voulez vous *aventurer* avec lui. — Vous souriez... c'est chose convenue : l'instant d'après vous voit assise à ses côtés, et vous dégringolez ensemble avec le fracas du tonnerre, ni plus ni moins que si vous alliez en poste visiter Lucifer (33). Eh bien donc, pas plus tard qu'hier soir, j'étais debout à observer les mines et les petites façons des jeunes filles qui se lançaient, l'impatience de quelques-unes pour courir au danger, les rires affectés des autres, partagées entre le plaisir et la crainte, lorsque je vis s'avancer... ô Dolly, imaginez si vous le pouvez... une espèce de Werther, au teint pâle, au visage sévère, avec des moustaches qui lui donnaient (ce que nous rencontrons si souvent dans les livres) cette ravissante expression de corsaire, demi-farouche, demi-tendre, un peu de la physionomie qu'on prêterait à une hyène amoureuse, quelque chose qui tient à la fois d'Abailard et du vieux Blucher ! C'était vers moi qu'il s'avançait, Dolly ! Otant son chapeau il laissa voir une tête (un peu chauve, il est vrai, mais si guerrière) ! et me dit en mauvais anglais : « Ah ! si mamzelle était si bonne que de vouloir faire un petit tour ? » Quoique j'eusse à peine compris ce qu'il me demandait, je répondis : « *Thank you, bien volontiers, mounsir.* » Nous partîmes... et quoique, d'honneur, ma chère,

(32) « *Les promenades aériennes* ou *Montagnes françaises*. » Voyez une description de ce bizarre amusement dans une brochure digne en tous points de l'annoncer, par F. F. Cotterel, médecin, docteur de la Faculté de Paris, etc.

(33) Selon le docteur Cotterel, les chars font quarante-huit milles (seize lieues) à l'heure.

je ne susse pas d'abord qui de mes pieds ou de ma tête partaient les premiers,—car il semblait que le ciel et la terre se confondissent, — cependant, en dépit du danger, nous recommençâmes. Oh! tandis que je contemplais l'air et les traits du héros qui, pour moi, bravait tant de danger, je me figurais, ma chère, voir personnifié en lui, en moi, un couple d'infortunés jeunes amans qui, ainsi côte à côte, au lieu de recourir à la corde, au poignard, au pistolet, se lançaient dans l'éternité du haut des chutes du Niagara!

Cet exploit accompli, nous errâmes à travers les jardins (34), regardant les feux d'artifice et nous extasiant devant chaque fusée; enfin, lorsque tout fut fini, le séduisant inconnu nous conduisit, avec un air de prince, jusqu'à notre *fiacre*. Maintenant, ô Dolly,—prêtez-moi une oreille attentive... cet étranger — peut-être est-ce une folie — mais, qui pensez-vous que ce puisse être ?..... qui ?..... sinon le grand roi de Prusse en personne, en ce moment à Paris incognito (35)! le même qui fit tant de fracas à Londres, avec Blucher et Platoff!. . . . .

Papa dit qu'il est ici pour toucher son argent (ne prenant plus les choses comme au temps de *Bony* (36)), ce qui s'accorde avec certaine préoccupation de notre nouvel ami; Bob affirme l'avoir vu suivre d'un œil attentif la recette perçue à la porte. De plus, on assure que la douleur où l'a plongé la mort de la reine (douleur dont les ravages se voient de reste sur sa chère figure) exige un stimulant aussi actif que ce char, pris à trois doses par jour, avec de jeunes Parisiennes. Un docteur a même déclaré que pour une telle douleur — si l'on ne voulait qu'elle dégénérât en désespoir — il n'y avait de remède possible que

(34) Le café annexé à ces jardins doit être desservi (toujours d'après le docteur Cotterel) par douze nègres, très-alertes, qui contrasteront par l'ébène de leur peau avec le teint de lis et de roses de nos belles. « Les glaces et les sorbets seront servis par une main bien noire qui fera davantage ressortir l'albâtre des bras arrondis de celles-ci.»

(35) Sa Majesté, qui était à Paris sous le nom d'emprunt du comte Rupin, était un des habitués des Montagnes Beaujon.

(36) Abréviation anglaise de Bonaparte.

Beaujon, et de distraction assez active que cette course effrénée et bruyante, pareille, dit Bob, à une décharge de petit plomb à travers un buisson de houx.

Mais il faut vous dire adieu... Pensez pourtant, chère Dolly, pensez si c'était un *vrai roi!* — Je n'ai pas fermé l'œil depuis, rêvant sans cesse au retentissement qu'aurait la chose dans les journaux, et à toutes les filles à marier qui envieront mon bonheur, quand elles liront que le comte Rupin, pour conjurer ses vapeurs, a descendu les montagnes Beaujon tête-à-tête avec Biddy Fudge.

Nota bene. Papa est presque sûr que c'est lui; car, fait aux allures de la légitimité, il a pu juger, rien qu'à la façon dont l'inconnu gardait l'équilibre, et trouvait moyen de se tenir toujours droit dans le char, que l'inconnu avait étudié à fond la véritable *balance du pouvoir*. . . . .

. . . .

Les lettres que l'on vient de lire auront fait suffisamment connaître le caractère de cette satire et celui des personnages au travers desquels elle passe; la suite de la correspondance des Fudge, remplie des mêmes allusions politiques, des mêmes attaques, spirituelles, mais vieillies, contre des hommes morts pour la plupart, ou contre un ordre de choses violemment réformé par le flot populaire, deviendrait monotone, maintenant que l'épigramme frappe dans le vide; nous nous contenterons donc de donner des extraits des parties les plus saillantes, les plus vigoureuses, et des plaisanteries qui ont encore conservé quelque sel.

LETTRE SIXIÈME.

DE PHIL. FUDGE A SON FRÈRE TIM. FUDGE, ESQ[re], AVOCAT.

. . . .

Quant à mon livre de 91, sous le titre : « A bas les rois, ou, qui l'aurait pensé ? » Dieu vous bénisse! il y a beau temps que le livre est mort et enterré. — Il n'a pas été acheté, même par le procureur général. Et quant aux peccadilles séditieuses de 95 et 96 que vous me rappelez dans votre lettre, Sa Seigneurie ne m'en aime que mieux pour ces petites fredaines. Nous autres prosélytes, qui arrivons toujours la bouche pleine de nouvelles, nous sommes, comme il le dit fort bien, de la dernière utilité!

. . . .

. . . .

Reynolds et moi, et quelques autres peu nombreux, tous hommes *des mieux informés*, amis que Sa Seigneurie tient en réserve comme *sous-sauveurs* (37) de la nation,—nous avons formé cet été un club, que mylord ne dédaigne pas de présider parfois, nous débitant plus d'un glorieux discours en l'honneur de notre sublime vocation, qu'elle fait remonter jusqu'au grand roi Midas; lequel, bien que la fable ait prétendu en faire, de par la grâce divine et de par ses oreilles (caractère spécial de l'espèce), une sorte de *mythe*, n'en fut pas moins, historiquement parlant, un tyran des plus illustres. Par ses *oreilles*, purement allégoriques, on désignait des *écouteurs*, gentilshommes des mieux payés, qui palpaient le plus clair du trésor, tout comme nous autres, parce qu'habiles à escamoter les demi-mots, ils savaient les rapporter tout entiers, faisant ample provision pour le sac vert de Sa Majesté. « Et pourquoi, » continua l'excellent pair, « pourquoi le prince Régent n'aurait-il pas de longues oreilles

(37) *Salvator.* M. Fudge et ses amis doivent désormais porter ce nom, comme l'homme qui, il y a quelques années, sauva l'honorable George Rose qui se noyait, a toujours depuis porté le titre de *Salvator-Rosa*.

écoutant au loin et au large, tout aussi bien que son royal modèle, le bon Midas (38)? » — Ce discours fut fort goûté, et (chose rare pour le noble orateur) parfaitement compris. — A l'heure même nous bûmes avec trois salves d'applaudissemens et des acclamations à ébranler la salle, aux « Oreilles du Régent! » —

. . . .

Notre musique est des meilleures; vous n'en serez pas surpris, car vous savez que mylord est amateur (39). Il se joue des plus grandes difficultés avec la plus parfaite aisance, et s'essaie à toutes parties, quoique la *basse* seule convienne parfaitement à sa nature; mais en vérité il est fait pour manier indifféremment chevalets, chevilles, clefs, cordes; tout cela lui va, et il peut passer de la victime à la chanson de table, jouissant de les voir l'une et l'autre également bien *exécutées*.

. . . .

Bref, comme je vous en ai déjà fait part ces derniers temps, nous avons réussi on ne peut mieux; cependant notre club se trouve un peu trop restreint à des *gentlemen* de notre genre Tom et moi : nous vous saurions donc très-bon gré de nous approvisionner de nobles de l'autre bord, de quelques bons et loyaux furets; de ceux, (nous avons failli crever de rire au récit d'un si bon tour) de ceux qui cachent eux-mêmes les armes et font pendre les sots qui les trouvent. — Je suis sûr que vous pourriez nous fournir aussi quelque bon ministre orangiste; par exemple, celui dont nous avons tant ouï parler... ce certain révérend... attendez donc! Hamilton, c'est cela!... Celui qui fit faire un mannequin à son image, (excellente idée!)

(38) Cette explication de la fable des oreilles du roi Midas semble la plus probable de toutes; elle est donnée ainsi dans Hoffman : « Hâc allegoriâ significatum, Midam, utpote tyrannum, subauscultatores, dimittere solitum, per quos, quæcumque per omnem regionem vel fierent, vel dicerentur, cognosceret, nimirum illis utens aurium vice. »

(39) Sa seigneurie, à une des époques les plus importantes de sa carrière ministérielle, prenait des leçons trois fois la semaine d'un célèbre maître de musique de *glee-singing*. Les *glees* sont des chansons gaies et vives.

et fit tirer dessus, pour amener à la barre quelque papiste sur lequel, sans cette ruse, on n'aurait jamais pu mettre légalement la main. — Qu'il consente seulement à se joindre à notre société; je réponds qu'il sera accueilli avec acclamation. . .
. . . .

LETTRE SEPTIÈME.

DE PHELIM O'CONNOR A ***.

Avant d'esquisser le présent — jetons un rapide regard sur le passé.

Quand celui qui avait défié toutes les forces de l'Europe, vaincu par sa propre témérité, tomba à la fin; — quand, délivré comme par magie d'une chaîne qui semblait être celle du destin, le monde fut libre, et que l'Europe contempla, se réjouissant à cette vue, la cause des rois devenue, cette fois, la cause de l'équité, alors ce fut vraiment une heure de transport pour tout ce qui avait soif de justice, — pour tout ce qui voulait repos et liberté, tout ce qui se flattait que la chute du nid d'un de ces affamés vautours retentirait parmi les autres comme un prophétique glas. Ah! tout resplendissait de promesses! — Les rois commençaient à professer quelque sympathie pour l'humanité souffrante, et celle-ci n'était pas ingrate. — Les patriotes du Sud, surprenant des phrases de sagesse sur les lèvres d'un empereur cosaque, entendaient, comme des accens dégelés dans l'air du Nord, fondre en bénédictions sur eux ces paroles inattendues de liberté et de bonheur!

Qui n'eût espéré, en ces temps de triomphe, quand les monarques, après des années de pillage et de crime, se réunirent autour de l'autel de la paix, sous l'œil rayonnant des cieux, qui n'eût espéré que cette insatiable cupidité expirait; — que cette rapace avarice, qui avait joué et rejoué tant de

fois la partie de Pilnitz, n'était plus, et que les meneurs de l'Europe, instruits par le passé, rougiraient, et se laisseraient aller enfin à être justes? Mais non — les âmes qui nourrissaient ce décevant espoir avaient encore à apprendre ce que des hommes sur le trône peuvent oser; il fallait qu'elles connussent que de tout ce qui vit de rapine et de proie sur cette terre, il n'y a de *complètement* insatiable que les tyrans! A peine s'étaient-ils rencontrés, que, fidèle à sa nature, l'instinct de la race reparut; promesses, traités, chartes, tout fut vain; *tayaut! tayaut!* fut le cri général. Savoir comme ils taillèrent et dépecèrent le gibier vite et bien, c'est aux Saxons, c'est à Gênes injuriée qu'il appartient de le dire — c'est à tout ce troupeau d'hommes troqués chaque jour dans leur impérial marché d'esclaves: — c'est à ces milliers d'âmes, qui, à la face du ciel, divisées, morcelées par fractions (40), furent échangées, vendues, livrées pour grossir le lot, déjà désordonné, de quelque puissant despote, et faire pencher la balance de l'Europe sous un mammouth de plus! Oh! que toutes les damnables actions qui furent alors si audacieusement hasardées crient aux hommes, d'une voix semblable au fracas de la glace rompue retentissant parmi les huttes des Alpes, qu'elles crient la perfidie des despotes; qu'elles disent au monde que lorsque le faucon pourra innocemment transporter en ses serres la frissonnante colombe, quand les loups auront appris à épargner l'agneau sans défense dont ils convoitent le sang, alors, mais seulement alors, on se pourra fier aux monarques!

Cela ne pouvait tenir — ces horreurs ne pouvaient durer. — La France se devait lever d'elle-même en sa force pour rejeter ses oppresseurs étrangers! — Oh! qu'alors, enchaîné comme au-

(40) « Tandis que le congrès s'occupait à reconstruire l'Europe, non suivant les droits, les affinités naturelles de sympathie, de langage, d'habitudes ou de lois, mais par des tables de finance qui divisaient et subdivisaient sa population en *âmes*, *demi-âmes* et même *fractions* d'âmes, suivant l'échelle des taxes et contributions directes qui pouvaient être perçues par l'État qui en devenait acquéreur, etc. » (*Esquisses du pouvoir politique et militaire de la Russie.*) Les mots sur le protocole sont *âmes*, *demi-âmes*, etc.

jourd'hui au sourcilleux front de quelque île lointaine, Napoléon n'eût pu revenir pour violer, flétrir à son aurore une cause si sainte! — pour paralyser, les frappant de honte et de doute, les âmes patriotiques; pour inscrire sur le drapeau de la liberté le nom d'un despote, et s'élançant dans la lice, de lui-même et sans être appelé, faire de l'enjeu de tous la partie d'un seul! C'est alors que le monde aurait vu, encore une fois vu, quelle puissance peut déployer un peuple à l'heure de la liberté! la foudre de la France eût encore éclaté, et mille glaives brandis à la fois eussent étincelé dans la cause sacrée du pays!

Le destin ne le voulut pas :—l'oiseau impérial, qui, tout proche en sa cage, dédaigné, immobile, semblait dormir la tête sous son aile, épiait le moment de prendre son vol. — Certes, il pouvait guetter l'heure quand de si noires actions, blanchissant ses actes, effaçaient ses fautes sous leur ombre; certes, il avait tout lieu d'espérer que le monde, foulé aux pieds par de grossiers tyrans, redevenait sa proie! Échappé de sa prison, prenant son essor vers le soleil, l'aigle, en sa calme et majestueuse grandeur, vola de clocher en clocher (41) jusqu'au trône... et s'y reposant comme en son aire, il replia ces ailes dont un seul battement fait trembler l'univers!

Quelle fut votre fureur, vous troupe couronnée, quand vos orgies de pillage, vos brigandages joyeux, vos avares réjouissances, furent soudain interrompus! le hardi capitaine avait frappé du pied le sol des Gaules. Ce fut un cri fulminant, une malédiction roulante : « Qui veut assassiner — qui pourra enchaîner l'infâme! le traître! le brigand! le parvenu!... » — « Le traître! » — Et c'est de vous que l'injure est venue! — Oui, vraiment de *vous!* Rois pieux, immaculés modèles d'honneur, dont la probité est connue de tous, car tous l'ont éprouvée; vous dont le zèle vraiment *suisse* servit chaque parti tour à tour; dont la facilité à rompre une promesse est partout renommée; vous qui avez en effet tout droit de faire monopole de l'astuce, et de

(41) « L'aigle volera de clocher en clocher jusqu'aux tours Notre-Dame.» (*Proclamation de Napoléon en débarquant de l'île d'Elbe.*)

vous pavaner en votre juste indignation quand de si bas l'on s'avise de singer vos royales perfidies ! Oui — oui — c'est à vous seuls qu'il appartient de pécher toujours sans prévariquer jamais.— La fraude et le parjure ne sont que finesses politiques et savans coups d'état pour les seigneurs légitimes;—mais qu'un parvenu ose s'élever jusqu'aux monarchiques ruses : « Hors la loi ! » est le cri de tous. Et si des siècles de trahisons réciproques peuplèrent vos tiroirs diplomatiques de spectres de traités assassinés par vous, si chacun de vous fut tour à tour fripon et dupe, qu'importe? — Une sainte ligue suffit à tout laver !...

Le très-pur et très-fidèle Russe—(fidèle à quiconque plus habile à piller pourra lui adjuger la part la plus forte) même vaincu, est sûr d'en venir à ses fins, car, à défaut d'*ennemis* à dépouiller, il sait se mettre à l'aise avec ses bons *amis* (42), et, de nuance en nuance, arrive à tondre jusqu'à ses proches (43). Le Prussien, plus saint et plus gracieux encore — plongé jusqu'aux oreilles dans le sang et les larmes de la Pologne égorgée, plane aujourd'hui, avec ses ailes de harpie, sur la tête dévouée de la Saxe en lambeaux ! L'immaculé Autrichien aussi, lui dont l'histoire n'entasse qu'alliances trahies, défaites escamotées, don Venise étouffée atteste la foi comme prince, tandis que sa fille, privée de royaume et d'époux, atteste sa foi comme homme ! Et toi, Angleterre, toi, jadis, aussi réservée, aussi pudique qu'une vierge cloîtrée, maintenant, grâces à ton Castlereagh, *rompue* à toute honte, à toute perfidie, tu marches en tête de cette horde, et montres le chemin !

Tel était pourtant le chaste congrès que la fuite de l'île d'Elbe frappa de stupeur, esprits et plumes; tels étaient les saints dont l'indignation vertueuse dévoua la vie de Napoléon au fer des assassins ! Troupe dégoûtante ! — Qui ne se fût jeté de bon cœur alors dans les bras d'une tyrannie ouverte, franche,

(42) La paix de Tilsit, où la Russie abandonna la Prusse à la France, recevant en récompense une partie du territoire de son allié.

(43) Saisie de la Finlande par l'empereur de Russie sur un parent, le roi d Suède.

audacieuse, heureux de voir enfin une âme honnête prête à tout faire, hors mentir; heureux de se dérober à la fausse et dégradante ruse de ces charlatans et de leurs hypocrites scélératesses revernies à neuf. — Saints ligueurs, qui vantent d'autant plus leur honneur et leur foi, qu'ils les souillèrent davantage; dont il faut craindre la tendresse autant que la haine, car on sera tondu par toutes deux; impudens faussaires qui pillent au nom de la *sainte Trinité* (44), qu'ils chargent de sanctifier leur butin, de présider à leurs contrats de partage, et qu'ils prétendent rendre solidaire de leurs diaboliques actions! Mais chut! — assez! — ce flux de colère submerge mon papier trop étroit, — je m'arrête... — adieu! — Une autre fois nous reviendrons à ces lords de prière et de proie, méprisables cafards dont les fraudes de par le droit divin mériteraient d'être flagellées par une main plus puissante!

(44) Préambule habituel de leurs abominables traités. C'est dans le même esprit qu'après l'horrible massacre de Varsovie, Catherine ordonna un solennel *Te Deum* pour remercier Dieu, dans toutes les églises, des bénédictions qu'il avait répandues sur les Polonais, commandant que chacun d'eux lui jurât une inébranlable fidélité, et s'engageât à répandre pour sa défense jusqu'à la dernière goutte de son sang, en baisant la sainte croix et l'Évangile, et se dévouant aux plus terribles jugemens de Dieu s'il manquait à cet engagement sacré.

LETTRE HUITIÈME.

DE MISS BIDDY FUDGE À MISS DOROTHÉE.

Eh bien ! voilà que ce n'est pas le roi, après tout, ma chère ! Mais n'allez pas rire à présent, — il n'y a point lieu de railler — car, enfin, ses traits imposans, son impérial coup d'œil, le rendaient vraiment *digne* de l'être; quoique, ah ! Doll, —qu'il aille se faire pendre ! — quoique le malheureux ne le soit pas ! — J'ai été blessée de prime-abord, je l'avoue. J'en avais tant d'envie ! ne fût-ce que pour vexer cette miss Malone... (vous savez bien, la riche héritière de Shandangan.) Elle est ici, figurez-vous, étalant ses grands airs et un *vrai* cachemire, tandis que le mien, ma bonne amie, le mien n'est qu'un méchant châle de poil de lapin (45) !) Mais, tout considéré, papa a dit : « Ma foi, j'aime autant que ce ne soit pas le roi; car je pense que ma Biddy, *gentille* et *jolie* comme elle l'est, a plus de charmes qu'il n'en faut pour attraper *honnêtement* quelque chose de mieux qu'un *Brandebourg*, (qu'est-ce que c'est donc qu'un brandebourg, Dolly ?) ce qui, tout compte fait, ne serait pas grande capture. — Et qui sait si le prince régent lui-même?...» a-t-il ajouté d'un air fin... — (vous vous rappelez son malin clignement d'yeux.) Mais je l'ai arrêté là : « Ah ! papa, comment pouvez-vous parler ainsi, vous qui savez que le régent n'aime que les vieilles femmes ! » C'est que c'est un fait, ma Dolly; nous autres filles de dix-huit ans, toutes d'une venue, — Seigneur ! il ne daigne seulement pas nous regarder, et aimerait mieux nous voir ridées comme — oui vraiment, comme cette sempiternelle comtesse de Desmond, qui vécut, à ce que j'ai ouï dire, ses cent dix ans comptés et plus, et mourut d'une chute, en tombant d'un cerisier encore ! — La gaillarde

(45) Voyez dans *la France*, de lady Morgan, l'anecdote racontée par madame de Genlis, d'un jeune gentilhomme dont l'amour fut radicalement guéri en découvrant que sa maîtresse portait un châle de poil de lapin.

vieille fille que cela devait faire !—Pour en revenir à mon amant, qui, s'il n'est roi, est un *héros*, tout au moins, j'en réponds,— je vous ferai rapidement passer en revue tout ce qui nous est arrivé depuis ce bienheureux soir où nous fendîmes l'air ensemble.

Voyons un peu, — c'était le samedi. — Oui, ma chère, c'est de cette soirée que date *l'aurore* de mon bonheur, de cette heure où tous deux nous nous embarquâmes dans ce léger, ce séduisant petit char dont les rapides tours ressemblent, selon Bob, à l'amour et au mariage, joyeux, brillans, fougueux, en débutant sur la rapide pente, et plus pesans, plus ennuyeux, à la fin de la course, que l'intérieur d'une diligence (46) à six places. C'est à peine si de toute la nuit je pus fermer l'œil, et, le jour suivant, vous ayant griffonné mon bout de lettre, le cœur plein de l'espoir de rencontrer le bien-aimé, j'allai avec papa voir Louis XVIII saluer la demi-douzaine de femmes et d'enfans qui l'accueillent chaque matin de leur petit concert de glapissans « Vive le roi ! » Combien n'est-ce pas plus gracieux, au fond cependant, Dolly, que l'oratorio quotidien des sifflets de Pall-Mall ! Les jardins étaient pleins, nous allâmes nous y promener, au milieu d'orangers, proprement rasés dans leur toilette de ville, de lauriers, de vases, de nombre de statues qui vous dévisagent, et qui n'ont pas le plus petit bout de draperie... Après avoir erré autour des bassins, nous avons contemplé les jeux de ces jolis petits poissons dorés, — *Vivans lingots*, « qui deviendraient d'une *circulation* délicieuse, s'ils étaient seulement *frappés* d'une sauce piquante ! » s'est écrié l'impitoyable Bob.

Mais, ô Dolly ! qu'est-ce que les plus joyeux bosquets d'orangers, qu'est-ce que les poissons d'or eux-mêmes, pour celle qui cherche l'objet aimé? En vain parcourais-je rapidement de l'œil chaque chaise où s'étalait quelque chose qui ressemblât à un homme, — le bien-aimé n'y était pas ! En vain mon regard passionné poursuivait à leur passage, favoris, moustaches, toupets, pour entrevoir seulement une boucle, pour jouir de la fugitive vision de ces moustaches, plus précieuses à mon cœur, chère

(46) Les chars, au retour, sont lentement remontés par une chaîne.

amie, que ne l'est aux musulmans la mèche de cheveux qu'ils conservent, dit papa, afin que leur ange s'en serve pour « les hisser au ciel (47) ! » Hélas ! il n'y eut pour moi que mystification : des nuées de moustaches passèrent, mais non la sienne, hélas ! Désappointée, je demeurai soupirant « tout le jour », me rappelant les tendres vers de la mélodie de Thomas Moore, quelque chose comme qui dirait « une verte oasis (48) de délices ! » (vous savez bien, ce que nous chanta un jour le capitaine Macintosh !) Ah ! Dolly, mon « oasis », je l'ai entrevue samedi soir !.... combien sa verdure était passagère ! elle s'est flétrie le dimanche !

Nous dînâmes dans une taverne, — qu'ai-je dit là ? si Bob m'entendait ! — chez un *restaurateur*, ma chère, où les plus belles dames vont dîner fréquemment, et sabler le bourgogne comme de la petite bière. Le brillant Bob (vraiment il est rangé maintenant dans la quintessence des élégans) condescendit, pour cette fois, à être des nôtres ; bien entendu que n'étant que trois, nous avons dîné comme dix ; et malgré les chagrins d'amour, faut-il l'avouer ? j'ai mangé de bon cœur. Vraiment, Dolly, je ne sais comment cela se fait, mais j'ai toujours trouvé que dans la douleur, manger était une merveilleuse consolation ! Bob, qui est fort amoureux aussi, assure qu'il éprouve précisément la même chose : — « Mes soupirs, dit-il, cessent à la première rasade ; l'*agneau* me calme, les *soufflés* me rendent plus léger, et maintenant que j'en ai fini, — sur ma parole, je me sens on ne peut mieux, Dieu soit loué ! »

A mon grand ennui, la séance se prolongea fort tard, car papa

(47) Le papa devait, je le crains, cette bribe de science aux *Ruines* de Volney, livre qui fait ordinairement partie de la bibliothèque d'un jacobin, et que M. Fudge avait dû connaître au temps où il écrivit son ouvrage *A bas les rois*, etc. Voici la note de Volney : « C'est par la mèche de cheveux (sur le sommet de la tête) que portent la plupart des musulmans, que l'ange de la tombe doit saisir les élus et les transporter dans le paradis. »

(48) La jeune dame, dont la mémoire n'est pas fort exacte, fait allusion, je présume, aux vers suivans : « Oh ! la forme enchanteresse qu'évoqua un premier amour jamais ne s'oublie ; elle hante sans cesse la plus verte oasis des déserts du souvenir ! »

et Bob eurent une discussion des plus chaudes sur la musique et la gastronomie. — Bobby, cela va sans dire, soutenait le dernier art de toute son énergie, et papa disait : « Dieu seul sait ce qu'il y a de pis des cuisiniers ou des chanteurs français ; mais je voudrais, pour ma part, être délivré des uns et des autres. — Que je sois damné si, entre le vieux Laïs et Véry, je parviens à sauver mon estomac et mes oreilles ! »

Il était nuit quand on se décida à faire un tour de boulevards ; mes regards plongeaient vainement dans chaque rue, lorsqu'une idée vint m'illuminer tout-à-coup, — dernière espérance de l'âme ! — je pensai que quelque ange l'aurait conduit à Tortoni ! Nous entrons ; à peine Bob avait-il crié au garçon, par-dessus son épaule : « Une *grappe à la jardinière !* » que... c'était lui, ô Dolly, c'était lui que je vis ! — Mon héros était là... je le reconnus sur-le-champ à son pantalon collant d'un blanc de neige et à ses guêtres de daim. Au-dessus souriait un groupe de belles statues grecques (49), et devant lui brillait un carafon de groseilles rougissantes. O Dolly ! ces héros ! quels êtres étonnans ! les mêmes dans les boudoirs et sur le champ de carnage ! aussi calmes dans le fragile char lancé des sommets de Beaujon, qu'assis en sûreté à Tortoni devant une groseille glacée ! Il nous aborde ; — imaginez, cher cœur, mon extase ! — je me serais rompu dix fois le cou pour le revoir, et c'était lui, *lui* qui approchait ! Bob voulut le régaler d'un *punch glacé ;* mais l'aimable Français jura que ma *beauté*, mes *grâces*, et ce *je ne sais quoi* (en parlant, il frisait amoureusement sa moustache) étaient pour lui « au-dessus de tous les punch du monde ! » N'est-ce pas joli, ma chère ? — quoique souvent (comme la chose va sans dire) son français et son anglais, Doll, soient du pur grec pour moi, je n'en fus pas moins aussi heureuse qu'âme passionnée puisse l'être ; surtout lorsqu'en nous séparant il fut convenu que, si le jour d'après il faisait un temps d'*idylle*, nous partirions dans des... cabriolets français, pour aller tous ensemble voir Mont-

(49) « Vous mangez votre glace à Tortoni, dit M. Scott, sous un groupe de statues grecques. »

morency, cet endroit fameux, comme vous savez, pour ses cerises et pour Jean-Jacques Rousseau. Mon héros nous donna sa carte. — Le nom me fit un peu froncer le sourcil. — C'était M. Calicot, — Calicot je ne sais quoi, — colonel, tout au moins! Ensuite — jamais certes on ne fut plus poli, — il insista pour nous voir rentrer sains et saufs rue de Rivoli, et lorsqu'en nous quittant, tournant sa tête sur son épaule, il nous lança un gracieux regard, ses derniers mots furent : « *How do you do, dear* (50)? »

Mais, bon Dieu! — voilà papa prêt pour la poste, — je suis si contrariée! — Il faut donc réserver Montmorency, cher cœur, pour ma première lettre. Cette douce soirée du dimanche! — j'étais si bien mise, — et vraiment c'est providentiel, — tout-à-fait rayonnante ce jour-là! une robe de mousseline si légère, avec un falbalas, et une fraise... vous n'imaginez pas quelle riche dentelle! — (papa en sait quelque chose, grâce au mémoire). Vous eussiez ri de voir, tandis que nous étions assis l'un près de l'autre, le colonel Calicot regarder, tantôt la mousseline, ma chère, tantôt les fleurs de mon chapeau! — Mais, hélas! c'est du passé maintenant! Adieu donc, ma douce Dolly; — je vous écrirai au plus tôt, B. F.

Nota bene. — Nos complimens à tous nos voisins; en particulier à votre papa. — Comment va sa goutte?

P. S. — Je rouvre ma lettre pour vous prier de me dire (de grâce, ma Dolly, ne l'oubliez pas, car je déteste questionner Bob; il n'aime qu'à mystifier), de me dire dans votre prochaine lettre, chère fille, ce que c'est qu'un *brandebourg*.

(50) M. Calicot fait là une des fréquentes méprises des étrangers; il prend le *bonjour* pour *adieu*, et salue en quittant, comme on le fait en abordant les gens par un « comment vous portez-vous? »

LETTRE NEUVIÈME.

DE PHELIM O'CONNOR A ***.

Oui, — jamais héros ne mourut pour soutenir une plus noble cause, — les droits d'un peuple à parler en peuple ; à n'avouer de pouvoir que celui qu'il a choisi ! — C'était là la grande, la glorieuse cause, qui, maintenant n'ayant d'arbitre que le seul Napoléon, restait indécise et tremblante à son froncement de sourcil ; c'était la pensée qui, jaillissant des yeux du patriote, environnait son épée d'une auréole, éclair glorieux qui jamais encore, depuis la brillante aurore de ses premières victoires, n'avait illuminé sa route.

Oh ! ce n'était pas l'heure des débats domestiques, fils de la Gaule, lorsque le bruit des fers résonnait à vos portes ! Ce n'était pas le moment d'hésiter, lorsque les rois de l'Europe (astres lointains dont la funeste conjonction annonce la peste et la guerre) se rapprochaient, amenant des armées de tous les points du globe, en haine de la liberté plus encore que de Napoléon ; lorsqu'ils frémissaient de voir, en ce combat si proche, une chance, une seule laissée à la liberté du monde ! Non, ce n'était pas à cette heure terrible qu'il fallait mettre un frein au pouvoir de ce chef, qu'il fallait brider et dompter le coursier de guerre, qui impatient frappait la terre du pied ! Son impétuosité, son énergie n'étaient-elles donc pas votre unique espérance ? — Non, ce n'était pas alors qu'il fallait perdre en dispute le temps d'agir, cherchant comment devaient *croître* les jeunes rameaux de la liberté, quand la hache de l'étranger frappait déjà ses *racines*. — O déesse sacrée ! Dieu, qui projette ta lumière sur les âmes comme celle du soleil sur les mondes, Dieu sait combien je t'aime et combien je hais les tyrans usurpateurs ou légitimes, et cependant, à cette heure de lutte, si la France eût été ma terre natale, j'aurais suivi, j'aurais servi d'un cœur ardent, d'une main active, Napoléon, Néron, — peu im-

porte, pour sauver mon pays de la malédiction terrible, de la sentenee de mort qui suit la conquête.

Oui, l'autre fut trompeur,—despote,—tout ce qu'il vous plaira. Il a foulé aux pieds les plus saints droits de l'homme;— avec un génie formé pour de plus nobles fins que celles que se proposent les souverains *vulgaires*, il n'a élevé l'espoir des peuples que comme les aigles enlèvent les tortues au ciel, — pour les précipiter de plus haut et les briser plus aisément! tout ecla, je l'avoue, mais encore (51)! . . . .
. . . .

LETTRE DIXIÈME.

LETTRE DE MISS BIDDY FUDGE A MISS DOROTHÉE.

. . . .
. . . La matinée était ravissante; on eût dit que les arbres s'étaient parés exprès, et que le soleil brillait par *ordre*.— Nous l'eussions commandé, ma chère, au meilleur poète du jour, impossible de l'avoir plus doré, plus éclatant. Quoiqu'il ne fût pas de très-bonne heure, l'air était suave et presque aussi parfumé que l'eau de rose de *Gattie* (52). Çà et là sur l'herbe une goutte de rosée étincelait, eomme l'épingle en diamant de ma tante scintille sur sa robe de tabbinet (53) verte, et les oiseaux sur les branches chantaient à l'envi, eommc si chaque femelle avait pour époux un *Calicot* emplumé, et les grappes rougissantes pendaient par rangécs; bref, qu'est-il besoin de vous dire, Dolly,

(51) Quelqu'un, Fontenelle, je crois, a dit que s'il avait la main pleine de vérités, il n'ouvrirait qu'un doigt après l'autre; je crois nécessaire d'user de la même prudenle réserve en ce qui concerno les lettres écrites dans la plénitude de son cœur par M. Phélim O'Connor; le reste de cette épître est rempli de faits si délicats à dévoiler, que, pour le moment, du moins, je crois devoir en priver le public.

(52) Célèbre parfumeur anglais.

(53) Étoffe fabriquée en Irlande, mêlée de laine et de soie.

qu'en quelque lieu qu'on aille avec le bien-aimé tout est *couleur de rose?* Ah! jamais tant que je vivrai, dussé-je vivre cent ans, je n'oublierai cette divine journée de Montmorency.

Il y eut pourtant une vexation : tout d'abord au départ, nous fûmes inhumainement séparés le colonel et moi; quelle barbarie de ravir de tels momens à de jeunes cœurs! Il monta dans le cabriolet de papa, et moi j'allai avec Bob; mais j'avoue qu'en mon dépit je fus ravie d'apprendre que papa et son compagnon n'avaient pas fait trop bon ménage. Il paraît que le colonel est partisan de Bony..... Il a servi avec lui, bien entendu... un de ses frères d'armes, je gage..... avec une physionomie si martiale! des traits où l'on peut lire, figurez-vous, chère Doll, Ulm, Austerlitz, Lodi, tout aussi clair, ma chère, que sur cette colonne de gloire et de bronze (54) devant laquelle le duc W... déteste si fort de passer. Il paraît aussi que, comme cela arrive parfois aux étrangers, il a fait une ou deux bévues en causant des affaires de l'Angleterre. . . . .

Mais la politique ne fut jamais du ressort d'un si aimable cavalier fait pour la guerre et pour l'amour. Oh! si vous l'eussiez entendu lorsque nous arpentions ensemble cette délicieuse forêt, avec quelle éloquence il parlait! vous n'imaginez pas, ma chère, combien il est versé dans la vie et les aventures du grand Jean-Jacques Rousseau! « Oui, c'était là,» dit-il, je n'essayerai pas de vous rendre ses propres paroles, Cupidon seul pourrait les bien traduire, «c'est là,» dit-il, et il montrait du doigt l'enceinte étroite et reculée où s'élève le cher ermitage, « là qu'il écrivit sa Julie... sur du papier doré sur tranche, sans un seul pâté, sans une seule rature!... le tout poudré d'argent et d'azur, et, — que n'invente pas le génie uni à l'imagination!... il noua les feuilles ensemble avec une faveur bleue (55).» Quel trait de Rousseau!... Quelle foule d'émotions sont ici évoquées par ce sable si fin et ce ruban si bleu! — Hélas! faut-il qu'un homme doué de sentimens si

(54) Colonne de la place Vendôme.

(55) « Employant pour cela le plus beau papier doré, séchant l'écriture avec de la poudre d'azur et d'argent, et cousant mes cahiers avec de la nompareille bleue.» (*Les Confessions*, part. II, liv. IX.)

délicats ait envoyé, ma chère, ses pauvres marmots aux Enfans trouvés !

« Et peut-être est-ce ici, soupira le colonel tout pensif, il parcourait le petit jardin (je pus même voir son front superbe se rider de colère de n'y point trouver sa bien aimée pervenche) (56), ici peut-être il reçut de la belle d'Épinay (qui l'appelait si tendrement *son ours* (57) à tout propos), ce jupon de flanelle ôté pour faire au divin enthousiaste une veste qui le tint chaudement (58) ! » Tels étaient les doux souvenirs, Dolly, sur lesquels se reposaient nos âmes, aussi pleines de romantique poésie que la vallée où s'égaraient nos pas. La flanelle (quel bizarre enchaînement d'idées !) nous conduisit à parler d'autres étoffes, de batiste, de soieries... jamais je n'oublierai cette heure ! le soleil se couchant rapidement dans sa pompe du soir faisait briller les noires moustaches du colonel, éclairées en plein au moment où il me demanda, non sans quelque vivacité : — « Par qui donc faites-vous faire vos robes ? » — La question me bouleversa ; — car, Dolly, il faut que vous le sachiez, et j'aurais dû le confier depuis long-temps à ma plus tendre amie, il m'a fallu par l'ordre exprès de papa, hélas ! quitter cette ravissante *couturière*, madame Le Roi ! et j'ai été contrainte, cher cœur, à prendre Victorine, qui — le diable l'emporte ! — est, à ce qu'il paraît à présent, la *tailleuse* du roi, — c'est-à-dire de son parti, — tandis que madame Le Roi est à l'index comme bonapartiste enragée.

Jugez, Dolly, de ma confusion, — moi qui connais si bien les opinions du colonel ! — mes joues brûlaient comme du feu... je bégayai quelques mots ; — je nommai à demi la couturière légitimiste, quand, prompt comme la poudre, il s'écria : — « Oui,

(56) La fleur que Rousseau mit si fort à la mode parmi les Parisiens, en s'écriant un jour : « Ah ! voilà de la pervenche ! »

(57) Mon *ours*, voilà votre asile ; — et vous, mon *ours*, ne viendrez-vous pas aussi ? —

(58) « Un jour qu'il gelait très-fort, en ouvrant un paquet qu'elle m'envoyait, je trouvai un petit jupon de flanelle d'Angleterre, qu'elle me marquait avoir porté et dont elle voulait que je me fisse faire un gilet ; ce soin, plus qu'amical, me parut si tendre, comme si elle se fût dépouillée pour me vêtir, que, dans mon émotion, je baisai vingt fois en pleurant le billet et le jupon. » *J.-J. Rousseau.*

oui, aux coutures cela se voit de reste; c'est cette *chienne* de bourboniste, cette *fichue* Victorine (59)! » Quelles paroles pour un héros! mais les héros eux-mêmes s'oublient, et j'ai voulu, ma chère, vous dire les choses *justes* comme elles sont. D'ailleurs, quoique la phrase ne soit pas du meilleur ton, je puis vous affirmer qu'en français elle n'est pas moitié si choquante.

Quoique fâcheux, ce nuage passa vite; avec lui s'éclipsèrent aussi ce beau soir et mes rêves, et les pensées qui s'élèvent quand un être adoré nous entoure de soins; ces *riens* qui alors, cher cœur, deviennent *tout* pour nous, — ce rapide échange de soupirs et de regards, que Bob appelle *la petite poste aux yeux doux.* Ah! Doll, quoique je n'ignore pas que vous avez un cœur, j'essayerais vainement d'expliquer tout cela à votre âme novice encore! ah! ces émotions ne peuvent être comprises dans leur plénitude céleste que par celle qui a erré, au déclin du jour, dans un vallon comme cette vallée, avec un colonel comme mon bien aimé!

Mais il faut que je finisse, chère Dolly; car Bob, qui a pris médecine, et qui en pareil cas a des accès de mélancolie, est tombé dans de sombres imaginations; il ne rêve plus que cimetières, et tout plein des radieux souvenirs de la journée d'hier, ne veut-il pas partir pour Montmartre? — « Car là se trouve, dit-il avec un regard solennel, la tombe des Véry (60), et longtemps, long-temps j'ai désiré, respectueux disciple, courber mon front sur la pierre qui couvre ces grands génies; aujourd'hui donc, puisque mon estomac ne saurait faire honneur à leurs *chairs* succulentes, — qu'au moins je visite leurs *os.* » Il insiste pour que j'aille avec lui.—Quel ennui!—Cependant, chère Dolly, je ne cachète pas ma lettre; elle attendra dans mon tiroir, afin que s'il se présente durant cette excursion quelque chose d'a-

(59) Madame Le Roi, couturière de l'impératrice Marie-Louise, est maintenant, bien entendu, hors de mode, et c'est la royaliste Victorine qui l'a remplacée dans sa brillante position.

(60) Le frère de l'excellent restaurateur actuel repose sous une magnifique tombe du cimetière Montmartre; l'inscription, sur la principale colonne, se termine ainsi : « *Toute sa vie fut consacrée aux arts utiles.*»

gréable à vous conter, je puisse vous le dire au retour. — Adieu.

B. F.

Quatre heures.

O Dolly, Dolly, je suis perdue, à jamais perdue ! — je ne retrouverai plus le bonheur, ma Dolly, jamais plus ! Le misérable ! et j'étais sa victime ! c'est plus que je ne puis supporter ! j'en mourrai, j'en mourrai ! — Ma cervelle bout, — les battemens de mon pouls se précipitent ;—j'en mourrai certainement,—ou tout au moins, j'en serai fort malade !—Oh ! que penserez-vous, après tout ce beau roman, après mes visions de gloire, nos soupirs, nos regards !—Ce colonel,—j'ose à peine fier au papier ce secret plein d'horreur ! — ce colonel, ma chère, n'est qu'un vil marchand de toile ! aussi vrai que j'existe.—J'avais cajolé mon frère Bob...à peine pourrez-vous lire ce que j'écris, les sanglots me suffoquent...si bien que je l'avais amené à me faire un petit cadeau pour mon jour de naissance,—le 30 septembre, chère amie, j'ai dix-huit ans, comme vous savez, — si bien que Bob affectueusement fit arrêter devant une boutique (ah ! que j'imaginais peu quel était le *boutiquier !*) pour me commander quelques-uns de ces *mouchoirs de poche* qu'en de plus heureux jours j'avais tant souhaités (ce sont les plus ravissantes inventions, — deux napoléons pièce, avec le chiffre brodé aux coins si divinement !), eh bien, le cœur tout joyeux, j'entre dans la boutique; mais, grand Dieu ! quelle vision ! — j'ai cru tomber de mon haut, — il était là, Dolly ! — pas moyen d'en douter, plus d'espérance ! — là, derrière ce vil comptoir ! mes yeux l'ont vu debout, une pièce de batiste déroulée devant lui, — et cette horrible aune toute droite en sa main ! — Oh ! papa dès l'origine savait ce fatal secret, c'est évident : c'était un *boutiquier*, ma chère, qu'il voulait dire avec son Brandebourg ! et c'est là l'homme que mon cœur passionné avait pris pour un roi ! et qui, lorsque cette trop douce illusion s'évanouit, adora en lui un héros !—Misérable traître ! — se mé-

tamorphoser, au bout de tout cela, en un abject marchand de toile! La tête me tournait. — L'infâme!... il souriait, je crois; mais son sourire, hélas! ne pouvait plus tromper. — Je m'appuyai sur Bob, je défaillais ; — mon cœur tout entier m'abandonnait, et, pâle comme une ombre, je fus ramenée à l'hôtel! Il me souvient seulement que Bob, au moment où je me penchais sur lui, se permit une barbare plaisanterie : « Peste soit du marchand! dit-il, je l'avais, ma foi, pris pour un ferme champion de la révolution, et ce n'est au bout du compte qu'un chevalier de l'aune, Biddy!»

Pensez un peu, ma chère amie, si cette histoire venait à être sue de cette impertinente et moqueuse créature miss Malone! quelles gorges chaudes on en ferait à tout jamais à Shandangan! quels rires, et quelles railleries entre elle et tous les hommes! elle répandrait cela partout le pays, et jamais, plus jamais la pauvre Biddy ne pourrait reparaître à Kilrandy! Adieu. — Je ferai quelque acte de désespoir, je le crains. — Ah! si quelque nouvelle de mon triste destin arrive jusqu'à vous, Dolly, chère Dolly, ne refusez pas une larme de compassion à une infortunée, — à un pauvre cœur brisé! — à votre malheureuse amie,

BIDDY FUDGE.

Nota bene. — Je suis sûre que vous apprendrez avec plaisir que nous allons ce soir même, tous les trois, voir Brunet; le rire me ranimera un peu. — C'est ce bon M. Cox (ne le connaissez-vous pas?) qui est parvenu à nous procurer la loge du gouverneur.

RIMES

FAITES SUR LES GRANDES ROUTES.

FABLES.

LA DISSOLUTION DE LA SAINTE-ALLIANCE.

Fable I.

J'ai fait un rêve qui ne présage rien de bon à la sainte confrérie. Je puis me tromper, mais j'avoue qu'autant que la divination est permise à qui ne fait pas métier de devin, la chose me frappe comme de sinistre augure.

Il me sembla voir sur le courant de la Néva un beau palais de glace, surmonté d'un dôme travaillé en filigrane par la gelée, en tout semblable à celui bâti par l'impératrice Anne (1), et qui, dit la tradition, brillait au clair de lune ni plus ni moins qu'une aurore boréale.

Dans ledit édifice, éclairé et meublé comme les plus beaux palais construits sur la terre ferme, je rêvai que sa majesté l'empereur de toutes les Russies donnait un bal, afin de recevoir avec tous les égards convenables les dignes gentilshommes qui ont montré tant de zèle pour le bien de l'Europe à Troppau, à Laybach, à Vérone et ailleurs.

L'idée était heureuse et bien trouvée, pour faire voir comment l'âme humaine, pareille au fleuve emprisonné, peut être arrêtée en son cours, et immobilisée jusqu'à porter les plus lourds monarques que jamais ode ou sonnet aient chantés.

Et tous contens, et glacés, et pompeux, frissonnant au milieu

(1) Tout le monde sait que l'impératrice Anne fit construire sur la Néva, en 1740, un palais de glace qui avait cinquante-deux pieds de long, et qui, lorsqu'il était illuminé, produisait un effet surprenant.

de l'illumination, admiraient la merveilleuse structure sans songer un moment à la base. Le czar lui-même, étranger à de plébéiennes terreurs, rayonnait en sa gloire; d'ailleurs madame Krudner n'avait-elle pas prédit sur son honneur qu'il n'y avait point péril! Il dansait donc, s'en donnant à cœur joie, intrépide à la valse, et s'y livrant de toute *sa puissance*, comme si la glace eût dû toujours durer.

Imaginez combien un barde tel que moi, nourri dans le respect et l'amour des monarques, devait trembler de voir cette belle compagnie s'ébattre en jeux si hasardeux! Les craintes qui assiégeaient mon âme fidèle n'étaient pas mal fondées, car voilà que bientôt les murailles massives furent prises d'une violente transpiration, et sur les parquets maintenant devenus de verre, altesses et royautés commencèrent à glisser. Le czar, au beau milieu d'une polonaise, put à peine s'empêcher de tomber sur le nez, et la Prusse, quoique plus habituée aux glissades, faillit mesurer la terre.

Cependant chacun se démenait à qui mieux mieux; la Russie et l'Autriche marchaient en tête se donnant la main, sur un air d'Italie, tandis que le vieux M***, siégeant dans son fauteuil, les conjurait d'épargner ses orteils, et demandait à grands cris un fandango,

Et, sur ma foi, ils l'eurent, et tous s'y mirent comme des fous; jamais rois (quelque petite que soit la dépense d'esprit faite par leurs Excellences), jamais rois ne furent plus près de perdre, non le sens *commun*, mais le sens *royal*.

Mais aussi quelle danse que cette danse espagnole! A peine l'air fatal était-il commencé, que, rouge comme un rayon lancé du soleil orageux du midi, une lumière fit resplendir les salons, surprenant la vieille aïeule des frimas, qui, fondant en larmes, s'écria : « De par Jupiter! c'est le dégel... nous sommes perdus! nous sommes perdus! »

Aussi pourquoi, au nom de Dieu! les potentats s'avisent-ils de battre des entrechats dans des palais sans fondemens?

A l'instant, tout fut à flot, couronnes, violons, sceptres, décorations, ces royales armoiries qui avaient si bon air taillées dans la glace transparente, ces aigles, si généreusement pourvues de deux têtes, pour vaquer à double trafic : — Il fallait voir avec quelle vitesse les globes et les sceptres glissaient de leurs serres sur tous les plafonds! Le double oiseau de proie de l'orgueilleuse Prusse, maintenant apprivoisé comme un coq mis hors de combat, battit en retraite. . . . .
Et non seulement les salles, les plafonds, les lambris, mais, sentence plus terrible! les grandes Légitimités même s'allaient fondant. Le czar furieux, juste au moment de lancer un sublime ukase enjoignant que «toute lumière fût prohibée dans l'empire,» fut changé en naïade. Ce fut ensuite le tour du roi de Prusse, et comme ses illustrissimes lèvres s'entr'ouvraient sous l'influence de la brise du sud, le mot «Constitution» long-temps congelé dans sa gorge, vint lentement dégeler sur sa langue; tandis que W***, dégonflé par degrés, soupirant un faible adieu aux truffes, aux salmis, aux fondans pâtés d'oie, fut métamorphosé en un *fondu* aussi (2), pareil en son destin à ce roi succulent façonné en sucre pour fêter la nuit de Noël, qui va, hélas! se perdre, converti en une masse informe, dans la bouche de quelque marmot.

Bref, à peine avais-je pu compter une minute, que déjà le dôme éclatant et tout ce qu'il renfermait, rois, ménétriers, empereurs, — tout avait disparu. On ne voyait, on n'entendait plus rien que le fleuve brillant, coulant à pleins bords, heureux comme l'oiseau délivré de sa cage, et plus fier du rayon de soleil qu'il mire en sa course, plus joyeux de glisser ainsi dans sa grandeur native jusqu'à la mer, que lorsqu'il était chargé de liens étincelans, et paré de tout ce que la pompe royale avait pu rassembler pour éclairer son servage.

Tel est mon rêve, et je l'avoue, je tremble qu'il ne soit prophétique. Cette danse espagnole... ce rayon du midi... Mais tai-

(2) Nous renvoyons à plus savant que nous en l'art culinaire le sens et le sel de cette métamorphose gastronomique.

sons-nous ! ce n'est qu'un rêve, et madame Krudner, la prophétesse, en fera ce qui lui plaira.

LA MOUCHE ET LE TAUREAU.

Fable II.

Les sages de l'antique Égypte étaient discrets comme des muets, et lorsqu'ils daignaient condescendre à éclairer la foule, leurs oracles, de même que leurs momies, étaient enfouis sous tant d'enveloppes, que les plus curieux y perdaient patience. C'était au fond une bonne pâte de peuple, fort adonné aux rois, tendre à l'endroit des monarques et des crocodiles, des singes et des mystères, des chauves-souris, des hiérophantes, des mouches bleues, et autres animaux du même genre, comme vous le prouvera mon petit bout d'histoire.

Un philosophe scythe, neveu, dit-on, du jeune Anacharsis, cet autre savant voyageur, entra un beau jour dans un temple de Memphis, pour prendre un aperçu de leurs farces mystiques. Il vit sur l'autel une grosse mouche bleue (3), faisant force embarras, et qu'on adorait à l'envi comme un être divin. Cependant un beau jeune taureau, conduit la corde au cou, gisait poignardé devant elle, sur les marches du sanctuaire.

Surpris de cette façon d'agir, il interroge son cicérone. « Si la question, dit-il, n'est pas trop impertinente, expliquez-moi pourquoi cet utile et puissant animal est ainsi offert en sacrifice à cette mouche importune ?

— » Il est tout simple que cela vous étonne, dit l'autre; mais pour *nous* c'est un symbole monarchique. La mouche sur l'autel, c'est la *Légitimité;* le taureau vigoureux, c'est le Peuple qu'on lui sacrifie. »

(3) Selon Élien, c'était dans l'île de Leucade que se pratiquait cette cérémonie, — θύειν βοῦν ταῖς μυιαῖς. (*De Animal.* lib. II, cap. VIII.)

LE PETIT GRAND LAMA.

Fable III.

Novella, la jeune Bolonaise, fille d'un savant docteur en loi (4), qui l'avait nourrie de toutes les subtilités des jurisconsultes anciens et modernes, était, dit-on, si belle, et sur les cœurs exerçait tant d'empire, que lorsque son père, malade au lit, ou retenu ailleurs, l'envoyait à sa place expliquer le code Justinien, elle abaissait un rideau entre elle et ses auditeurs, de peur que si ses charmes étaient à découvert, leurs yeux et leurs pensées errassent fort loin de la jurisprudence (5). Il en est de même de la vérité, quand elle se montre trop belle et trop brillante ; c'est réfugiée derrière le voile mince et léger de l'allégorie qu'elle peut instruire les hommes sans les éblouir.

Au Thibet régnait jadis un tout petit Lama, âgé d'un an au plus, et élevé au trône pour bénir le royaume, juste à l'instant où sa jeune Sainteté venait de percer, les uns disent sa *première*, d'autres sa *seconde* dent ; les chronologistes et les poètes varient sur ce point ; ce qui prouve combien les historiens doivent être circonspects. — Du moins savons nous l'importante vérité, c'est que sa majesté avait *une dent* (6) !

Non contre son peuple ! oh ! non ! ses sujets étaient trop enchantés, comme doivent l'être tous bons sujets du grand Lama ; au besoin, ils eussent donné leurs têtes en guise de tontons au royal poupon : car il était là de droit divin (ce que les avocats

(4) Andréas.

(5) « Quand il étoit occupé d'aucune essoine, il envoyoit Novella, sa fille, en son lieu lire aux escholles en charge, et afin que la biauté d'elle n'empêchât la pensée des oyants, elle avoit une petite courtine devant elle. » (Christine de Pise, *Cité des Dames*, p. 11, chap. XXXVI.)

(6) Voyez l'ambassade de Turner au Thibet, et son entrevue avec le grand Lama. « Teshou Lama, dit-il, avait alors dix-huit mois ; quoiqu'il ne pût encore prononcer un seul mot, il fit les signes les plus expressifs, et se conduisit avec un décorum parfait et une *dignité* surprenante. »

nomment *jure divino*, c'est-à-dire le droit de disposer de vos biens, des miens et de ceux de tout le monde), bien entendu que les bourses de ses fidèles sujets étaient toujours prêtes à lui prêter aide et secours : aussi ne voyait-on que nourrices pensionnées, et le pays gémissait sous la multiplicité des bavettes et des biberons.

Oh! si un Hume ou un Bennett eût siégé au sénat thibétain, quelle ample matière à d'interminables débats sur l'estimation des mois de nourrice! quel abattis, ô dieux! de langes, de drapeaux et d'épingles, dans les batailles de chaque jour! Que d'appels aux journaux pour dénoncer les prodigalités faites en dragées et en hochets! Mais non, si le Thibet avait un parlement, ses membres étaient beaucoup mieux appris que les nôtres; ils ne firent pas la moindre opposition tant que dura la dentition du monarque.

Mais ce calme fut court. A peine eut-il atteint l'âge alarmant de trois ans, où les royales natures se révèlent, que ce petit Lama, jusque alors si tranquille, montra les plus effrayans symptômes d'indiscipline et de désordre. Mûr pour le mal, sans égards pour l'Église ni pour l'État, matin et soir s'émancipant avec quiconque l'approchait, il s'escrimait sur le nez du lord chancelier, tournait de travers les perruques de tous les juges, foulait aux pieds les cors des vieux généraux, canardait les évêques à coups de petits gâteaux tout chauds, montait à dada sur les masses d'armes de la Cité, et lançait, avec de diaboliques petits canons, des pois-chiches à la face de ses loyaux sujets; enfin, il fit de si méchans tours, et devint si indomptable (Dieu le bénisse!), que la nourrice en chef, quoique aidée d'un archevêque, avait peur quand il était dans ses accès, de le peigner ou de l'habiller, et que les courtisans, voire les plus enclins à tenir bon pour les rois *quand même*, ne pouvaient s'empêcher (lorsqu'ils disaient leur pensée, ce dont ils se gardaient bien) de le juger un franc polisson.

Or, il advint que quelques seigneurs patriotes, espèce d'animaux fort rares que possède le Thibet, et qui se pourraient

à bon droit montrer à la foire avec le boa, la girafe et autres curiosités; quelques lords patriotes, dis-je, voyant à quel excès les choses étaient poussées, combinèrent leurs forces et adressèrent au conseil des nourrices une remontrance en style mâle, indépendant et simple, protestant tout d'abord qu'ils ne le cédaient à aucun de leurs devanciers en fidélité, en dévouement pour celui qui les tenait rangés sous la cuiller à soupe héréditaire; quant à la trahison, ils avaient horreur même d'y songer; eux et les leurs avaient tenu, tenaient et tiendraient pour le roi, prêts à affronter la rougeole et la coqueluche, tandis que d'autres, croyant l'héritier présomptif poitrinaire, lui avaient déjà fait faux bond!—Mais... quoique admirant fort les rois (surtout ceux tenus en lisière), ils voyaient avec honte et douleur tomber en désuétude le sage et constitutionnel contrôle des verges mises sous les yeux du souverain. Dernièrement encore, il y avait eu de telles frasques, de telles folies, de telles boutades, que tout le monde, sauf ceux qui étaient pourvus de gros bénéfices, s'accordaient à trouver la chose scandaleuse, même dans un roi. En conséquence, ils priaient humblement l'honorable conseil des nourrices de vouloir bien aviser à ce que les réformes désirées par tous les honnêtes gens fussent faites au plus tôt; —en d'autres mots (de peur d'ennuyer par une trop longue supplique), ils s'aventuraient à proposer, sauf meilleur avis, comme le moyen le plus efficace pour amortir cette fougue, et couper le mal dans sa racine, qu'on administrât le fouet à sa majesté.

Jamais fusée à la Congrève lancée dans les retranchemens d'un camp ennemi n'y causa plus de terreur et d'émoi que cette proposition incendiaire n'en causa sur les bancs des nourrices. Les évêques, qui votaient par droit d'âge et de robe, furent des premiers à se récrier : « Quoi! fouetter un Lama! —souffrir que les verges touchent son sacré... oh! c'est infâme, impie! saper ainsi le fondement de l'État! frapper la royauté dans sa base!... » Non, — non, — (le ciel soit en aide à eux et à leurs revenus!) ils déclarèrent tenir ces suppliques populaires pour d'odieux blasphèmes!

L'alarme ainsi donnée, et reprise en sous-œuvre par les graves

matrones commises au soin du nourrisson, s'agrandit et s'étendit au loin et au large, si bien que jamais dans les annales de l'histoire on ne vit tant de querelles et de débats qu'il s'en éleva alors entre les fouetteurs et les anti-fouetteurs. On craignit une révolution ; enfin, quoique un peu tard, l'avis des lords patriotes prévalut. Le parlement du Thibet s'assembla. — Le petit grand Lama, sommé de comparaître, fut, en présence des membres, bien et dûment fouetté, et (ainsi que nous l'apprend la Gazette des Nourrices) l'endura en héros.

Bien que parmi les torys du Thibet quelques-uns pleurent encore cette royale correction, l'exemple du petit prince a porté pour le pays de si admirables fruits, qu'oncques depuis grands ou petits Lamas ne se sont permis de sottises.

LES ÉTEIGNOIRS.

Fable IV.

Quoique les soldats soient les vrais soutiens, les alliés naturels des cours, malheur au monarque qui s'en repose *trop* sur ces amis à habits rouges (7) ! car parfois des soldats s'avisent de penser; on a vu jusqu'à des colonels *raisonner*, — et les raisonneurs, qu'ils soient vêtus de rose, de rouge ou de bleu, sont sur la pente de la révolte (du moins neuf sur dix).

Il n'est guère de soldats, je crois, plus amoureux de liberté que Mina. Malheur aux rois quand la fièvre de l'indépendance tourne à la *scarlatine* (8) ; alors... Mais chut!... mieux vaut voiler ma pensée sous un conte.

Certain lord persan, des plus riches et des mieux titrés, venant prendre possession d'un immense domaine, fut choqué

(7) On sait que l'uniforme militaire des Anglais est rouge.

(8) Allusion à la couleur écarlate de l'armée. Ce jeu de mots est, comme presque tous les autres, intraduisible.

d'apprendre qu'il avait pour voisins, presque à sa porte, de misérables Guèbres dont les feux hérétiques brûleraient sous son nez. Les seigneurs de Perse sont, sans nul doute, maîtres de leur vouloir. — Aussi, un beau matin, il chassa de son voisinage ces hôtes incommodes, après leur avoir préalablement administré des coups de bâton en manière d'avis; puis, rendant pieusement grâce au ciel, il jeta bas leur temple, joyeux et se bénissant lui-même au milieu de ces ruines païennes. Mais une vexation sur laquelle mylord n'avait pas compté, c'est que, lorsque tout cédait à son caprice, le maudit feu que ces Guèbres avaient laissé derrière brûlait toujours, en dépit de ses efforts. Vainement il fit rage, comme si le froncement de son sourcil eût dû faire ramper à ses pieds l'insolent rebelle; mais, non : — ces feux sont ce qu'il y a au monde de plus indocile, et prennent peu souci des lords ou des rois. A peine sa seigneurie était-elle parvenue à étouffer la flamme sur *un* point, que crac! elle jaillissait ailleurs, plus vive et plus tenace.

Enfin, lorsque, en dépit des prières et des jurons, il fut prouvé que la flamme opiniâtre le bravait, ses intendans vinrent à la file, avec de profonds *salams*, offrir de le pourvoir, moyennant *contrat*, d'immenses éteignoirs (article fort demandé, dit-on, à Ispahan, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, — bref, partout où la lumière est prohibée en cour), machine dont un seigneur ne saurait se passer, propres à éteindre subitement, sans fumée, les feux de toutes sortes, — depuis les jets enflammés du volcan jusqu'à la plus imperceptible étincelle, — de manière à ce que tout devienne terne, sombre et dormant, comme il convient aux alentours d'un grand seigneur.

La proposition acceptée, les éteignoirs fournis en grand nombre (tous de gigantesque et impériale dimension), rangés en ligne, noirs et vernis, se tinrent prêts au premier symptôme de lumière à tomber sur le feu.

Mais, hélas! combien la sagesse seigneuriale est sujette à errer, même dans sa foi! Un beau jour que le lord avait laissé tout sain et sauf (du moins il le croyait), ayant placé sur

chaque issue perfide une de ses noires sentinelles, et pensant bien dans la joie de son cœur n'avoir laissé ni entrée ni sortie à la flamme, — imaginez, ô dieux ! sa surprise et sa rage, lorsqu'au retour il trouva non seulement l'ancien feu aussi vif que jamais, flamboyant et brûlant, mais de jeunes et nouveaux rejetons d'incendie se faisant jour dans toutes les directions; et, spectacle encore plus étrange, encore plus formidable! les éteignoirs eux-mêmes en feu!!! Eux-mêmes! ces fidèles et aveugles machines que sa seigneurie avait si chèrement payées, comme le seul moyen, avec l'aide de la Providence, de réprimer, d'étouffer toute illégitime clarté, étaient maintenant, — il n'était que trop vrai! — métamorphosées en torches brûlantes ! et, par un changement aussi bizarre que cruel, les étouffoirs servaient d'aliment à la flamme.

Privé de son unique espoir : « Que reste-t-il à faire? » s'écria le grand homme. Prendre ses jambes à son cou et s'enfuir : seul expédient laissé à plus d'un éminent personnage. Ainsi fit-il, tandis que les Guèbres bannis rentraient heureux dans leurs demeures; et quoique le feu eût franchi toute barrière, et sauvage, ardent, s'étendît au loin et au large, cependant ceux qui révéraient la flamme sacrée lui pardonnèrent ses écarts, ses excès. Bientôt un nouveau temple s'éleva, où chéri, honoré, gardé, non enchaîné, habita le feu divin, répandant une clarté vive, mais égale, né sur la terre, et s'épurant pour le ciel.

De là ma muse tire cette morale : qu'il est peu sûr et par trop simple à nos seigneurs et maîtres de s'en fier à des éteignoirs qui peuvent prendre feu.

EXTRAIT D'UN JOURNAL ÉCRIT EN POSTE.

La huitième plaie du monde, les Anglais partout.—Les Alpes et la rue des Merciers. —Le Simplon et les fonds publics.—La rage des voyages.—Les *bas bleus* chez les Wahabis.—Les ombrelles et les pyramides.—Mistress Hopkins et la muraille de la Chine.

N'est-il donc aucun lieu sur terre où nous puissions nous reposer et rêver de tout ce qui est enchanteur, sans que quelque maudite et ronde face anglaise, se montrant tout-à-coup, mette en fuite nos visions?

Nous faudra-t-il toujours rencontrer nez à nez, au milieu des lacs du Nord, dans les rians vignobles du Sud, quelque profane lourdaud de la cité? Les plus hauts sommets des Alpes et des Apennins ne sont pas même à l'abri de la rue des Merciers (9).

Si, gravissant la rude pente du Simplon, nous nous complaisons à croire que nous laissons derrière nous ce bas et vulgaire monde, aussitôt nos oreilles sont assaillies de sons discordans. « Les nouvelles de la Bourse sont diablement mauvaises, mon cher,—les fonds... (pouah! maudite soit cette chienne de colline!) les fonds sont à la baisse... (quoi! il faut monter encore plus haut!) et si le mouvement continue (le diable m'emporte si nous n'escaladons le ciel!), ils seront avant peu à 67. »

Allez où vous pourrez... arrêtez-vous où vous voudrez, Londres, l'éternel Londres, vous poursuivra partout! Le jargon d'Almack (10), celui de *Fleet-Ditch* (11), à peine séparés de l'épaisseur d'un cheveu (si bien que vous hésitez à distinguer le *beau monde* du *bas monde*), se mêlent et souillent (eussiez-vous fui jusqu'en Grèce) les sources sacrées de l'Hélicon! Pour peu que dure cette rage des voyages, si les badauds de toutes sectes et de toutes castes, vieilles filles, *aldermen*, *squires*, per-

(9) *Threadneedle-Street* correspond, à Londres, à la rue Saint-Denis et à la rue aux Fers de Paris; rue du fil et des aiguilles.

(10) On sait que les bals d'Almack ont été un moment à la mode dans la haute société anglaise.

(11) *Fleet-Ditch*, quartier mal habité.

sistent à abandonner leurs poudings, à laisser déserts leurs foyers de houille, pour aller s'extasier dans les terres étrangères, devant des merveilles dont pas un n'a la clef; si les *bas bleus* (12) désertent leurs coteries pour aller faire de l'esprit parmi les Wahabis; si l'âge ni le sexe ne sont plus un frein à la manie d'errer, si la peur des Mamelouks n'empêche pas nos jeunes miss, aux ombrelles couleur de rose, de se donner le passe-temps de mesurer les Pyramides, — alors, adieu à tout espoir de découvrir un lieu purgé de cette race de badauds (13). Qui nous garantira si nous errons à l'Occident, que nous ne trouverons pas quelque bas-bleu fondant un cercle littéraire chez les *noirs* de la Caroline, — ou si, fuyant à l'Orient, nous n'apercevrons pas quelque mistress Hopkins perchée sur la muraille de la Chine, y savourant sa tartine et son thé?

(12) Nom donné aux pédantes. .
(13) *Londonkind.* Il n'y a pas moyen de traduire cette epithète.

320

BAGATELLES.

L'INSURRECTION DES PAPIERS.

Rêve.

Il deviendrait impossible à son altesse royale de se débarrasrasser des tas immenses de papiers qui s'accumulent autour d'elle.

LORD CASTLEREAGH, *Discours sur la nomination du colonel M' Mahon.*

La nuit dernière, je m'agitais, me tournant et retournant dans mon lit, sans y pouvoir dormir. — Enfin il me vint une idée: « Je vais penser au vicomte de Castlereagh et à ses discours, me dis-je, c'est une dernière ressource.» En effet, instantanément je m'endormis, et d'un sommeil aussi profond que le sommeil peut l'être. Je rêvai alors, ô l'effroyable rêve! — Fuseli n'a pas de tableau plus terrible.—Jamais *** n'écrivit ou ne traduisit horreur qui fût moitié aussi épouvantable!

Il me sembla que le prince, superbement *emmoustaché*, siégeait devant moi déjeunant; d'un côté reposaient les pétitions vierges encore, de l'autre les ordonnances de cinq docteurs; — ici les mémoires des marchands, les papiers officiels, des billets de mylady ***, des recettes contre les vapeurs; — là des dessins de harnais, des projets de thé et de *toasts*, des sentences de mort et le *Morning Post*. Quand soudain, pst! les papiers, un à un, et tous ensemble, comme à l'appel d'un magicien, commencent à se trémousser d'eux-mêmes, s'élevant du pupitre, de la table et des tablettes, chacun cabriolant à sa guise; tous s'avancent, ô paperasses jacobines! comme s'ils se fussent dit : « En avant, marchons! étouffons son altesse royale! » Le chef de l'infâme sédition n'était autre qu'une gigantesque pétition catholique, si lourde et si pleine de doléances, que rien n'était plus mena-

çant dans la troupe entière; puis venaient les adresses de la chambre des communes, arrogantes feuilles qui visaient droit à la tête si bien poudrée du Régent, déterminées à se faire lire Ensuite commencèrent à se mouvoir les mémoires de marchands, vous savez jusqu'où ceux-là *montent!* il n'y eut pas jusqu'aux sentences de mort qui ne crussent aussi devoir se mettre en danse, et faire nombre avec le reste.

Mais, ô des perfidies la plus noire! *sa* lettre sur les prédilections, — sa propre chère épître, dépourvue de grâce, saute tout-à-coup à la gorge de son patron! — Frappé au cœur à cette attaque parricide, à peine a-t-il pu murmurer: « *Et tu Brute!* » que, renversé au pied du buste de Fox, il tombe, pour ne plus se relever!

Je m'éveillai et je priai, les mains levées au ciel: « Oh! que jamais ce rêve ne se réalise! et si les paperasses inondent le royaume, que du moins elles ne submergent pas notre gracieux souverain! »

FRAGMENS DE VOYAGE (14) A G. M. ESQ.

De Frédéricksburgh, Virginie (15) 2 Juin.

Cher Georges, bien que j'aie les os rompus des cahotemens essuyés cette semaine au bord et au fond des ornières (16), et sur les ponts faits d'inégales planches, en rangs disjoints, comme les dents d'une vieille femme, planches jetées à l'aventure sur de fangeuses rivières (17), dont les noms seuls feraient s'entrechoquer les genoux du plus brave;—songez-y seulement! Rappahan-

(14) Ces fragmens ne forment qu'une petite partie d'un fort ridicule mélange de vers et de prose rimée, dans lequel je jetais à la hâte, comme récréation, quelques incidens de mon voyage. La forme en fût-elle plus présentable, il y a trop d'allusions et de choses tout-à-fait personnelles pour me permettre de les publier en entier.

(15) Ayant passé environ une semaine à New-York, où je vis madame Jérôme Bonaparte, et éprouvai un léger choc de tremblement de terre (seules choses qui aient particulièrement excité mon attention en cette ville), je fis voile de Boston pour Norfolk, d'où je poursuivis ma tournée, au nord, par Williamsburgh, Richmond, etc. A Richmond se trouvent quelques hommes d'un rare talent, M. Wickam, un des plus célèbres légistes des États-Unis, gentilhomme dont les manières et toute la façon de vivre honoreraient les sociétés les plus cultivées; le juge Marshall, auteur de la *Vie de Washington*, est encore un des plus remarquables ornemens de Richmond. Ces hommes distingués sont du parti aussi respectable qu'impopulaire, en ce moment, que l'on nomme les fédéralistes.

(16) Ce que dit M. Weld de la continuelle nécessité d'*équilibrer* ou *arrimer* la diligence en passant sur quelques-unes des pitoyables routes d'Amérique, n'est nullement exagéré. « Le postillon est obligé d'en appeler fréquemment aux voyageurs, qui occupent l'intérieur de la voiture, pour les prier de se porter, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, afin de l'empêcher de verser dans les profondes ornières dont les chemins sont sillonnés.—« Maintenant, messieurs,» à droite! sur quoi les passagers se hâtent de se jeter à mi-corps hors de la voiture pour rétablir l'équilibre de ce côté. — « Maintenant, messieurs, à gauche!» et ainsi de suite. Weld's Travels, lettre 3.

(17) Avant que la diligence puisse traverser un de ces ponts, le postillon est obligé de s'arrêter et d'arranger les planches qui le composent de la façon qui lui paraît la plus sûre, et comme le passage de la voiture dérange de nouveau ce plancher mouvant, les voyageurs qui surviennent ensuite doivent naturellement recommencer

nock, Occoquera. — Le ciel nous protége! Qui jamais entendit de si barbares noms! pires que le latin de M***, ou que le codicile anodin du testament d'une sorcière, qui prend son chat pour héritier! Je traite trop mal ma déesse (ma muse, veux-je dire) en les lui faisant prononcer : autant vaudrait lui livrer le verbe grec, spermagoraiolekitholakanopolides (18); mots qui ne doivent être prononcés que les jours de dimanches et fêtes, quand on n'a pas autre chose à faire.

Mais, très-cher Georges, quoique chaque os, endolori de cette cahotante épreuve, cherche à regagner la place d'où la diligence a jugé à propos de le déboîter, je pense que je ne dormirai que mieux après vous avoir griffonné quelque bout de lettre, comme qui dirait : « Georges, bonne nuit, mon cher! » à quoi, bien que loin du lieu d'où je date, vous répondrez : « Eh! la pareille à vous, Tom! »

Mais n'imaginez pas que j'aille enregistrer toutes sortes de niaiseries et de puérilités; que j'aille vous dire les prix de tout ce qui se mange, de tout ce qui se boit, et autres vicieuses incitations aux âcretés de vos appétits (comme pourrait dire un *yankee*); non, non, ma muse est trop délicate pour aborder le chapitre des comestibles! non plus qu'elle ne peut, en vrai pédant de collége, traiter de la conchyliologie ou de la météorologie. Cette nymphe, libre comme les comètes errantes, ira-t-elle comparer les baromètres, les instrumens aratoires, les histoires statistiques? Qu'a-t-elle à faire avec la géographie, les lois, et tant d'autres mystères, dont elle ne se soucie non plus que de trois sauts de la plus jolie puce qui ait jamais provoqué les sourires de la beauté, au temps où les bardes de France, tous, un à un, déclarèrent que jamais main n'avait saisi puce sembla-

l'arrangement. Mahomet (ainsi que SALE nous l'apprend) était fort embarrassé pour imaginer quelque pont précaire et dangereux à l'entrée de son paradis, qui pût, par le contraste, doubler le plaisir de ceux qui parvenaient à y mettre le pied. Un pont de la Virginie, à mon avis, aurait complètement résolu le problème et satisfait le prophète.

(18) Σπερμαγοραιολεκιθολαχανοπωλιδες. (*Lysistrate* d'ARISTOPHANE.

ble à celle qu'un doigt savant surprit sur le col de Catherine des Roches (19).

. . . .

C'est sentiment que je parlerai, Georges, quand j'en trouverai l'occasion, chemin faisant; botanique aussi: — oh! Linnée a fait de moi un vrai scélérat; je découvre en chaque bouquet des cas de polygamie tels qu'ils feraient rougir la *fleur pudique du curcuma* (20); les vices, sous toutes les formes et sous tous les noms, hantent depuis les adultères jardins jusqu'aux jachères licencieuses! Je vous enverrai une *dionæa muscipula* (21), et pour peu que vous vous enfonciez dans le livre de Bartram, vous y trouverez une jolie, complète et fleurie description de ce burlesque genre, lobé et carnivore. — Le ciel me soit en aide! pensez un peu, un végétal *carnivore!* Enfin, Georges, soyez sûr que je vous traiterai aussi romantiquement que L*** (22) (n'allez pas rire), et que je vous décrirai les vues si frappantes, si pittoresques, que l'on *aurait* de l'Atlantique, si seulement on la pouvait voir.

. . . .

Et pour en venir à présent à l'agréable variété de mes compagnons de voyage, nous avions un quaker qui tenait de la place pour vingt, compacte et grave comme une Bible polyglotte, et sa nièce, droite à ses côtés, aussi belle, aussi rangée et aussi propre qu'un livre relié à neuf...

(19) Allusion à une collection de poëmes appelés *La Puce des grands jours de Poitiers*; tous écrits à propos d'une puce qu'Étienne Pasquier avait saisie sur le cou de la fameuse Catherine des Roches, un beau matin, durant les *grands jours de Poitiers*.

(20) Curcuma, « froid et pudique. » DARWIN.

(21) « J'ai observé aussi dans cette savane abondance de la burlesque *Dionæa Muscipula.* » BARTRAM's *Travels in north America.* (Voir pour la description de ce végétal omnivore l'*Introduction*, p. 13.)

(22) Ce duc philosophe décrivant la vue de la maison de M. Jefferson, dit : « On aurait pu jouir de la vue de l'Atlantique, sans la distance trop grande qui rendait impossible de l'apercevoir. »

Il y avait aussi un étudiant de collége qui s'étendait beaucoup plus sur les richesses acquises par sa docte cervelle, qu'il ne se fût hasardé à le faire s'il y avait impôt sur cette denrée-là. Je demandai au quidam si son... comment appelez-vous cette chose?... si son *Alma Mater* et son régent, se conformant aux souhaits du noble marquis, avaient enfin pris un maître de danse (23).

. . . .

Mais le soir descendait tranquille et sombre; le *whip-poor-will* chantait mélancoliquement sur un arbre, et je tombai dans une profonde rêverie.....

Et voilà qu'à travers l'obscurité, les mouches luisantes lançaient de leurs ailes des milliers d'étincelles (24). Je profitai de la circonstance pour écrire un sonnet à celle qui brillait sur le bonnet du quaker.

(23) Le marquis de Chastelux, dans sa très-sage lettre à M. Maddison, professeur de philosophie au collége de Guillaume de Barie, à Williamsburgh, insiste avec beaucoup de gravité sur l'importance que l'on doit mettre à l'art de danser. (Voyez ses voyages.)

(24) Les illuminations brillantes et variées que les mouches à feu allument dans es bois, la nuit, ont tout-à-fait l'air d'un enchantement [1]. « Puis, ces mouches se développant de l'obscurité de ces arbres et s'approchant de nous, nous les voyions sur les orangers voisins qu'elles mettaient tout en feu, nous rendant la vue de leurs beaux fruits dorés que la nuit avait ravie, etc., etc. » (Voyez l'*Histoire des Antilles*, art. 2, chap. IV, liv. I.)

[1] Cette note est en français, je ne puis donc en changer la rédaction, bien que je craigne qu'en citant, l'auteur anglais n'ait altéré le style naïf, mais lucide, du père Dutertre.

A UNE MOUCHE LUISANTE.

Ce matin, quand la terre et le ciel rayonnaient aux rougissantes lueurs du printemps, je ne te voyais pas, humble mouche, et je ne pensais guère à ton aile éclatante.

Mais maintenant que les cieux ont perdu leur éclat, et que la lumière ambiante du soleil ne joue plus autour de nous, je te vois et je te bénis d'éclairer notre sombre route.

Oh! laisse-moi espérer qu'ainsi pour moi quand la vie et l'amour verront se flétrir leurs couronnes, quelque plus douce joie descendra, comme toi, pour éclairer sinon réchauffer mes ténèbres!

..... Et il ne me fallait plus que deux vers pour compléter mon œuvre, quand, au moment où je me complaisais dans l'euphonie, cette diligence que le bon Brissot, au cerveau critique non moins que sage, appelait *la vraie machine politique* (25); la machine donc, avec toute sa charge d'oncles, de nièces, d'étudians, le tout pêle-mêle, roulé et renversé, tombe en un trou et se brise en éclats!

(25) « Les diligences américaines sont de vraies voitures politiques. » (Voyages de Brissot, sixième lettre.) — Il n'y a rien de plus divertissant que les singeries de certains voyageurs français. Dans une des lettres de Clavière, qui précèdent celles de Brissot, à propos de leur plan commun pour établir une république de philosophes dans quelque partie du monde occidental, il supplie Brissot de mettre une attention toute particulière à ne pas choisir un endroit où il y ait des mousquites. — En vérité, *ne quid respublica detrimenti caperet!*

LA MÉTAMORPHOSE DE PADDY (1).

Il y a environ cinquante ans, aux jours où florissaient nos pères, que le plan, devant lequel s'extasient aujourd'hui les sages, fut découvert et mis en pratique, à savoir, d'embarquer par centaines les turbulens *Paddies* qui, de trop au logis, feraient d'excellens matériaux pour *coloniser* au loin.

Une île des Indes occidentales, dont j'oublie le nom, fut choisie pour la réalisation de ce système *romanesco-philanthropique*. Et la première pacotille eut un tel succès qu'une seconde mit bientôt à la voile sur l'Atlantique.

Sains et saufs, ils touchent aux bords tant désirés, voguant entre des rives que le Shannon (2) ne désavouerait pas, et songeant aux amis qu'ils ont quittés avec larmes, il y a deux ans à peine, et qu'ils vont retrouver.

Mais quelle clameur s'élève du rivage ! que de joyeux appels ! « Eh quoi ! Paddy de Cork ! est-ce vous, mon bijou ! » Paddy, tout étonné, n'en revient pas de s'entendre ainsi familièrement salué par un tas de diables noirs, qui sautent et gambadent de joie.

Se peut-il ? — en proie au doute, à la surprise, il hésite, il regarde ; — il écoute de nouveau, se frotte les yeux, puis enfin soupire, et, plein d'horreur, s'écrie : « Bon Dieu ! pensez un peu ! — déjà tout *noirs* et déjà tout *frisés !* »

Trompé par l'accent national si heureusement imité, Pat lit sa propre sentence sur ces figures d'ébène à toison bouclée, et

(1) *Pad*, *Paddy*, abréviation de Patrick, sobriquet donné par les Anglais aux Irlandais, en raillerie de saint Patrice, patron de l'Irlande.

(2) Nom d'une rivière d'Irlande.

se dit : « Quel climat! pour qu'en moins de deux ans toute une cargaison de blondins soit changée en noirauds!

Moralité.

Oui, c'est ainsi, hélas! que par un prodige plus vrai que celui qui est raconté dans cette parodie d'un des meilleurs contes d'Ovide, les *Whigs*, au bout d'un an ou deux de pouvoir, se trouvent par un *lusus naturæ* métamorphosés en *Tories*.

Et quand je les entends voter pour d'énergiques mesures, avant que les siéges qu'ils occupent aient eu le temps de s'affermir sous eux, quand je les vois, hélas! si ardens à la piste, moi aussi je m'écrie:

« Bon Dieu! — déjà tout noirs et déjà tout frisés! »

FRAGMENT D'UNE COMÉDIE POLITIQUE.

Quand ils *s'accordent*, leur unanimité est vraiment merveilleuse.
LE CRITIQUE.

LA CONSULTATION.

PERSONNAGES.—Le docteur Whig et le docteur Tory, médecins consultans.
Le Patient, étendu sur le plancher entre eux deux.

LE DOCTEUR WHIG.

Ce maudit malade irlandais m'obsède et m'harasse à tel point, que le diable m'emporte si je sais qu'en faire! Je lui ai *promis* des remèdes anodins, des calmans...

LE DOCTEUR TORY.

Des calmans! fi donc! vous compromettriez toute la médecine. Qu'on me l'attache, qu'on me le bâillonne! et je réponds de sa docilité. C'est ma manière de voir, à moi, ma façon de traiter.

LE DOCTEUR WHIG.

C'est vrai, c'est tout-à-fait dans la *ligne* que vous avez suivie; malheureusement ce n'est pas trop la *mienne*. C'est si pénible!

LE DOCTEUR TORY.

Pouah! folie! demandez à Ude (1), cet émule de *Carême*, ce qu'il sent lorsque pour fêter Épicure il apprête ses anguilles vivantes, les écorche, les met sur la braise, et les laisse s'y tordre jusqu'à ce qu'elles se lassent. *Lui* aussi dit que c'est pénible, que « c'est un spectacle à faire saigner le cœur! » Mais, après tout, les anguilles sont une « race vile et succulente. » Il voudrait les traiter doucement, pauvre homme. Son humanité dit « oui, » mais l'art culinaire dit « non. » Bref, les anguilles naquirent pour être rôties et mangées (2). Il en est de même de vos Irlandais, qui sont encore plus brutes; votre tendre cœur de Whig répugne à les écorcher vifs, cela se comprend. Moi qui vous parle, dans ma jeunesse, avant d'être devenu sage, je m'avisais de rougir jusqu'aux yeux devant certains expédiens; mais par le fait, mon cher confrère (si je puis me permettre de vous donner ce nom), nous autres docteurs devons agir avec la froide impassibilité de Carême ou de Ude, et indifférens à tout, sauf à la sauce du poisson, nous devons, pour le bien général, torturer l'Irlandais palpitant. (*Ici le patient gémit et fait mine de lancer quelques coups de pied aux révérends docteurs.*)

LE DOCTEUR WHIG.

Mais, après tout, si le malade pousse sa perversité, son entêtement diabolique jusqu'à *ne pas vouloir* se laisser torturer....

(1) Célèbre cuisinier anglais, auteur d'un savant traité de gastronomie.

(2) Cet artiste éminent, insistant dans la seconde édition de son livre sur cette recette pour purifier les anguilles, déclare être fort sensible à l'accusation d'inhumanité que lui a valu son procédé; mais il demande de la façon la plus respectueuse la permission d'affirmer que c'est la seule manière décente et convenable d'apprêter les anguilles pour qu'elles figurent honorablement sur une table bien servie.

LE DOCTEUR TORY.

Il faut l'y contraindre, monsieur, et employer la force. Vous êtes un novice, je le vois; mais une fois que vous vous y serez mis, vous ne sauriez croire comme la main s'y fait vite. Et (*souriant*) qui sait si le vieux Tory ne se résoudra pas à prendre sa retraite? heureux de penser qu'en se retirant dans son fromage, il laisse à son poste un autre lui-même, — un homme d'état, sans entrailles, comme lui.

LE DOCTEUR WHIG, *d'un air flatté.*

Eh bien! à vous parler franchement, j'ai là de côté quelque chose que vous m'avez aidé à faire pour mon malade, l'an dernier (*il va à une armoire, et en tire un bâillon et une camisole de force*), et depuis lors, j'ai joui d'un si complet repos pendant les crises du patient, que j'ai pris mon parti de le remettre à ce régime.

LE DOCTEUR TORY, *l'embrassant.*

A la bonne heure! je savais bien, mon cher Whig, que nous finirions par nous entendre. Vous êtes un vrai trésor en politique médicale, et après le plaisir d'infliger moi-même la torture, je n'en ai pas de plus grand que de vous donner un coup de main. (*Il aide le docteur Whig.*) Permettez, — sans me vanter, j'ai l'habitude de ces sortes d'applications; là, — plus serré! — d'abord le bâillon dans la bouche, — à merveille! tout va bien. — A présent vous n'avez plus à craindre le moindre cri. — Croyez-moi, renvoyez vos remèdes anodins et vos calmans à l'année prochaine.

(*La toile tombe.*)

D. O'SULLIVAN.

FIN.





TABLE.

NOTICE SUR LA VIE ET LES OEUVRES DE MOORE.

LALLA-ROOKH.

LES AMOURS DES ANGES.

MÉLODIES IRLANDAISES.

MÉLOLOGUE SUR DIFFÉRENS AIRS NATIONAUX.

POÉSIES FUGITIVES.

POÉSIES SATIRIQUES ET BURLESQUES.

RIMES FAITES SUR LES GRANDES ROUTES.

Paris.—Imprimerie de Veuve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.







